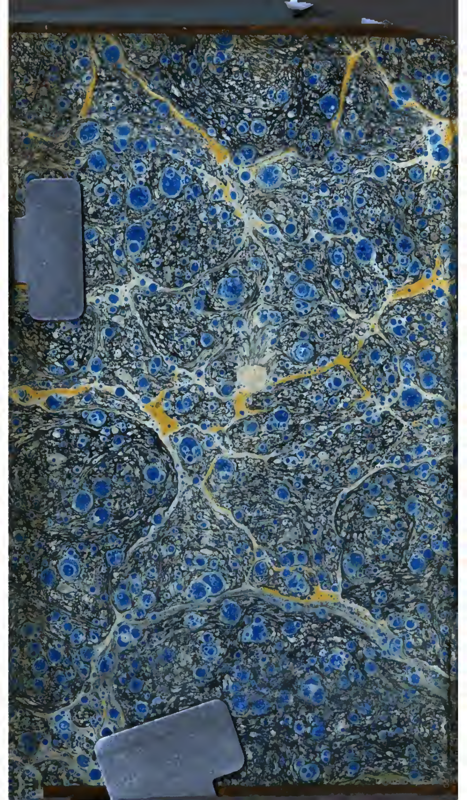
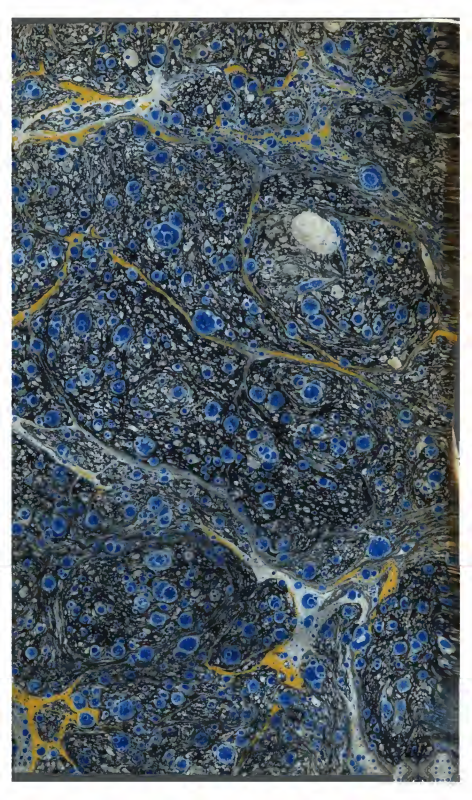








# HISTOIRE
# DE FRANCE.

TOME I.

# HISTOIRE
# DE FRANCE,

DEPUIS

LES GAULOIS JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XVI;

PAR M. ANQUETIL,

DE L'INSTITUT NATIONAL, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

QUATRIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN,

TOME PREMIER.

---

Gaulois de l'an 600 avant J.-C. à l'an 752 de J.-C.

---




PARIS,
LEDENTU, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 31.
1821.



# TABLE DES SOMMAIRES

## DU TOME PREMIER.

§ II. De l'an 600 à l'an 60 avant J.-C.

*Histoire des Gaules, depuis les premières émigrations connues avec quelque certitude, jusqu'à l'achèvement de la conquête du pays par Jules César.*

ANNÉES.

§ IV. De l'an 260 à l'an 420 de J.-C.

*Histoire des Gaules depuis les premières incursions des Francs dans ce pays, jusqu'à l'établissement définitif qu'ils y formèrent sous Pharamond, leur premier roi.*

§ II. 481 — 511.

*Clovis, premier roi chrétien; extension des Francs dans le midi de la Gaule; leur conversion; lois de Clovis.*



§ III. 511 — 562.

*Les quatre fils de Clovis; leurs divisions et leurs crimes.*

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU TOME PREMIER.

# NOTICE

## SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

## DE L. P. ANQUETIL.

---

Louis-Pierre Anquetil naquit à Paris le 21 janvier 1723, d'une ancienne et honorable famille de la bourgeoisie de cette ville. Ayant terminé, à l'âge de dix sept ans, son cours d'humanités au collége Mazarin, il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. En prenant ce parti que lui prescrivait une vocation décidée, il faisait l'abandon de son patrimoine à sa famille : il ne se crut pas pour cela quitte envers elle; il fut, toute sa vie, le soutien ou le consolateur de ses frères, qui étaient au nombre de sept. Il lui échappa à ce sujet un mot qui fait le plus grand honneur à sa sensibilité : « Je crois, dit-il un jour, que c'est pour être père de famille que je me suis cloîtré. »

Ses supérieurs l'envoyèrent bientôt au prieuré de Sainte-Barbe, au pays d'Auge, pour y étudier la théologie sous la direction du célèbre P. Courrayer. En peu de temps d'élève il devint maître. M. Anquetil n'eut, pour ainsi dire, point de jeunesse. Son esprit atteignit de si bonne heure sa maturité, qu'à l'âge où ordinairement l'on est à peine

en état de recevoir les leçons de la sagesse, il se trouvait capable de l'enseigner lui-même. Ce fut effectivement aux applaudissements de tout le monde que, n'ayant encore que vingt ans, il professa dans l'abbaye de Saint-Jean à Sens d'abord les belles-lettres, et ensuite la philosophie et la théologie, avec l'aplomb et la science qu'on eût pu exiger d'un homme de soixante ans, vieilli dans l'étude et dans le professorat.

Le temps qu'il pouvait dérober à ce genre d'occupations, aussi attachant que respectable, il l'employait à acquérir une connaissance approfondie de l'histoire; car il eut toujours un goût décidé pour cette partie la plus essentielle de la littérature, sans doute parce que, prêtant plus que toute autre a la réflexion, elle convenait mieux à son esprit naturellement observateur. Bientôt on put juger des dispositions qu'il avait à devenir lui-même historien : ayant été attaché comme directeur au séminaire de Reims, il publia l'histoire de cette ville. Cet ouvrage, dans lequel il paraît cependant qu'il eut un collaborateur nommé Félix de Lasallé, est rempli de recherches curieuses. Les vaines conjectures et les dissertations futiles en sont bannies, et il fit bien augurer de celui des deux auteurs auquel on l'attribua principalement. Celui-ci, dont la modestie ne fut jamais douteuse, semblait lui-même en avoir une très-bonne opinion; et l'on rapporte qu'après avoir revu soigneusement dans sa vieillesse cette première production de ses veilles, il dit ingénument : « Je viens de lire l'histoire de Reims comme si elle n'était pas de moi, et je ne crains pas de dire que c'est un bon ouvrage. »

Nommé, en 1759, prieur de l'abbaye de la Roë en Anjou, il fut peu de temps après envoyé en qualité de directeur au collége de Senlis. Cet établissement avait

par différentes causes perdu de son ancienne réputation : M. Anquetil vint à bout de le remettre sur un pied respectable. Veilles, travaux de tout genre, il n'épargna rien pour parveuir à ce but qu'il atteignit heureusement. Ce fut cependant au milieu des soins multipliés qu'exigeait de lui la direction de ce collége qu'il composa l'*Esprit de la Ligue*, celle de ses productions à laquelle il a dû le plus de célébrité. On remarque dans cet ouvrage une grande intention d'impartialité. En plaçant en tête la liste et l'analyse des livres et des factums écrits en sens contraire qu'il a consultés pour faire son travail, M. Anquetil nous donne la mesure de la fatigue et de la difficulté de ce travail. L'*Esprit de la Ligue* est regardé comme un des meilleurs morceaux d'histoire qui aient paru dans le siècle dernier, quoiqu'on lui reproche un peu de monotonie, et que l'on se plaigne que l'expression y manque souvent de vigueur.

Il donna bientôt l'*Intrigue du cabinet sous Henri IV, Louis XIII et la minorité de Louis XIV*. La faiblesse du coloris se fit encore plus vivement sentir dans ce livre, où le caractère et les opérations du cardinal de Richelieu eussent eu besoin d'être peints à grands traits, et avec autant d'énergie que de sagacité. On reprocha au contraire à M. Anquetil d'avoir embarrassé et ralenti la marche de son ouvrage par des détails trop minutieux, et de trop peu d'importance. Cependant on y retrouve dans quelques passages l'auteur de l'*Esprit de la Ligue*, reconnaissable surtout par sa bonne foi et son zèle à rechercher la vérité.

Après cet ouvrage parut celui que M. Anquetil intitula *Louis XIV, sa Cour et le Régent*. Ce n'est, à proprement parler, qu'une espèce de centon, composé de fragments

de divers mémoires alors presque inconnus; ouvrage peu important, mais qu'on n'annonça point au public avec plus de prétention qu'il n'en méritait.

La *Vie du maréchal de Villars* fut ensuite produite au jour; c'est un extrait fidèle et bien fait des mémoires de ce grand capitaine.

Ces différents ouvrages publiés successivement après l'*Esprit de la Ligue*, en étaient bien loin pour l'importance du sujet et la difficulté de la matière. Ils ont néanmoins aussi leur mérite, et l'on serait d'autant moins fondé à les reprocher à la mémoire de leur auteur, qu'il ne descendit en les composant, du lieu élevé où il s'était d'abord placé, que pour employer le temps qu'auraient demandé de plus savantes compositions aux œuvres les plus respectables. Devenu curé de Château-Renard, petite ville située à quatre lieues de Montargis, et aimant ses paysans comme chaque pasteur doit aimer ses paroissiens, le soin de les diriger, et de les soulager lorsqu'ils venaient à avoir besoin de secours, l'occupait presque entièrement.

De Château-Renard ayant passé à la cure de la Villette qui lui laissait plus de loisir, M. Anquetil entreprit de faire un extrait de la grande histoire universelle en cent vingt-cinq volumes. Son travail avançait déjà lorsque, le 16 août 1793, il fut arrêté comme suspect, et enfermé a Saint-Lazare. Dans ces jours d'horreur où le mérite était un motif de proscription, un tel emprisonnement pouvait livrer à de cruelles inquiétudes celui qui en devenait l'objet : M. Anquetil montra cependant la plus grande sérénité, et sa tête resta même assez calme pour qu'il pût continuer son travail dans la prison. Son *Précis de l'Histoire universelle* parut dans l'année 1797, en neuf volumes in-12. M. Anquetil avait alors recouvré sa liberté, et était même

devenu membre de l'institut national destiné à remplacer l'ancienne académie française. L'ouvrage obtint un véritable succès, et eut assez rapidement trois éditions, ayant été augmenté de trois volumes dans les deux dernières.

Depuis quelques années M. Anquetil avait éprouvé toutes sortes de pertes ; le prix de son travail lui avait même été enlevé par la faillite du libraire qui avait fait l'acquisition du manuscrit : le ministre des relations extérieures vint à son secours en l'attachant aux archives de son ministère. Ce fut sans doute cet emploi qui lui suggéra l'idée de mettre au jour le livre intitulé : *Motifs des Guerres et des Traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI* : nous étions alors en 1798. En 1804 parut enfin l'*Histoire de France*. M. Anquetil, membre de la légion d'honneur, était alors plus qu'octogénaire. On trouvera peu d'exemples d'un pareil travail dans un âge aussi avancé ; mais il semblait que l'auteur rajeunît dans ses dernières années ; jamais on ne l'avait vu si exact à suivre les exercices académiques, et on l'entendait souvent parler comme un homme qui méditait encore, dans sa profession, de longues et considérables entreprises. C'était à Château-Renard, dans cette ancienne cure où il avait déployé tant de vertus, qu'il allait chaque année, pendant quelques semaines, reposer son esprit et le délasser de ses travaux littéraires. La respectable épouse de l'ancien seigneur du pays, la fondatrice de la Charité maternelle, madame de Fougeret, y exerçait envers lui les douceurs d'une affectueuse hospitalité. Les habitants le regardaient tous comme leur ami, leur père ; et là, en effet, il se trouvait l'objet d'autant d'égards, d'autant de soins qu'au milieu de sa famille.

La mort, en frappant une tête bien chère, vint l'aver-

tir, en 1805, que, suivant le cours ordinaire des choses humaines, il faudrait que bientôt aussi il payât son tribut à la nature : à cette époque il perdit son frère, M. Anquetil Duperron, savant distingué, auquel ses voyages dans l'Inde, ses recherches sur la langue et les institutions du pays, et sa traduction du *Zend-Avesta*, avaient depuis un grand nombre d'années ouvert les portes de l'académie des belles-lettres, et par suite celles de l'institut (1). La plus tendre amitié les avait toujours unis :

(1) Voici le tableau que M. Anquetil Duperron fait lui-même de sa vie, dans la dédicace de son dernier ouvrage à ses chers brachmanes.

« Ecoutez, leur dit-il, quelle est ma manière de vivre; du lait, du fromage, le tout valant quatre sous de France, douzième d'une roupie indienne, et de l'eau de puits, voilà toute ma nourriture habituelle. Je vis sans feu, même en hiver; je couche sans lit de plume et sans matelas; je subsiste uniquement de mes travaux littéraires, sans revenu, sans place, sans traitement. Assez sain et vigoureux pour mon âge, et eu égard à mes anciennes fatigues, je n'ai ni femme, ni enfants, ni domestiques. Privé de ces biens, je suis en récompense exempt de leurs liens. Seul, absolument libre, je n'ai cependant point d'indifférence pour les hommes; mais je me sens surtout une sincère affection pour les gens de probité. Dans cet état, faisant une rude guerre à mes sens, je triomphe des attraits du monde ou je les méprise, aspirant avec ardeur et des efforts continuels vers l'être suprême et parfait. Peu éloigné du but, j'attends avec calme la dissolution de mon corps. »

(*Ce qui suit est extrait d'une Notice par M. Anquetil l'aîné sur ce même frère.*)

« Ce qu'on appelait au reste la rudesse de son caractère, et qui se manifestait souvent quand il se croyait appelé à repousser quelque atteinte portée à la religion, à la vertu ou à la saine littérature, n'était qu'apparente; et, au rapport de ceux qui l'ont intimement connu, son âme était capable des affections les plus douces, affections qui acquéraient un nouveau prix de la franchise connue de son naturel, et de

la mort ne les sépara pas long-temps. En vain M. Anquetil semblait-il, par la vigueur et l'activité qu'il montrait encore, devoir survivre de beaucoup à ce frère chéri : au bout de dix-huit mois environ, il ressentit les atteintes du mal qui en peu de jours le mit au tombeau : c'était un érysipèle. Il en parlait comme d'une légère incommodité ; mais ses médecins crurent de leur devoir de lui annoncer qu'ils y voyaient le symptôme d'une dissolution inévitable et prochaine. Il ne pouvait d'abord croire à cet arrêt : il se prépara néanmoins à le subir en homme qui avait toujours rempli ses devoirs ; mais de temps en temps le genre même de sa mort paraissait l'étonner et confondre toutes ses idées. « Mon ami, dit il à quelqu'un qui lui rendit visite dans ces derniers moments, venez voir un homme qui meurt plein de vie. » Cependant les médecins n'avaient dit que trop vrai, et le 6 septembre 1806, M. Anquetil finit comme il avait vécu, avec le calme et la résignation d'un sage : il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Sa réputation le laisse loin de Rollin ; mais avec son Histoire de France et ses autres ouvrages historiques, son nom ira à la postérité, comme celui d'un homme de lettres qui a voulu et qui a su se rendre utile à son pays. Plus de prétention à être un grand auteur eût peut-être fait de lui un écrivain plus éloquent et plus correct. Il est des pas-

l'énergie de ses sentiments. Ce fut une de ces âmes fortes qui, s'élevant au-dessus, non des besoins factices du luxe et de la mollesse, mais des besoins les plus réels de la nature, se sont assuré cette indépendance qu'aucun hasard ne peut ravir ni altérer ; et un homme vertueux auquel on ne peut reprocher que l'austère rigueur de ses principes et son imperturbable fermeté à suivre, sans aucun écart, la route qu'il s'était tracée. Né à Paris le 7 décembre 1731, il y est mort le 18 janvier 1805. »

sages où on le voit comme accablé sous le poids de ses recherches et des efforts qu'il fait pour débrouiller le chaos des différentes autorités : jaloux de contenter la curiosité de ses lecteurs plutôt que leur esprit, il songe à les instruire et non à les charmer, et souvent il sacrifie la beauté du style à l'exactitude de ses tableaux.

# PRÉFACE.

Nous connaissons quatre principales histoires de France, qui viennent presque jusqu'à nos jours :

Celle de Scipion Dupleix. Il a recueilli et mis en ordre ce qu'il y a de meilleur dans les écrivains qui l'ont précédé, et a fourni un excellent répertoire à ceux qui l'ont suivi. On l'a continué jusqu'à Louis XIII inclusivement. 6 vol. in-fol.;

De François de Mézeray, jusques et compris Louis XIII. 3 gros vol. in-fol.;

Du père Daniel, jésuite, jusques et compris Louis XIII. 17 vol. in-4°.;

De Velly et continuateurs. 33 vol. in-12, qui ne viennent que jusqu'à la moitié du règne de Charles IX.

Un personnage célèbre, qui se trouvait alors à la tête du gouvernement, m'invita à venir le voir à sa maison de campagne : là, s'entretenant avec moi des historiens de France, après les avoir passés légèrement en revue, il me dit qu'il serait à souhaiter qu'on s'occupât d'une histoire dégagée des détails et des accessoires qui rendent celle de France si volumineuse, et qui ne contînt que les faits absolument particuliers à la nation.

Ce désir a été pour moi un trait de lumière; et, me le développant à moi-même, j'ai conçu qu'en effet, si l'on avait une histoire complète, mais succincte, régulièrement distribuée par dates, qui présenterait la suite des faits sans accessoires étrangers, assez étendue pour donner une idée juste des événements, pas assez volumineuse pour épouvanter le

lecteur et le rebuter, les jeunes gens l'ouvriraient volontiers et s'instruiraient, les vieillards la feuilleteraient par délassement et se souviendraient; deux avantages qui rendraient la connaissance de notre histoire plus familière.

Je me suis déjà exercé dans ce genre de travail, en réduisant, sous le titre de *Précis*, l'*Histoire universelle*, de 125 vol. in-8°, en 12 vol. in-12.

Observant donc que par l'*Esprit de la ligue.... l'Intrigue du cabinet et la fronde.... Louis XIV, sa cour et le régent....* par le règne de Louis XV et celui de Louis XVI, que j'ai plus qu'esquissés pour compléter le Précis de l'histoire universelle, j'avais déjà fait une partie considérable de notre histoire, j'ai imaginé de la reprendre depuis nos premiers siècles jusqu'à la *ligue;* ce qui formerait un total jusqu'à nos jours. Dans cette idée j'ai entrepris ce nouvel ouvrage avec toute l'ardeur d'un homme pressé par l'âge, et qui veut finir.

Voici comme je m'y suis conduit. J'ai adopté pour guides les quatre historiens généraux, Dupleix, Mezeray, Daniel et Velly. D'abord je me suis convaincu, par mes réminiscences, que rien de ce qui offre quelque intérêt dans l'histoire de France n'a été oublié par ces quatre écrivains, ou que du moins, si l'un omet une chose, l'autre la restitue; qu'ils ont bien pesé leurs autorités, et que par conséquent mettre leur nom en note, c'est comme citer la preuve.

Ensuite, quand j'ai eu à traiter un sujet, j'ai examiné lequel des quatre l'a le mieux présenté; j'ai pris son récit pour base du mien, puis j'ai ajouté, d'après les trois autres, ce que j'ai cru manquer à la narration du préféré. Quand la contrariété de leurs opi-

nions m'a offert des doutes, j'ai tâché de les éclaircir en consultant les auteurs particuliers qui ont écrit sur le fait mis en problème. Lorsque les autorités m'ont manqué, j'ai laissé la certitude en souffrance, sans rien décider. Ainsi, quand on verra une chose affirmée, on peut la regarder comme hors de doute, et si on veut vérifier les preuves par lesquelles je me suis déterminé, on les trouvera dans l'un de mes quatre guides, dont le préféré sera quelquefois cité en note.

J'ai aussi recouru aux auteurs contemporains, tels que Froissard, Dubellay, Commines, Montluc et semblables, dont le style naïf et énergique m'a toujours singulièrement plu. En général je puis dire que je n'ai jamais négligé les moindres écrits sur l'histoire de France, quand j'ai pu me les procurer. Pendant une vie parvenue à la quatre-vingt-troisième année, ils ont été le délassement de mes autres travaux; par là ce qui m'a servi de récréation m'est devenu fort utile quand j'ai conçu le plan de cet ouvrage. Aussi, quelque vaste qu'il m'ait paru à moi-même, il ne m'a pas effrayé, parce que j'avais déjà mes provisions faites.

Quant à la chronologie, j'ai suivi *l'Art de vérifier les dates*, sans être trop scrupuleux sur l'année précise d'un événement, non plus que sur la position et la distance des lieux. Pour un ouvrage comme le mien, il m'a paru suffisant que l'on pût savoir à peu près le temps et le lieu où l'on est, à moins que la nature même du fait n'exigeât la connaissance indubitable de l'époque et du local : alors je n'ai pas manqué de fixer l'un et l'autre.

Le plus embarrassant de l'ouvrage a sans doute été de retrancher aux historiens, sans que l'intégrité de

l'ouvrage en souffrit. Arrivé à l'*Esprit de la ligue*, la difficulté a redoublé, parce qu'il m'a fallu rétablir l'ordre chronologique que j'avais interverti à l'égard de quelques faits, ne pouvant pas, lorsque je m'en occupais, prévoir que je donnerais une suite au sujet que je traitais alors. Par exemple, ne croyant pas que je dusse, après l'*Esprit de la ligue*, parler davantage de ses effets, je l'avais terminé par la *révocation de l'édit de Nantes*, arrivée plus de quatre-vingts ans après sa création. Ici j'ai remis ce fait à sa place, sous Louis XIV; il en est de même de plusieurs autres.

J'ai aussi ajouté et intercallé des traités, des négociations, des opérations militaires, qui n'entraient pas dans le plan de mes ouvrages, lorsque je les composais : par-là j'ai généralisé ceux-ci, et je les ai tirés de la classe de mémoires particuliers, pour les faire concourir à *une Histoire générale entière*, qui contiendra moins de volumes que chacune de celles qui ne sont que des *abrégés*, c'est-à-dire, de dix à douze. Le travail est fait, et les volumes se succéderont rapidement sous la presse.

C'est mon adieu au public, le fruit d'une longue vie passée tout entière loin des grandes villes, au milieu des gens de la campagne, les enseignant, les conseillant, veillant sur leurs mœurs. Ces douces habitudes, jointes aux charmes de la littérature, ont fait luire pour moi des jours dont la tourmente révolutionnaire n'a que faiblement altéré la sérénité.

ANQUETIL.

# HISTOIRE

# DE FRANCE.

*Division de l'Ouvrage.*

L'HISTOIRE de la France ou des peuples qui ont occupé son territoire depuis les temps les plus reculés. dont il nous reste quelques notions à peu près certaines, jusqu'à la mort de Louis XIV, offre un espace de près de vingt-quatre siècles, qui se partage naturellement en quatre grandes périodes.

La première, d'un peu plus de mille ans, embrasse toute l'histoire des Gaules, depuis les premières émigrations constantes de ses habitants, l'an 600 avant J. C., jusqu'à l'établissement des *Francs* sur leur territoire, l'an 420 de l'ère vulgaire.

La seconde, de 420 à 752, comprend l'histoire de la première race des rois français, dits *Mérovingiens*, du nom de Mérovée, le troisième d'entre eux.

La troisième, de 752 à 987, renferme l'histoire de la seconde race, dite des *Carlovingiens*, ainsi nommée de Charlemagne ou Charles-le-Grand, qui en fut le second roi.

La quatrième période enfin, de 987 à 1793, offre l'histoire des rois de la troisième race, dite des *Capétiens*, du surnom de Hugues Capet, le premier roi de cette dernière race.

# GAULOIS,

DE L'AN 600 AVANT J. C. A L'AN 420 DE L'ÈRE VULGAIRE.

*Division de l'Histoire des Gaules.*

Pour aider à la classification des faits, l'histoire des Gaulois sera divisée en quatre paragraphes.

§ I. Des Gaulois en général, et de leurs mœurs.

§ II. *De l'an* 600 *à l'an* 50 *avant J. C.* Histoire des Gaules depuis les premières émigrations gauloises, connues avec quelque certitude, jusqu'à l'achèvement de la conquête du pays par Jules César.

§ III. *De l'an* 50 *avant J. C. à l'an* 260 *de J. C.* Histoire des Gaules depuis l'achèvement de la conquête du pays par Jules César, jusqu'aux premières incursions qu'y tentèrent les *Francs.*

§ IV. *De l'an* 260 *à l'an* 420 *de J. C.* Histoire des Gaules depuis les premières incursions des Francs dans ce pays, jusqu'à l'établissement définitif qu'ils y formèrent sous *Pharamond*, leur premier roi.

## § I.

*Des Gaulois en général, et de leurs mœurs.*

On nomme les *Gaules* le pays compris entre l'Océan britannique au nord : le Rhin, la grande Germanie, une partie des Alpes avec l'Italie, à l'orient : la mer Méditerranée, les Pyrénées et l'Espagne, au midi : le le grand Océan, à l'occident (1). Les Francs, qui s'incorporèrent aux Gaulois, ont occupé plus ou moins d'espace dans cette étendue, selon les temps et les circonstances, et ont fait prendre à leur empire le nom de *France*.

Les auteurs qui ont écrit sur les siècles reculés, nous représentent ce pays comme tous ceux qui sortent des mains de la nature, couvert de forêts, imbibé d'eaux stagnantes, traversé par des rivières embarrassées de rocs tombés dans leurs lits, et d'arbres arrachés à leurs rives; sillonné par des torrents et des ravines profondes, refroidi par d'épais brouillards, et parsémé, de loin en loin, de cabanes mêlées aux repaires des bêtes féroces, qui disputaient aux hommes les animaux timides, dont ils faisaient à l'envi leur nourriture.

L'industrie provoquée par les besoins éclaircit les forêts, ouvrit à l'air une circulation libre qui dessécha les marais, et apporta la salubrité, suspendit les vignes sur le penchant des coteaux, fit ondoyer les épis dans

(1) Marcel, 2 vol.

les plaines, creusa un tronc d'arbre qui porta l'homme auprès de l'homme, dont il était séparé par le fleuve, et réunit des familles qui formèrent des peuplades.

L'appât d'un lieu commode pour l'apport et l'échange des denrées, pour leur sûreté contre l'avidité entreprenante, pour la communication des lumières et des avantages journaliers de la société, y appela des habitants et les fit multiplier. Les villes se bâtirent et s'entourèrent de murailles. Il s'y établit des gouvernements civils ou militaires; les villes voisines s'allièrent pour la défense ou l'agrandissement de leurs cantons. Cette histoire de tous les peuples fut aussi celle des Gaulois; mais bientôt elle prit un caractère particulier, par les nombreux essaims de guerriers qui sortaient du sein de cette nation, et qui portèrent, pendant plusieurs siècles, la réputation des Gaulois chez tous les peuples connus. Les événements qui ont accompagné ces invasions, et ceux qui ont ensuite fait passer les Gaulois sous la domination successive des Romains et des Francs, méritent d'être racontés, du moins brièvement, et doivent servir de préliminaires à l'histoire des Français.

S'il y a eu des habitants indigènes dans les Gaules, ce qu'on ne peut nier ni affirmer, il n'en est resté aucun vestige. Les historiens tirent les Gaulois de la Germanie, peuplée elle-même par les Celtes, enfants d'un petit-fils de Noé, nommé *Gomer*, qui de l'orient étendit sa postérité dans le nord.

Ces Germains filtrèrent, pour ainsi dire, dans les Gaules, comme de petits ruisseaux qui s'extravasent d'un grand amas d'eau par filets; vient ensuite le flot

qui inonde tout. On les voit conquérants, par conséquent en corps de nation dès le quatrième siècle avant notre ère commune, à peu près vers le temps où Rome sortait à peine de la classe des bourgades.

Leur langue, conservée, dit-on, dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, était la Celtique, qui passe pour la mère de celles qui se sont parlées et se parlent encore en Europe : leur religion, le polythéisme, accompagné de pratiques superstitieuses et barbares, dont les Druides, leurs prêtres, étaient les dépositaires et les propagateurs, s'ils n'en étaient pas les inventeurs intéressés.

Les érudits ont travaillé à faire des Druides un ordre religieux (1). A force de recherches, en ramassant des indications éparses, et en les faisant concorder par leurs commentaires, ils ont trouvé qu'ils avaient une hiérarchie, dans laquelle on distinguait particulièrement les Druides proprement dits, les Eubages et les Bardes, c'est-à-dire, les prêtres, les devins et les poëtes. Ils ont reconnu encore une police, une subordination graduée, un enseignement entre eux, et des écoles pour l'instruction des peuples. Chartres, Autun, Marseille et Toulouse étaient les principaux de leurs colléges. Ces mêmes érudits les font venir d'Angleterre, mais sans pouvoir marquer certainement l'époque et l'occasion de cette mission.

Sous les noms de *Thor* ou *Tharamis*, de *Teutatès*, de *Belenos* et d'*Hésus*, que les Druides exposaient à la vénération des peuples, les Gaulois adoraient les mêmes dieux que révéraient les Romains sous les noms

(1) Cæs. *de Bell. gall.* lib. VIII.

de *Jupiter*, souverain recteur du monde; *Mercure*, guide des voyageurs; *Apollon*, père de la médecine; et *Mars*, dieu des batailles; mais ce ne fut qu'après que leurs vainqueurs eurent acquis quelque empire dans les Gaules, qu'ils élevèrent à leurs dieux des temples, en adoptant les noms et les attributs des divinités romaines. Jusqu'alors les forêts avaient été leurs uniques sanctuaires, et c'était sous la figure d'une épée que Mars ou Hésus y recevait leurs hommages. Sans doute ils avaient reçu des Perses, par leur communication avec l'Asie, le dieu Mitra, emblème du soleil. Ils l'ornaient des deux sexes, peut-être pour lui associer la lune. L'Egypte leur avait aussi fait connaître Isis, qu'ils représentaient couverte de mamelles, à l'imitation des statues de Cérès, mère de la fécondité. Ogmius ou l'Hercule gaulois est célèbre. Sa force était bien différente de celle de l'Hercule grec : celle-ci était toute physique, l'autre toute morale (1). C'était un homme peu robuste, qu'on reconnaissait cependant pour Hercule à sa peau de lion et à sa massue. Il était entouré de peuples qu'il haranguait. De sa bouche sortaient des chaînes qui atteignaient chacun des auditeurs, les liaient et les entraînaient, sans qu'il parût ni contrainte ni répugnance de leur part : emblême expressif de la puissance de l'éloquence.

Au-dessus de tous ces dieux, les Druides plaçaient un esprit souverain, qui se répandait par tout l'univers; mais ils ne mettaient pas cette doctrine par écrit, de peur qu'on ne la profanât. Ils croyaient aussi à l'immortalité de l'âme et à la métempsycose : et, très-

(1) Lucien.

persuadés de l'existence d'une autre vie, il leur arrivait quelquefois de prêter à un modique intérêt, à condition qu'on leur rendrait après leur résurrection la somme qu'ils eussent pu exiger légitimement dès cette vie.

Le culte, qu'on pourrait appeler la théologie du peuple, était scrupuleusement soigné par les Druides (1). Originairement habitants des forêts, ils montraient et provoquaient beaucoup de vénération pour le chêne; ils mettaient une attention religieuse à choisir le plus beau de ceux qui les environnaient, pour en faire l'objet ou l'instrument de leur culte. Ils attachaient à ses branches les noms des principaux dieux, et construisaient autour de son tronc un autel devant lequel ils se prosternaient : d'où est venue l'opinion qu'ils l'adoraient.

La recherche du *gui*, plante parasite qui croît sur les arbres, était une fête nationale. Prêtres et peuple se répandaient dans la forêt pour le chercher : l'avait-on trouvé, on éclatait en cris de joie, on chantait des cantiques. Le chef des Druides, personnage considérable dans la nation, approchait respectueusement de l'arbre, détachait le *gui* avec une serpette d'or, et le laissait tomber sur une nappe neuve de lin, qui ne servait plus à aucun autre usage. La plante desséchée, était mise en poudre, et distribuée aux dévots comme un antidote sûr contre les maladies et les maléfices. La cérémonie était annoncée par cette formule, *au gui l'an neuf*, qui était criée solennellement; ce qui fait croire que la fête était destinée à annoncer le commen-

(1) Marcel, t. 1, p. 3.

cement de l'année, époque qui a toujours été accompagnée d'allégresse chez tous les peuples. Les Druides recueillaient aussi, pieds nus et en rampant, certaines herbes auxquelles ils attribuaient des propriétés surnaturelles, et qu'il fallait arracher, et non pas couper.

Leur religion n'était pas sans sacrifices : ils immolaient des taureaux, et même des hommes (1). De leur sang, reçu dans des coupes, ils arrosaient les branches des arbres, et en rougissaient le tronc : de sorte qu'on ne peut se figurer sans horreur ces ténébreux bocages, où l'on n'arrivait que par des sentiers tortueux. Là se voyaient des ossements amoncelés et des cadavres épars entre les arbres teints de sang. L'affreux silence de ces sanctuaires de barbarie n'était interrompu que par les croassements des corbeaux, ou les gémissements des victimes. Le Druide, comme s'il eût été impassible, sans être distrait par les cris aigus de la douleur, contemplait tranquillement le malheureux qu'il venait de percer, le faisait expirer lentement, observait attentivement sa chute, ses mouvements, ses palpitations, avant-courrières de la mort, et la manière dont le sang coulait, afin d'en tirer des conjectures pour prédire l'avenir.

On reproche encore aux Druides une cruauté qui pouvait avoir pour principe une basse flatterie (2). Quand un grand était dangereusement malade, ils élevaient des statues colossales d'osier, dont les membres étaient remplis d'esclaves ou de criminels qu'on brûlait vifs. Pendant cette affreuse exécution, les Druides imploraient pour le malade le secours des dieux, per-

(1) Marcel, t. 1, pag. 5, 15, 54. — (2) *Ib.* t. 1, p. 17.

suadés que ces holocaustes leur étaient fort agréables. On ne sait s'ils présidaient aux massacres d'hommes qui accompagnaient les funérailles des grands. César dit qu'il n'y avait pas long-temps que cette horrible barbarie avait cessé, quand il vint dans les Gaules. Les Druides étaient encore investis du pouvoir judiciaire. Non-seulement ils jugeaient les procès entre particuliers, mais les contestations même qui s'élevaient entre les cités. Leur tribunal était établi dans le pays Chartrain, où ils tenaient tous les ans une assemblée. Ceux qu'ils condamnaient, s'ils ne se soumettaient pas à la sentence, étaient déclarés impies, espèce d'excommunication qui les exposait au mépris et à l'indignation générale, de sorte qu'on fuyait même leur rencontre.

Les Druides n'étaient pas étrangers aux affaires d'état; ils assistaient aux conseils de guerre, et donnaient sur le gouvernement leur avis, qui était ordinairement respecté (1). On remarque qu'ils vivaient en bonne intelligence avec les riches et les puissants, auxquels ils se rendaient utiles en instruisant leurs enfants. Les Druidesses, sociétés de femmes qui se vouaient à la virginité, élevaient les filles. Elles se prétendaient fées, et, comme telles, douées du talent de deviner et de prédire l'avenir, et même de la puissance d'opérer des prodiges et d'exciter des tempêtes. Ainsi, l'ordre des Druides, si c'en était un, tenait les deux sexes sous son empire, et les dominait par la religion, le plus fort lévier qui puisse remuer les hommes. A compter depuis le moment où on les voit en crédit, environ six cents ans avant J. C., jusqu'à celui où ils

(1) Marcel, t. 1, c. 19, 51.

prolongèrent leur existence, malgré leur destruction prononcée par l'empereur Claude, au milieu du premier siècle, ils paraissent avoir duré plus de huit cents ans. La conquête des Romains ébranla leur puissance. Elle commença à être attaquée par les ordonnances d'Auguste, de Tibère, de Claude et de Néron même, pour l'abolition des sacrifices humains Elles eurent d'ailleurs assez peu de succès, puisqu'on trouve encore des vestiges de cet affreux usage au temps de Sévère, d'Aurélien et de Dioclétien. L'introduction du christianisme dans les Gaules, fut seule capable d'anéantir ce culte barbare, et de faire tomber dans l'oubli les ministres de ses rits sanguinaires. S'il en faut croire quelques auteurs, les Druides se perpétuèrent encore au delà et jusqu'au temps de Charlemagne; mais alors leurs prétentions se bornaient au métier de Bardes ou d'inspirés.

Si de quelques traits particuliers on peut déduire le caractère général d'une nation, nous dirons que les Gaulois étaient vifs, emportés, audacieux, colères, toujours prêts à frapper, surtout en présence de leurs femmes, qui se mêlaient volontiers de leurs querelles et qui ne redoutaient pas plus le combat que leurs maris (1). Ils se piquaient de franchise et de générosité, et punissaient le mensonge et la supercherie. Ils étaient fort avides de nouvelles, et attendaient dans les places et sur les chemins les voyageurs pour en demander. L'excessive curiosité les rendait excessivement crédules.

Les deux sexes se paraient de chaînes, colliers, bra-

(1) Marcel, t. 2, p. 51.

celets, bagues et ceintures d'or. Ils fabriquaient eux-mêmes ces ornements, ainsi que les étoffes de lin et de laine, brochées d'or et d'argent, qui leur servaient de vêtements; les hommes les portaient courts, ceux des femmes étaient longs. Les filles choisissaient librement leur mari, dans un repas auquel les pères invitaient les jeunes gens qui pouvaient prétendre à leur alliance. Elles marquaient leur inclination en présentant à laver à celui qu'elles préféraient; on exigeait, quand cela se pouvait, que les conjoints apportassent autant l'un que l'autre en mariage, et les fruits provenant de la communauté restaient en totalité au survivant.

Les hommes avaient droit de vie et de mort sur leurs femmes et leurs enfants. Ceux-ci n'accompagnaient leur père en public que quand ils étaient en état de porter les armes. Un époux voulait-il s'assurer de la fidélité de sa femme? il mettait l'enfant dont elle venait d'accoucher, dans un bouclier, qu'il abandonnait au courant d'un fleuve. Les eaux devaient engloutir le bâtard, et au contraire porter doucement le fils légitime à sa mère, qui l'attendait sur le bord.

Le gouvernement était fédératif. Une foule de petits états indépendants, où prévalait l'aristocratie, se réunissaient chaque année à l'effet d'élire un magistrat suprême pour la police intérieure, et un général pour les conduire à la guerre. L'histoire a conservé les noms de quelques-uns de ces chefs qui menaient les Gaulois à la victoire. On connait aussi les principales cités d'où sont sorties ces phalanges redoutables, qui ont fait plus d'une fois trembler les Romains et ont rendu des peuples séparés par de grands espaces, témoins et tribu-

taires de leur valeur. On compte entre elles les Séquanais, les Beauvoisins, les Rémois, les Artésiens, les Bretons ou Armoriques, les Parisiens, les Berruyers, les Auvergnats, et une foule d'autres. Tous ces peuples étaient compris sous trois grandes divisions : les Belges, au nord de la Marne, les Aquitains, au sud de la Garonne, les Celtes ou Gaulois proprement dits, au centre de la Gaule, entre ces deux rivières. Il serait difficile de décider quel était le gouvernement intérieur de chacune de ces cités. Les unes portaient le nom de *républiques*, régies ou par le peuple, ou par un certain nombre de citoyens, les meilleurs ou les plus riches; d'autres avaient des princes, quelques-unes des rois. Ces cités, composées d'hommes remuants, avaient souvent avec leurs voisines, des querelles qui dégénéraient en guerres; de sorte que la Gaule entière était toujours en armes : ce qui explique comment ces braves cohortes, déjà accoutumées aux combats, lancées hors de leur pays, faisaient des progrès si rapides et si étonnants. Les citoyens d'un canton ne se mêlaient pas à ceux d'un autre, même dans les armées. Ils restaient chacun sous leur chef; mais dans les grandes expéditions, ils se choisissaient un général auquel tous obéissaient.

Le souverain magistrat ne devait sortir de la ville, pendant la durée de sa charge, que pour des affaires qui regardaient l'état; deux personnes de la même famille ne pouvaient siéger au sénat ensemble. Il n'était permis de s'entretenir des affaires d'état que dans le conseil. Les hommes y venaient tout armés et prêts à combattre. Les femmes y étaient admises et donnaient

leurs avis. Le président faisait couper un morceau du manteau de celui qui arrivait trop tard.

La chasse était leur principal amusement : c'est, comme on sait, l'image de la guerre, surtout quand elle a pour objet les bêtes féroces. Elles ont dû être communes dans les Gaules, jusqu'au temps où la culture a détruit leurs repaires. Alors la population s'accrut; alors aussi commencèrent les émigrations armées. Les premières excursions se firent dans les pays méridionaux, qui étaient enrichis de tout le luxe des arts. Le butin que les guerriers en rapportèrent fit naître et perpétua le goût des expéditions militaires.

Tout Gaulois naissait soldat. Ni âge, ni condition n'exemptait d'aller à la guerre : s'y rendre impropre par des mutilations volontaires, comme ont fait des Romains, aurait été un déshonneur et une infâmie punissable. A l'appel du tambour, au son de la trompette, les jeunes guerriers abandonnaient les humbles demeures de leurs pères, et les champs qu'ils commençaient à cultiver, pour aller fonder des colonies dans des contrées qu'on leur représentait plus favorisées des dons de la nature, et dont leur imagination, exaltée par des rapports insidieux, leur exagérait les délices.

Ils combattaient à pied, excellaient surtout à cheval, et sur des chariots armés de faux. Leur ordre de bataille était confus, et leur tactique peu savante; mais le courage y suppléait. Il y avait entre eux une alliance militaire semblable à ce qu'on raconte du bataillon sacré des Thébains. Des compagnons d'armes, saisis d'une espèce d'enthousiasme, se promettaient, par serment, de partager ensemble les biens et les maux de la vie,

et de ne jamais s'abandonner. Ils combattaient à côté les uns des autres. Chacun songeait plus à défendre la vie de son ami que la sienne propre, et il n'y a pas d'exemple, dit César (1), qu'un ami ait daigné survivre à celui dont une mort glorieuse l'avait séparé.

Leurs armes étaient la hache, l'épée, la flèche. Ils excellaient à tirer de l'arc. Ils avaient une cavalerie pesante et une légère. Dans la première, couverte de fer, le cavalier était escorté de deux piétons qui l'aidaient à se relever s'il était désarçonné. Il coupait la tête de l'ennemi vaincu, et l'attachait aux crins de son cheval. De retour dans ses foyers, il l'embaumait et la gardait précieusement comme un monument de sa victoire. Ils élevaient aussi des trophées publics auxquels ils suspendaient les armes et autres dépouilles de leurs ennemis. Une fausse idée du courage les empêchait de fortifier leurs camps, comme si cette précaution eût été un signe de crainte. Ils poussaient la prévention jusqu'à ne vouloir pas fuir d'une maison qui s'écroulait, de peur de passer pour timides.

Ils juraient sur leurs étendards; ne les pas défendre ou abandonner leurs chefs, était une infamie, que, sans doute, on ne laissait pas sans châtiment (2). Les peines militaires étaient sévères, si l'on en croit César : il raconte que Vercingetorix, proclamé roi par les Auvergnats, et déclaré général par toutes les Gaules, faisait couper une oreille ou crever un œil pour les

(1) *Neque adhuc hominum memoriâ repertus est quisquam, qui, eo interfecto cujus se amicitiæ devovisset, mortem recusaret*, De Bell. gall., lib. 3.

(2) César, de Bello gallico, lib. VII.

moindres fautes, et punissait les plus graves par le feu.

Il est sorti des Gaules, en différents temps, des armées de cent et deux cent mille hommes. Les unes ont formé des colonies permanentes; les autres ont disparu comme des torrents qui se perdent dans les gouffres qu'ils se sont creusés. Ces irruptions se sont portées vers le nord, comme vers le midi. Il y a une chose à remarquer sur les irruptions vers le nord : c'est que les Gaulois qui les opéraient, étaient originairement Germains, comme nous l'avons dit, et qu'ainsi ils retournaient véritablement dans leur pays natal, avec cette différence seulement qu'ils en étaient sortis pacifiquement, et comme furtivement, au lieu qu'ils y rentraient hostilement et avec fracas.

Des géographes ont trouvé au-delà du Rhin, dans l'Helvétie, et jusque dans la Bohême, des cités et des cantons qui portent des noms de quelques peuplades des Gaules (1). Cette découverte autorise à douter si les Germains, quand ils s'introduisirent dans les Gaules, donnèrent aux lieux qu'ils venaient occuper, des noms connus dans leur première patrie, ou si, retournés en Germanie, ils appelèrent les lieux qu'ils envahissaient, comme ceux qu'ils abandonnaient dans les Gaules, afin de conserver dans la patrie primitive où ils revenaient, le précieux souvenir de lieux qui leur avaient été chers dans la patrie adoptive qu'ils quittaient; il suit de là que le temps de ces flux et reflux de Germanie en Gaule, et de Gaule en Germanie, s'il y en a eu, est incertain. Laissant donc aux érudits

(1) Mézeray, t. I, p. 4.

de profession à lever le voile qui couvre ces ténèbres, nous allons passer à des expéditions plus avérées.

## § II.

### DE L'AN 600 A L'AN 50 AVANT J. C.

*Histoire des Gaules, depuis les premières émigrations gauloises, connues avec quelque certitude, jusqu'à l'achèvement de la conquête du pays par Jules-César.*

S'IL en faut croire les recherches savantes d'un historien très-grave, on trouve, dès l'an 1580 avant J. C., et au temps même de la fondation d'Athènes par l'égyptien Cécrops, des notions plus ou moins exactes sur les habitants de la Gaule (1). A cette époque, selon lui, vivait Ogmius, l'Hercule gaulois, dont les exploits auraient porté des colonies celtiques ou gauloises, d'une part au-delà des Pyrénées, où le nom de Celtibériens semble en faire foi, et d'une autre part au-delà des Alpes. Indépendamment des Gaulois qu'il laissa dans ces dernières montagnes, et qui en prirent le surnom d'Inalpins, et des Ibères, qu'il conduisit d'Espagne en Italie, et qui, cotoyant toujours les bords de la mer, gagnèrent insensiblement l'Etrurie, le Latium, la Campanie et l'OEnotrie (*la Calabre*), d'où ils passèrent en Sicile, où ils se fixèrent. Ogmius, suivant cet auteur, établit encore les Insubriens au nord du

(1) D. Mart. Bouquet, *Hist. des Gaulois.*

Pô, les Ombriens, au midi du même fleuve, les Venetes, au fond du golfe Adriatique, les Aborigènes, dans les campagnes qu'arrose le Tibre, les Sicules, sur le territoire où depuis fut bâtie Rome, les Volces ou Volsques, sur la rive droite du Liris (*le Gariglian*), et d'autres enfin, jusque dans les contrées méridionales, qui reçurent depuis le nom de *Grande-Grèce*. Quoi qu'il en soit, le nom de *Port-d'Hercule*, qui fut longtemps celui de la ville de Monaco, située à la limite des Gaules et de l'Italie, fut pour toute l'antiquité une preuve irrécusable de cette tradition.

Nous devons à Tite-Live et à Justin de nous avoir transmis la mémoire d'expéditions celtiques plus certaines, mais aussi plus rapprochées (1). Au temps de Tarquin l'Ancien, suivant le premier, Ambigat, roi des Bituriges (*des Berruyers*), étendait sa domination sur toute la Celtique. Devenu vieux et ne pouvant que difficilement suffire aux soins multipliés qu'exigeait de lui une population nombreuse et inquiète, il avisa aux moyens de la réduire par l'établissement de quelques colonies éloignées. Dans cette vue il rassembla, sous la conduite de ses neveux Sigovèse et Bellovèse, une multitude d'hommes actifs et aventureux, et en forma deux armées considérables. Le sort conduisit Sigovèse en Germanie, vers la forêt Hercynienne (*la Forêt-Noire*), qui, liée alors à d'autres forêts entre le Rhin et la Bohême, offrait une profondeur de soixante jours de marche, sur neuf de largeur. A la tête des Tectosages (*des Toulousains*) et des Boïens de la Garonne (*du pays de Buch*), Sigovèse osa s'enfoncer dans son

(1) Tit.-Liv., liv. V, c. 34. — Just., liv. XX, c. 5.

épaisseur, et par le gain de quelques batailles, il parvint à s'établir en Bohême, dont le nom signifie *demeure des Boïens*. Leurs descendants, chassés au temps d'Auguste, par Maroboduus, roi des Marcomans, peuple qui habitait au nord des sources du Danube, et qui fuyait lui-même la proximité dangereuse des Romains, se retirèrent entre l'OEnus et l'Isara (*l'Inn et l'Iser*), et donnèrent encore leur nom au pays des Boïariens ou des Bavarois, où ils avaient déjà des établissements, et où ils se fixèrent.

Pour Bellovèse, des augures plus favorables le dirigèrent vers les campagnes riantes et fertiles de l'Italie. Il menait à sa suite tout ce qu'il avait pu lever parmi les Berruyers, les Arvernes (*Auvergnats*), les Eduens (*Autunois*), les Ambares (*habitants du Charolais*), les Aulerques brannovices (*du Maconnais*) et les Carnutes (*du pays Chartrain*). A leur tête, il s'approcha des Alpes, qu'il longea jusqu'à la mer, à l'effet d'y reconnaître quelque passage, et il se détermina à franchir ces hauteurs par les Alpes, dites depuis Cottiennes, et aujourd'hui le mont Genèvre. A la descente des monts, il s'avance dans l'Insubrie, contrée au nord du Pô où coulent le Tesin et l'Adda, et dont le nom était aussi celui d'un canton de la Gaule, limitrophe des Eduens Bellovèse s'y fixa et y fonda Milan entre les deux rivières. Depuis il aida Elitovius, chef d'une colonie de Cénomans (*de Manceaux*), à former un peu plus à l'est un établissement auquel Bresse et Vérone durent la naissance. Qnelque temps après, d'autres peuplades celtiques, dont le nom seul est connu, les Lèves et les Anamanes, s'établirent au midi du Pô; et enfin

les Lingons (*ceux de Langres*), unis à des Boïens, peuples voisins de l'Helvétie, mais dont la position est incertaine, pénétrèrent au nord par les Alpes Pennines (*le grand Saint-Bernard*), et trouvant tout le territoire occupé, tant en deçà qu'au delà du Pô, allèrent se fixer sur la droite de son embouchure, vers les confins de l'Ombrie. On distingua dès lors deux sortes de Gaules par rapport à Rome, la Transalpine et la Cisalpine; et cette dernière fut nommée *Cispadane* ou *Transpadane*, suivant la situation de ses diverses parties à l'égard du Pô.

Tite-Live rapporte à l'époque même de la première excursion des Gaulois en Italie, la fondation de Marseille par des habitants de Phocée, ville maritime d'Ionie à peu de distance de Smyrne (1). Il raconte que lesGaulois, parvenus au pied des Alpes et aux bords de la mer, rencontrant ces étrangers qui venaient de si loin à la recherche d'une nouvelle patrie, touchés de la conformité de leur situation avec la leur propre, se portèrent par sympathie à les aider dans leur établissement au pays des Saliens. Suivant Solin, historien du premier siècle de notre ère, cette fondation de Marseille est de la première année de la 45e Olympiade, c'est-à-dire de l'an 599 avant J. C. Ainsi elle est antérieure, d'environ soixante ans, à la ruine même de Phocée, par Harpage, général de Cyrus, lors de l'expédition de ce satrape contre les colonies grecques de l'Asie pendant l'intervalle qui s'écoula entre la défaite de Crésus, roi de Lydie, par Cyrus, et la prise de Babylone par le même conquérant. Les Phocéens se re-

(1) Solin, polyhistor. — Hérodot., liv. I, c. 164.

fusant alors à subir le joug des Mèdes, abandonnèrent leur ville, et allèrent se réfugier d'abord dans l'île de Cyrne ou de Corse, où vingt ans auparavant, ils avaient fondé Alalie, et ensuite dans l'OEnotrie (*la Calabre*), où ils fondèrent Hyèle. Cette double expédition des Phocéens a été une cause d'erreur pour plusieurs écrivains qui ont pris l'époque même de la ruine de Phocée pour celle de la fondation de Marseille. Si au reste il est fait ici mention de cette méprise, c'est bien moins pour relever une erreur assez indifférente, que pour donner une date historique à la première notion certaine que nous ayons de nos ancêtres. En effet, le nom de Cyrus qui se rencontre dans cette date, et les soixante ans d'antériorité de la fondation de Marseille, nous reportent naturellement au temps de Nabuchodonosor, à celui des derniers rois de Juda, à la ruine du premier temple de Jérusalem, aux lois que Solon donnait à Athènes; et ces noms illustres joints à celui de Tarquin l'Ancien, qui fondait alors le Capitole, offrent à l'esprit une idée nette et suffisamment précise de la face politique de la terre, à l'époque où nous commençons notre histoire.

Deux siècles s'étaient écoulés dans les premières expéditions des Gaulois, ou à consolider les établissements qui en avaient été la suite, lorsqu'eut lieu celle des Sénonais, commandés par Brennus; expédition qui, par les dangers qu'elle fit courir à la fortune romaine, est la plus renommée de toutes celles que tentèrent les diverses peuples de la Gaule (1). Attirés par la réputation des vins et des autres productions du

(1) Tit.-Liv., l. 5, c. 42. — Fast. cons.

pays, dont un Toscan, nommé Aruns, leur avait procuré un avant-goût par ses présents, mais venus trop tard pour trouver place dans la Cisalpine, ils avaient passé le Rubicon, et s'étaient fixés entre ce fleuve, celui d'Æsis (*l'Esino, un peu en deçà d'Ancône*), l'Apennin et la mer. Soit que, se trouvant trop à l'étroit dans cette position resserrée, ils prétendissent former un établissement en Étrurie, soit qu'ils s'y fussent portés, pour seconder les projets vindicatifs d'Aruns, qui les avait appelés contre ses concitoyens, ils avaient franchi l'Appennin, et assiégeaient Clusium (*Chiusi*), l'ancienne capitale de la domination de Porsenna, lorsque les Romains, réclamés par les habitants de cette ville, se portèrent pour médiateurs. Trois envoyés de Rome se présentent au camp des Gaulois; ils étaient de cette noble famille des Fabius, qui, près d'un siècle auparavant, avait levé seule une petite armée contre Veies, et qui, sur le Crémère, s'était dévouée pour Rome presqu'au même temps, en même nombre et de la même manière que Léonidas et ses trois cents Spartiates se dévouaient pour la Grèce aux Thermopyles. *De quel droit*, demandèrent-ils aux Gaulois, *prétendez-vous aux terres des Clusiens? Du droit des braves, à qui tout appartient*, répondent fièrement ceux-ci. Sur cette réponse, et au lieu d'en référer à ceux dont ils tenaient leur mission, les ambassadeurs, d'arbitres qu'ils se faisaient d'abord, se déclarèrent auxiliaires : ils se mettent à la tête des Toscans, combattent les Gaulois, et l'un d'eux tue même de sa main l'un des chefs sénonais, qu'il dépouille.

Irrité de cette violation du droit des gens, mais se possédant néanmoins plus qu'on n'eût dû l'attendre d'un chef demi-barbare et imbu des préjugés de sa nation, Brennus, avant de penser à se faire justice lui-même, la demande au sénat contre ses députés. Mais le peuple s'y oppose, et loin d'écouter les justes plaintes des Gaulois, il met au nombre de ses premiers magistrats les trois Fabius, auteurs de l'acte de violence qu'on lui dénonce. Brennus, indigné, abandonne aussitôt le siége de Clusium, et marche sans délai sur Rome. Dans sa route et sur les bords de l'Allia, il dissipe, presque sans coup férir, une armée levée à la hâte, et glacée d'effroi de la subite résolution de l'ennemi, et il arrive à l'improviste devant Rome, dont les portes étaient ouvertes. Brennus y entre d'abord avec défiance, et ayant ensuite reconnu qu'elle était abandonnée, il la livre aux flammes après avoir passé au fil de l'épée les vieillards, les femmes et les enfants qui n'avaient pas eu le temps de l'évacuer. Tout ce qui pouvait opposer quelque résistance était enfermé au Capitole, et y arrêta long-temps les progrès des Gaulois. Mais six mois d'un siége qui avait coupé toute communication extérieure à ses défenseurs, avait amené la famine parmi eux, et les avait réduits à capituler. Ils pesaient à Brennus l'or de leur rançon; et le vainqueur, insultant à leur détresse et jetant son baudrier dans le bassin des poids, répondait à leurs vaines remontrances par cet adage si répété depuis, *malheur aux vaincus!* lorsqu'un secours inespéré, arrivant aux assiégés, força les assiégeants eux-mêmes à s'éloigner. Ce secours était amené par Camille

(*M. Furius*), qui se vengeait ainsi de l'ingratitude de ses concitoyens qui l'avaient exilé. Son généreux oubli et surtout ses succès lui valurent le titre de *nouveau Romulus* et de second fondateur de Rome. Les uns veulent que les Gaulois aient été détruits par lui dans une bataille qui suivit leur retraite, et les autres qu'ils se soient retirés paisiblement dans leurs limites. Justin assure qu'ils offrirent alors leurs services à Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, qui les employa contre les colonies grecques de l'extrémité de l'Italie. Il en fit même passer une partie en Grèce au secours d'Agésilas, auquel leur valeur et leur manière de combattre, inconnue aux Grecs, ne fut pas inutile dans la guerre que Sparte, après la paix d'Antalcide, eut à soutenir contre la ligue des Thébains. Quelle qu'ait été, au reste, l'issue de l'expédition des Sénonais contre Rome, elle laissa dans l'esprit des Romains une profonde impression de terreur. La seule nouvelle du mécontentement des Gaulois jetait l'alarme dans la ville. Tout le peuple, jusqu'aux prêtres, était obligé de prendre les armes, et on enrôlait même les esclaves sous promesse de la liberté. Les deux nations luttèrent près de deux siècles avec des succès variés, entremêlés d'ailleurs de fréquentes suspensions, mais qui ne duraient que le temps nécessaise pour reprendre haleine.

Le tableau très-raccourci de cette lutte nous offre, dès la vingt-troisième année depuis la tentative hasardeuse des Sénonais sur le Capitole, un nouvel acte de témérité de ces mêmes Gaulois, lequel fut suivi d'un nouveau désastre auprès d'Albe (*d'Albano*) (1).

(1) Tit.-Liv., liv. V et VII.

Ils le durent encore à ce même Camille, qui avait déjà ruiné leurs premières espérances, et qui, âgé de quatre-vingt-cinq ans, et pour la cinquième fois dictateur, termina par cet exploit une longue carrière de gloire et de vertu (1). Six ans après, alliés des Herniques et des Tiburtins (*de ceux d'Anagni et de Tivoli*), et campés sur les bords de l'Anio (*du Téverone*), à trois milles seulement de Rôme, ils se retirent sur le pronostic malheureux d'un combat singulier, où le jeune Titus Manlius, aussi célèbre par son courage que par sa sévérité, tua l'un des plus robustes champions de leur armée, et reçut le nom de *Torquatus*, pour l'avoir dépouillé d'un collier d'or dont il était orné. Mais peu après ils ne purent fuir leur destinée, et le dictateur C. Sulpitius leur fit essuyer un échec comparable à tous ceux que leur avait fait essuyer Camille (2). Leur invincible obstination en fut légèrement ébranlée, et à dix ans de là seulement il fallut leur opposer le fils de ce même Camille, qu'ils rencontrèrent dans les marais Pomptins (3). Un nouveau combat singulier fut encore favorable aux Romains : il valut au jeune M. Valérius, âgé seulement de vingt-trois ans, le consulat, qui ne s'accordait qu'à quarante, et le surnom de *Corvinus*, parce qu'un corbeau, perché, dit-on, sur son casque, avait favorisé ses efforts contre son adversaire. L'engagement général qui suivit ce combat particulier fut également funeste aux Gaulois, qui firent retraite dans l'Apulie (*la Pouille*). Une trêve de trente années, conclue dix ans après entre eux et les Romains, fait connaître mieux qu'aucun exploit militaire, à quel

(1) Tit-Liv., l. VII, c. 10. — (2) *Ib.*, c. 15. — (3) *Ib.*, c. 26.

point, malgré leurs désastres, les Gaulois étaient jugés redoutables (1).

Vers l'expiration de cette trêve, une nouvelle colonie gauloise, reçue en Étrurie, épousa contre les Romains les intérêts de ses hôtes : mais de légers succès tardèrent peu à se convertir en de fréquentes disgrâces. Les Gaulois de la Grande-Grèce, en s'alliant aux Toscans et surtout aux Samnites (*des habitants de l'Abbruce*), déjà si redoutables aux Romains par eux-mêmes, opposèrent une plus longue et plus vigoureuse résistance : ce fut durant le cours de cette guerre d'acharnement dont le siége fut en Ombrie, que l'on vit dans les plaines de Sentinum, entre le Métauro et l'Esino, le consul P. Décins Mus, renouvelant le spectacle donné quarante-cinq ans auparavant par son père, se dévouer aux dieux infernaux pour le salut de l'armée, et se précipitant seul, au plus épais des bataillons ennemis, relever le courage des soldats, leur procurer et à son collègue Q. Fabius Maximus une victoire éclatante, et lasser enfin pour un temps la pertinacité des Gaulois (2). Mais, incapables d'être découragés par les plus mauvais succès, et toujours à l'affût des occasions favorables de réparer leurs pertes, une inquiétude guerrière les saisit de nouveau à l'époque des démêlés de Tarente avec les Romains. Ce fut encore pour leur malheur, et cette levée de boucliers ne fit qu'apprêter de nouveaux triomphes aux généraux de Rome : à Curius Dentatus, ce modeste vainqueur des Samnites et des Épirotes, au consul Domitius Cal-

(1) *Enc. méth.*, *Géogr. anc.*, art. *Gallia.*
(2) Tit.-Liv., l. X, c. 28.

vinus, et surtout à son collègue Corn. Dolabella. Les Sénonais et les Boïens assiégeaient Aretium (*Arezzo*), ville alliée des Romains. A la nouvelle des mouvements de ces derniers pour la secourir, les Gaulois prennent la résolution, plus courageuse que prudente, de lever le siége, ainsi qu'un siècle auparavant avaient fait leurs ancêtres devant Clusium, et de marcher comme eux droit à Rome, dans l'intention de la faire trembler encore une fois pour ses foyers (1). Mais les conjonctures n'étaient plus les mêmes. Dolabella les attendait avec calme sur les bords du Tibre, près du lac de Vadimone (*de Bassanello*) en Étrurie. Ce fut là, qu'entre la fureur et même le désespoir d'une part, la fermeté et la science militaire de l'autre, le succès ne fut pas long-temps douteux. Le choc fut si désastreux pour les Sénonais que, selon quelques-uns, la race des incendiaires de Rome fut absolument éteinte; et, selon d'autres, que les tristes restes en furent au moins tellement réduits, qu'ils n'eurent plus désormais qu'à se vouer à une servitude trop réelle, sous le nom déguisé d'alliance.

Les efforts des Gaulois, comprimés chaque jour par la puissance toujours croissante des Romains, se dirigèrent alors vers d'autres lieux qui leur offraient moins de résistance. C'est à cette époque que l'on rapporte les expéditions de Belgius et du second Brennus en Macédoine et en Grèce. Les Gaulois, au temps d'Alexandre, avaient déjà des établissements dans les environs de ces contrées, et ce furent leurs députés qui, envoyés pour le complimenter sur ses victoires,

(1) Polyb., l. II.

lui firent, au rapport de Strabon, cette singulière réponse, *qu'ils ne craignaient que la chute du ciel.* Après la mort de ce prince, Antigone le Cyclope avait pris à sa solde ceux qui s'étaient avancés en Illyrie et jusqu'au mont Hœmus (*Balkan*), sur les frontières de la Thrace. Leur valeur contribua aux avantages qu'il eut d'abord sur Eumenes, et enfin à la victoire décisive qu'il remporta sur lui en 316. Ce fut alors aussi que les Gaulois commencèrent à se répandre en Asie.

Vingt ans environ après cette mémorable bataille d'Ipsus, où fut tué Antigone, et qui décida en dernier ressort de la succession d'Alexandre, et à l'époque même de la guerre de Pyrrhus avec les Romains, Belgius, après avoir traversé la Pannonie et l'Illyrie (*la Hongrie et la Dalmatie*), et aidé des Scordisques, peuple d'origine gauloise, qui habitaient ces contrées, s'était jeté sur la Macédoine (1). Ptolémée Céraunus, frère du roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe, et après lui Sosthènes, avaient péri tous deux dans les vains efforts qu'ils avaient faits pour lui résister; mais cette incursion, faite d'ailleurs sans aucun plan, n'avait eu pour résultat que des dévastations et des pillages, et devait aboutir aux défaites sanglantes que les Gaulois éprouvèrent de la part d'Antigone Gonatas, petit-fils d'Antigone. Pour Brennus, après avoir pris part aux premiers événements de la Macédoine, il avait franchi les Thermopyles, malgré l'Athénien Callipe, et promené ses fureurs dans toute la Grèce. Bientôt ne trouvant plus de butin à faire dans les campagnes désolées, il forma un vaste et dernier dessein de spoliation. Il ne

(1) Justin, l. XXIV, c. 4-3. — Pausan., *in Attic.*

projetait pas moins que de s'emparer des richesses incalculables, que depuis tant de siècles la superstition des peuples accumulait chaque jour dans le temple de Delphes. Mais des mesures mal prises, suite d'une trop grande confiance dans l'infaillibilité du succès, donnèrent aux habitants de Delphes le temps de revenir de leur première terreur; et leur courage, exalté ensuite par l'enthousiasme de la religion, fit trouver à quatre mille Grecs seulement des ressources et des forces suffisantes pour résister à soixante mille barbares, qui, sans discipline à la vérité et gorgés de vin, firent d'inutiles tentatives pour gravir le rocher, fatal objet de leur cupidité. Pendant l'action, une grêle effroyable et un froid extrême, également nuisibles à leurs opérations et à leurs blessés, et qui furent considérés comme une vengeance immédiate et miraculeuse de la divinité outragée, achevèrent leur défaite, et les contraignirent de renoncer à leur entreprise.

Les tristes débris de tant de forces, continuellement harcelés par les peuples dont ils traversèrent le territoire, se dirigèrent, avec des pertes immenses, sur l'Hellespont, des bords duquel ils surent pourtant se rendre maîtres. Ce fut de là que, sous la conduite de Lutarius et de Lomnorix, ils furent appelés par Nicomède I, roi de Bithynie, dont les généraux, successeurs d'Alexandre, avaient envahi les domaines, et qui, à la mort de Lysimaque, essayaient de reconquérir ses états (1). Les secours des Gaulois l'y rétablirent; et ce prince, en reconnaissance, leur facilita, au centre de l'Asie mineure, un établissement dont Ancyre et

(1) Tit.-Liv., l. XXXVIII.

Selinunte étaient les capitales, et qui prit le nom de *Galatie* ou de *Gallo-Grèce*, à cause du mélange qui s'y fit des Gaulois et des Grecs. Zéla, successenr de Nicomède, n'hérita pas pour eux de la bienveillance de son père, et projeta d'égorger leurs chefs dans un festin. Mais, prévenus à temps, ils se défirent de lui; la vengeance de Prusias I, fils de Zéla, se borna à d'inutiles ravages en Galatie, et n'ôta rien à la consistance des Gaulois en Asie. Vers ce temps même, leur territoire s'accrut de diverses concessions d'Attale I, roi de Pergame, auquel ils avaient été d'un grand secours dans la guerre heureuse que soutint ce prince contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. Vingt-huit ans après, auxiliaires de ce même Antiochus, à la bataille de Magnésie, qui fit la gloire de Scipion l'Asiatique, frère de l'Africain, ils excitèrent le mécontentement de Rome, et osèrent le braver; mais une double défaite qu'ils essuyèrent les contraignit de demander la paix. Les trois peuples, qui formèrent ce petit état, conservèrent leurs noms primitifs et gaulois de Tectosages, Trocmes et Tolistoboges, qui étaient ceux de quelques peuplades voisines de Toulouse. Chacun d'eux avait plusieurs chefs qui, probablement à cause de leur nombre, portaient le nom de *Tétrarques*. Peu à peu ce nombre se réduisit; et, au temps de César, ils obéissaient à un seul chef, le roi Déjotare, célèbre par le plaidoyer de Cicéron, pour le disculper d'avoir attenté à la vie du dictateur. Il n'eut qu'un successeur, Amyntas, qui avait été son secrétaire, et auquel Antoine procura sa dignité. A la mort d'Amyntas, l'an 26 avant J. C., Auguste réduisit la Galatie en province romaine.

Rome, après une guerre de vingt-quatre ans contre les Carthaginois, venait pour la seconde fois, depuis plus de cinq siècles, et la première depuis Numa, de fermer le temple de Janus. De nouveaux démêlés avec les Cisalpins lui en firent rouvrir les portes, qui ne se refermèrent plus que sous Auguste. Depuis quelques années le peuple de Rome s'était fait adjuger les terres possédées par les Gaulois, dans les districts conquis par les armes romaines (1). Les Cisalpins avaient témoigné de cette mesure un ressentiment assez vif pour que Rome s'en alarmât. Elle se prépara à la guerre; et parce que les livres sibyllins prédisaient que les Gaulois devaient prendre possession de Rome, les magistrats, par une superstition barbare, crurent détourner ce funeste présage et néanmoins satisfaire à l'oracle, en faisant enfouir tout vivants, dans une place de Rome, un Gaulois et une Gauloise. Ce fut pour punir ces injures que soixante et dix mille Gaulois, pénétrant d'abord en Étrurie, marchèrent droit à Rome. Mais déjà la politique romaine avait eu l'adresse de les diviser, et de s'attacher les Cénomans ainsi que les Venètes, qui de la dernière extrémité de l'Armorique (*la Bretagne*) étaient venus peupler le fond du golfe Adriatique. Pour remplir le vide que cette désertion laissait dans leurs rangs, les Gaulois appelèrent à leur aide les Gésates, habitants des montagnes qui les séparaient de la Germanie. Ils furent d'abord heureux et vainquirent un préteur romain. Chargés de butin, ils voulurent le mettre en sûreté, et au lieu de suivre leur premier plan, ils commencèrent une retraite à laquelle

(1) Polyb., l. II. — Plut. *in Marcel.*

rien ne semblait devoir mettre obstacle. Mais par une circonstance tout-à-fait imprévue, et pendant qu'ils étaient suivis par le consul Æmilius Papus, l'autre consul Attilius Regulus qui revenait d'une expédition en Sardaigne, débarqua à Pise qu'atteignaient en ce moment les Gaulois. Ils se trouvèrent ainsi entre deux armées, et le résultat de cette position dangereuse fut conforme à ce qu'elle présageait de funeste aux Gaulois. Leur bravoure ajouta à leur malheur, et leur acharnement leur fit laisser quarante mille hommes sur le champ de bataille. Cette victoire prépara les voies au passage du Pô que tentèrent les Romains les années suivantes, et aux triomphes plus décisifs de Marcellus, qui préluda par ces premiers exploits à ceux par lesquels il devait rendre aux armes romaines la fortune qu'Annibal sembla un instant leur avoir ravie. Au commencement d'un combat, il tua de sa main Viridomare, roi des Gésates, et, par cette action éclatante, il glaça tellement le courage de l'ennemi, qu'avec une poignée de monde qui l'acompagnait alors, il défit une armée entière. De là volant au secours de Corn Scipion, son collègue, qui venait de prendre Crémone et qui assiégeait Milan, il emporta cette ville et successivement toutes celles de la Cisalpine, qu'il acheva de soumettre et de réduire en province romaine, l'an 222. Pour y affermir sa domination, Rome, indépendamment des places fortes qu'elle y entretint, y établit encore deux colonies, l'une à Plaisance, en deçà du Pô, et l'autre à Crémone, au delà du même fleuve.

Ces précautions étaient nécessaires, mais ne furent pas suffisantes pour contenir entièrement des peuples

fiers et impatients d'un joug inaccoutumé. Il fallut près d'un demi-siècle pour les y façonner, et durant cet intervalle étouffer de nombreux soulèvements; le premier eut lieu à l'occasion même des nouvelles colonies (1). Les terres dont il fallut dépouiller les Gaulois pour doter les nouveaux venus, firent revivre les anciennes dissensions. Les vieilles haines se ranimèrent et s'exaltèrent de la circonstance de la marche d'Annibal, qui s'acheminait alors d'Espagne en Italie. Forts de ses promesses, les Boïens lèvent l'étendard de la révolte, se jettent à l'improviste sur les commissaires romains, chargés du partage des terres, repoussent dans Modène les habitants destinés à former les deux colonies, battent le préteur laissé à la garde de la province, et attendent dans leurs limites le général carthaginois.

Il avait passé les Pyrénées sans obstacle; mais arrivé à Illiberis (*à Elne*), il eut à dissiper les appréhensions des Gaulois, inquiets de l'usage qu'il pourrait faire de sa formidable armée. Annibal réussit à les rassurer, en leur représentant qu'il marchait contre un ennemi commun, et qu'il n'était pas dans ses intentions de tirer l'épée avant d'être entré en Italie. Sur ces assurances le passage lui fut accordé. Néanmoins parvenu au pays des Volces, sur les bords du Rhône, il rencontra de la résistance : ces peuples y avaient été excités par les Romains, qui, alliés de Marseille, venaient d'y débarquer sous le commandement de P. Corn. Scipion, frère du collègue de Marcellus, et père de l'illustre Africain. Annibal s'effraya peu de cet obstacle. Par ses ordres et à la faveur des bois et de l'obscurité de la nuit, une

(1) Tit.-Liv., l. XXI. — Plut. in *Annib.*

partie de l'armée carthaginoise remonta le fleuve sans être aperçue, le traversa sur des radeaux, et le redescendant sur l'autre bord, dissipa les Volces qu'elle prit à dos, pendant qu'Annibal lui-même les attaquait de front en opérant son passage vis-à-vis leur camp. Par les conseils et sur les instances des députés boïens, évitant alors le consul, il remonta subitement le Rhône, jusqu'à son confluent avec la Saône, et de là gagna les Alpes, guidé par un roi des Allobroges (*des Dauphinois et des Savoyards*) qu'il avait aidé de ses armes, en passant. C'est encore un problème parmi les savants que la partie des Alpes que franchit Annibal pour pénétrer en Italie. Quelle qu'elle soit, ce ne fut qu'après quinze jours de travaux, de fatigues extraordinaires et de pertes considérables qu'il descendit enfin dans l'Insubrie, dont les peuples se hâtèrent d'accourir à sa rencontre. Le nombre s'en accrut lors de ses premiers succès contre Scipion, qui, désespérant de l'atteindre dans les Gaules, s'était embarqué, et traversant la Ligurie, avait été l'attendre de l'autre côté des Alpes sur les bords du Tésin. Le passage du Pô et la victoire de la Trébie achevèrent d'affranchir la Cisalpine : mais la fortune de ses peuples attachée à celle d'Annibal, s'évanouit avec celle-ci, et avec la paix que Scipion l'Africain dicta à Carthage, et qui mit fin à la seconde guerre punique.

Cependant l'année même qui suivit l'exécution de cette paix, et lorsque toute apparence de succès semblait être interdite aux Gaulois, les Insubriens, les Cénomans et les Boïens, habitants des environs de Milan, de Mantoue et de Bologne, osèrent faire de nouvelles

incursions sur le territoire romain, s'emparèrent de Plaisance qu'ils brûlèrent, et menacèrent Crémone (1). Ils y avaient été excités par un Carthaginois nommé Amilcar, qu'ils avaient reçu chez eux après le commun désastre des deux nations sur le Metauro en Ombrie, lors de la défaite entière du secours qu'Asdrubal amenait à Annibal son frère. Un descendant de Camille, le préteur Furius, fut le premier qui contint leurs ravages. Neuf années de revers consécutifs parurent les abattre, en les forçant à souscrire un traité humiliant qui leur enleva leurs armes et leurs chefs. Mais dès l'année suivante, la honte et la dureté de ces conditions les entraîna à tenter de nouveau le sort des combats, qui ne changea pas pour eux; ils furent même tellement écrasés cette fois dans une bataille sanglante, qu'ils n'eurent plus qu'à reprendre leurs fers, sans espoir désormais de les rompre. Leur vainqueur en cette rencontre fut Scipion Nasica, fils de Cneïus, et cousin-germain de l'Africain et de l'Asiatique, ce Nasica, reconnu par un décret du sénat, pour le plus homme de bien entre tous les Romains, père de celui qu'on appela les *Délices de Rome*, et l'aïeul enfin de cet autre, qui tua le séditieux tribun Gracchus, son cousin.

Dix ans après cette importante victoire, Paul Emile, fils du consul tué à la bataille de Cannes, et beau-frère, par sa sœur, du grand Scipion, préludant à la gloire qu'il devait acquérir un jour contre le dernier roi de Macédoine, réduisit les Liguriens à solliciter la paix et à renoncer à leurs brigandages maritimes (2).

(1) Tit.-Liv., l. XXXI, c. 36. — Vell. Pater., l. II, c. 2.
(2) Tit.-Liv., l. XL. — Plut. in Æmil.

Ce ne fut qu'alors seulement que la Gaule cisalpine put être considérée comme véritablement soumise.

Le même sort menaçait la Gaule transalpine, la véritable Gaule, celle d'où étaient sortis ces nombreux essaims qu'il était de la destinée des Romains de rencontrer toujours en tête, de quelque côté qu'ils portassent leurs armes. Marseille en fut la cause ou plutôt le prétexte. Cette ville, dont les fondateurs étaient instruits de tous les arts de la Grèce, avait atteint rapidement un haut degré de prospérité : elle avait planté la vigne, cultivé l'olivier, et de proche en proche porté la civilisation dans les Gaules (1). Ses édifices rappelaient ceux des plus opulentes cités de la Grèce, et ses écoles rivalisaient avec celles de Rhodes et d'Athènes ; mais c'était surtout par son commerce qu'elle avait acquis la plus grande consistance. Rivale à cet égard de Tyr et de Carthage, elle avait profité de leurs désastres pour étendre ses relations commerciales : ses citoyens, non contents des comptoirs et des colonies qu'ils avaient semés de toutes parts dans la Méditerranée, avaient osé se frayer une nouvelle route au delà du détroit, et s'aventurer dans le grand Océan. Pythéas, le plus habile astronome de son temps, et qui naquit à Marseille, 356 ans avant l'ère vulgaire, avait déterminé avec précision la latitude de sa patrie, remonté l'Océan jusqu'au cercle polaire, et reconnu l'existence de la Baltique, pendant qu'Euthymène, son compatriote, reconnaissait au midi l'embouchure du Sénégal.

Tant de prospérités soulevèrent la jalousie de leurs

(1) Polyb. *in Legat.* — *Enc. méth.* — *Géogr. anc.*, art. *Marseille.*

voisins. L'an 600 de Rome, ils se virent attaqués par les Liguriens transalpins (*les Provençaux et Dauphinois méridionaux*), qui assiégèrent Nice et Antibes, villes dans la dépendance de Marseille. Celle-ci, dès l'an 340 de Rome, avait acquis assez d'importance pour que les Romains ne dédaignassent pas son alliance. Marseille y était demeurée fidèle, et, dans les circonstances les plus critiques, elle en avait constamment donné des preuves. Elle crut pouvoir alors réclamer des Romains un acte de réciprocité. Ceux-ci, par le sentiment d'une juste reconnaissance, et toujours empressés d'ailleurs de s'immiscer aux affaires d'autrui, où leur politique intéressée ne manquait jamais de rencontrer quelque occasion d'aggrandissement, se hâtèrent de faire partir des ambassadeurs pour empêcher les hostilités de s'étendre plus avant; mais les Liguriens s'opposèrent à leur débarquement, et l'un des envoyés même y fut blessé. Rome ressentit cet outrage, et autant pour en tirer vengeance que pour secourir ses alliés, elle donna commission au consul Q. Opimius, de pénétrer dans les Gaules. Le consul, ayant rassemblé ses troupes à Plaisance, prit sa route le long de l'Apennin, et arriva sur le territoire des Oxibiens (*les habitants de Fréjus*). Ceux-ci et les Décéates, leurs voisins, peuples maritimes, qui avaient commis l'offense, n'espérant aucune grâce, ne se refusèrent point au combat. Ils furent vaincus. Opimius les dépouilla de leurs terres, qu'il donna à Marseille, et fit passer à Rome les auteurs de l'attentat pour y être punis de mort. Tel fut le succès de la première expédition des Romains au delà des Alpes.

Vingt-cinq ans après, de nouvelles inquiétudes, données aux Massiliens (*Marseillais*) par les peuples au milieu desquels ils étaient établis, renouvelèrent leurs démarches auprès de Rome. Elles y étaient toujours favorablement accueillies. Tout récemment, à leur recommandation, Rome avait pardonné à Phocée, qui avait encouru son indignation. Le secours qu'ils sollicitaient fut incontinent accordé. Il leur fut conduit par le consul Fulvius, l'ami et le complice du dernier des Gracques. Fulvius défit les Liguriens, mais il ne put établir encore la domination romaine dans leur pays. Cette tâche était réservée à ses successeurs.

Le premier qui vint à sa place fut Sextius Calvinus. La fondation de la ville d'Aix, qui porte encore son nom (*Aquæ Sextiæ*), atteste les progrès qu'il fit dans cette province. Il la bâtit au lieu même où il remporta sur les peuples du pays une victoire décisive, qui les fit passer sous la domination des Romains, et il y établit une colonie romaine pour prévenir l'inconstance d'un peuple léger, que ses procédés généreux auraient pu ne pas suffisamment captiver (1). C'est la première colonie que les Romains aient envoyée au delà des Alpes, et ils la considérèrent bientôt comme un point de départ pour passer à d'autres conquêtes.

Deux ans après, en effet, Domitius Ænobarbus se crut autorisé à attaquer les Allobroges (*les Dauphinois septentrionaux*), pour avoir donné retraite au roi des Liguriens. Aussi politique que guerrier, Domitius, afin de prévenir les secours qu'aurait pu leur

(1) Strab., l. IV. — Vell. Paterc., l. I, c. 15. — Flor., l. III, c. 2. — Epitom., l. I, 61.

donner Bituitus, roi des Arvernes (*des Auvergnats*), prince puissant, qui occupait les bords occidentaux du Rhône, lui suscita des ennemis dans les Eduens (*les Autunois*), ses voisins, et rechercha l'alliance de ceux-ci, dont l'extrême fidélité ne fut pas peu utile depuis aux Romains dans la conquête de la Gaule. Cette division devint funeste aux Allobroges, à la journée de Vindalie (*Védène*), village près d'Avignon, au confluent du Rhône et de la Sorgue. Ce ne fut que lorsque tout secours fut devenu inutile, que Bituitus put courir à leur défense. Deux cent mille hommes, sous ses ordres, passèrent en vain le Rhône pour venir attaquer les Romains à l'embouchure de l'Isère. Cette multitude d'hommes, par le massacre qui en fut fait, ne servit qu'à rehausser la gloire du petit-fils de Paul Émile, le consul Fabius, qui venait de succéder à Domitius. Pendant la retraite, Bituitus, invité à une conférence, fut enlevé par une insigne trahison, et conduit à Rome, où il fit retentir en vain le sénat de ses plaintes. Une existence supportable, dans une petite ville d'Italie, fut toute la justice que la politique dégradée des Romains crut devoir lui accorder. Le sénat donna même des ordres pour arrêter aussi Congéniate, son fils, encore enfant. Le jeune prince fut élevé à Rome; mais, replacé dans la suite sur le trône de son père, il devint l'un des plus fidèles alliés des Romains.

Le consul Q. Marcius Rex perpétua aussi, par une fondation, le souvenir de ses vastes entreprises dans les Gaules. Il ne projeta rien moins que d'assurer aux armées romaines un passage libre des Alpes aux Pyré-

nées, et par là de l'Italie aux Espagnes (1). Ses expéditions contre les peuples intermédiaires furent heureuses, bien qu'il eût rencontré sur sa route des montagnards assez généreux ou assez farouches pour se dévouer à la mort avec leurs femmes et leurs enfants, plutôt que de survivre à leur liberté (2). Il assura la durée de ses conquêtes par une nouvelle colonie, située près des bords de la mer, dans le pays des Volces Tectosages, et à égale distance environ des Pyrénées et de la première colonie. Le lieu qu'il choisit fut Narbo (*Narbonne*); il devint bientôt la capitale des états romains au midi de la Gaule; et, joignant son nom à celui de son fondateur, il fut long-temps connu sous le nom de *Narbo Marcius*.

Æmilius Scaurus, que ses talents et des vertus apparentes avaient porté d'une situation obscure à la dignité de consul et de prince du sénat, triompha après lui des Gantisques, peuple inconnu, que l'on suppose être les habitants du Béarn (3). Il termina sa campagne par des travaux plus pacifiques, qui devaient cimenter la dépendance des Gaulois. Tant que ceux-ci avaient été à craindre pour l'Italie, Rome leur avait opposé la difficulté des passages; mais sitôt que ses premières colonies eurent offert une digue à leurs efforts, elle sentit l'utilité de vastes routes pour le transport des armées, et c'est à les tracer dans la Gaule cisalpine que Scaurus employa ses troupes. Aussi le sénat, éclairé par l'ambition sur l'utilité d'une pareille entreprise, ne lui tint-

(1) Vell. Paterc., l. I, c. 15.
(2) Epit., l. I, 62. — Oros., l. V. — Catr., Hist. Rom., t. 16.
(3) Strabon, l. V.

il pas un moindre compte de ses travaux que de ses victoires.

La partie méridionale des Gaules, conquise par les armes romaines, demeura dès-lors paisible sous le nom de *Province romaine*, d'où est venu celui de *Provence*; si du moins la tranquillité en fut troublée à quelque temps de là, ce ne fut point pour des intérêts qui lui fussent propres, mais parce qu'elle devint le théâtre d'une lutte terrible entre les Romains et un peuple barbare, venu du nord comme pour préluder aux calamités que les nations septentrionales devaient un jour verser sur le nom romain, qu'elles étaient destinées à anéantir (1). Ce peuple était les Cimbres, habitants de la péninsule connue depuis sous le nom de *Justland*. Ils la quittèrent alors, allant à la recherche d'une terre et d'une patrie moins disgraciée de la nature. Dans la direction qu'ils prirent vers le midi, ils s'associèrent les Teutons, voisins comme eux de la mer Baltique, et se dirigèrent ensemble vers la Bavière; mais, menacés de résistance de la part des Gaulois Boïens qui l'habitaient, cette multitude, surchargée de femmes et d'enfants, et qui, pour cette raison, s'attachait de préférence aux conquêtes faciles, se porta sur les Scordisques, habitants des rives de la Save et du Dânube, et leur fit éprouver des pertes qui, depuis, facilitèrent aux Romains les moyens de rejeter ces peuples au delà du Dânube.

Les Cimbres, en s'étendant vers la Norique (*l'Autriche*), se trouvèrent rapprochés du consul Papirius

(1) *Epit.*, l. I, 63-68. — Flor., l. III, c. 4. — App. *in Cimbric.* — Strab., l. V.

Carbon, envoyé à Aquilée, sur l'extrême frontière de l'Italie, pour observer leurs démarches. A l'effet de les éloigner, il leur fit déclarer que le pays qu'ils envahissaient était allié des Romains, et, à ce titre, il les somma de l'évacuer. Quelque blessée que fût la fierté des Cimbres d'un procédé si hautain, ils ne refusèrent point d'entrer en négociation, et comme ils n'avaient encore aucune résolution arrêtée sur leur dernière destination, ils firent peu de difficulté de se rendre aux désirs du consul. Le perfide méditait une trahison : ayant corrompu leurs guides, il les fit conduire dans une embuscade qu'il avait préparée, et où il les attaqua pendant qu'ils se livraient au sommeil avec sécurité; mais l'indignation dont ils furent saisis, aussitôt qu'ils eurent reconnu quel était leur ennemi, doublant leurs forces, et compensant pour eux le désavantage des lieux et du moment, les Romains furent partout enfoncés, et n'eurent bientôt plus de salut que dans la fuite. Dans la consternation de l'Italie, à la nouvelle de ce désastre, il est difficile de dire ce qui serait arrivé si les barbares eussent passé les Alpes; mais, par une résolution qui n'est explicable que dans les décrets de la Providence, ils se dirigèrent vers l'Helvétie, s'adjoignirent, chemin faisant, les Tigurins (*les Zurickois*), traversèrent la Gaule, qu'ils dévastèrent, franchirent les Pyrénées, et continuèrent leurs ravages en Espagne, s'annonçant, d'ailleurs, pour revenir ensuite sur l'Italie, où rien ne semblait les empêcher de pénétrer plus tôt.

Rome mit à profit le délai qui lui fut accordé. Elle fit passer dans les Gaules le consul Silanus, à l'effet d'y

protéger ses nouveaux établissements, et de mettre obstacle au retour des Cimbres. Suivant leurs promesses, ils tardèrent peu à reparaître dans les Gaules, et firent demander nettement au consul un établissement en Italie. Sur le refus nécessaire du magistrat, de part et d'autre on recourut aux armes, et la victoire demeura encore aux barbares. Au premier choc les Romains furent dissipés, et les Gaules livrées, par suite, à de nouveaux pillages; les villes seules en furent exemptes. Les consuls Aurélius Scaurus et Cassius Longinus, qui succédèrent à Silanus, ne furent pas plus heureux que lui; le dernier même périt dans une embuscade que lui avaient dressée les Tigurins; et son lieutenant, homme sans courage et sans moyens, croyant les circonstances encore plus fâcheuses, flétrit la dignité du nom romain, en laissant renouveler la scène déshonorante des *Fourches Caudines.* Les affaires paraissaient désespérées, lorsque le consul Cépion reprit l'ascendant, battit les Cimbres, et leur enleva, par des intelligences, la ville de Toulouse, dont ils s'étaient emparés par surprise. Quoique les habitants eussent eux-mêmes livré leur ville aux Romains, ceux-ci ne s'en crurent pas moins autorisés à la piller. Le butin qu'ils y firent, par la spoliation des temples, fut immense. Cépion fut soupçonné de s'être attribué la part des complices de son avarice, en faisant attaquer sur la route une partie des spoliateurs, chargés par lui du faible transport qu'il destinait à la république. Personne ne les plaignit. Cet événement passa pour une vengeance des dieux, et une juste punition de l'impiété des profanateurs; et il passa dès lors en

proverbe dans les Gaules, pour désigner un misérable à qui ses larcins n'avaient pas profité, qu'il avait volé l'*or de Toulouse*. Cette campagne est marquée par une époque intéressante, celle de la naissance de Pompée et de Cicéron.

Les Cimbres cependant n'avaient point été tellement comprimés, qu'il ne fût nécessaire d'envoyer de prompts secours à Cépion. Les Gaulois mêmes, soulevés contre lui par la violation de leurs temples, accouraient de toutes parts et réparaient les pertes des Cimbres. Ce fut dans ces entrefaites que le consul Manlius arriva dans les Gaules. C'était, sous le rapport de la naissance et des talents, tout l'opposé de Cépion. L'un afficha du mépris, et l'autre de la supériorité. De là une mésintelligence complète entre les deux généraux : point de communication entre eux, défiance mutuelle entre leurs corps d'armée, désir réciproque de s'enlever la gloire des succès. Cépion, à cet égard, poussa la jalousie au point de traverser les ouvertures pacifiques des ennemis qui ignoraient la division des deux généraux, et qui en profitèrent quand ils la connurent. Attaqués séparément, Manlius par les Gaulois, et Cépion par les Cimbres, tous deux furent battus, et avec une perte qui rappela la journée de Cannes : plus de cent mille Romains ou alliés restèrent sur la place. Les généraux échappèrent à peine avec quelques hommes, du nombre desquels était le jeune Sertorius, qui donna, dans cette circonstance, des témoignages précoces de vigueur et d'intrépidité. Les vainqueurs ne firent aucun quartier : tous les prisonniers qu'ils firent furent pendus comme sacriléges, et quant au butin,

par esprit de religion, ils n'en voulurent tirer aucun profit; les chevaux même furent noyés. Cette journée funeste fut placée par le sénat au même rang que celle d'Allia, où les Gaulois avaient fait trembler Rome de plus près. Cépion, par une mesure inouie jusqu'alors, fut déposé, et ses biens confisqués : faible expiation, sans doute, pour celui dont la cupidité et l'orgueil avaient compromis, d'une manière si funeste, les destinées de sa patrie, mais qui se trouva précisément assortie, d'ailleurs, à la nature de son double crime.

De nouvelles levées, faites avec la plus extrême rigueur, furent destinées à réparer un aussi grand désastre. Il restait à leur donner un chef qui pût leur inspirer de la confiance. Tous les yeux se tournèrent vers Marius, qui venait de terminer avec éclat la guerre de Numidie contre Jugurtha. A raison de la gravité des conjonctures, il fut élu consul quoiqu'absent, et que dix ans fussent loin d'être écoulés depuis son premier consulat, deux circonstances qui, suivant les lois, s'opposaient à sa promotion à la dignité consulaire. Flatté d'un choix aussi honorable, il se hâta de passer dans les Gaules avec son armée; mais il n'y trouva plus d'ennemis. Incapables d'aucun dessein suivi, inhabiles même à saisir l'occasion et à profiter des avantages qu'ils devaient retirer de leur dernière victoire, et de la consternation dont ils avaient frappé l'Italie une seconde fois, les Cimbres avaient commis encore la faute de s'éloigner des Alpes et étaient retournés en Espagne pour achever de ruiner la Celtibérie. Les peuples, auparavant en guerre avec les Romains, venaient de se réunir à eux contre l'ennemi commun;

mais les secours qu'ils en tiraient étaient faibles : Rome, obligée de porter ailleurs la majeure partie de ses forces, n'avait pu laisser qu'une légion en Espagne. Cependant, l'assistance qu'elle procura aux naturels du pays, ne fut pas vaine, moins pourtant par les secours effectifs qu'elle leur fournit, que par les principes de tactique qu'elle leur donna. Instruits par leurs leçons, et guidés par leurs conseils, la guerre de chicane qu'ils soutinrent contre les barbares, fatigua bientôt l'inexpérience de ceux-ci, et les contraignit enfin à abandonner des lieux où d'ailleurs il n'y avait plus rien à piller.

Marius avait borné ses dispositions aux moyens de recevoir les barbares à leur retour; et, en attendant, il prenait toutes les mesures qui pourraient alors lui assurer la victoire, surtout en formant sa jeune armée à toute la rigueur de la discipline. Elle était aussi sévère que si l'ennemi eût été aux portes du camp, et le consul la rendait même effrayante par la dureté du commandement : tout tremblait sous ses ordres, et obéissait avec une salutaire ponctualité. L'année se passa dans ces exercices, et sans qu'on entendît parler de l'ennemi; cependant il était toujours attendu, et les circonstances demeurant les mêmes, Marius fut nommé consul pour la troisième fois. Il le fut même encore l'année suivante pour la quatrième; mais cette fois, ce fut avec moins d'unanimité : il lui fallut pour réussir, et sa présence, et les intrigues de ses partisans. Entre les mains d'un plébéin dur et factieux, qui prenait à tâche de faire peser son autorité sur les nobles, ce pouvoir suprême, qui semblait tendre à la perpétuité, avait

des inconvénients sensibles et manifestes, et que ne pouvaient étouffer encore, ni les transports excités par des succès dont l'occasion ne se présentait point, ni le sentiment d'un danger imminent, qui s'oubliait au contraire à mesure qu'il semblait s'ajourner.

Lorsque l'état de dévastation de la Celtibérie, jointe à la résistance des peuples, eut rendu la guerre sans objet pour les barbares, ils se ressouvinrent de l'Italie, et se disposèrent enfin à y pénétrer (1). Ils avaient laissé perdre les moments favorables. Pour réparer cette faute, autant du moins que les circonstances pouvaient encore le permettre, ils se séparèrent en deux bandes. Les Cimbres reprirent la route par laquelle ils avaient pénétré dans les Gaules : longeant toujours les Alpes, ils regagnèrent l'Helvétie, la Rhétie et la Norique, se proposant de traverser les montagnes à cette hauteur, pendant que les Teutons tenteraient la même entreprise du côté de l'occident. Marius barrait le passage à ceux-ci, pendant que Lutatius Catulus, son collègue, envoyé dans la Gaule Cisalpine, devait s'opposer à la descente des Cimbres. Ce dernier n'avait avec lui que deux légions; mais Sylla, qui avait quitté Marius, était son lieutenant.

Cependant les Teutons s'avançaient dans la Gaule Narbonnaise, avec la sécurité que leur inspiraient la conscience de leur courage et de leur nombre, et le souvenir de leurs anciens triomphes. Marius, au contraire, était circonspect : il se retranchait et paraissait craindre. Général aussi prudent qu'habile, il voulait maîtriser les évènements et ne rien laisser à la fortune.

(1) Plut. in Mario.

Retiré derrière le Rhône, il s'était choisi, vers son embouchure, une position qui aurait réuni tous les avantages, si les sables, dont le fleuve était engorgé, ne lui eussent ôté avec la mer une communication nécessaire à ses approvisionnements. Il ne tarda pas à se procurer cette ressource, en faisant creuser, par ses soldats, un canal, qui non-seulement lui rendit cet office, mais qui, dans un nouveau Delta, le couvrit de toutes parts. Cet emplacement, connu dans l'antiquité sous le nom de *Caii Marii Agger* (*les retranchements ou le camp de* Marius), le retient encore aujourd'hui dans la dénomination défigurée de *la Camargue*. Ce fut dans cette espèce de fort qu'il laissa dissiper la fougue impuissante de l'ennemi, dont il mit à profit les insultes journalières, pour familiariser tellement ses troupes avec l'air et les cris des barbares, qu'ils cessèrent insensiblement de faire la moindre impression sur elles, et que bientôt elles ne demandèrent que le combat. Mais le prudent Marius ne le permit point encore; il voulait fatiguer les Cimbres par leur inaction même, et par la disette qu'il faisait naître autour d'eux, au moyen des partis qu'il envoyait battre à la campagne. Cet expédient lui réussit presque au delà de ses désirs; car les barbares ne pouvant séjourner davantage devant son camp, et se sentant d'ailleurs dans l'impossibilité de le forcer, prirent le parti de gagner les Alpes, laissant Marius derrière eux, au hasard de ce qui pourrait en arriver. Ils furent six jours à défiler le long du camp, demandant par bravade aux Romains s'ils avaient des nouvelles à faire passer à Rome, à leurs femmes. Marius les suivit de près, et non sans quelque regret

d'abandonner la position inexpugnable de son camp.

Les deux armées avaient atteint le voisinage d'Aix, et touchaient presque aux montagnes, lorsque les Ambrons, peuple qui faisait partie de l'armée des Teutons, mais qui se trouvait campé séparément, attaquèrent un parti de Romains qui allaient chercher de l'eau, dont on manquait à leur camp. Les légionnaires coururent à leur secours, et de là suivit un engagement partiel auquel Marius était préparé, quoique l'événement fût imprévu. Depuis quelque temps, en effet, sûr de ses troupes et de l'exactitude avec laquelle ses ordres étaient suivis, il n'épiait que le moment favorable. L'impétuosité des Ambrons leur donna d'abord de l'avantage; mais ils furent ensuite culbutés dans la rivière d'Arcq, qu'ils avaient passée avec intrépidité Leurs femmes vinrent inutilement à leur aide, avec une résolution supérieure à leur sexe. Ce mouvement d'héroïsme ne fut point heureux, et les suites en furent encore plus funestes. Réduites à capituler, elles postulèrent, pour sauver leur honneur, de devenir le partage des vestales (1). Le farouche Marius rejeta leur demande. Alors, par une férocité sublime, et dont le blâme est au vainqueur, ces héroïnes de la chasteté conjugale, trompant les espérances d'un soldat libidineux, s'étranglèrent elles-mêmes la nuit suivante.

Quelque complet qu'eût été l'avantage du combat pour les Romains, on osait à peine s'en réjouir dans leur camp; il n'était pas encore achevé, et les Teutons n'étaient pas éloignés : mais par une fatalité qui semblait attachée à toutes leurs démarches, ils ne parurent

(1) Valer. Max., l. VI, c. 1.

que le surlendemain, et laissèrent à l'armée romaine le temps de se fortifier et de préparer à loisir toutes les dispositions propres à assurer le gain d'une bataille. Les Romains en profitèrent pour dresser une embuscade qui devait mettre les Teutons entre deux corps d'armée, et ce fut dans cette situation désavantageuse que ceux-ci se placèrent, lorsqu'ils se montrèrent enfin à la vue de l'armée romaine. Elle occupait une colline qui lui donnait un nouvel avantage de position. Pour le conserver, Marius fit descendre sa cavalerie dans la plaine, avec ordre de se retirer sur les ailes aussitôt qu'elle aurait engagé le combat. Le succès couronna cette manœuvre. Les Teutons, parvenus au pied de la colline, dédaignèrent de s'y arrêter, et attaquèrent avec fierté; mais par la nature du terrain, il suffisait aux Romains du seul bouclier pour se défendre et pour renverser l'ennemi. Malgré ce désavantage, les Teutons n'en continuèrent pas moins leur attaque avec une ardeur digne du meilleur succès. Jusqu'au milieu du jour, la fortune était demeurée à peu près égale; mais les troupes embusquées chargeant alors les Teutons à dos, jetèrent parmi eux un étonnement et un découragement si subits, qu'il n'y eut plus de combat, mais une déroute absolue, dans laquelle les Romains anéantirent sans danger toute l'armée ennemie. Ce fut la terrible revanche de Cépion. Cent mille Teutons y périrent, suivant les supputations les plus modérées; et quelques auteurs doublent et triplent même cette perte. Rome reconnaissante paya cette victoire si importante en honorant le vainqueur d'un cinquième consulat. Son collègue fut continué aussi dans le

commandement, mais avec le titre seulement de proconsul.

Cependant les Cimbres descendaient sans obstacle les Alpes Noriques. Catulus se croyant trop faible pour défendre les gorges, avait préféré, sur l'avis de Sylla, de recevoir les barbares en rase campagne; il les attendait sur l'Adige dont il occupait les deux bords. Les Cimbres, pour le forcer dans sa position, essayèrent de rompre la communication entre les deux rives, en profitant du courant pour pousser de gros arbres contre les pilotis du pont qui les joignait. Cette manœuvre jeta une telle terreur dans la petite armée de Catulus, que tous, quittant leurs postes, malgré les exhortations et les menaces du proconsul, prirent ouvertement la fuite. Catulus ne put que se mettre à la tête des fuyards pour retarder leur marche et lui donner l'air, au moins, d'une retraite. Quelques braves laissés à la garde du camp, de l'autre côté de l'Adige, témoignèrent seuls assez de résolution pour imposer aux Cimbres, et pour obtenir d'eux une composition honorable qui leur permît de rejoindre le gros de l'armée, au delà du Pô. Catulus avait eu le talent de le traverser, sous la vue même de l'ennemi, en feignant d'abord de camper sur une hauteur au delà du fleuve, et en profitant habilement du moment où les Cimbres, trompés par cette apparence, travaillaient effectivement à camper eux-mêmes. Ceux-ci au lieu de tenter aussi le passage et de marcher sur Rome, qu'ils auraient alors trouvée sans défense, se laissèrent séduire par les douceurs du climat, et ne pensèrent plus qu'à en savourer les jouissances, en attendant les Teutons, de qui ils n'avaient

plus de secours à espérer. Tant de délais et tant de fautes répétées coup sur coup devaient insensiblement amener leur ruine. Marius, appelé à la défense de Rome, eut le temps de repasser les Alpes et de rejoindre les troupes de Catulus. Ce ne fut qu'alors seulement que les Cimbres apprirent la défaite de leurs compagnons d'armes; ce ne fut qu'alors encore qu'ils pensèrent de combattre, et que, par une nouvelle impéritie digne de la conduite qu'ils avaient tenue jusqu'à ce moment, ils firent demander à Marius, le champ et l'heure d'une bataille qui pût vider leurs différends. Marius accepta avec joie une proposition qui devait tourner au profit de son pays et de sa gloire, et il les assigna, à trois jours, dans la plaine de Verceil, qui n'avait d'étendue que ce qu'il en fallait pour contenir commodément l'armée romaine, et où les barbares ne pouvaient que s'entasser pêle-mêle.

Il est inutile de remarquer d'un général aussi habile que Marius, qu'il ne négligea aucune des circonstances du vent, du soleil et de la poussière qui pouvaient être profitables à ses troupes et nuisibles à celles de l'ennemi; mais il est intéressant d'observer qu'il sut encore se donner l'avantage de l'ordre sur le désordre, en faisant manger ses troupes de bonne heure et en les rangeant aussitôt en bataille, ce qui força les barbares pris au dépourvu, de se présenter au combat à jeun et dans la plus extrême confusion. Pour y remédier en partie, ils eurent recours à un moyen étrange bien digne de la science militaire qu'ils avaient montrée jusqu'alors, et qui ne contribua pas peu à leur défaite; ce fut de se lier les uns aux autres par des cordes qui enlaçaient

leurs baudriers. Leur bravoure, entravée par tant de fausses mesures, par les tourbillons de poussière dont ils furent aveuglés, et par une chaleur insupportable à laquelle ils n'étaient point accoutumés, ne put tenir contre la valeur savante des Romains. Cent vingt mille barbares restèrent sur la place, et soixante mille furent faits prisonniers et réduits en esclavage. Leurs femmes, demeurées au camp, renouvelèrent la scène affreuse de celles des Ambrons dans les Gaules. Les Romains ne perdirent que trois cents hommes, disproportion qui cessera d'étonner, si l'on considère la nature d'une déroute où tout le danger disparaît pour le vainqueur. Ainsi finit cette incursion précoce des peuples du nord, dont les deux Gaules furent le théâtre et par conséquent les victimes. On peut observer, à l'occasion de cette guerre, qu'elle fut une des causes assez prochaines de la ruine du gouvernement républicain. Les quatre consulats successifs qu'elle accumula sur la tête de Marius, lui inspirèrent l'audace d'en solliciter un cinquième, lorsque le salut public ne pouvait plus être un prétexte d'infraction à la loi, et préparèrent ainsi les Romains aux dictatures perpétuelles de Sylla et de César, et enfin à celle d'Octave qui changea sans retour la forme du gouvernement.

A cette tourmente inattendue, succéda pour la Gaule un calme de près de quarante années, dû peut-être à la diversion puissante que firent durant ce temps les armes du fameux Mithridate, roi de Pont, et aussi aux troubles intérieurs qui agitèrent la république sous les étendards opposés de Marius et de Sylla. La conspiration de Catilina devait être l'occasion qui fit retom-

ber la Gaule dans les calamités de la guerre, et peu après dans celles de la dépendance.

Les Allobroges, à cette époque, avaient à Rome des députés pour solliciter une modération sur les tributs exorbitants qui avaient été exigés d'eux. Le sénat, sous divers prétextes, différait de jour en jour de répondre à leur requête, et ces délais avaient excité en eux un mécontentement qu'ils ne dissimulaient pas (1). Les chefs des conjurés, laissés à Rome par Catilina, lorqu'il en était sorti pour se mettre à la tête de l'armée qu'il s'était formée, pensèrent à profiter de ces dispositions. Ils manquaient de cavalerie qu'ils auraient pu trouver chez les Gaulois, et une diversion de la part de ces peuples, ne pouvait qu'être favorable à leur cause. Ils n'hésitèrent donc pas à s'ouvrir auprès des envoyés et à leur découvrir leurs desseins, promettant de leur faire prompte justice s'ils consentaient à les seconder. L'offre leur parut séduisante, mais l'affaire assez délicate d'ailleurs pour ne s'y pas engager sans de mûres réflexions. Dans cette disposition, ils confièrent les ouvertures qui leur étaient faites au sénateur Gabius Sanga, qui était à Rome le protecteur des Allobroges. Sanga, citoyen honnête et ami de Cicéron, alors consul, leur fit horreur d'un semblable complot, et leur prouva que leur intérêt bien entendu était beaucoup plus assuré dans la protection qu'ils devaient retirer de la république, que dans celle qu'ils avaient à attendre d'un ramas de séditieux, destinés à n'avoir qu'un moment d'existence; il leur persuada même d'en faire part au consul, et celui-ci établit sur cet incident

(1) Sallust.

les moyens de se procurer une conviction légale d'une trame dont il tenait déjà le fil par les révélations de Fulvie et de Curius, son amant.

Par son conseil les députés feignirent d'adhérer aux propositions des conjurés, et demandèrent des signatures qu'ils pussent exhiber à leurs mandataires. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent, fixèrent leur départ en conséquence, se chargèrent de lettres pour Catilina, qu'ils devaient voir en passant, et reçurent enfin des guides pour parvenir en sûreté jusqu'à lui. Prévenu par eux et d'accord avec eux, le consul avait placé une embuscade sur la route; ils y furent arrêtés avec ce qui composait leur escorte, et leurs papiers surtout furent saisis avec le plus grand soin; la preuve écrite de la conjuration y était renfermée et portait la signature des quatre principaux chefs, qui, sur ces pièces, furent arrêtés et exécutés peu après.

Catilina cependant, contre lequel on avait envoyé le second consul Antonius, épiait l'instant favorable de seconder les fureurs des conjurés, en entrant à Rome, à l'époque convenue des Saturnales. Pour y réussir, il évitait le combat, et par des marches et contremarches il cherchait à mettre en défaut la vigilance du consul. Lorsqu'il eut appris la défection de son parti dans la capitale, il changea de conduite. Quoique trahi par les députés des Allobroges, il espéra de la nation même, s'il pouvait s'en approcher. Il prit donc la résolution de gagner la Gaule Cisalpine; mais, obligé de se précautionner contre les attaques de l'ennemi, sa marche ne pouvait être que lente; en sorte qu'il fut prévenu facilement par Métellus Céler, qui pressentit

son dessein, et qui alla se poster près des montagnes. Catilina, pour peu qu'il eût reculé davantage, devait se trouver ainsi pressé entre deux armées; il jugea plus salutaire de les combattre séparément, et se vit dans la nécessité d'attaquer Antonius, qui avait paru le ménager jusqu'alors, et qui, le jour même du combat, s'absenta sous prétexte d'une indisposition véritable ou feinte, et laissa le commandement à son lieutenant Pétreius. Les soldats, de part et d'autre, firent paraître une égale valeur; mais les deux commandants des ailes de l'armée rebelle ayant été tués, Catilina, se trouvant dans l'impossibilité de diriger seul toute la bataille, désespéra de la victoire, et ne songea plus qu'à vendre chèrement sa vie, qu'il perdit en effet, après avoir percé plusieurs rangs de l'ennemi. Son armée, privée de chefs, ne tarda pas à être mise en déroute. Pétreius arrêta le carnage et défendit de faire des prisonniers. Humain et sage tout à la fois, il pensa que la cause de la séduction étant détruite, tout le sang romain qu'il épargnerait coulerait désormais pour la patrie.

Catilina ne s'était pas trompé sur les dispositions des Allobroges; ils remuèrent en effet, et il fallut que le préteur de la Gaule Narbonnaise marchât contre eux. Les secours qu'ils tirèrent d'un petit roi, leur voisin, les mit dans le cas de le battre, et il fut nécessaire d'envoyer une nouvelle armée pour arrêter les progrès qu'ils faisaient déjà. Cette fois ils furent battus à leur tour; mais ce n'est qu'à César qu'il était réservé de les soumettre effectivement.

César entrait alors dans la carrière des grandes dignités. Propréteur, et revêtu récemment de la grande sa-

crificature, il venait d'être envoyé en Espagne, où, pour la première fois, il commandait en chef, et où son ambition fit naître des sujets de guerre, pour y trouver des occasions de conquêtes. En moins d'un an il acheva l'ouvrage ébauché des Scipions. L'Espagne entière fut soumise, et il lui donna des lois sages qui firent pardonner ses exploits. Il y fut regretté lorsqu'il en partit pour Rome, à l'effet d'y solliciter le triomphe et le consulat; mais il lui fallut opter. Les postulants du triomphe devaient demeurer hors de la ville, et les candidats au consulat devaient au contraire s'y trouver en personne. Dans l'impossibilité de faire taire l'une ou l'autre loi, il préféra de sacrifier les jouissances de la vanité à celles de l'ambition, et il entra dans la ville pour y conduire sa brigue.

Pompée et Crassus y étaient alors les personnages les plus influents : Pompée par l'éclat de ses victoires dans les trois parties du monde; Crassus par celui de ses richesses, joint à quelque mérite militaire dont il avait fait preuve dans la guerre contre Spartacus (1). Ces avantages avaient naturellement fait naître entre eux de la rivalité. Si César, pour réussir dans ses vues, s'attachait à l'un, c'était s'attirer la malveillance de l'autre; s'il les caressait également, il pouvait leur devenir également suspect. Cet embarras lui fit naître des vues plus profondes; ce fut de rapprocher ces deux hommes, et de s'étayer de la réunion de leur pouvoir en le partageant. Ce chef-d'œuvre d'intrigue et de politique donna naissance au *premier triumvirat*, à cette association fameuse par laquelle ils devaient s'aider

(1) Plut. in *Cæs. et Cras.*—*Dio.*, l. XXXVII.—App. *de Bell. civ.*, l. II.

mutuellement dans leurs entreprises, n'en former que d'un commun accord, et n'en exécuter aucune contre le gré d'un seul.

César recueillit d'abord les fruits de cette ligue secrète, masquée au dehors sous les apparences d'un retour à la concorde. Toutes les brigues le portèrent au consulat : il ne put empêcher néanmoins que le sénat, à force de mouvements et d'argent, ne lui donnât un collègue, disposé à le traverser dans les actes de son gouvernement : c'était Calpurnius Bibulus, qui malheureusement n'avait guère d'autre mérite que celui de la pureté de ses intentions. César l'écrasa bientôt de son ascendant et de ses manœuvres. Ce fut au point de le contraindre à demeurer chez lui pendant les huit derniers mois de son administration; en sorte que César fut à peu près le seul magistrat suprême de cette année. Il se maintint dans cette autorité avec la faveur générale, en flattant séparément tous les ordres de l'état : le sénat, par des égards extérieurs, lors même qu'il lui arrachait un consentement forcé; les chevaliers chargés du recouvrement des deniers publics, par la réduction de leurs fermes; le peuple, par des concessions de fonds publics aux pauvres citoyens, espèce de loi agraire, mais si habilement mitigée, que bien que le sénat pénétrât facilement les vues du consul, il n'osa pas s'opiniâtrer long-temps à refuser son adhésion à la loi; Pompée enfin, par des déférences, et en lui donnant en mariage Julie, sa fille, par le moyen de laquelle il le gouverna.

Le résultat d'une politique si raffinée fut d'obtenir, à l'expiration de son consulat, le gouvernement de l'Il-

lyrie et de la Gaule Cisalpine, qui lui fut déféré par le peuple, et celui de la Gaule Transalpine par le sénat, empressé de s'en faire un mérite auprès de lui, dans la crainte qu'il ne s'adressât encore au peuple pour l'obtenir : le tout pour cinq années, et avec le commandement de quatre légions. Le triumvirat lui prêta, dans cette poursuite, l'assistance de son crédit, et par cette démarche imprudente procura lui-même les moyens qui devaient l'anéantir.

L'année même du consulat de César, l'Helvétien Orgétorix avait excité ses compatriotes à la conquête de la Gaule Celtique, de celle qui, bornée au nord par la Seine et la Marne, et au midi par la Garonne, confinait aux établissements romains(1). Soupçonné presque immédiatement de n'avoir conçu ce projet que pour s'en faire un moyen de s'élever au pouvoir suprême, il avait été arrêté par ses concitoyens, et s'était empoisonné. Mais le mouvement qu'il avait imprimé à tous les esprits continua de subsister, et pour le rendre irrévocable, les Helvétiens eux-mêmes avaient brûlé leurs villes et leurs villages, et fixé leur rendez-vous sur les bords du Rhône, pour les premiers jours de l'année suivante. César, dévoré de jalousie au souvenir des triomphes de Pompée, et bien persuadé que, pour lui être véritablement égal, il fallait opposer trophées à trophées, ressentit une joie peu commune, non-seulement de ces apparences guerrières, mais encore de la circonstance du rendez-vous, qui, laissant à son ambition l'avantage de se satisfaire à Rome pendant toute l'année de sa magistrature, lui permettait

(1) Cæsar, *de Bello gallico*, l. I.

de préparer les ressorts qui, à l'expiration de ce terme, devaient lui procurer le département des deux Gaules.

Fidèles à leur ajournement, les Helvétiens, au nombre de près de trois cent soixante mille âmes, dont quatre-vingt-douze mille combattants, cherchant à éviter les défilés étroits et dangereux du Jura, se portaient déjà entre cette montagne et le Rhône, et se disposaient à traverser la province romaine pour pénétrer dans la Celtique, lorsque César, instruit de leur mouvement, se rendit en huit jours de Rome à Genève. Sur-le-champ il fait rompre le pont de cette ville sur le fleuve, et à l'aide de la seule légion (1) qu'il trouve dans la province, et des troupes du pays, il ferme en quinze jours, par un retranchement de dix-neuf mille pas et une muraille de seize pieds de hauteur, l'espace ouvert entre le lac et le Jura. Fort de cette défense, il refuse nettement les députés helvétiens qui lui demandent passage, et repousse les détachements divers qui le tentent par les gués du Rhône.

(1) Pour l'intelligence des détails militaires qui vont suivre, il convient de savoir qu'au temps de César, la *légion* était composée d'environ six mille fantassins, et d'une troupe de trois cents cavaliers, qui portait le nom d'aile. La légion était divisée en *dix cohortes*, commandées chacune par un *tribun*, et les cohortes en *centuries*, commandées par des *centurions*. Ces mêmes centuries se subdivisaient en chambrées composées de dix soldats.

La cavalerie de chaque légion, ou l'*aile*, comprenait *dix turmes* de trente cavaliers, dont chacune avait pour chef un *décurion*.

Il n'y avait qu'un seul *aigle* par légion. Chaque cohorte, chaque centurie et chaque décurie avait aussi son enseigne particulière. Le premier centurion de la légion avait la garde de l'aigle : c'était un officier distingué, et qui entrait au conseil de guerre avec les tribuns. (*Vegec.*, liv. II.

Réduits à prendre la route des défilés, les Helvétiens s'assurent de la bonne volonté des Sèquanais (*des Francs-Comtois*) et des Eduens (*des Autunois*), leurs voisins, auxquels ils promettent une part dans leurs conquêtes. Mais à peine étaient-ils hors des montagnes, qu'oubliant engagements et promesses, ils pillent les terres de leurs alliés comme ils eussent fait celles de leur ennemi. Tel fut l'incident auquel on peut attribuer la conquête des Gaules par César. Les cantons opprimés réclament de lui des secours dont il s'empresse de leur donner la promesse; et afin de la réaliser il se rend avec célérité dans la Cisalpine, et en tire trois légions de vieilles troupes, et deux autres de nouvelles levées, avec lesquelles il repasse aussitôt les monts. Il fit une telle diligence que, malgré quelque opposition qu'il trouva dans les montagnes, il atteignit les Helvétiens sur les bords de la Saône : les trois quarts l'avaient passée. César fondit à l'improviste sur le reste, l'eut bientôt dissipé, et passa lui-même, et en une seule journée, cette rivière, que la multitude des Helvétiens n'avait pu traverser qu'en vingt jours. Étonnés d'une pareille diligence, ils députent vers lui, demandent d'être admis à l'alliance du peuple romain, et réclament un établissement dans la Gaule. César rejette toutes ces propositions, et refuse d'entendre à aucune autre, qu'à l'évacuation du territoire des alliés de Rome, et à leur retour immédiat en Helvétie. Piqués d'une réponse aussi impérieuse, les envoyés se retirent, mais non sans rappeler à César, avec une égale fierté, qu'ils étaient ce même peuple qui, cinquante ans auparavant, de concert avec les Ambrons, avait

passé des milliers de Romains sous le joug : les Helvétiens, en conséquence, continuent leur marche, et obtiennent même quelques avantages sur divers partis avancés des Romains.

Enflés de ce petit succès et de quelques signes trompeurs d'appréhension qu'ils avaient cru remarquer en César, ils osèrent l'attaquer lui-même à quelques jours de là, et quoiqu'il fût dans une position formidable; mais leurs boucliers, qu'ils avaient serrés et enlacés les uns dans les autres pour s'en faire un abri, se trouvèrent bientôt tellement percés par les traits des Romains, qu'ils en demeurèrent liés; de sorte que, ne pouvant plus en faire usage, ils furent contraints de les abandonner, et de se présenter découverts au combat. Ce désavantage les força de reculer; leur mouvement s'effectua d'ailleurs avec un ordre qui permit à leur corps de réserve de prendre les Romains en flanc, et dès lors le combat devint douteux. Ce ne fut qu'à la fin du jour que la victoire se déclara pour les Romains; mais elle fut complète; et, de cette immense population, cent trente mille seulement purent gagner la route de Langres. Déjà César avait mandé sur tous les lieux de leur passage, qu'on eût à leur refuser toute espèce de vivres et de secours, sous peine de partager leur sort, et trois jours après il se mit lui-même à leur poursuite. Réduits aux dernières extrémités par ces dispositions, les Helvétiens lui adressèrent de nouveaux députés pour se soumettre. César les reçut en grâce, sous la condition qu'ils livreraient leurs armes, donneraient des otages, retourneraient dans leurs pays, et qu'ils y rebâtiraient leurs villes, qui faisaient la sûreté de la Gaule contre

les incursions des Germains. Ils y consentirent, et ainsi se termina la guerre contre l'Helvétie.

Tous les chefs de la Gaule s'empressèrent de féliciter César d'un succès dont ils semblaient devoir recueillir les fruits; et, devenus confiants sur ce témoignage de générosité, ils hasardèrent près de lui une démarche qui l'autorisa à s'immiscer désormais dans toutes leurs affaires : ils ne le prièrent de rien moins, en effet, que d'appuyer de son autorité la tenue des états de la Gaule, et les résolutions mystérieuses que l'on prévoyait devoir y être prises. César ne manqua pas d'accéder à une demande qui secondait merveilleusement les prétentions ambitieuses de la république à protéger tous les peuples, et par suite à les dominer. Les états se tinrent sous ses auspices, et le résultat des délibérations, que la crainte empêchait encore de divulguer, lui fut communiqué secrètement par l'Éduen Divitiacus, qui avait déjà toute sa confiance, et pour les services qu'il lui rendait de sa personne dans les armées, et pour l'influence dont il jouissait dans les Gaules.

Il en apprit que les peuples de la Celtique étaient divisés depuis long-temps en deux factions, à la tête desquelles se trouvaient les Éduens d'une part, et les Arvernes (*les Auvergnats*) de l'autre; que les derniers, abaissés par leurs rivaux, s'étant unis aux Séquanais, avaient réclamé des secours d'Arioviste, roi des Suèves (*des Souabes*); que celui-ci, entré d'abord dans les Gaules avec quinze mille hommes seulement, en avait successivement introduit jusqu'à cent vingt mille; qu'avec ces forces il avait ruiné la puissance des Éduens,

et qu'il les avait contraints à lui donner des otages, garants de leur servitude, et du serment qu'il avait exigé d'eux, de ne jamais recourir aux Romains; que les Séquanais, qui l'avaient appelé, n'avaient point eu lieu de s'en féliciter davantage; qu'il s'était approprié le tiers de leur pays; qu'en ce moment même il en réclamait un nouveau tiers pour ses alliés; et que le reste, subjugué par sa présence, était tombé dans un asservissement pire que celui des Éduens; qu'enfin la terreur qu'imprimait le nom d'Arioviste à toute la Gaule, par le danger de leurs otages, était telle que nul n'avait la hardiesse de s'en plaindre; et que, si lui-même osait davantage, ce n'était que parce qu'il avait soustrait à son pouvoir tout ce qui lui était cher, en renonçant à tous les avantages qu'il aurait pu se promettre dans sa patrie.

César saisit avidement ces plaintes comme un gage précieux qui lui promettait de nouveaux triomphes. Il assura les députés qu'il faisait son affaire de la leur, et dépêcha aussitôt vers Arioviste, pour l'inviter à une entrevue. *S'il a à me parler,* répondit le fier Germain, *il peut me venir trouver.* Sur le refus de s'aboucher ainsi avec lui, César lui manda dès lors que, par le devoir de sa charge, il se voyait tenu d'exiger de lui qu'il eût à cesser de donner entrée aux Germains dans les Gaules, et à renvoyer aux Éduens leurs otages; qu'en satisfaisant à ces demandes, il continuerait à voir en lui l'ami et l'allié du peuple romain, dont lui-même avait rédigé le décret pendant son consulat; et que, dans le cas contraire, chargé, ainsi qu'il l'était par le sénat, de protéger les alliés de Rome, il ne souffrirait

pas qu'il leur fût fait plus long-temps injure. Arioviste répondit à ce message, que les lois de la guerre donnaient aux vainqueurs le droit de traiter à leur gré les vaincus; que les Romains, dans leurs conquêtes, ne se réglaient point sur la volonté d'autrui, mais sur la leur; qu'il en était de même de lui; qu'il avait vaincu les Éduens, et qu'à ce titre il leur avait imposé un juste tribut; qu'il ne leur rendrait donc pas leurs otages, et que s'il prenait envie à César de l'y vouloir contraindre par la force, il apprendrait à ses dépens de quels efforts était capable une nation belliqueuse, qui, depuis quatorze ans, n'avait couché sous un toit.

Avec cette réponse, César reçut la nouvelle qu'un nouveau renfort de Germains était rassemblé sur les bords du Rhin. Il prend aussitôt son parti, gagne Arioviste de vitesse, s'empare de Besançon, ville entourée par le Doubs, à l'exception d'un seul côté où elle s'appuie à une montagne qui lui sert de citadelle, ranime le courage de ses troupes, que des rapports exagérés sur la force et la valeur des Germains avaient frappé de terreur, marche à leur rencontre et découvre enfin leur armée. Vainement, plusieurs jours de suite, il offre le combat à ces guerriers si intrépides; ils s'obstinent à le refuser. Ce n'était point en eux défaut de courage; mais parce que les mères de familles qui, chez eux, décident de l'opportunité des combats, avaient déclaré que l'issue en serait funeste, s'ils attaquaient avant la nouvelle lune. Instruit de cette particularité, César, dont les vivres se consumaient dans l'inaction, prit la résolution d'attaquer leur camp. Le soin de leur propre défense les en fit sortir, et le com-

bat s'engagea. Les Germains n'y firent point la résistance que l'on devait attendre de leur valeur. Ils tardèrent peu à prendre décidément la fuite, et ne s'arrêtèrent même que sur les bords du Rhin, où la plupart se noyèrent. Arioviste eut le bonheur d'échapper sur une barque. Telle fut l'issue glorieuse de la première campagne de César dans les Gaules. Les deux expéditions qui la remplirent se trouvèrent terminées assez tôt pour que les troupes entrassent dans leurs quartiers d'hiver de meilleure heure que de coutume. César les plaça dans la Séquanie (*la Franche-Comté*), et profitant de son loisir, il se rendit dans son gouvernement de la Cisalpine, à l'effet d'y surveiller de plus près, pendant l'hiver, les mouvements de la capitale.

Jusque-là les armes romaines n'avaient été employées que pour les intérêts de la Gaule. Cette année, des soupçons, bien ou mal fondés, en firent changer la direction. Ces quartiers, que César avait pris dans la Séquanie, tardèrent peu à faire naître des alarmes; et les Belges, situés plus au nord, profitèrent de l'éloignement où ils se trouvaient pour disposer des moyens d'attaque, lors du retour du printemps (1). Au premier bruit qui en vint à César, il quitta l'Insubrie, et avec deux légions de nouvelles levées il se hâta de rejoindre ses troupes. Ayant pris des Éduens et des Sénonais, qui tenaient son parti, les renseignements qui lui étaient nécessaires, il les opposa aux Bellovaques (*à ceux du Beauvoisis*), et avec ses légions il entra inopinément sur le territoire des Rémois. Cette marche inattendue, non seulement prévint la part que ces

(1) Cæs., *de Bell. gallic.*, l. II.

peuples auraient pu prendre à la confédération des Belges, mais lui procura encore les alliés les plus fidèles qu'il se soit donné dans les Gaules.

Cependant les forces de la ligne, composée de Bellovaques (*de ceux du Beau voisis*), des Suessonais (*du Soissonnais*), des Nerviens (*du Hainaut*), des Atrébates (*de l'Artois*), des Ambiénois (*de la Picardie*), des Morins (*de la Flandre*), des Ménapiens (*du Brabant*), des Atuatiques (*de Namur*), des Éburons (*de Liége*), des Calètes (*du pays de Caux*), des Velocasses (*du Vexin*), et des Veromanduens (*des Vermandois*), formant un total de deux cent cinquante mille combattants, s'étaient réunis sous la conduite du Soissonnais Galba, et se rapprochaient insensiblement des Romains. Chemin faisant, ils attaquèrent une petite ville des Rémois. Leur tactique pour faire un siége se bornait à entourer la place, à nettoyer les remparts à l'aide de la multitude de leurs traits, et à monter ensuite à l'assaut. Elle eût été suffisante pour réduire bientôt à l'extrémité une petite population, dont la science n'était pas plus avancée que celle des assiégeants; mais César ayant fait pénétrer dans la ville des archers Crétois, Baléares et Numides, prolongea la défense, et dégoûta les assiégeants, qui abandonnèrent cette entreprise pour l'aller chercher lui-même.

Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de l'Aisne. César se hâta de porter son camp au-delà de cette rivière, qui couvrait les villes des Rémois, d'où il tirait ses subsistances, et laissa seulement quelques cohortes pour la défense du pont qu'il y avait fait jeter. Un marais, qui séparait les deux armées, devait

apporter du désavantage au parti qui le traverserait pour attaquer l'autre. Cette circonstance causa une longue inaction. Les Belges en sortirent les premiers, en essayant de passer à gué la rivière pour s'emparer du pont, et couper ainsi les vivres aux Romains. Mais la cavalerie romaine les ayant surpris dans l'embarras du passage, les contraignit à rebrousser chemin, non sans une perte considérable. Cette tentative malheureuse des Belges, et la disette des vivres qui commençait à se faire sentir parmi eux, leur persuada qu'ils auraient plus d'avantage à défendre leurs propres foyers, et ils arrêtèrent de regagner chacun les siens : mais leur séparation, qui se fit avec tout le désordre d'une véritable déroute, en essuya toute l'infortune, et les Romains, pendant tout un jour, les taillèrent en pièces, sans courir eux-mêmes la chance d'aucun danger.

La masse de la confédération ainsi dissipée, César en attaqua séparément les diverses membres. Suivant le cours de l'Aisne, il se porta d'abord sur Noviodunum (*Soissons*), qui, à la seule vue de l'appareil inconnu pour elle des machines de guerre des Romains, se rendit à discrétion. Ses habitants, à la prière des Rémois, avec lesquels ils avaient une confraternité particulière, obtinrent une composition plus favorable. César en usa de même à l'égard des Bellovaques, qu'une alliance semblable unissait aux Eduens. Les Nerviens (*les peuples du Hainaut*), dont les mœurs austères et le courage indompté se refusaient à toute espèce de soumission, lui opposèrent plus de résistance. Ils attendaient les Romains sur la Sambre, dans un pays couvert,

coupé de bois, de buissons et de haies, où non-seulement la cavalerie ne pouvait agir, mais où les combattants même pouvaient à peine se voir. Arrivé sur les bords de cette rivière, avec six légions seulement (les deux autres escortaient le bagage), César établit son camp sur une colline opposée à une élévation semblable que l'on remarquait de l'autre côté, et où ne se laissaient apercevoir que quelques détachements de cavalerie. Pendant qu'on travaillait aux retranchements, et qu'il faisait passer en même temps la rivière à sa cavalerie pour inquiéter celle de l'ennemi, les Nerviens, cachés dans le bois, débouchent tout à coup de leur position, repoussent la cavalerie romaine, la poursuivent jusque dans la rivière, qu'ils traversent avec elle, et attaquent les légions encore à l'ouvrage. Tout cela se fit avec une telle rapidité, que César ne trouva le moment ni de donner un seul ordre, ni de faire la moindre disposition. Le combat se trouva partout engagé, sans que la plupart des soldats eussent ni casque, ni bouclier, et chacun étant obligé de combattre où il se trouvait, sans pouvoir deviner même ce qui se passait près de lui. Ce désordre varia les événements.

A la gauche, la neuvième et surtout la dixième légion, celle sur laquelle César comptait davantage, eurent du succès contre les Atrébates (*les Artésiens*), qu'ils repoussèrent au-delà de la rivière; ils la passèrent avec eux, achevèrent de les mettre en fuite et poussèrent jusqu'à leur camp, qu'ils pillèrent : au centre, la huitième et la onzième, quoique séparées, avaient eu à peu près le même avantage sur les Véromanduens : mais à la droite, la septième et la douzième

légion, également séparées, étaient pressées en tête et en flanc par les Nerviens, qui avaient encore des forces de reste pour attaquer leur camp. Aussi le désordre y fut-il à son comble : les drapeaux étaient tous ensemble, et les soldats étaient tellement serrés qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs armes; tous les centurions d'une cohorte étaient morts ou hors de combat; le porte-enseigne était tué, et son enseigne était perdue; les soldats découragés sortaient de la mêlée, et à leur exemple la cavalerie tréviroise, auxiliaire des Romains, avait quitté la partie, qu'elle croyait désespérée, et publiait, dans sa retraite, la défaite de l'armée. Tel était l'état du combat, lorsque César, qui venait de quitter la dixième légion, arriva à l'aile droite. Dans son premier mouvement, il arrache le bouclier d'un simple soldat, se porte à la tête des siens, les ranime de la voix et de la circonstance de combattre sous les yeux de leur général, fait desserrer les rangs, rapproche les deux légions, et met ainsi ses soldats en état de soutenir encore quelque temps les efforts de l'ennemi. Cependant la dixième légion, de la hauteur du camp des Nerviens, avait reconnu le danger de son général, et volait à son secours, et sur ces entrefaites arrivèrent encore les deux légions laissées à la garde du bagage. Alors la fortune changea de face. Les Nerviens n'en témoignèrent que plus de résolution et d'acharnement, et cet excès de courage fut un malheur pour cette race belliqueuse, qui demeura presqu'entièrement anéantie; car, de soixante mille combattants, à peine s'en sauva-t-il cinq cents.

Les Atuatiques (*ceux de Namur*), qui venaient à

leur secours, se retirèrent à la nouvelle de leur défaite. C'était un reste de ces Cimbres qui avaient inondé la Gaule et l'Italie, et qui, dans leur retour, s'étaient fixés dans ces cantons. Ils s'enfermèrent dans une ville qu'ils avaient fortifiée avec tout l'art qu'ils pouvaient posséder. Mais, à la vue du mouvement imprimé aux énormes machines de guerre des Romains, ils les crurent favorisés de quelque divinité, et demandèrent à composer, en conservant toutefois leurs armes, pour leur propre défense contre les attaques de leurs voisins. Sur la promesse de César de les garantir, ils les jetèrent dans leurs fossés, qui en furent comblés, quoiqu'ils en eussent caché une partie. Ils ouvrirent alors leurs portes; mais César ne voulut occuper la ville que le lendemain, à l'effet de prévenir les insultes auxquelles les habitants auraient pu être exposés dans la première ivresse de la victoire. Ignorants d'un motif aussi généreux, ceux-ci usèrent de ce fatal délai pour attaquer le camp romain, qu'ils supposaient mal gardé, et où, à leur grand dommage, ils trouvèrent une résistance inattendue. Le lendemain les portes de la ville ayant été enfoncées sans opposition, César en fit vendre les habitants à l'encan, et le nombre en passa cinquante mille.

Dans le cours de cette même campagne, le jeune Crassus, fils du triumvir, détaché par César avec une seule légion vers les contrées maritimes de la Celtique, soumit tous les petits peuples, qui, entre la Seine et la Loire, composaient l'Armorique (*la Bretagne*). L'assujettissement de cette province, la réduction des Belges, et l'alliance des Éduens et des Rémois, mirent la

Gaule presque entière sous la dépendance des Romains. Le sénat, sur le compte qui lui en fut rendu par César, ordonna quinze jours de supplications ou de prières publiques, témoignage de faveur et de considération qu'il n'avait encore donné à aucun autre général.

Cependant il était difficile que la rapidité de ces expéditions, tout en atterrant les divers peuples de la Gaule, pût déraciner en eux, tout d'un coup, l'amour et les habitudes de l'indépendance. Ce sentiment vivait dans tous les cœurs, et la Gaule, abattue sous les armes des Romains, n'était subjuguée qu'en apparence (1). En quelques endroits la révolte était ouverte, en d'autres on n'attendait que l'occasion favorable, et ce fut à l'étouffer de toutes parts que s'employèrent les soins et les travaux de César, durant le cours de sa troisième campagne. Le signal en fut donné par les Nantuates et les Veragres (*les Vallaisans*). La douzième légion, envoyée chez eux pour y prendre ses quartiers d'hiver et protéger les passages des Alpes, s'était vue, en pleine paix, cernée et attaquée inopinément à Octodure (*Martinach*) par trente mille montagnards. Au moment d'être forcée, Sergius Galba, qui la commandait, reprit l'avantage par une sortie désespérée qui jeta la surprise et l'effroi parmi les barbares; il leur tua les deux tiers de leur monde, dispersa le reste, et néanmoins il crut prudent pour sa sûreté, d'aller achever ses quartiers chez les Allobroges (*les Dauphinois et les Savoyards*), façonnés depuis plus long-temps au joug.

(1) Cæs. de Bell. gall., l. III.

A l'autre extrémité de la Gaule, et sur ces côtes de l'Océan que le jeune Crassus se flattait d'avoir soumises, se préparait une tempête plus considérable. Le sort des otages que les peuples avaient été forcés de livrer aux Romains, enchaînait seul leur ressentiment; une circonstance qui leur permit d'en garantir la sûreté, devint pour eux l'occasion d'éclater. Crassus, à l'effet d'assurer la subsistance de son corps d'armée, avait envoyé plusieurs de ses officiers en différentes villes du pays, et entre autres à Vannes, la plus considérable de toutes, par les ports qu'elle tenait sur la côte, et le commerce qu'elle faisait avec la Bretagne (*l'Angleterre*). Ses magistrats, au moment de la plus profonde sécurité des commissaires romains, ordonnent leur arrestation, et les villes voisines suivent cet exemple. En même temps une ligue se forme, non-seulement de tous les peuples de la contrée, mais encore de tous ceux qui habitaient les côtes plus au nord; des secours même furent tirés de la Bretagne. La plupart des villes armoriques, bâties sur des langues de terre avancées dans la mer, étaient défendues du côté de la terre par la marée qui, toutes les douze heures, inondant le terrain d'alentour, en empêchait les approches; et du côté de la mer, par cette même marée qui toutes les douze heures encore, abandonnant la plage, interdisait l'approche des vaisseaux. A ces difficultés naturelles, et à celles qui provenaient du nombre des ennemis, se joignait encore pour l'armée romaine le fléau de la disette dans un pays ravagé. Crassus fit connaître à César ces circonstances fâcheuses, et attendit ses ordres pour agir.

Loin de se laisser abattre par ces tristes nouvelles, César se crut en état, non-seulement de suffire au danger, mais de tenter encore de nouvelles conquêtes. Il donna ordre à Crassus de passer en Aquitaine avec douze cohortes seulement, une certaine quantité de cavalerie, et des renforts qu'il devait prendre, tant parmi les naturels de la Gaule Romaine ou Narbonnaise, que chez les peuples même qu'il allait envahir, et où les Romains, fidèles à leur politique dans tous les pays où ils portaient la guerre, avaient déjà su se ménager des alliés. Pour lui, après avoir pourvu par ses lieutenants à maintenir la fidélité des alliés, et à tenir en échec la malveillance des vaincus, il se réserva de diriger lui-même l'expédition contre les Vénètes et les autres peuples de l'Armorique.

A la situation privilégiée de leurs villes, César opposa les efforts de l'art et d'un travail opiniâtre, en construisant des digues qui limitèrent les inondations de la marée et permirent de faire des approches. Mais quand après des travaux immenses une ville se trouvait ainsi près d'être forcée, les habitants, à l'aide de leurs vaisseaux, l'évacuaient facilement et se réfugiaient dans une autre. Cette manœuvre fut continuée pendant presque toute la campagne, et apprit à César que ce n'était que d'une flotte qu'il pouvait espérer un succès décisif. Déjà, dès le commencement de la saison, il avait fait construire des vaisseaux sur la Loire; il les joignit à ceux qu'il tira des Saintons et des Pictons (*des peuples alliés de la Saintonge et du Poitou*), et en donna le commandement au jeune Décimus Brutus, depuis l'un de ses assassins. Celui-ci, à la vue de

l'armée de terre, attaqua l'ennemi, fort de deux cents voiles; mais les vaisseaux romains, extrêmement frêles de construction, profonds de carène et peu exhaussés de bord, ne pouvaient rien contre les vaisseaux gaulois, massifs, élevés, et cependant assez plats pour s'engager sans péril dans les bas-fonds. Pour triompher de ces obstacles, Brutus imagina d'attacher des faulx à de longues perches, à l'effet d'accrocher et de rompre les agrès des vaisseaux ennemis : désemparés par cette manœuvre, ceux-ci demeurèrent immobiles, et aussitôt, environnés par les vaisseaux légers des Romains, ils furent enlevés à l'abordage. La majeure partie de la flotte gauloise fut anéantie de cette sorte, et le reste, surpris dans sa fuite par le calme, devint également la proie des Romains. Cette action mit fin à la guerre en détruisant la flotte qui la perpétuait, et l'Armorique retomba sous le joug. César crut devoir être cruel pour venger la violation du droit des gens en la personne des commissaires, et fit mettre à mort tout le sénat de Vannes.

Dans le temps même de cette victoire sur les Vénètes, Titurius Sabinus en remportait une pareille sur les Lexoviens, dont il avait animé la confiance par une crainte simulée. Une sortie imprévue suffit pour les vaincre, et la consternation que répandit leur défaite dans tout le pays, en entraîna la soumission; car si les Gaulois, remarque César, sont toujours prompts à courir aux armes, ils perdent aussi aisément courage lorsqu'ils éprouvent de la résistance, ou que quelque disgrâce vient les assaillir.

Crassus de son côté était entré en Aquitaine, où,

quelques années auparavant, deux armées romaines avaient été détruites, et où le courage des peuples s'était exalté de cette circonstance. Malgré l'extrême circonspection avec laquelle il marchait pour éviter le sort de ses prédécesseurs, il donna à son arrivée dans une embuscade que lui avaient préparée les Sotiates (*les Condomois*). Il ne fallut pas moins pour l'en tirer que l'extrême valeur de ses soldats, jaloux de faire valoir leur jeune général en l'absence de son chef. Sorti de ce danger, il se hâta d'aller mettre le siége devant la capitale de ces peuples. Elle se défendit non-seulement avec courage, mais avec un art que les Romains n'avaient point encore rencontré dans les Gaules ; elle fut néanmoins réduite à capituler. Les Romains étaient occupés à faire exécuter la clause importante de la reddition des armes, lorsqu'au mépris de la convention qui venait d'être conclue, le commandant de la ville hasarda une sortie à la tête de six cents *soldu-riers*: on appelait ainsi des braves qui se vouaient à la vie et à la mort à la fortune de leur chef ; s'il périssait, ils périssaient avec lui, ou se donnaient la mort. Contre des soldats si déterminés, le combat ne pouvait manquer d'être rude. Ils furent néanmoins repoussés dans la ville, et quels que fussent les motifs de Crassus, il n'en aggrava pas le sort des vaincus.

L'impression de terreur que dut produire la réduction d'une ville aussi forte, et celle de bienveillance qui devait naître de la générosité du vainqueur, furent également perdues sur les peuples à demi-policés du voisinage : ils s'allièrent à quelques peuplades d'Espagne, et en tirèrent des officiers qui avaient servi

sous Sertorius. Crassus ne tarda pas à s'en apercevoir à la conduite militaire qu'ils tinrent devant lui, et au talent avec lequel ils s'attachèrent à ruiner ses moyens de subsistance : bientôt il ne lui resta que la ressource du combat pour sortir de la gêne qu'ils lui faisaient éprouver; aussi le leur présentait-il chaque jour, et chaque jour il était obstinément refusé. Pour les y forcer, il fallut, avec un désavantage notable, les attaquer dans leur camp; et peut-être Crassus l'eût-il tenté en vain, si pendant l'action un heureux hasard ne lui eût fait découvrir un endroit faible par lequel il pénétra. Cette attaque imprévue mit le trouble parmi les Gaulois; ils se jetèrent, pour fuir, par-dessus leurs retranchements; et dans ce désordre, de cinquante mille qu'ils étaient, les trois quarts furent taillés en pièces. L'éclat de cette victoire entraîna la soumission des peuples de l'Aquitaine, qui s'empressèrent d'envoyer leurs otages; les plus éloignés, toutefois, à raison de la distance où ils se trouvaient et de l'avancement de la saison, crurent pouvoir se dispenser de cet hommage.

César finit la campagne chez les Morins et les Ménapiens (*les Flamands et les Brabançons*), qui, cachés dans leurs forêts, ne paraissaient que lorsque les Romains s'y engageaient imprudemment. A ce genre de guerre particulier, César opposa un nouveau genre d'attaque : ce fut de jeter les forêts mêmes à terre. De ces immenses abattis il se forma un rempart impénétrable contre les courses et les surprises de l'ennemi, et fit de cette manière une espèce de conquête sur leur pays; mais la saison étant devenue pluvieuse, il

fallut renoncer à l'achever : alors, et après quelques dégâts, César fit prendre les quartiers d'hiver.

Dans les deux années qui suivirent, César se crut suffisamment établi pour oser employer ces mêmes Gaulois qu'il avait vaincus à étendre ses conquêtes au delà de leurs frontières (1). Ils le suivirent comme auxiliaires dans une première expédition qu'il tenta sur le Rhin, pour rejeter au delà du fleuve les Usipiens et les Tenchtères (*de Gueldres et de Zutphen*), qui, chassés de leur territoire par les Suèves, essayaient par nécessité de se faire un établissement dans les Gaules; dans une seconde expédition, qu'il forma contre les Sicambres (*les Westphaliens*), pour avoir donné asile aux malheureux débris des Tenchtères; et enfin dans une troisième contre les Suèves qui menaçaient les Ubiens (*ceux de Cologne*), les premiers des Germains qui eussent recherché l'alliance des Romains. Mieux conseillés par la prudence que par le courage, les Germains, à l'approche de César, reculèrent au loin dans l'épaisseur de leurs forêts, et reprirent leurs positions, lorsque César, incapable de les atteindre, fatigué d'un dégât inutile, satisfait de les avoir fait trembler, et pressé d'ailleurs, avant la fin de la campagne, d'établir encore la gloire des légions romaines jusqu'au sein de la Bretagne, repassa le Rhin dix-huit jours seulement après l'avoir franchi. La descente en Bretagne ne put avoir une durée beaucoup plus longue; et, malgré quelques avantages sur divers petits peuples ligués ensemble, mais mal unis entre eux, César se vit forcé de regagner le continent avant la mauvaise saison; en

(1) Cés., *de Bell. gall.*, l. IV.

sorte que cette expédition, comme la précédente, eut plus d'éclat que d'utilité. Comius, roi des Atrebates (*des Artésiens*), qui avait de nombreuses relations avec la Bretagne, y servit utilement les Romains par ses négociations.

Le loisir des quartiers d'hiver ne fut pas perdu pour César; il en passa la durée à Lucques, où il tint une espèce de cour par l'affluence des personnages les plus qualifiés de Rome, qui s'empressèrent de l'y venir trouver (1). Pompée même et Crassus s'y rendirent aussi, pour traiter avec lui de leurs intérêts communs. César leur procura la bonne volonté de ses amis et les suffrages de plusieurs de ses soldats, pour les porter tous deux au consulat l'année suivante, et leur faire attribuer à la suite pour cinq ans, à Pompée le gouvernement de l'Espagne et de l'Afrique, et à Crassus celui de l'Orient, à la condition que le sien, qui devait expirer au bout de deux ans, serait aussi prolongé pour cinq ans. Ainsi ces trois hommes se partagèrent presque toute la domination romaine; mais ils en firent chacun un usage bien différent. Pompée, croyant n'avoir plus rien à désirer sous le rapport de la gloire, et prenant l'encens pour le pouvoir, demeura à Rome pour en savourer la fumée plus à son aise, et fit la guerre en Espagne par ses lieutenants; Crassus, dans une expédition aussi injuste que mal concertée contre les Parthes, alla trouver dans leurs sables le terme de sa vie, et y expier son avarice et ses rapines; César seul, aussi peu scrupuleux sans doute, mais plus habile, tendit à ses fins sans dévier, en faisant naître,

(1) Plut. *in Cæs.*, *Pomp.*, *Crass.*

chaque jour, de nouvelles occasions d'accumuler des lauriers sur sa tête, et d'anéantir ainsi peu à peu le vieil ascendant de ses collègues.

La campagne précédente dans la Bretagne avait été une course et non pas une conquête; César fit cette année des dispositions pour l'effectuer : ses troupes, pendant l'hiver, avaient été employées à construire ou à réunir six cents vaisseaux de charge et vingt-huit galères, dont le rendez-vous avait été fixé au port d'Iccius (*de Boulogne*); trois légions devaient monter une partie de ces bâtiments; les autres étaient destinés à transporter les Gaulois auxiliaires, et particulièrement leur cavalerie, qui allait à quatre mille hommes (1). Dumnorix, Eduen, en commandait une partie : depuis long-temps il donnait des sujets d'inquiétude à César, qui les dissimulait par égard pour Divitiacus, son frère, dont le dévouement pour les Romains avait toujours été aussi entier qu'utile. Pour Dumnorix, fatigué du joug de Rome, non-seulement il le supportait avec peine, mais il cherchait encore à propager son mécontentement : il représentait aux chefs rassemblés pour l'embarquement, que le but de César était de dépouiller les Gaules de leurs soutiens, et que dans l'embarras de s'en défaire dans leur propre pays, il avait cherché l'occasion de les détruire dans une expédition lointaine, entièrement étrangère à leurs intérêts. Instruit de ces menées, César s'occupa des moyens d'en prévenir les effets, mais toujours avec les égards qu'il croyait devoir garder. Il se flattait d'y avoir réussi, et le vent étant devenu favorable, il avait donné ses

(1). Cés., *de Bell. gall.*, l. v.

ordres pour l'embarquement, lorsqu'à la faveur des mouvements tumultueux de l'armée, Dumnorix quitta le camp secrètement, emmenant avec lui la cavalerie éduenne. César, aussitôt qu'il en fut averti, fit suspendre toute opération ultérieure, et dépêcha la majeure partie de sa cavalerie à la poursuite de Dumnorix, avec charge de lui intimer l'ordre de revenir sur-le-champ, et d'employer la force en cas de refus. A l'apparition des Romains, Dumnorix se mit en défense, s'écriant, afin de s'attacher les siens davantage, qu'il était né libre, et qu'il appartenait à une nation libre; mais ils répondirent mal à cet appel, en sorte que sa résistance personnelle ne fit qu'assurer sa perte. La mort du chef acheva de décider l'obéissance des soldats, qui retournèrent au camp sans difficulté.

Malgré la grandeur des préparatifs de César, malgré le talent qu'il eut de fomenter des divisions parmi les peuples de la Bretagne et d'en profiter; malgré les victoires fréquentes qu'il remporta sur eux, et l'extrémité enfin où il réduisit Cassivellaunus, chef de la confédération britannique, les Romains ne se crurent ni assez forts ni assez nombreux pour former encore un établissement dans ce pays. César se contenta d'en tirer de nombreux otages, qui pussent lui en garantir la dépendance; et, ainsi qu'il en avait agi l'année précédente, il fit repasser ses troupes sur le continent avant la mauvaise saison. A cette époque il perdait Julie sa fille, femme de Pompée, et le lien puissant qui contenait la rivalité funeste de ces deux hommes; alors aussi s'ouvrirent dans la Gaule de nouvelles scènes de carnage, qui ne cessèrent qu'avec sa réduction abso-

lue, réduction qui devait coûter encore à César trois de ses campagnes les plus laborieuses.

L'année avait été sèche et la récolte médiocre : cette circonstance obligea César à disséminer ses troupes en différentes provinces; une légion sous le commandement de Fabius fut placée chez les Morins (*vers Térouanne*); une autre sous Quintus Cicéron, le frère de l'orateur, chez les Nerviens (*dans le Hainaut*); une troisième sous Roscius, chez les Essuens (*ceux de Seez*); la quatrième sous Labiénus, chez les Rémois, aux confins de Trèves; la cinquième et la sixième dans la Belgique, sous Crassus et Trébonius; la septième à Autricum (*dans le pays Chartrain*), sous Plancus; la huitième enfin, avec cinq cohortes, sous Titurius Sabinus et Arunculeïus Cotta, fut logée entre le Rhin et la Meuse, chez les Éburons (*les Liégeois*), qui reconnaissaient pour chef Ambiorix. Celui-ci avait à César l'obligation d'être affranchi d'un tribut qu'il payait aux Atuatiques, et d'avoir recouvré son fils et d'autres otages qu'il avait été contraint de leur livrer; mais le sentiment de la reconnaissance n'avait pu étouffer en lui l'indignation profonde que ressentaient tous les Gaulois de leur servitude, et il épiait avec eux l'occasion favorable d'en secouer le joug.

Il y avait à peine quinze jours que les quartiers étaient établis, qu'Ambiorix, excité encore par le Trevirois Induciomare, que César avait dépossédé du souverain pouvoir dans sa patrie, pour en revêtir un rival, attaqua inopinément le camp de Sabinus et de Cotta. Ceux-ci devaient d'autant moins s'y attendre, qu'à leur arrivée dans leurs quartiers, ils avaient été com-

blés de prévenances par Ambiorix, qui s'était empressé de leur offrir des vivres. Les Romains, malgré la surprise, repoussèrent l'ennemi, qui, tout en fuyant, indiqua qu'il avait à faire des propositions qui pourraient apaiser les différends. Sur cet avis, et pour connaître la cause d'une attaque si peu prévue, les deux généraux députent vers Ambiorix. Celui-ci, avec toutes les apparences de la franchise, expose à leurs envoyés qu'il n'a oublié ni les bienfaits de César, ni sa propre faiblesse, qui ne lui aurait jamais permis la pensée de se commettre avec les Romains; mais qu'étant Gaulois il n'avait pu se refuser au vœu de toute la Gaule, fatiguée du joug des étrangers, et qui, ce jour-là même, les attaquait dans toute l'étendue de son territoire. Qu'au reste, jaloux de concilier tous les devoirs, et après avoir satisfait à sa patrie par l'assaut qu'il avait livré au camp romain, il croyait devoir à son amitié pour Titurius, de lui donner avis de cette conjuration générale, ainsi que de la prochaine entrée des Germains pour seconder les Gaulois, et de l'engager en conséquence à se replier avant la jonction, soit sur les quartiers de Cicéron, soit sur ceux de Labiénus, promettant, en reconnaissance des bontés de César, de ne point inquiéter les Romains dans leur retraite.

Ces paroles rapportées au conseil y firent naître de grandes anxiétés et de vives contestations. Cotta déclara qu'il se défiait des avis d'un ennemi, et que tous les Germains se présentassent-ils aux portes du camp, il le croyait assez bien fortifié et à eux-mêmes assez de courage pour tenir ferme jusqu'à l'arrivée des ordres de César. Sabinus répliquait qu'on ne savait au juste

si César était dans les Gaules ou en Italie; que la faiblesse personnelle d'Ambiorix était une garantie palpable de sa sincérité : qu'il serait tard de penser à la retraite quand les Germains auraient passé le Rhin, qui n'était qu'à deux pas, et que, dans un camp qui allait se trouver cerné de toutes parts, le moindre malheur qui pût leur arriver alors, serait de succomber faute de vivres. Cotta ne se rendant point à ses raisons, Sabinus alla jusqu'à déclarer, en présence de toute la légion, que c'était à son collègue qu'il faudrait imputer tous les malheurs, suites funestes de son obstination. L'un et l'autre chef demeuraient inébranlable dans son opinion, et l'on cherchait vainement à les rapprocher et à les faire convenir d'une résolution unanime, qui, quelle qu'elle fût, paraissait seule pouvoir les sauver. Enfin, sur le minuit, vaincu par les instances de la multitude, Cotta se rendit aux désirs de Sabinus, qui ordonna sur-le-champ le départ pour la pointe du jour.

Les ennemis cependant étaient aux aguets, observant avec soin quel serait l'effet de leur ruse; car il n'y avait rien de réel dans les sujets d'alarmes donnés à Sabinus. Aux mouvements cependant qu'ils remarquèrent dans le camp, ils jugèrent qu'elle avait réussi. Pour en profiter, ils postèrent une embuscade à deux milles du camp, le long d'un vallon étroit par où les Romains devaient défiler, et où ceux-ci se virent attaqués de toutes parts aussitôt qu'ils s'y furent engagés. Sabinus, dans l'effroi de sa surprise, donne des ordres pour la défense, mais tels qu'on les pouvait attendre d'un homme pénétré de honte et de consternation. Cotta,

moins étonné par la raison qu'il avait été plus défiant, se trouva mieux préparé au danger, et avisait avec autant de sang-froid que de courage à tous les besoins du moment. Ayant remarqué que la garde du bagage enlevait à l'armée une partie de ses ressources, il commanda qu'on eût à l'abandonner; mais, par l'avarice du soldat, cet ordre, si bien assorti aux circonstances, devint une nouvelle cause de trouble : sans égard à l'imminence du danger, la plupart désertèrent le combat, et coururent au bagage pour essayer d'en sauver ce qu'ils avaient de plus précieux. Plus sages et plus habiles, les barbares continuèrent à garder leurs rangs, se réservant de partager le butin après qu'ils auraient remporté la victoire.

Cependant, malgré le désavantage de sa position, les fautes multipliées des chefs et des soldats, et la tactique habile d'Ambiorix, qui fatiguait l'ennemi par des fuites simulées, à l'effet d'envelopper les corps imprudents qui se livraient à sa poursuite, le soleil avait dépassé la moitié de sa course, que les Romains soutenaient encore avec vigueur un combat qui était engagé depuis la pointe du jour. Mais alors la plupart des officiers étant tués, blessés ou hors de combat, Sabinus députa vers Ambiorix, qu'il aperçut de loin encourageant les siens, et le fit supplier d'épargner le sang romain. Ambiorix témoigna de l'empressement à traiter avec humanité les vaincus, et invita leurs chefs à venir conférer avec lui. Sabinus, plein de confiance au crédit qu'il se croyait sur le Liégeois, fit part de cette proposition à son collègue, et l'engagea à se rendre à l'entrevue, dont il espérait beaucoup pour le

salut commun : mais Cotta, protestant qu'il ne se remettrait jamais aux mains d'un ennemi armé, et coupable envers eux d'une perfidie récente, Sabinus, accompagné de ses principaux officiers, se rendit seul auprès d'Ambiorix. Celui-ci, pour préliminaires, leur ordonna de remettre leurs armes; il tire ensuite la conférence en longueur, et pendant qu'il semble discuter avec eux de bonne foi, on les enveloppe et ils sont massacrés. Les Gaulois, criant victoire, fondent alors de nouveau sur les Romains. Cotta, frappé d'un coup mortel, périt avec la majeure partie des siens; le reste essaie de regagner le camp qu'ils avaient abandonné le matin. Tout près de l'atteindre, l'enseigne de la légion est pressé par les Gaulois. Il pousse son aigle avec force par-dessus les retranchements, sauve ce simulacre révéré du culte militaire, et meurt ensuite avec résignation. Ceux qui purent pénétrer dans le camp s'y défendirent jusqu'à la nuit; et, dans leur désespoir, ne profitèrent de l'obscurité que pour se tuer les uns les autres. Un très-petit nombre eut le bonheur de gagner les bois, et de là le camp de Labiénus, qu'ils instruisirent de ce désastre.

Habile à profiter de sa victoire, l'actif Ambiorix passe chez les Atuatiques et les Nerviens (*ceux de Namur et du Hainault*), et leur persuade, avant que César ne soit instruit, d'attaquer Cicéron par les mêmes artifices qui l'avaient fait triompher de Sabinus. Ils marchent avec tant de hâte que, surprenant des légionnaires au fourrage, ils attaquent le camp, dénué d'une partie de ses défenseurs. Ils y furent néanmoins repoussés, ainsi qu'ils l'avaient été au premier assaut

donné à celui de Sabinus. Déchus de l'espérance qu'ils avaient fondée sur le nombre et sur la surprise, ils ne se rebutèrent point, et tentèrent d'abuser Cicéron par les mêmes moyens qui leur avaient si bien réussi auprès de Sabinus, dont ils lui apprirent la mort : mais, dans un corps valétudinaire, ils rencontrèrent une âme forte qu'il n'était pas aussi facile d'intimider. A leurs propositions il répondit que ce n'était point l'usage des Romains de traiter avec des ennemis armés; qu'ils missent bas les armes; qu'alors il les écouterait volontiers, et qu'il intercéderait même pour eux auprès de César, pour les faire rentrer en grâce avec lui. En même temps il faisait partir des couriers pour l'informer de sa position; mais ils furent tous arrêtés dans l'étendue d'une circonvallation de quinze milles (*de cinq lieues*) (1), fermée de fossés de quinze pieds de profondeur, et d'un rempart de onze de hauteur, que les barbares, faute d'autres instruments, façonnèrent avec leurs épées, et qui néanmoins fut terminée en trois heures : circonstance incroyable, rapportée cependant par César, et qui peut servir à donner au moins une idée de la multitude des barbares.

(1) D'après les dernières mesures de MM. Méchain et Delambre, pour la détermination du mètre, le degré moyen ayant été reconnu de 57008 toises $\frac{228}{1000}$, il suit que le *mille romain* de 75 au degré, ou les mille pas, de cinq pieds romains chacun, équivalent au tiers d'une lieue de 25 au degré, ou de 2280 toises $\frac{31}{100}$, c'est-à-dire à 760 toises $\frac{11}{100}$. Le pied romain se trouve être ainsi presque exactement de 11 pouces, ou du quart d'une aune.

En nouvelles mesures, le mille romain équivaut à 1481 mètres $\frac{48}{100}$; et en nombres ronds, à un kilomètre et demi, comme le pied romain à 3 décimètres. La lieue gauloise, qui était de 1500 pas romains, ou de 50 au degré, est par conséquent de la moitié d'une de nos lieues communes, ou de 2222 mètres $\frac{22}{100}$.

Réduits à recourir à l'unique voie de la force, les Gaulois multiplièrent les attaques sans relâche et avec un art qu'ils tenaient de leurs communications fréquentes avec les Romains, et de quelques prisonniers qu'ils avaient faits sur eux. Il y avait huit jours que Cicéron soutenait tant d'efforts avec un courage d'autant plus supérieur à ses forces, qu'il avait presque perdu l'espoir de communiquer avec César, lorsqu'il rencontra dans son camp un esclave gaulois qu'il détermina à tenter encore le passage, et qui, moins fait pour éveiller le soupçon, à raison de son langage et de ses habitudes, eut en effet le bonheur de franchir la circonvallation.

Autant qu'on peut le conjecturer du vague des indications, César était à vingt milles (sept lieues environ) en arrière de Samarobrive (*d'Amiens*), lorsqu'il fut instruit, sur le soir, du danger de sa légion. Sur-le-champ il donne ordre à Crassus, qui était à vingt-cinq milles de lui chez les Bellovaques, de se mettre en marche au milieu de la nuit, et de gagner Amiens; et à Fabius, de l'attendre avec sa légion chez les Atrebates. Il fit passer un avis semblable à Labiénus; mais celui-ci, inquiété, depuis la mort de Sabinus, par les Trévirs, que soulevait Induciomare, ne put se rendre à ses ordres; et ce ne fut qu'avec deux légions, diminuées encore de la garde nécessaire aux bagages, que César se mit en marche pour dégager Cicéron. Il fit en sorte de l'en prévenir par un cavalier, qui, à défaut de pouvoir pénétrer lui-même dans le camp, y fit parvenir l'avis au moyen de son javelot.

Cependant les Gaulois, informés aussi par leurs

coureurs de l'arrivée du secours, abandonnent le siége, dans l'espoir de surprendre César. Mais Cicéron, dégagé par cette mesure, s'était hâté de le faire avertir. Il n'y avait que peu d'instants que l'avis lui en était parvenu, lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, et que César, avec sept mille hommes seulement, se vit opposé à soixante mille. Un vallon où coulait un ruisseau séparait les deux armées, et ce n'était pas sans danger que l'une des deux pouvait se hasarder à s'y engager en présence de l'autre. César, dont le but principal était rempli, se garda de le tenter, et mit tout son art à y attirer l'ennemi. Dans ce dessein, il se retrancha dans un camp le plus resserré possible, afin de laisser croire qu'il avait moins de monde encore qu'il n'en avait en effet. Feignant d'appréhender d'y être forcé, il en fit boucher les portes, mais avec un simple rang de gazon, qui pouvait se renverser sans peine; et il ordonna enfin à ses travailleurs d'affecter l'air de la crainte et de la confusion. L'ennemi se laissa décevoir à ces apparences trompeuses; il s'engagea dans le vallon, s'approcha du camp, et de toutes parts se mit en devoir de combler les fossés et d'escalader les remparts. C'était à ce moment que l'attendait César: tout d'un coup les portes du camp se débouchent, les Romains en sortent en foule, et, changeant d'attitude, ils attaquent avec résolution ceux qui les croyaient glacés de terreur. Toujours vaincus par la surprise, les Gaulois cèdent à leurs efforts, jettent leurs armes et prennent ouvertement la fuite. Une quantité énorme périt dans la déroute; les Romains, au contraire, ne perdirent pas un seul homme. Le jour même ils gagnè-

rent le camp de Cicéron, à qui ce secours arriva bien à propos, car il n'avait pas alors un dixième de ses soldats qui fût sans blessures. En neuf heures de temps cette nouvelle parvint jusqu'à Labiénus, quoiqu'il fût éloigné de plus de cinquante milles, et elle suffit pour faire décamper Induciomare, qui s'était proposé de l'attaquer le lendemain.

La fermentation excitée par la défaite de Sabinus subsistait néanmoins encore, et de toutes parts ce n'était que couriers pour former une nouvelle ligue. César, pour déjouer ces mesures, manda les principaux de chaque nation, leur fit croire qu'il était instruit de toutes leurs menées; et, employant tour à tour les caresses et les menaces, il vint à bout de les contenir, du moins en majeure partie; car il ne put réussir à l'égard de tous. Les Sénonais avaient formellement refusé d'obéir à l'ordre qu'il avait intimé à leur sénat de se rendre près de lui, pour se justifier de l'éloignement où ils tenaient Cavarinus, qu'il leur avait donné pour roi; les Nerviens et les Atuatiques étaient encore en armes, enfin Labiénus ne cessait d'être inquiété par les Trévirs. Induciomare avait inutilement sollicité des secours chez les Germains et les Tenchtères, que retenait la mémoire trop récente de la défaite d'Arioviste; mais à leur défaut il remuait toute la Gaule, dont il s'était concilié la confiance par son audace, et il cherchait à la justifier par la ruine de Labiénus. Chaque jour il insultait son camp, et ses soldats y jetaient impunément leurs dards. Labiénus supportait patiemment leurs outrages, non qu'il ne fût assez fort pour les repousser, mais parce qu'il voulait accroître leur

assurance jusqu'à l'oubli de toutes les précautions. Il s'était procuré de la cavalerie chez les peuples voisins, et avait eu le talent de l'introduire un soir dans son camp avec tant de secret, qu'aucun indice n'en était parvenu à l'ennemi. Le lendemain, Induciomare reparut à son ordinaire devant les retranchements, et ses soldats ne manquèrent pas de répéter leurs bravades accoutumées. Du côté des Romains, la réserve fut pareille à celle des jours précédents; en sorte que le soir arrivant, l'ennemi se retira sans garder aucun ordre, et se dispersa au contraire à l'aventure. Labiénus saisit ce moment pour faire sortir sa cavalerie, donna ordre à son infanterie de la soutenir, et à tous de s'attacher au seul Induciomare, pour la tête duquel il promit une récompense considérable. On laissa donc fuir l'ennemi, que la surprise mit dans une entière déroute, et Induciomare devint le but unique de tous les efforts. Il ne put se soustraire à cette espèce de conjuration, et il y succomba. Cette tête, à laquelle semblait être attachée alors la destinée de la Gaule, une fois tombée, tout, à peu près, rentra dans l'ordre; mais sans pouvoir éteindre dans les cœurs l'espoir de profiter mieux de quelque autre occasion. Le dépit du mauvais succès chez Ambiorix, et le désir de la vengeance du côté de César, contribuèrent également à la faire naître.

Depuis la mort d'Induciomare, ses proches, plus heureux que lui auprès des Germains, surent gagner à la cause des Trévirs quelques-unes des nations éloignées des bords du Rhin. Ambiorix, appelé à faire partie de cette nouvelle ligue, en devint l'âme. Les

Nerviens, les Atuatiques et les Ménapiens (*les habitants du Brabant et de la Gueldre*), encore indomptés, et toujours dévoués à la cause de l'indépendance, se hâtèrent d'y accéder; les Sénonais enfin et les Carnutes, au nord de la Gaule Celtique, s'empressèrent également de s'y joindre (1). Pour faire tête à l'orage, et réparer les pertes de la dernière campagne, César eut recours à Pompée. Il était encore en bonne intelligence avec lui : l'existence de Crassus, qui ne devait terminer sa carrière que dans cette campagne, les empêchait de se considérer déjà comme rivaux. Il en obtint deux légions, que Pompée avait levées dans la Cisalpine, province de César, et une troisième, qu'il y leva lui-même, porta la totalité de ses troupes à dix légions, indépendamment de l'excellente cavalerie qu'il tirait du pays. Accru de ces forces, il se mit en campagne avec quatre légions, avant la levée ordinaire des quartiers d'hiver; et fondant à l'improviste sur les Nerviens, qui ne l'attendaient pas sitôt, il les força à se soumettre et à donner des otages. Avec la même célérité il surprit les Sénonais et les Carnutes, qui n'avaient point paru à l'assemblée des états de la Gaule, qu'il venait de convoquer à Lutèce (*à Paris*), et dont il interpréta l'absence comme un commencement d'hostilités. A la prière des Éduens et des Rémois, il voulut bien recevoir leurs otages, et tourna ses armes contre les Ménapiens, qui ne tinrent pas davantage. Se croyant suffisamment couverts par leurs marais et par leurs bois, ils n'avaient pas fait d'autres préparatifs de défense; ils s'y retirèrent à l'approche

(1) Cés., *de Bell. gallic.*, l. VI.

des Romains, et abandonnèrent à leur merci leurs demeures et leurs troupeaux. Mais bientôt le sentiment de leurs pertes prévalant en eux sur tous les autres, les amena à la soumission, et elle fut reçue sous la promesse de ne point donner d'asile à Ambiorix. Avide de s'en saisir et de tirer sur lui vengeance, et du désastre de sa légion, et de la conjuration générale qu'il entretenait dans la Gaule contre les Romains, César attachait un prix singulier à lui enlever ses retraites.

Pendant cette expédition les Trévirs étaient en marche contre Labiénus, qui avait passé l'hiver sur leurs confins avec une seule légion; mais César venait récemment de lui en faire passer deux autres. A cette nouvelle, les Trévirs s'arrêtent et jugent prudent d'attendre les Germains. Labiénus, pour leur ôter cette ressource, se rapproche d'eux au point de n'en être séparé que par une rivière dont les bords escarpés ne pouvaient être franchis sans donner avantage sur soi. Bientôt il feint d'appréhender la jonction des Germains, dit tout haut que par une prompte retraite il veut se mettre à l'abri des suites qui peuvent en résulter, et donne enfin l'ordre pour le départ. Le tout, suivant son intention, fut exactement rapporté à l'ennemi par des cavaliers gaulois, déserteurs de son armée, et toujours portés d'inclination pour leur patrie, alors même qu'ils combattaient sous les étendards de Rome. Les Trévirs, convaincus d'ailleurs par leurs propres yeux, ne pensent plus qu'à profiter d'une retraite qui, par le trouble apparent qu'elle présente, ressemblait à la fuite la plus précipitée. Ils passent donc la fatale rivière, et avec tout le désordre que cet

obstacle ne pouvait manquer de faire naître; Labiénus fait alors volte face, et les Trévirs, vaincus par le seul effet de leur position, ne sontinrent pas même le premier choc. Peu de jours après, tout le pays était entré en composition, et les Suèves, qui apprirent en route l'issue de cette expédition, regagnèrent leurs foyers.

Il semble que César n'avait aucun intérêt à les y aller chercher; mais indépendamment de la satisfaction de venger le nom romain, offensé de la seule prétention qu'on osât opposer une digue à ses armes, il espérait y trouver l'avantage plus réel à ses yeux d'enlever encore cet asile à Ambiorix. Il passa donc une seconde fois le Rhin; mais déjà les Suèves avaient gagné l'extrémité de leur territoire, et s'étaient couverts de la forêt de Bacenis (*du Hartz*), limite impénétrable qui les séparait des Chérusques (*des Hanovriens*), et qui était alors trop peu connue des Germains eux-mêmes pour qu'il ne fût pas de la dernière imprudence de s'y engager. César ne le tenta pas; il se borna à ravager la partie découverte de la contrée, revint sur ses pas, et ne songea plus qu'à l'exécution de ses projets de vengeance sur Ambiorix et les Éburons. Seulement, afin de tenir les Suèves en respect, et de prévenir de nouvelles incursions de leur part, il démolit une partie du pont qu'il avait fait construire sur le Rhin, et protégea le reste par une tour qu'il fit bâtir du côté de la Gaule.

Pour arriver jusqn'à Ambiorix, César prit la route des Ardennes, forêt la plus vaste de toutes celles de la Gaule, et qui s'étendait des frontières de Trèves jusqu'au pays des Nerviens (*jusqu'au Hainaut*). Sa marche

fût si couverte et se fit avec tant de secret, que la cavalerie, qui tenait les devants, surprit Ambiorix dans sa retraite. Une légère résistance de la part de ses gens, et l'épaissenr des bois dont il était entouré, frustrèrent l'attente des Romains en favorisant son évasion. Les bois, en effet, les marais et les cavernes, tels étaient les moyens de défense de ces peuples, qui n'avaient ni forts, ni villes, ni troupes. Mais si, à raison de ce dénûment, ils ne pouvaient en masse nuire à leur ennemi, ils étaient en état de lui faire éprouver des pertes notables, lorsque l'avidité du pillage égarait ses soldats, et que, dispersés en pelotons, ils se hasardaient dans les sentiers à peine frayés de lenrs forêts. César, avant de prendre parti sur le genre d'attaque convenable aux localités, résolut de faire lui-même une reconnaissance, et ayant placé ses bagages à Atuaca (*à Tongres*), sous la garde de Cicéron, à qui il laissa une légion de nouvelle levée, il s'enfonça avec trois autres dans l'intérieur du pays, promettant d'être de retour dans sept jours pour la distribution du blé qu'on devait faire aux soldats. La connaissance parfaite qu'il prit des lieux, lui suggéra l'idée d'une vengeance facile qui serait sans danger pour les siens : ce fut de faire un appel à la cupidité des peuples environnants, en lenr abandonnant le pillage des Éburons. Cette idée eut tout le succès que César s'en était promis ; mais, contre sa pensée, il s'en fallut peu qu'elle ne coûtât bien cher aux Romains eux-mêmes. Les Sicambres, de l'autre côté du Rhin (*les Westphaliens*), empressés de répondre à l'invitation qui leur était faite, passèrent le flenve au nombre de deux mille chevaux. Déjà ils

avaient réuni un butin considérable, surtout en troupeaux, lorsqu'un des malheureux prisonniers qu'ils emmenaient, suscita en eux une nouvelle ardeur pour le pillage, en leur observant qu'ils étaient bien peu sages de s'embarrasser des misérables dépouilles d'un peuple pauvre, tandis qu'ils pouvaient se rendre maîtres du dépôt de toutes les richesses des Romains, dépôt dont ils n'étaient éloignés que de quelques heures, et d'autant plus facile à enlever, qu'il était à peine gardé, et que César était loin.

Dans l'intervalle, Cicéron, qui commençait à douter que César pût être de retour au temps qu'il avait fixé, et qui se crut obligé de pourvoir par lui-même à la subsistance de sa troupe, venait de faire sortir du camp plus de la moitié de sa légion pour aller couper des blés dans le voisinage. Ce fut dans ces entrefaites que se présentèrent les Germains, et, qu'attaquant toutes les portes à la fois, ils portèrent partout l'épouvante. Elle s'accroissait de mille circonstances funestes que les soldats se débitaient les uns aux autres : l'un disait que César avait été battu ; un autre qu'il était tué ; quelques-uns que c'était par suite de leur victoire que les barbares venaient attaquer le camp ; d'autres allaient jusqu'à assurer que les retranchements étaient forcés ; et tous étaient frappés de frayeurs superstitieuses qui ajoutaient au danger réel, et que faisait naître le souvenir du désastre de Sabinus, arrivé l'année précédente, et au même lieu. Dans cette crise extrême, le camp éprouva quelque relâche de l'imprudente détermination des Germains, qui changèrent leur attaque pour se porter exclusivement sur le fort

dépositaire des richesses qu'ils convoitaient. La résistance qu'ils y éprouvèrent commençait à faiblir, lorsque les fourrageurs se rapprochèrent du camp, et firent une heureuse diversion. Quelques jeunes soldats de nouvelle levée et encore sans expérience, ne surent rien de mieux que de chercher un poste avantageux pour s'y défendre; ils y furent enveloppés et massacrés. Avec plus de science et de résolution, les vétérans se réunirent pour percer à travers l'ennemi, et y réussirent sans éprouver de perte. Le camp se trouva dès lors à l'abri, et les barbares ayant manqué ce coup de main, se pressèrent de regagner le Rhin, non sans avoir jeté parmi les Romains une consternation que le retour seul de César put dissiper. Le résultat de son expédition avait été un dégât si terrible du territoire des Éburons, que si quelque habitant put y échapper en se cachant, il dut périr de faim et de misère; mais Ambiorix, l'objet si envié de sa poursuite, eut encore le talent de lui échapper. La campagne étant finie, César prit ses quartiers, convoqua les états de la Gaule, y fit juger et condamner à mort Acron, l'instigateur des troubles des Sénonais, et passa de là dans la Cisalpine pour en tenir pareillement les états.

Les désordres excités à Rome par les factions, allaient toujours en croissant. Les prétendants ne se bornaient plus comme autrefois à tenter la cupidité du peuple; c'était à main armée que l'on sollicitait. Clodius, partisan de César, après avoir été son ennemi, et aspirant alors à la préture, venait d'être assassiné par Milon, prétendant au consulat (1). Dans un pareil

(1) Cés., *de Bello gallico*, l. VII. — Diod., l. XL.

désordre, le choix d'un dictateur semblait une nécessité; mais le souvenir de Sylla effrayait les Romains. Pour concilier tous les besoins, on s'arrêta, sur l'avis de Caton, à nommer un seul consul, qui, à l'autorité légitime dont il serait revêtu, joignît l'ascendant d'une considération personnelle qui pût encore imposer. Pompée fut élu; mais César eut des voix, et dans la tourmente domestique qui agitait sa patrie, on pouvait croire qu'il jugerait sa présence nécessaire dans la capitale.

Cette opinion généralement répandue dans les Gaules, et le sentiment toujours inquiet de l'indépendance rappelèrent bientôt les esprits à la révolte, et donnèrent lieu à la campagne de César, la plus importante et la plus décisive, encore qu'elle n'ait pas été la dernière. Les Carnutes (*les habitants du pays Chartrain*), plus entreprenants que les autres, s'offrirent, en des conseils tenus dans l'épaisseur de leurs forêts, à se déclarer les premiers, s'ils avaient l'assurance d'être soutenus : on applaudit à leur résolution, et, à défaut d'otages qui auraient pu trahir leurs desseins, le serment qu'ils réclamèrent fut prêté sur les étendards, comme sur ce que les Gaulois avaient de plus sacré. Ils se prononcent aussitôt; et, se portant sur Genabum (*Orléans*), ville de leur dépendance, ils y massacrent tout ce qui s'y trouve de citoyens romains, attirés par le commerce; et, par des cris répétés de poste en poste, ils font parvenir cette nouvelle le jour même jusqu'au fond de l'Auvergne.

Vercingetorix, jeune seigneur du pays, s'empresse de répondre à cet appel. Il entraîne ses compatriotes,

est proclamé roi par eux, et en peu de jours son ardente activité a réuni sous ses étendards les Sénonais au nord, les Cadurques (*ceux du Quercy*) au midi, et presque tous les peuples de la partie occidentale de la Celtique et de l'Aquitaine. Tous ces mouvements se faisaient en hiver, et avec d'autant plus de facilité, que les légions romaines, immobiles dans leurs quartiers, n'en pouvaient sortir sans les ordres exprès de César.

L'importance des conjonctures et l'appréhension de voir s'évanouir en un jour le fruit de tant d'années de travaux, ne permettaient point à César de retarder son retour dans la Gaule; mais tous les passages qui pouvaient le conduire à ses troupes, étaient ou interceptés par l'ennemi, ou occupés par des peuples dont la fidélité suspecte aurait pu abuser de sa confiance pour s'en faire un mérite auprès de leurs compatriotes. Dans cet embarras, il s'attacha à pourvoir d'abord à la sûreté de la province romaine, et particulièrement à celle de la ville de Narbonne, qui était menacée par les peuples du voisinage; puis avec quelques levées qu'il fit dans la même province, il se dirigea vers les Cévennes, et malgré six pieds de neige dont elles étaient couvertes, se frayant un passage en des lieux où jamais armée n'avait passé à pareille époque, il tomba tout à coup sur l'Auvergne, et, par ses ravages, lui fit payer cher sa défection.

Vercingetorix, qui était loin de l'attendre en cette saison, se trouvait alors chez les Bituriges (*les Berruyers*). Les désastres de ses concitoyens le rappelèrent dans sa patrie; mais déjà César en était parti. Il

avait repassé les montagnes et s'était rendu à Vienne, où il avait marqué le rendez-vous de la cavalerie qu'il avait levée dans la province romaine. Avec cette escorte déjà imposante, il traverse le pays des Éduens, arrive chez les Lingons (*les Langrois*), où hivernaient deux de ses légions; de là fait passer ses ordres à toutes les autres, réunit ses dix légions avant que Vercingétorix pût se douter du moindre de ses mouvements, et le met dans la nécessité de décamper encore, lorsqu'il en est instruit. Dans l'impuissance de tirer vengeance des Romains dans sa patrie, celui-ci essaya de la faire retomber sur une ville qui était leur alliée, sur Gergovie des Boïens (*Moulins en Bourbonnais*), ainsi nommée de ce que César l'avait généreusement donnée à ces peuples, après la défaite des Helvétiens, dont ils avaient imprudemment suivi la fortune. Cette démarche embarrassa César; il était difficile en plein hiver de réunir long-temps, sur un seul point, les vivres et les fourrages nécessaires à ses légions et à ses auxiliaires : d'autre part, abandonner ses alliés sans secours, c'était une mesure aussi peu généreuse qu'elle était même critique, dans un moment où la fidélité des peuples était ébranlée par tant de motifs. Cette considération l'emporta. Se confiant aux Éduens pour lui fournir des vivres, et laissant ses bagages à Agendicum (*à Sens*), il tourna sur Genabum (*sur Orléans*), à l'effet d'y passer la Loire, et s'empara chemin faisant de Vellaunodunum (*depuis Châteaulandon* ou *Bedune en Gatinois*). Genabum, enlevé à la première attaque, fut pillé et brûlé en représailles du massacre qui y avait été fait des Romains, et ses malheureux habi-

tans, vivement pressés par les légions, ne purent pas même profiter de leur pont pour gagner l'autre côté de la Loire et se soustraire à leur fort.

Vercingétorix, à cette nouvelle, lève le siége de Gergovie et accourt au-devant de César. Un combat de cavalerie qui s'engagea entre les deux armées, fut défavorable aux Gaulois, qui se virent contraints à la retraite. César dut l'avantage qu'il remporta en cette rencontre à six cents cavaliers germains qu'il s'était attachés dès le commencement de la guerre, autant par l'enthousiasme qu'il savait inspirer pour sa personne, que par l'effet d'une politique habile qui le porta à chercher toujours chez les peuples qu'il se promettait d'asservir, les instruments mêmes destinés à les soumettre. Il mit alors le siége devant Avaricum (*Bourges*), la capitale des Bituriges, dont la prise devait le rendre maître de tout le pays.

D'après la savante tactique des Romains, Vercingétorix avait sagement reconnu que la seule guerre qu'on pût leur faire avec quelqu'avantage était de leur couper les vivres, et il opina dans le conseil à ce que les Gaulois ravageassent eux-mêmes leurs propres pays, brulassent leurs villes et détruisissent leurs récoltes. En convenant de la dureté de cette mesure, il représenta qu'elle était la seule qui pût les préserver des calamités plus grandes, réservées aux vaincus. En conséquence de cet avis, qu'il eut le talent de faire prévaloir, vingt villes du Berry furent brûlées en un même jour. On se proposait d'étendre cette espèce de proscription jusqu'à la capitale; mais les habitants, ayant remontré que leur ville, une des plus belles de la

Gaule, entourée d'une rivière et d'un marais, et accessible seulement par une avenue fort étroite, était d'une facile défense, on se rendit à leurs imprudentes prières, et on songea à la pourvoir d'une forte garnison. Pour Vercingétorix, il s'établit à une certaine distance dans le dessein de mettre à exécution le plan de guerre qu'il s'était proposé de suivre, et il y réussit, au point de faire naître une telle disette dans l'armée romaine, qu'elle fut plusieurs jours sans pain, mais sans qu'elle en témoignât d'ailleurs moins de constance et de courage. L'un et l'autre étaient adroitement entretenus par l'habileté du général, qui, offrant de sacrifier sa gloire au bien être de ses soldats, proposait aux légions de lever le siége, et ne faisait qu'exciter en elles la noble émulation de ne lui pas céder en générosité.

Si la ville était assiégée avec art, elle n'était pas défendue avec moins de talent, surtout au moyen des mines qui engloutissaient les ouvrages et les machines destinées à sapper les murailles. Celles-ci, d'ailleurs, construites avec des poutres entrelacées et liées par la maçonnerie, étaient presque à l'abri des éboulements. Malgré cette résistance, les Romains étaient parvenus à élever une énorme terrasse qui touchait presqu'à la ville, et qui la menaçait d'une chute prochaine, lorsqu'une nuit on s'aperçut que des tourbillons de fumée s'en exhalaient au dehors. L'ennemi, par des conduits souterrains, y avait mis le feu. Tandis que les Romains multipliaient leurs efforts pour l'éteindre, les Gaulois font une sortie, et, armés de matières combustibles, ils accélèrent les progrès de l'incendie qu'ils essayent de propager jusqu'aux tours et aux autres machines de

guerre; mais ils échouèrent, et les Romains, à force de courage et de travail, obtinrent le double avantage de repousser l'ennemi et de sauver la terrasse. Prévoyant dès lors la chute de la ville, Vercingétorix donna des ordres pour l'évacuer. Déjà la garnison se mettait en mouvement malgré les touchantes représentations des femmes, qui se plaignaient d'être abandonnées, lorsque celles-ci poussèrent à dessein des cris qui avertirent les Romains, et qui rendirent la fuite impossible. Peut-être cette contrariété porta-t-elle le découragement dans la garnison; car dès lors les postes furent mal gardés. César s'en aperçut; et ayant donné le signal de l'escalade, les Romains eurent bientôt gagné le haut de la muraille. Les Gaulois, chassés dans l'intérieur de la ville, y soutinrent un combat meurtrier, qui aboutit à leur ruine et à celle de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs vieillards; car le soldat, exaspéré des souffrances qu'il avait endurées pendant le siége, et toujours irrité des massacres d'Orléans, se porta aux derniers excès pour en tirer vengeance. De quarante mille habitants que renfermait la ville, huit cents seulement échappèrent à la fureur des soldats, parce qu'ils avaient pris les devants, et s'étaient rendus auprès de Vercingétorix.

Ce mauvais succès, loin de nuire à la réputation du général gaulois, ajouta à son crédit, en ce que c'était contre son avis que la ville n'avait pas été brûlée. De nouveaux secours vinrent réparer ses pertes; il obtint même une autorité absolue, et il en usa pour accoutumer les Gaulois à se retrancher à l'exemple des Romains, mesure que leur paresse ou leur confiance leur avait fait imprudemment négliger jusqu'alors.

L'hiver finissait, et César se proposait de poursuivre l'ennemi au retour de la belle saison, lorsqu'une députation des Éduens vint réclamer sa médiation. Il s'agissait de mettre fin aux troubles excités chez eux par l'ambition de Cotus et de Convictolitan, deux de leurs chefs, qui se disputaient le pouvoir. César avait plus que jamais besoin des secours des Éduens, et ils devaient être paralysés si des dissensions domestiques continuaient à agiter cette nation. Il crut donc ne pouvoir négliger cette affaire, et devoir au contraire s'en occuper de préférence à toute autre. Il se transporta sur les lieux, et après avoir pesé les droits des deux compétiteurs, il se décida en faveur de Convictolitan. Il chercha, d'ailleurs, à rapprocher les esprits, et se confia à la reconnaissance de son protégé, pour hâter un secours de dix mille fantassins, qu'il requit des Éduens, indépendamment de leur cavalerie; mais Convictolitan roulait bien d'autres pensées dans son esprit. Les Romains, dans son opinion, n'avaient d'existence dans les Gaules que par les secours qu'ils avaient toujours tirés des Éduens, en sorte que la liberté générale de la Gaule et la leur propre, tenait à la cessation de ces secours, et au parti qu'ils prendraient dans les conjonctures présentes. Plein de cette idée, et le sentiment de l'indépendance prévalant en lui sur tous les autres, il ne songea plus qu'aux moyens de nécessiter une rupture, qu'il aurait eu de la peine à persuader à sa nation.

César avait donné quatre légions à Labiénus pour opérer une diversion du côté de Sens et de Lutèce; avec le reste de ses troupes il avait gagné l'Auvergne,

dans l'intention d'en assiéger la capitale, Gergovie (*aujourd'hui Clermont, ou un emplacement qui en est voisin*), et de poursuivre ses succès contre Vercingétorix. Celui-ci rompit aussitôt tous les ponts sur l'Allier, et s'efforça de mettre toujours cette rivière entre César et lui. César, de son côté, montait et redescendait le fleuve tour à tour, recherchant soigneusement, soit un gué, soit un point qui ne fût pas observé. Il s'arrêta enfin vis-à-vis des débris d'un pont que Vercingétorix avait fait ruiner, et dès le lendemain, comme à son ordinaire, il donna ordre de décamper; mais il était resté, avec deux légions, caché dans des bois voisins, et lorsque Vercingetorix, attaché à suivre les mouvements de son armée, se fut éloigné, il rétablit le pont, passa l'Allier, et fut bientôt devant Gergovie. Cette place, située sur le haut d'une montagne, était bien fortifiée, et Vercingetorix s'était logé au pied avec son armée. César porta son camp d'un autre côté, et avant de penser à tracer une circonvallation, il avisa aux moyens de se procurer des vivres.

Pendant ce temps, Convictolitan faisait partir le contingent des Éduens, déjà précédé de leur cavalerie; mais il avait concerté, avec Litavic, leur chef, les moyens d'en frustrer César, et d'en fortifier au contraire la confédération gauloise. Déjà les Éduens n'étaient plus qu'à trente milles du camp romain, lorsque Litavic feignit de recevoir la nouvelle que, sous prétexte de trahison et d'intelligence avec les Arvernes, César venait de faire périr Éporédorix et Virdumare, qui commandaient leur cavalerie, et que, sans doute, il préparait le même sort au reste des Éduens. L'indi-

gnation s'empare de sa troupe; il en profite pour rendre le retour impossible, en faisant massacrer plusieurs Romains, conducteurs d'un convoi qu'ils escortaient; et, à l'aide de la même fraude, il soulève tous les cantons environnants. Éporédorix et Virdumare étaient dans la confidence de cette intrigue; quelque sujet de rivalité entre eux produisit un mécontentement qui porta le premier à révéler tout à César. Il était pour ce dernier d'un intérêt majeur d'étouffer, dans sa naissance, le germe d'une telle défection. Laissant deux légions seulement à la garde du camp, il part sur-le-champ avec les quatre autres, et va droit à la rencontre des Éduens. Il place Éporédorix aux premiers rangs, lui ordonne d'entrer en pourparler avec ses compatriotes, et ne tarde pas ainsi à les désabuser. Confus également, et de leur erreur, et de leur crime, ils jettent bas les armes et demandent grâce. César n'avait garde de leur refuser un pardon qu'il avait lui-même besoin d'accorder, et il regagna son camp avec eux, après avoir fait part à leurs magistrats de sa conduite, dans l'espoir que cet acte de clémence envers des hommes qu'il avait droit de punir par les lois de la guerre, deviendrait pour eux un nouveau motif d'attachement et de fidélité; mais ses couriers avaient été précédés par ceux de Litavic, et déjà les esprits étaient soulevés de toutes parts. A Cabillon (*à Châlons-sur-Saône*), on avait éconduit un tribun qui regagnait sa légion; des marchands avaient pareillement été chassés, puis pillés; enfin les voies de fait étaient générales lorsqu'on reçut les dépêches de César. Les magistrats se répandirent en excuses, et envoyèrent une députation au

proconsul; mais jugeant, avec assez de raison, qu'après une telle levée de boucliers, et les procédés qui l'avaient accompagnée, il était impossible que la confiance pût renaître, ils firent des dispositions secrètes pour se joindre à la ligue, et multiplièrent les ennemis des Romains. César, qui pénétrait ces menées, continuait à dissimuler, et ne cherchait qu'un prétexte pour abandonner Gergovie, afin de prendre une position qui le mît à portée d'en imposer à l'intrigue.

Il était arrivé fort à propos à son camp : Vercingétorix l'avait attaqué pendant son absence. L'étendue que les deux légions avaient à défendre les avait fort affaiblies, et il est douteux qu'elles eussent pu résister à une seconde attaque préméditée pour le lendemain. Malgré le désir de se retirer qui pressait César, celui de maintenir sa réputation par la prise de Gergovie, dont il ne perdait pas l'espérance, le porta à différer encore son départ, et à s'emparer d'une colline dont la possession devait le mettre à même d'enlever à la ville la ressource de l'eau et du fourrage. Dans cette vue, plusieurs attaques qu'il dirigea contre la place et contre le camp des Gaulois, n'eurent lieu que pour faire diversion à la véritable qu'il conduisait lui-même, et dans laquelle il réussit complétement. Mais dans les autres, l'ardeur des légionnaires, qu'on ne put contenir, les rendit sourds au son du cor qui ordonnait la retraite, et les porta à faire plus qu'on n'exigeait d'eux. Un centurion et quelques soldats escaladèrent les remparts; un autre enfonça l'une des portes, et déjà l'alarme était dans la ville, lorsque des secours, prompts et multipliés, rendirent l'avantage aux assiégés sur des troupes

mal postées, et qui n'étaient pas soutenues. Elles furent forcées de lâcher pied avec une perte de sept cents hommes et de quarante-six centurions. César consola ses soldats de cet échec, en louant la valeur et la résolution dont ils avaient fait preuve dans une position aussi désavantageuse; mais les blâmant aussi de la présomption qu'ils avaient eue, de prétendre mieux juger que lui de ce qui pouvait décider la victoire; et il leur recommanda pour l'avenir une retenue égale à leur courage. Pour lui, reconnaissant plus que jamais la nécessité de décamper, mais voulant le faire au moins avec honneur, il présenta plusieurs jours de suite la bataille à Vercingétorix, qui, fidèle à son système, la refusa constamment, et qui, par cette conduite prudente, bien mieux qu'il ne l'eût pu espérer de son courage, obtint la gloire peu commune, d'avoir fait échouer, cette fois du moins, les desseins du premier capitaine du monde.

Forcé d'abandonner à son adversaire la gloire de ce petit succès, César se rapprocha de l'Allier, et le traversa, sans être inquiété, sur le pont qu'il y avait rétabli. A l'autre bord, la cavalerie éduenne lui demanda de le devancer, afin de prévenir les mauvais desseins des malintentionnés de leur pays. César les soupçonnait eux-mêmes de ces mauvais desseins; mais l'espoir de les regagner en leur témoignant de la confiance, le fit encore dissimuler; seulement il remit sous leurs yeux l'amitié particulière dont ils avaient été honorés de tout temps par les Romains, et les bienfaits qu'ils en avaient reçus, et qui avaient si fort augmenté leur pouvoir et leur considération dans les Gaules : il leur

recommanda d'en rappeler le souvenir à leurs concitoyens, et les congédia. Ceux-ci partent, et prennent aussitôt la route de Noviodunum sur la Loire (*Nevers*), ville du territoire des Eduens, dont César avait fait un dépôt, et où il avait placé tous les otages de la Gaule, les bagages de son armée, ses chevaux, son trésor et ses vivres. A peine y sont-ils arrivés, qu'Eporédorix et Virdumare font main-basse sur tous les employés romains, s'emparent des otages, partagent l'argent, enlèvent le bagage et les vivres, jettent dans la Loire ce qu'ils ne peuvent emporter, brûlent la ville qu'ils craignent de ne pouvoir défendre, rompent les ponts, et répandent des corps-de-garde le long du fleuve, bien que la fonte des neiges, qui l'avait grossi, parut un obstacle suffisant pour empêcher de le passer à gué. Les Eduens achevèrent de se déclarer contre César, en entraînant les peuples dont ils avaient saisi les otages, et sollicitèrent enfin le commandement général de la ligue, dont ils avaient si fort accru les forces et la consistance. Ils se flattaient de l'obtenir d'emblée, et ce ne fut pas sans regretter les déférences auxquelles les avait accoutumés leurs liaisons avec les Romains, qu'ils le virent conserver à Vercingétorix. Il lui fut offert dans une assemblée générale, convoquée à Bibracte (*à Autun*), la capitale des Eduens, et où se rendirent tous les peuples de la Gaule, à l'exception des Lingons et des Rémois, qui demeurèrent fidèles à leur ancienne alliance. Confirmé dans sa dignité, le généralissime établit le contingent des divers peuples, de manière à se former un corps de quinze mille cavaliers. Il requit peu d'infanterie; il n'en avait pas besoin,

d'après le plan qu'il s'était tracé, d'éviter les batailles, de harceler seulement l'ennemi, de lui couper les vivres, et de lui enlever ses ressources en brûlant tout dans les environs.

César, en apprenant tant d'événements contraires, dénué de cavalerie, et ne pouvant espérer des renforts, ni de l'Italie, où les divisions intestines tenaient tout en arrêt, ni de la province romaine, qui n'avait pour sa défense que vingt-deux cohortes levées dans son sein, hésita quelque temps sur le parti qu'il avait à prendre. Il s'arrêta enfin à celui de gagner les frontières de la Germanie, d'où il espérait tirer de la cavalerie et des troupes légères, et d'abord il se disposa à traverser la Loire. Contre l'attente de l'ennemi, il trouva un gué, où ses soldats n'eurent de l'eau que jusqu'au-dessous des bras. Le peu de troupes, laissées à l'autre bord pour observer ou pour interdire le passage, prit la fuite à son approche; et César répara une partie de ses pertes par le butin qu'il fit en bestiaux. Labiénus, qui, à la nouvelle de son danger, avait quitté les environs de Lutèce, où il faisait une diversion utile, le rejoignit, et César gagna alors les frontières communes des Eduens, des Séquanais et des Lingons. Dans cette position, il observait les premiers, protégeait les derniers, veillait à la province romaine, et s'assurait des communications avec les Germains alliés. Ceux-ci ne tardèrent point à lui faire passer les secours qu'il avait espéré d'eux; mais leurs cavaliers étaient si mal montés, que César fut obligé de leur donner les chevaux de ses officiers.

Vercingétorix ayant aussi reçu des renforts, se rap-

procha de César, qu'il commençait à redouter moins, et d'autant moins que celui-ci, en gagnant les frontières de la Gaule, semblait penser à l'abandonner tout-à-fait. Bientôt sa confiance abusée alla jusqu'à craindre que la fuite ne lui enlevât cette proie, et qu'une retraite qui ne serait point troublée, ne donnât, quelque jour, à César les moyens de faire trembler encore une fois pour sa liberté, cette Gaule qui semblait aujourd'hui affranchie de son esclavage. D'après ces nouvelles vues, il crut devoir rechercher désormais César avec le même soin qu'il avait mis jusqu'alors à l'éviter, et il se persuada qu'il pouvait le faire avec d'autant plus d'espoir de succès, qu'il était infiniment supérieur à l'ennemi en cavalerie, et qu'il se promettait toujours de n'engager que des combats de cavalerie. Ayant partagé la sienne en trois corps, il vint attaquer brusquement les Romains dans une de leurs marches. Une division se présente à la tête de leurs colonnes pour les arrêter, tandis que les deux autres en inquiètent les flancs. Obligé pour résister, de former aussi sa cavalerie en trois divisions, César supplée au nombre en la faisant soutenir par son infanterie. Cette disposition, en rendant aux siens la confiance que l'infériorité numérique pouvait leur ôter, les maintint dans l'égalité jusqu'au moment où les Germains, rompant et dispersant tout ce qui leur était opposé, firent encore pencher la balance en faveur de César. Vercingétorix, d'autant plus consterné de cet échec qu'il était plus éloigné de s'y attendre, décampa aussitôt, et se retira sous Alise, ville considérable des Mandubiens, et qui passait pour la plus

forte de toute la Gaule. César l'y suivit sans délai, arriva presqu'en même temps que lui, et fit aussitôt commencer la circonvallation.

Alise, dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans un petit bourg de l'Auxois, voisin de Sainte-Reine, et à quelques lieues à l'est de Semur, était située sur une montagne fort élevée, au pied de laquelle coulaient deux petites rivières, qui laissaient entre elles une plaine assez étendue. Vercingétorix ferma cette plaine par un fossé et une muraille, et avec les débris de son armée il s'établit sous les murs de la ville. L'activité des Romains dans les travaux de la circonvallation, qui n'avaient pas moins de onze milles d'étendue, l'obligèrent à se commettre de nouveau aux hasards d'un engagement, pour retarder l'instant qui lui ôterait toute communication avec le dehors. Mais aussi malheureux que dans les tentatives précédentes, il renonça à ces essais infructueux, et profitant de l'obscurité de la nuit, tandis que tous les passages n'étaient pas encore interceptés, il congédia sa cavalerie, et manda par elle aux confédérés de hâter leurs secours, attendu que, retiré dans la ville avec quatre-vingt mille hommes, il n'avait de vivres que pour un mois. Après le départ, César acheva son enceinte, et la fortifia par des travaux énormes. Des triples fossés, des chausse-trapes sans nombre, plusieurs rangs d'abattis d'arbres et de fosses couvertes le mettaient à l'abri des sorties de la ville; et une autre ligne de circonvallation de quatorze mille pas d'étendue, et munie de forts à quatre-vingts pieds de distance les uns des autres, le défendaient pareillement contre les attaques du de-

hors. Ainsi retranché et pourvu de vivres pour trente jours, il attendit tranquillement les Gaulois, qui, en effet, se mettaient en mouvement de toutes les parties de la Gaule, et qui, avec une célérité inconcevable, réunirent en un mois, sur les frontières des Éduens, deux cent quarante mille hommes de pied et huit mille chevaux, sous quatre chefs principaux : Comius, d'Arras; Virdumare et Éporédorix, Éduens; et Vergasillaunus, Auvergnat, et parent de Vercingétorix. Comius était le même qui avait été si utile à César dans son expédition de Bretagne, et qui, en retour, en avait été comblé de bienfaits; mais il avait cédé à l'entraînement général qu'avait excité l'espoir de recouvrer l'indépendance.

Cependant les vivres diminuaient dans Alise, et les avis étaient partagés dans le conseil sur ce qu'il y avait à faire en cette circonstance. Les uns, désespérant des secours, parlaient de se rendre; les autres voulaient qu'on tentât de forcer les retranchements, avant que l'abattement absolu de leurs forces ne leur rendît cette dernière ressource impossible. Critognat, l'un des principaux seigneurs arvernes, trouva de la faiblesse dans les deux partis. Il prétendit qu'il fallait compter sur un secours que les précautions extrêmes des Romains annonçaient suffisamment, et remettre en conséquence l'heure du combat au temps où ils auraient à seconder les efforts extérieurs de leurs compatriotes; et, quant à leurs ressources pour subsister jusque-là, il ne frémit point de proposer l'horrible expédient de soutenir leurs forces, au moyen de la chair des malheureux qui, inutiles à la défense, y devenaient un

obstacle. « Cet exemple, ajouta-t il, nous a été laissé « par nos ancêtres, à l'époque où l'invasion des Cimbres et des Teutons les menaça d'une dévastation « passagère; et lorsque c'est notre liberté même qui est « en danger aujourd'hui, il nous conviendrait de le « donner, si nous ne l'avions pas reçu. » Cette opinion fanatique, sans prévaloir dans le conseil, donna lieu à l'expulsion des bouches inutiles. Ces tristes victimes, repoussées également de leurs murailles et des retranchements des Romains, auxquels elles demandaient en vain du pain et l'esclavage, périrent bientôt de faim et de misère entre le camp et la ville.

Ce fut à la suite de ces résolutions désespérées que, du haut de leur montagne, les assiégés aperçurent enfin le secours après lequel ils soupiraient avec impatience. Empressés de coopérer aux efforts des arrivants, ils sortent en foule de la ville, comblent les fossés avec des fascines, ou les couvrent avec des claies, et secondent l'attaque extérieure, que les Gaulois, confiants en leur multitude, avaient engagée au milieu du jour. Déjà le soleil se couchait, et la fortune ne s'était encore déclarée pour aucun parti : c'était toujours aux Germains qu'il était réservé de la fixer. Un dernier effort de ceux-ci contraignit les Gaulois du dehors à la retraite, et ceux du dedans, n'étant plus secondés, se virent forcés d'en faire autant. Deux jours après, les Gaulois voulurent essayer si un assaut de nuit leur serait plus favorable. Munis de claies, d'échelles et de crocs, ils s'approchent de la contrevallation, et, par leurs cris, ils avertissent Vercingétorix d'agir de son côté; mais l'obscurité de la nuit contri-

buant à accroître le danger des piéges qui couvraient les retranchements, le jour parut sans qu'ils eussent été entamés, et les Gaulois, pour prévenir les suites du désordre où ils se trouvaient, se virent encore forcés à la retraite.

Presque désespérés de l'inefficacité de ces deux assauts, ils se déterminèrent cependant à un dernier effort, après s'être procuré sur les fortifications du camp, toutes les notions et tous les renseignements qui leur étaient nécessaires. Du côté du septentrion, la circonvallation passait au pied d'une montagne qu'on n'avait pu y comprendre à cause de son étendue, et qui dominait entièrement ce quartier, défendu par deux légions. Le plan des Gaulois était de s'emparer de ce poste; et, descendant de cette position avantageuse, de tomber sur les retranchements et de les forcer. Vergasillaunus, à la tête de cinquante mille hommes d'élite, fut chargé de cette expédition. Il part sur le soir, arrive à la pointe du jour sur le revers de la montagne, y fait reposer ses troupes, et attend le milieu du jour pour commencer l'attaque. Vercingétorix, qui du haut d'Alise l'avait aperçu, descend de son côté avec tout l'attirail nécessaire à ébranler les retranchements, et en même temps un assaut général livré à tous les quartiers romains, les force à disséminer leurs troupes, et à pourvoir difficilement aux besoins de la partie la plus faible. Des deux côtés les efforts furent extrêmes : les Gaulois désespérant de leur liberté, si, ce jour-là même, les retranchements romains n'étaient forcés, et les Romains se persuadant que le terme des

longs travaux de la conquête était arrivé, si ce jour même aussi ils fixaient encore la victoire.

Vergasillaunus et Vercingétorix, dominant sur les Romains, chacun de leur côté, nettoyaient les retranchements à force de traits, comblaient de terre les fossés et les fosses qui les protégeaient, et tentaient même de monter à l'assaut. Dans ce danger, César envoie Labiénus avec six cohortes au secours des deux légions, avec ordre de faire une sortie si les retranchements étaient forcés. Fabius et le jeune Brutus, chacun avec un pareil nombre de troupes, sont opposés par lui à Vercingétorix; lui-même se porte de ce côté, et y rétablit le combat. Il rejoint alors Labiénus, qui, tout près d'être forcé, se disposait, avec trente-neuf cohortes qu'il avait ramassées de divers quartiers, à la sortie qu'il devait tenter à la dernière extrémité. En ce moment, César est reconnu à ses vêtements par les ennemis. L'espoir de parvenir à extirper en sa personne jusqu'aux racines de la guerre et de la servitude, leur fait pousser un cri d'encouragement, et la mêlée devient furieuse. Mais, pendant que l'on combattait de part et d'autre avec un nouvel acharnement, la cavalerie romaine, sortie hors des lignes par ordre de César, attaque brusquement les Gaulois par derrière, et toujours vaincus par la surprise, ceux-ci y succombent encore cette fois. Ils lâchent pied subitement, et en un instant la déroute devint générale. Vergasillaunus est pris en fuyant, et soixante et quatorze drapeaux sont déposés aux pieds de César. Le plus petit nombre des Gaulois eut le bonheur de regagner leur camp, et la

nuit même ils l'abandonnèrent pour se retirer chacun chez eux.

Ceux de la ville, subordonnés aux événements du dehors, étaient rentrés consternés dans leurs murs. Le lendemain le conseil est convoqué par Vercingétorix. Aussi grand dans le malheur qu'il l'avait été dans la prospérité, après avoir exposé la vanité de toute espérance ultérieure, et le besoin de céder à la nécessité, il s'offrit généreusement pour le salut d'un peuple dont il avait voulu garantir la liberté, et se proposa lui-même pour être livré au vainqueur (1). Les chefs, en effet, les armes et les otages, telles furent les conditions auxquelles César reçut les assiégés à composition. Il donna, à titre de butin, un prisonnier à chacun de ses soldats; mais il excepta de cette rigueur les Éduens et les Arvernes, qu'il espéra regagner par cet acte de clémence, et il réserva Vercingétorix pour son triomphe. Vingt jours de supplications furent ordonnés par le sénat pour cette importante campagne, la plus laborieuse, la plus critique et la plus brillante de toutes celles de César dans la Gaule. Cette contrée néanmoins ne fut pas absolument soumise, et pour atteindre ce résultat, il fallut encore à César les travaux d'une dernière campagne.

Les Gaulois, imputant les mauvais succès de la précédente à un mauvais plan d'opérations, voulurent essayer si les Romains, attaqués en détail et de divers côtés à la fois, seraient aussi invincibles que, lorsque réunis en grandes masses, ils pouvaient déployer toutes les ressources de leur tactique. Mais César, dans ses

(1) Plut. in Cæs.

quartiers d'hiver, avait l'œil à tout (1). Il pénétra ces projets, et fonda les moyens de les dissiper, sur le soin de les prévenir. Dans cette vue, il part d'Autun le dernier jour de décembre, et tombe à l'improviste sur les Bituriges (*les Berruyers*), que leur aisance rendait avantageux et remuants; mais qui, n'ayant fait encore aucun préparatif, se trouvèrent accablés tout d'un coup, sans trouver d'autre ressource que la fuite chez leurs voisins. Ce fut une occasion à César d'attaquer ceux-ci, et tous, également pris au dépourvu, se déterminèrent également à la soumission. Cette campagne, entreprise au cœur de l'hiver, fut courte. Le quarantième jour, César était de retour à Autun. Mais à peine y était-il arrivé, que ces mêmes Bituriges, qu'il venait de combattre, réclamèrent ses secours contre les Carnutes, ces ardents promoteurs de toutes les dispositions hostiles contre les Romains. César se remit aussitôt en campagne avec les troupes qu'il trouva sous sa main, et deux légions qu'il tira des quartiers les moins éloignés. Les Carnutes, incapables de lui résister, se dissipent à son approche, et lui abandonnent un pays ruiné dans les expéditions précédentes. César, forcé de borner ses exploits à faire du butin, laissa une garnison à Genabum, et se rendit chez les fidèles Rémois, qui avaient besoin de son aide contre les Bellovaques, qui, commandés par Corréus, chef aussi habile qu'intrépide, et par Comius, d'Arras, et assistés de divers peuples voisins, se disposaient à les attaquer. César, avec quatre légions, se porta rapidement dans le Beauvoisis; mais il trouva le pays dévasté, n'y ren-

(1) Hist. de Bell. gall., l. VIII.

contra point d'ennemis, et n'apprit qu'au bout de quelques jours que, retranchés d'une manière formidable sur une montagne entourée d'un marais, les Bellovaques l'attendaient de pied ferme, dans la résolution de le combattre, s'il était en petit nombre, et de le harceler au contraire, s'il en était autrement. Sur cet avis, César, pour procurer un engagement dont il se promettait l'avantage, ne laissa paraître que trois légions, et fit lentement suivre la quatrième, qui escortait le bagage. Mais, soit que les Bellovaques se fussent doutés du piége, soit qu'ils ne se jugeassent point encore assez forts, ils demeurèrent dans leur position, qui était à peu près inattaquable.

César l'estima telle, et manda au reste de ses troupes de le venir joindre. En attendant, il fit tracer de l'autre côté du marais un camp également formidable par ses retranchements, ses forts et ses autres défenses; de part et d'autre on continua à s'observer : les rencontres n'avaient lieu qu'au fourrage, et c'était souvent au désavantage des Romains, qui, forcés de se répandre dans des habitations écartées pour y chercher des vivres, se trouvaient dans un isolement que la moindre embuscade rendait funeste.

Cependant les Gaulois, redoutant de se voir renfermer sans vivres comme à Alise, pensèrent à congédier ceux qui étaient d'un moindre service; mais ils furent trahis par le jour dans leurs apprêts de déaprt. César, pour troubler encore plus cette retraite, hasarda de passer le marais sur lequel il fit jeter des ponts, et campa au pied de la montagne, sans oser cependant engager un combat que l'ennemi, fort de

sa position, n'eût pas redouté : surveillant seulement l'instant de la séparation, il l'épiait pour tenter alors une attaque; mais les Bellovaques, pénétrant son dessein, firent passer de main en main, à la tête du camp, des bottes de paille et des fascines sur lesquelles ils avaient coutume de s'asseoir en attendant le combat, et, à un signal convenu, y ayant mis le feu de toutes parts, il s'éleva une flamme et une fumée qui masquèrent leurs mouvements, et qui fut un obstacle invincible à toutes les tentatives de la cavalerie, tant par la crainte de la flamme, qui épouvantait les chevaux, que par celle des embuscades que redoutaient les cavaliers.

Corréus, à quelque temps de là, en disposa une dont il se promettait le plus grand succès; mais, trahi par un prisonnier, il fut surpris lui-même et succomba dans cette rencontre, après avoir donné mille témoignages de valeur et avoir refusé, avec une opiniâtreté homicide, le quartier que l'estime de son courage lui avait fait offrir plusieurs fois. Sa mort entraîna la ruine des Bellovaques, qui envoyèrent aussitôt des députés pour se soumettre, et qui profitèrent de cette circonstance pour rejeter sur Corréus et sur une populace ignorante et dominatrice, les résolutions qui les avaient entraînés dans cette guerre. César leur reprocha qu'ayant pris part l'année précédente à celle qui avait armé toute la Gaule, ils avaient bien tardé à suivre l'exemple des autres peuples dans leur soumission; il ajouta qu'ils rejetaient vainement sur les morts leurs propres fautes, et qu'à tort ils prétendaient lui faire accroire que les intrigues d'un ambitieux et les

caprices de la populace pussent prévaloir sur la volonté des hommes honnêtes et sur celle des magistrats; qu'au reste, il voulait bien se contenter du mal qu'ils s'étaient fait à eux-mêmes, et qu'il recevait leurs otages. Comius ne fut pas compris dans la composition; de bonne heure il s'était dérobé par la fuite et avait gagné les frontières de la Gaule; il se défiait des Romains, et ce n'était pas sans motif, depuis que, par une lâcheté insigne, le prétexte d'une entrevue que lui avait demandée Labiénus, avait été l'occasion d'un assassinat auquel il n'avait échappé que par miracle.

César, en recevant les Bellovaques à composition, les avait traités avec une sévérité qui n'était que dans ses paroles; mais de cette époque il crût que, sans compromettre la réputation de clémence qu'il s'était acquise, il devait, s'il prétendait laisser la Gaule effectivement soumise au terme de sa gestion, recourir enfin aux voies de rigueur. Le premier acte qu'il fit en conséquence de ce principe, fut contre Ambiorix, dont il alla mettre de nouveau les états à feu et à sang, dans le désir de faire retomber sur sa tête tout l'odieux d'une dévastation dont sa perfidie était la cause; il confia à Labiénus le châtiment des Trévirs; et, tout étant pacifié dans le nord, il se transporta dans le midi où ses secours étaient encore nécessaires.

Un rassemblement de mécontents s'était formé sous les murs de Limone (*de Poitiers*), et avait pour chef l'Andien (*l'Angevin*) Dumnacus. Il assiégeait cette ville, demeurée fidèle aux Romains; Caninius, lieutenant de César, vint au secours, et fut attaqué sans succès d'ailleurs par Dumnacus; mais les forces étaient

de part et d'autre dans une égalité qui aurait prolongé long-temps cet état d'indécision, si Fabius, autre lieutenant de César, ne fût venu à l'aide de Caninius. Leurs forces réunies eurent bientôt dissipé les insurgés. Fabius marcha dès lors contre les Carnutes, vainquit leur opiniâtreté, et les contraignit enfin à donner des otages, mesure à laquelle ils s'étaient soustraits jusque-là. Il étendit ses progrès jusqu'aux contrées armoriques, qu'il ramena également à l'obéissance. Pour Caninius, il poursuivit chez les Carduques (*dans le Quercy*) Lutérius, un de leurs chefs, qui, avec le Sénonais Drapès, avait recueilli les fuyards, et se proposait d'inquiéter la province romaine. Mais les dispositions de Caninius le confinèrent dans sa province, et le forcèrent à se fortifier dans Uxellodunum (*Cap de Nac*), ville située sur un roc d'un accès difficile, lors même qu'il n'eût offert aucune résistance.

Caninius, après avoir reconnu l'impossibilité d'emporter une telle place d'emblée, porta ses troupes sur trois hauteurs voisines et commença une circonvallation. Le souvenir d'Alise vint alarmer les assiégés. Lutérius, qui s'y était trouvé, opina à faire sortir une partie des troupes pour procurer des vivres à la ville et, dès la nuit suivante, il en partit avec Drapès, laissant deux mille hommes seulement dans la place pour la garder. Bientôt ils eurent ramassé une grande quantité de blé; mais Lutérius, ayant tenté d'en introduire une partie, fut surpris, et tout son monde tué ou dissipé. Drapès, attaqué dans son camp avant qu'il pût être instruit de cet événement, fut plus malheureux, il fut fait prisonnier. Caninius retourna dès lors devant

la place où Fabius vint encore le joindre; mais la situation de la ville nécessitait un plus grand concours de forces, et il fallut que César s'y portât lui-même. En s'y rendant par le pays des Carnutes, il crut devoir à la politique cruelle qu'il venait de se créer, de faire battre de verges Guturvatus, le principal auteur des soulèvements des Carnutes, et de le faire ensuite décapiter : ce fut le prélude d'un autre genre de barbarie qu'il devait exercer envers ceux d'Uxellodunum.

Ceux-ci, par la réduction de la garnison, avaient du blé en abondance; mais par leur position ils manquaient d'eau, et n'en tiraient que d'une fontaine située au pied de leurs murs. Il devenait hasardeux de s'y rendre, si les Romains pouvaient se loger avantageusement dans les environs. Ce fut l'objet de travaux immenses qu'achevèrent ceux-ci, malgré la vive opposition des assiégés. La gêne qu'en éprouvèrent les derniers leur suggéra l'idée d'incendier ces constructions avec des tonneaux remplis de matières combustibles, qu'ils firent rouler sur les ouvrages, après y avoir mis le feu. Le désir d'accroître l'incendie d'une part, et de l'autre celui de s'y opposer, donnèrent lieu à un combat qui favorisait les progrès de l'incendie, lorsque César ordonna un assaut général : ce n'était qu'une diversion; mais les assiégés, qui y furent trompés, coururent à leurs remparts et laissèrent les assiégeants maîtres de l'incendie. Les assiégés persistèrent néanmoins à tenir, continuant à user de la fontaine, bien que rarement et à leur grand péril. Mais les Romains étant parvenus, au moyen d'une mine, à la détruire tout-à-fait, il fallut qu'ils se soumissent au vainqueur. Barbare par poli-

tique, César fit couper la main à des braves qui soutenaient une légitime indépendance, et qu'il ne pouvait se défendre d'estimer. Mais son ambition enchaînait sa générosité, et il craignait que celle-ci ne fût, pour des peuples mal soumis, un encouragement à la résistance, soit par la certitude de l'impunité, soit par l'espoir et la chance du succès, pour peu qu'ils pussent atteindre la fin d'une administration qui approchait de son terme. Drapès, que l'on traitait de brigand, parce qu'il avait toujours été l'un des plus heureux partisans qui eussent fatigué les armées romaines, craignant un sort plus funeste encore que ses compagnons d'armes, se laissa mourir de faim.

César acheva la campagne par la soumission de l'Aquitaine, et alla passer l'hiver à Nematocène (*à Arras*), où il apprit la réduction de Comius. Antoine, chargé de le poursuivre, avait détaché contre lui Volusénus, celui-là même que Labiénus avait employé pour s'en défaire, et dont la haine s'était accrue de la honte et de l'inutilité de son forfait. Un jour qu'emporté par sa rage, il poursuivait vivement Comius, celui-ci tourne bride, fond sur Volusénus, le blesse mortellement à la cuisse, et se dérobe ensuite par la vitesse de son cheval : puis, satisfait apparemment par sa vengeance, ou hors d'état peut-être de résister davantage, il députe vers Antoine, se soumet à tout ce qu'il ordonnera de sa personne, le conjure seulement de lui épargner la honte ou l'effroi d'avoir désormais à comparaître devant un Romain. Antoine, touché de ses malheurs et des motifs de sa demande, la lui accorda sans difficulté et reçut ses otages. Sa soumission acheva

celle de la Gaule, et en termina la conquête, après huit campagnes consécutives, dont trois furent employées contre les Helvétiens, les Bretons et les Germains. Cette époque importante dans l'histoire de la Gaule, ne l'est pas moins dans celle de Rome, en ce qu'elle fut comme le signal de cette guerre civile fameuse, qui devait renverser son gouvernement et l'assujétir elle-même à César et à ses successeurs.

## § III.

### DE L'AN 50 AVANT J. C. A L'AN 260 DE J. C.

*Histoire des Gaules depuis l'achèvement de la conquête du pays par Jules César, jusqu'aux premières incursions qu'y tentèrent les Francs.*

La neuvième et dernière année de César dans les Gaules y avait été tranquille. Il l'avait employée à se concilier les peuples qu'il avait soumis, tant afin de conserver entières la gloire et la considération qu'il tirait de cette conquête, que pour s'en faire au besoin une ressource pour parvenir au but où tendait son ambition (1). Dans cette vue, il s'était borné, suivant Suétone, à imposer les Gaules à la modique redevance de quarante millions de sesterces (huit millions de francs) (2); et des richesses immenses qu'il avait accu-

(1) App. *de Bell. civ.*, l. II. — Diod., l. XL. — Plut., *in Cæs. et Pomp.* — Cic., *Epist. ad Atticum*, l. VII.

(2) Mézeray dit un million d'or, J'ignore si c'est par évaluation des quarante millions de sesterces de Suétone (CCCC H-S), *quadringenties*

mulées par toutes les voies dans le cours de ses campagnes, il s'acheta des créatures au-dedans et au-dehors. Il était temps qu'il se fît des amis : son gouvernement allait expirer, et, pour ne point se retrouver homme privé sous Pompée, qui sans magistrature régnait réellement à Rome, il se proposait de postuler le consulat par procureur. Il s'y était fait autoriser l'année même du consulat de Pompée, qui d'abord avait témoigné de l'opposition, et qui bientôt s'en était désisté par la crainte d'être traversé lui-même par César, dans la poursuite qu'il méditait de la prorogation de son gouvernement des Espagnes, lequel devait expirer un an avant celui de César dans les Gaules. Mais parvenu à son but, il se repentit de sa complaisance,

*centenâ millia sestertii*, ou pour avoir trouvé cette expression dans quelqu'autre auteur; si enfin par un million d'or il entend un million d'écus (trois millions de livres), ou un million d'*aurei* romains, ce qui ferait vingt millions,

L'*aureus*, en effet, de la valeur de cent sesterces, était, au temps de César, à la taille de 40 à la livre de 12 onces, laquelle valait alors 800 francs de notre monnaie. Ainsi l'*aureus* valait 20 francs, et le sesterce (*sestertius*, *nummus*) 20 centimes ou 4 sous.

Les Romains comptaient encore par *as*, qui était l'unité monétaire; par *deniers*, ainsi nommés parce qu'ils valaient 10 as ou 4 sesterces; par onces *d'argent*, équivalentes à 7 deniers; par onces *d'or* ou *livres d'argent*, de la valeur de 12 onces d'argent; par *grands sesterces* (*sestertia*), qui en valaient mille petits; et enfin par *talens* de 60 *mines attiques*, chacune desquelles valait 100 *dragmes attiques* ou 100 deniers *romains*.

L'*as* était originairement une monnaie de cuivre, du poid de 12 onces, dont la valeur fut long-temps équivalente à celle de notre *livre* ou *franc*. Mais au temps de la première guerre punique, où l'on frappa pour la première fois de la monnaie d'argent à Rome, on réduisit l'*as* au sixième de sa valeur; et la république acquitta ses dettes avec le sixième de leur montant. L'*as* diminua encore depuis, de poids et de valeur; et au temps de César il ne valait plus que 8 centimes ou six

et, pressentant les vues ambitieuses de son rival, il essaya de le traverser. Dès l'année précédente il y avait travaillé ; et, par l'organe du consul M. Marcellus (1), il avait proposé au sénat de révoquer César, ainsi que le privilége inoui qui lui avait été attribué par le peuple. Mais cette demande illégale et intempestive au milieu du récit des exploits dont César ne cessait de faire retentir le sénat, n'y avait eu aucune suite. Pompée renouvela cette année ses efforts. Il disposait des nouveaux consuls, ennemis déclarés de César, et surtout du tribun Curion, autre antagoniste du proconsul, qui s'était chargé de remettre en avant la proposition de Marcellus. César déjoua toutes ces mesures en achetant le dévouement de Curion et le silence de l'un des consuls. Le premier, devenu sa créature, chercha d'a-

liards environ de notre monnaie. (Voy. *Métrolog.* de Paucton et de Romé de l'Isle, ou l'*Enc. méth.*, *Antiquit.*, art. *Monnaie.*

L'usage de la *livre d'argent* de douze onces romaines (moins fortes d'un neuvième que l'once marchande), se perpétua dans les Gaules jusqu'au temps de Charlemagne, qui la divisa en 20 sous, et le sou en 12 deniers. Sous cette nouvelle forme elle continua à y être employée, à ce qu'on croit, jusqu'au règne de Philippe I. Après ce monarque on y substitua le *marc marchand* de 8 onces, peut-être parce que les altérations successives du titre de la livre l'avait rabaissée à la valeur de celui-ci. Mais le marc, pour cela, ne fut pas une monnaie, et la *livre* resta en possession d'en servir. Sa valeur seulement devint variable. On en compta plusieurs dans le marc, et plus ou moins selon l'abondance ou la rareté du numéraire. Sous Louis VI, fils de Philippe I, le marc valait *deux* livres, ce qu'on infère de la valeur du marc d'or, fixé sous ce règne à 20 livres. On trouvera au tome IV de cette Histoire la valeur du marc d'argent sous les successeurs de Louis VI. (Voy. *Enc. méth.*, *Fin.*, art. *Marc. Arts et mét.*, art. *Monnaie* et *Denier.*)

(1) Ce M. Marcellus, illustré par une harangue de Cicéron, était arrière-petit-fils du fameux Marcellus, vainqueur de Viridomare, d'Annibal et d'Archimède, et fut l'aïeul du Marcellus, gendre d'Auguste, destiné par lui à l'empire, et immortalisé par les vers de Virgile.

bord mille prétextes pour éluder l'exécution de ses engagements avec Pompée: et quand, pressé par les instances du parti, il n'y eut plus moyen de reculer, il se tira habilement d'affaire en exposant au sénat, qu'il fallait, ou prolonger les deux rivaux dans leurs gouvernements, ou les forcer tous deux à abdiquer; mais surtout se bien garder, pour le salut de la république, de laisser armer l'un des deux à l'exclusion de l'autre. Cet avis, sous une apparence d'impartialité et même de défiance républicaine, était tout en faveur de César, en ce que Pompée, qui s'était fait proroger aussi dans son gouvernement, et qui avait plus de temps à en jouir encore que César de celui des Gaules, devait difficilement se prêter à abdiquer. Cependant il écrivit de la campagne au sénat, que, quoiqu'on lui eût offert dans les temps, sans qu'il l'eût recherché, et son troisième consulat et la prorogation de son autorité proconsulaire, il était prêt, si le sénat l'exigeait, de faire le sacrifice de la dernière à l'intérêt de l'état. Mais ce n'était point là sa véritable pensée; et le sénat qui s'en doutait, et qui voyait en lui un protecteur, se trouva embarrassé.

Curion profita de sa perplexité pour défendre, au nom du peuple, que l'on parlât de la démission de l'un ou de l'autre des deux rivaux; et parce que l'on avait besoin de troupes en Syrie, il ordonna que chacun d'eux fournirait une légion. Pompée redemanda alors à César, l'une de celles qu'il lui avait prêtées autrefois, en sorte que ce fut effectivement le dernier qui fournit les deux légions. Il répara aisément ce vide par des levées dans la Gaule et dans la Germanie, et à l'aide des

sommes immenses dont il pouvait disposer, il doubla peut-être encore ses forces, en doublant la paye de ses soldats. Fort de ces ressources, il écrivit au sénat, demandant que le peuple fût consulté sur la révocation des bienfaits qu'il tenait de lui, ou, s'il devait en être privé, que le même sort fût partagé par les autres gouverneurs de province. Il se promettait de cette démarche, de rester proconsul dans les Gaules, ou de pouvoir se plaindre avec quelque apparence de justice, et d'en tirer raison par la force. Le sénat ayant pris connaissance de sa lettre, le consul C. Marcellus, cousin-germain du consul de même nom, de l'année précédente, mit aux opinions, si César serait maintenu dans son gouvernement, son temps étant expiré; et, presqu'à l'unanimité, il fut décidé que cette prorogation était contraire aux lois. Il demanda ensuite si c'était l'intention du sénat de priver Pompée de ses gouvernements, pour le temps qu'il avait encore à en jouir, et déjà l'on décidait que c'était une injustice, lorsque Curion demanda à son tour s'il était expédient à la république que Pompée demeurât en armes, lorsque César aurait désarmé. Cette considération nouvelle donna lieu à un nouveau décret, et à la majorité de trois cent soixante et dix voix contre vingt-deux, il fut décidé que les deux concurrents désarmeraient à la fois. *Soyez donc les esclaves de César!* s'écria le consul furieux; et il sortit du sénat. Le décret au reste n'eut pas de suite; et, sur le bruit qui courait que César passait les Alpes, Marcellus fit arrêter que les deux légions qu'on lui avait retirées, seraient données à Pompée, pour la défense de l'Italie. Cette partialité révolta César, et peut-

être l'inculpation du consul lui fit-elle naître l'idée de la réaliser.

En effet, il passa les Alpes, mais seul d'abord, et il se rendit à Ravenne, dernière ville de son gouvernement de la Cisalpine; de là il suivait plus commodément les diverses intrigues de la capitale. Il négociait encore, faisait de nouvelles propositions, et restreignait ses demandes à la conservation de ses gouvernements de la Cisalpine et de l'Illyrie, jusqu'au temps où il serait promu de nouveau au consulat. Cicéron opina pour la conservation de l'Illyrie, avec une seule légion: il amena même Pompée à ce tempérament. Mais l'austérité déplacée de Caton, et la haine aveugle des nouveaux consuls, L. Corn. Lentulus et C. Cl. Marcellus, frère de Marcus, élus tous deux par le crédit de Pompée, et en dépit de la brigue de César, firent échouer cette mesure qui eût pu sauver la république. A peine étaient-ils entrés en fonction, qu'ils convoquèrent le sénat pour délibérer sur la démission à exiger de César, et sur un décret tendant à ce qu'il fût déclaré rebelle, s'il ne désarmait à un jour fixé : sentiment qui était d'opinion générale, et pour ainsi dire convenu, pourvu que Pompée désarmât aussi de son côté. Mais le premier point obtenu, ils ne firent point délibérer sur Pompée. Marc Antoine, lieutenant de César et tribun du peuple alors, protesta contre cette mauvaise foi et contre le décret qui en était résulté, en sorte que l'on ne put passer outre : mais les consuls ayant fait approcher des troupes, expulsèrent avec violence les tribuns opposants, qui se réfugièrent auprès de César; et alors fut porté le fatal décret qui devait changer la forme de

l'état, *que les consuls de l'année, et les proconsuls en charge,* Pompée *et* Cicéron, *veilleraient à la sûreté publique.*

Instruit de cette résolution, César prit aussi son parti. Il n'avait près de lui qu'une seule légion, et ce peu de forces contribuait à la sécurité de ses adversaires. Mais en tout temps il avait su compenser tous les avantages de ses ennemis par celui de la célérité à prévenir leurs desseins. Sans perdre un moment il rassemble sa légion, harangue ses soldats, irrite leur ressentiment par le tableau des injustices qu'on lui fait éprouver, et par le spectacle de la majesté du peuple violée en la personne de ses tribuns. Il les excite à en tirer vengeance, et il les entend avec joie répondre à son appel.

Aussitôt il détache avec quelques troupes, un officier affidé, qui marchant sur Ariminum (*Rimini*), la première ville d'Italie au delà des limites de la Cisalpine, y entre à l'improviste, et, sans affecter de s'en rendre maître, s'y établit de manière à y demeurer le plus fort. César avec le reste de sa légion le suit de près, franchit, non sans quelque émotion, le petit fleuve du Rubicon qui séparait l'Italie de la Cisalpine, et se constitue ainsi en guerre ouverte avec les consuls. Mais à l'effet de prévenir la défaveur qu'une couleur de rébellion pouvait donner à son parti, il affecta les plus grands égards pour les tribuns qui s'étaient rendus près de lui, et qui, comme représentants du peuple, paraissaient faire de la cause de César la cause même de la république. Ce premier pas fait, il rappelle ses légions de la Gaule, et, comptant sur l'effet de la sur-

prise, il ne laissa pas de marcher toujours en avant avec le peu de troupes qu'il avait sous la main.

D'Ariminum, il se porta successivement à Aretium (*Arezzo*), Pisaure (*Pesaro*), Fanum (*Fano*), Ancône, Auximum (*Osimo*), et Asculum (*Ascoli*). La terreur était partout : les garnisons faibles, intimidées ou séduites, fuyaient, se rendaient ou se livraient même à lui, et pendant ce temps ses renforts arrivaient. Il en profita pour assiéger Corfinium, où commandait L. Domitius OEnobarbus, désigné par le sénat pour lui succéder dans la Transalpine. L'issue de ce siége eut quelque chose de romanesque. La garnison livra son chef. Celui-ci, pour ne pas dépendre de son rival, s'était empoisonné. César, qui l'ignorait, lui ayant accordé non-seulement la vie, mais la liberté même de retourner auprès de Pompée, faisait naître dans son cœur des regrets bien amers, lorsque l'esclave qu'il avait chargé du soin de préparer le poison, vint le rendre à la vie, en lui confessant qu'il n'avait pu se résoudre à suivre ponctuellement ses ordres, et que le breuvage qu'il lui avait administré n'était qu'une potion soporative.

Des succès si rapides, d'un côté, et la difficulté des levées, de l'autre, déterminèrent Pompée à quitter précipitamment la capitale. Il se retira d'abord à Capoue, puis à Brindes, d'où, à l'aide des vaisseaux de la république, il fit passer son armée en Macédoine, se flattant d'y établir avec succès le théâtre de la guerre. Vaine espérance, qui compensait à ses yeux la perte du trésor public de Rome et de l'Italie entière, qui, en moins de deux mois, étaient tombés sous la main de César.

Toujours habile à profiter des moments, César fit aussitôt passer en Sicile et en Sardaigne, des forces suffisantes pour en expulser les partisans de Pompée, et assurer les subsistances de la capitale. Il aurait voulu suivre Pompée jusqu'en Grèce, mais il ne disposait point encore d'un assez grand nombre de vaisseaux; et, en attendant qu'il pût se former une marine, il tourna ses soins du côté de l'occident (1). Pour en être maître, il n'avait plus que l'Espagne à conquérir. Afranius et Petreius, deux lieutenants de Pompée, d'une réputation connue, y commandaient pour lui. César résolut de conduire lui-même cette expédition. Il regagna les Alpes; mais à peine les eut-il descendues, qu'il fut étonné de rencontrer des ennemis auxquels il ne s'attendait pas : c'étaient les Marseillais, qui avaient arrêté de lui fermer leurs portes.

Il manda leurs magistrats, qui répondirent à ses instances, qu'amis constants de la république, mais inhabiles à prononcer entre Pompée et lui, tous deux également bienfaiteurs de leur ville, ils seraient à l'un et à l'autre tant qu'ils les verraient unis entre eux; et qu'au contraire, ils les excluraient l'un et l'autre aussi long-temps qu'ils seraient divisés. C'était une fausseté, et César ne tarda pas à être instruit que Domitius, le même qu'il avait rendu à la liberté à Corfinium, immolant la reconnaissance à ce qu'il croyait apparemment un devoir, avait déterminé les Marseillais, auxquels il avait conduit des renforts, à le nommer leur chef, et à se déclarer contre César. Pour venger cet affront, César mit le siége devant la ville, et en confia

(1) Cés., *de Bell. civ.*, l. I et II.

la conduite à Trébonius, son lieutenant, pendant qu'avec le reste de ses troupes il se rendait en Espagne. Sur toutes choses, il lui recommanda d'éviter un assaut, dont les suites pouvaient devenir funestes à une ville que, pour divers motifs, il voulait ménager. Avec ces ménagements, il fallut du temps à Trébonius pour obliger les habitants, puissamment aidés de leurs richesses, de leurs talents et de leur courage, à venir à composition; mais deux combats sur mer, où douze galères, que César venait de faire construire à Arles, eurent l'avantage sur les vaisseaux de la ville, déterminèrent enfin les Marseillais à entrer en négociation. Ils supplièrent Trébonius d'attendre les ordres de César, sur les conditions auxquelles ils remettraient leur place. Trébonius crut remplir le vœu de ses instructions en accédant à cette demande, et de part et d'autre les hostilités cessèrent. Mais, pendant que les Romains se reposaient avec confiance sur la trêve et sur les apparences pacifiques des assiégés, ceux-ci, abusant de la bonne foi et de la modération du chef, font une sortie inattendue, et brûlent et détruisent les machines de guerre dont ils avaient eu le plus à souffrir. Il fallut que Trébonius recommençât péniblement un nouveau siége. A force d'art, de patience et de travaux, il réduisit encore les assiégés à faire des propositions; mais, plus avisé cette fois, il se mit en possession de la ville. Aussi indulgent d'ailleurs qu'il s'était montré d'abord, il laissa à César à prononcer sur le sort des habitants à son retour. Domitius, avant son entrée, avait eu le bonheur de fuir sur un vaisseau, en trom-

pant la vigilance de D. Brutus, qui bloquait le port; il rejoignit Pompée à Pharsale, et y périt.

César ne tarda point à reparaître, victorieux du parti qui tenait en Espagne pour Pompée. Malgré de grands talents et du concert entre eux, Afranius et Petreius avaient été contraints, dans un intervalle de quarante jours, à mettre bas les armes dans l'Espagne citérieure, et s'étaient vus réduits à cette extrémité, plus encore par la tactique habile de leur adversaire que par son épée. L'admiration que fit naître cette campagne savante, ajoutée aux autres titres de César à la gloire, lui amena sans combat le reste des légions de Pompée au delà de l'Èbre; il repassa avec celles-ci dans les Gaules, où il devait les licencier sur les bords du Var; et ce fut avec cet appareil triomphant qu'il fit son entrée à Marseille. Il avait à punir en elle l'accueil fait à un ennemi, sa résistance et sa trahison; mais, toujours désarmé par le succès, César pardonna aux habitants : il les dépouilla d'ailleurs d'une partie de leurs richesses et de tous leurs moyens de défense.

De Marseille il retourna à Rome; et là, autant par amour du pouvoir, que pour en imposer plus facilement au vulgaire, par les enseignes légitimes de la puissance, il se fit revêtir de l'autorité consulaire : politique habile que n'eurent point ses ennemis, et dont César ne tarda pas à recueillir le fruit en plus d'une occasion, où il lui suffit de ce titre imposant pour prévenir ou pour comprimer plus d'une résistance. Il est hors de notre sujet de le suivre dans une expédition qui n'a plus de rapport avec la Gaule; mais il n'est peut-être pas superflu de remarquer comme époque

chronologique assez naturellement liée à l'histoire de celle-ci, que ce fut dans la campagne qui succéda à la réduction entière de la Gaule, par la prise de Marseille, que se livra cette fameuse bataille de Pharsale, suivie de près de la mort de Pompée, et qui donna l'empire du monde à son rival.

César, en s'éloignant de la Gaule, avait pourvu aux moyens de s'assurer de sa fidélité. La fleur de sa noblesse et de ses braves faisait la force de ses armées, et avec l'art de les associer à ses travaux, il avait fait évanouir tout soupçon qu'ils pussent n'être que des otages. Victorieux de tous ses ennemis, il paya les services des Gaulois par toutes les faveurs qui purent se concilier avec la domination. Il s'étudia à rendre leur joug léger, et l'imposition modique qu'il établit sur eux pour l'entretien de huit légions commises à la garde du pays, fut loin d'atteindre aux sommes immenses prodiguées et perdues par eux, dans leurs dissensions domestiques.

A la mort de César, qui eut lieu cinq mois seulement après la vaine pompe de ses triomphes sur les trois parties du monde, Munatius Plancus était gouverneur de la Gaule Transalpine, où il fonda la ville de Lyon, et Décimus Brutus l'était de la Cisalpine (1). Tous deux, lieutenants de César, tenaient de lui leurs gouvernements, et le dernier surtout, admis à son intime confiance, et qu'il avait institué son héritier à défaut d'Octave, semblait devoir lui être attaché par tous les liens de la reconnaissance; cependant il avait été l'un des plus ardents promoteurs de la conspiration

(1) Appien., l. III. — Vell. Patérc., l. II, c. 34. — Plut. *in Cæs.*

trâmée contre lui par M. Brutus et par Cassius. Antoine, dont le consulat expirait, et dont l'ambition se trouva éveillée et favorisée par les circonstances, convoita le gouvernement de Décimus, comme singulièrement propre à établir son autorité dans la capitale, à raison de la proximité où il s'en trouvait : mais parce que le sénat, qui pénétrait ses vues, y mettait obstacle, il eut recours au peuple, auquel il remontra l'indécence de laisser un témoignage de la munificence de César entre les mains du moins excusable de ses meurtriers; et, fort du plébiscite qu'il en obtint, il marcha aussitôt contre Décimus, qu'il tint assiégé dans Modène. Le sénat qui, après une espèce de réconciliation entre les amis et les ennemis de César, avait ratifié la distribution des gouvernements entre eux, voyant son autorité méprisée par la démarche d'Antoine, le déclara ennemi de la patrie, sur la proposition de Cicéron, qui publia alors ses éloquentes et funestes *Philippiques*. Les deux consuls Hirtius et Pansa furent envoyés contre lui, ainsi que les troupes qu'avait levées de son côté Octave, fils adoptif de César et petit-fils de sa sœur, lequel, malgré son extrême jeunesse, jetait et disposait avec habileté les fondements de sa grandeur future. Antoine fut défait près de Modène; mais les deux consuls y payèrent leur succès de leur vie. Le sénat, toujours méfiant, enleva alors à Octave le commandement de l'armée, qui semblait lui être dévolu par la mort des deux autres généraux, et chargea Décimus, devenu libre, de poursuivre Antoine dans les Alpes. Celui-ci, qui n'avait de refuge que les Gaules, fit pressentir Plancus qui y commandait trois légions,

et Lépide, l'un des amis et des plus chauds partisans de César, nommé au gouvernement de l'Espagne, mais qui se trouvait encore dans les Gaules, où il disposait de sept légions. Tous deux hésitaient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Antoine, inspiré alors autant par son courage que par sa situation, marche droit à Lépide, pose son camp sans défense auprès du sien, entame avec lui une négociation, dans laquelle il lui représente le danger commun des amis de César, s'ils ne réunissent leurs forces; et, dans le cours des pourparlers, il lui débauche si complétement son armée, qu'elle abandonne son général et qu'elle proclame Antoine. Plancus et Pollion viennent se joindre à lui, et ce fugitif, qui peu de jours auparavant semblait à la veille de sa perte et peut-être du supplice, se voyait alors à la tête de dix-sept légions, et presque en état de donner lui-même la loi. Octave n'avait pas attendu ce moment pour lui proposer une réunion dont le motif était de venger César. Le talent qu'il avait eu, à l'aide de sa petite armée et du crédit de Cicéron, de se faire nommer consul à dix-huit ans, en remplacement de Pansa, et de disposer à ce titre des forces de la république, le mettait au moins en égalité de pouvoir avec Antoine. Tous deux trouvaient de l'avantage à se réunir; mais, dans la défiance où ils ne pouvaient manquer d'être l'un à l'égard de l'autre, après les différends qui les avaient divisés d'abord, ils jugèrent prudent d'admettre entre eux un tiers, qui sans leur faire ombrage par ses moyens, en eût assez néanmoins pour prévenir de mauvais desseins. Leur choix tomba sur Lépide; et c'est de cette intrigue que naquit, dans une

île du Panaro près de Modène, le second triumvirat, plus renommé encore par ses proscriptions, que par le renversement absolu du gouvernement de la république, et l'envahissement des provinces de l'empire, que se partagèrent entre eux ces trois ambitieux.

Les Gaules échurent à Antoine; mais après la bataille de Philippes, où Brutus et Cassius, les derniers tenants de la république, eurent été défaits par Octave et Antoine, ce dernier s'étant jeté sur les provinces d'Orient, son éloignement donna lieu à Octave de s'emparer des Gaules, pour n'en être plus dépossédé. A l'occasion d'une révolte de l'Aquitaine et d'une irruption des Suèves, il y fit passer M. Vipsanius Agrippa, l'un de ses plus habiles lieutenants, qui réduisit les uns et les autres, et qui embellit la Gaule de plusieurs voies romaines, qui partaient de Lyon, où il faisait sa résidence. Il le rappela au bout de deux ans, d'abord pour l'opposer à Sextus Pompée, qui, maître des îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, désolait la Méditerranée, et ensuite à Antoine, lorsqu'il se fut tout-à-fait brouillé avec lui. Ce fut Agrippa qui procura à Octave le gain de la célèbre bataille d'Actium, la plus importante peut-être de toutes celles qui aient jamais été livrées. L'éloignement de cet habile général, releva le courage des Morins (*des Flamands*), qui secondèrent une nouvelle tentative des Suèves sur la Gaule; mais ils furent également comprimés par Carinas, préfet de la Belgique, et la victoire qu'il remporta sur eux fut assez éclatante pour qu'Octave lui fît l'honneur de triompher avec lui.

L'année qui suivit cet avantage fut une année de

paix pour tout l'empire, et le temple de Janus fut une seconde fois fermé par Octave. Il l'avait été la première après la bataille d'Actium. Ce fut alors qu'il institua la garde prétorienne, composée de dix cohortes de mille hommes chacune, et qu'il reçut du sénat le surnom d'*Auguste*, titre qui passa à ses successeurs, comme celui de César à l'héritier présomptif de l'empire (1). Quelque temps après il se fit encore attribuer le pouvoir souverain, sous l'apparence modeste de l'inviolabilité tribunitienne. Décernée d'abord pour cinq ans, puis pour dix, il eut soin de se faire renouveler cette dignité à l'expiration de chacune de ces nouvelles périodes. La même année, Auguste, allant soumettre les Asturiens et les Cantabres, profita de cette circonstance pour affermir sa domination dans la Gaule même, dont le joug commença dès lors à s'appesantir. Dans les états qu'il tint à Narbonne, en cette circonstance, il augmenta le tribut imposé par César; et, à peu près dans le même temps, il ordonna un dénombrement complet de la population, qui fut désormais composée de trois ordres : des *sénateurs* ou anciens nobles, qui seuls avaient droit aux grandes dignités de leurs cités; des *curiaux*, presque exclusivement en possession des emplois municipaux, et qui étaient ainsi nommés, de ce qu'ils étaient inscrits sur le rôle des *curies*, comme possédant un emploi honnête et ayant une origine honorable; des *ingénus* enfin, ou des *possesseurs*, dénominations sous lesquelles étaient compris les habitants de la campagne et les artisans des villes, que leur

(1) Mézeray, *av. Clovis*. — *Enc. méth.*, art. *Gallia*. — *Epitom.*, lib. I, 134.

état d'ignorance et leur défaut d'éducation excluaient, quoique libres, de toute fonction politique. Il soumit les uns et les autres à la jurisprudence romaine, dont l'autorité s'est perpétuée en grande partie jusqu'à nos jours, et qui a encore servi de base à nos nouvelles institutions judiciaires.

Auguste établit aussi dans les Gaules une hiérarchie nouvelle de pouvoirs administratifs (1). Il conserva les quatre grandes divisions connues sous les noms de *Narbonnaise*, *Aquitaine*, *Celtique* et *Belgique*; mais il répartit plus également entre elles les cent peuples environ qu'elles renfermaient dans leur sein. Cette opération se fit en annexant à l'Aquitaine et à la Belgique quelques-unes des cités ou peuplades de la Celtique, qui perdit alors son nom, pour prendre celui de *Lyonnaise*. Ainsi limitées, elles formèrent quatre des vingt-six départements ou *diocèses* (2) entre lesquels

(1) *Enc. méth.*, art. *Gallia* et *Romanum imperium*

(2) Les 26 diocèses d'Auguste furent supprimés par Adrien, qui divisa tout l'empire en *onze* régions, comprenant 73 provinces. Ce furent : l'*Italie*, 2 provinces; l'*Afrique*, 3; les *Gaules*, 4; la *Bretagne*, 2; l'*Illyrie*, 17; l'*Égypte*, 4; l'*Orient*, 13; la *Thrace*, 6; le *Pont*, 8; et l'*Asie*, 11.

Constantin, après lui, subdivisant les contrées et les provinces, partagea tout l'empire en *quatre* grandes *préfectures* :

Celle des *Gaules*, renfermant 29 provinces, sous les trois *vicariats* de l'*Hispanie*, des *Gaules* et de la *Bretagne*;

Celle d'*Italie*, 29 provinces, sous le *proconsulat d'Afrique*, et les quatre *vicariats* de *Rome*, de l'*Italie septentrionale*, de l'*Afrique* et de l'*Illyrie*;

Celle d'*Illyrie*, 11 provinces, sous le *proconsulat d'Achaïe* et les deux *vicariats* de *Macédoine* et de *Dacie*;

Celle d'*Orient*, enfin, renfermant 47 provinces, sous le *proconsulat d'Asie*, le *comté d'Orient*, la *préfecture d'Égypte*, et les trois *vicariats* d'*Asie*, de *Pont* et de *Thrace*.

Auguste divisa tout l'empire, et qui étaient gouvernés, douze par des consulaires à la nomination du sénat et du peuple, et quatorze par des présidents au choix de l'empereur. Les dernières provinces ordinairement frontières, étaient munies de troupes que commandaient les agents du prince, magistrats tout à la fois de robe et d'épée, tandis que les consulaires, toujours en paix, n'avaient de décoration que la toge. Le politique empereur, dans ce partage des provinces, annonçait vouloir abandonner au sénat tout l'honneur, et ne se réserver que les travaux; mais son but, parfaitement rempli, avait été de s'attribuer effectivement tout le pouvoir. Des quatre diocèses de la Gaule, la *Narbonnaise* seule était consulaire (1).

(1) Trois cents ans après, Auguste Probus, en partageant la *Narbonnaise* en deux provinces, et la *Belgique* en trois, forma sept provinces, qui furent la *Viennaise*, la *Narbonnaise*, *l'Aquitaine*, la *Lyonnaise*, la *Belgique*, la *Germanique première* ou *supérieure*, et la *Germanique seconde* ou *inférieure*. Dioclétien en étendit le nombre jusqu'à douze, en divisant la Belgique en trois provinces, sous les noms de *première* et *seconde Belgique*, et de *grande Séquanaise*, qui comprenait l'*Helvétie*. La *Lyonnaise* en *première* et *seconde*; et en annexant à la Gaule deux provinces Alpines, les *Alpes Grées* et *Pennines*, et les *Alpes maritimes* ou *Cotties*. Enfin, par de semblables subdivisions, Constantin ou Gratien portèrent les provinces gauloises au nombre de dix-sept, ainsi qu'il suit :

ALPES.
1. ALPES GRÉES et PENNINES. Monstiers, *métrop.* Saint-Maurice, Petit et Grand Saint-Bernard, Martinach, etc.
2. ALPES MARITIMES ou COTTIES. Embrun, *métrop.* Sénez, Vence, Monaco, Mont-Genèvre, etc.

NARBONNAISE.
3. VIENNOISE. Vienne, *métrop.* Valence, Arles, Marseille, Grenoble, Genève, etc.
4. PREMIÈRE NARBONNAISE. Narbonne, *métrop.* Toulouse, Lodève, Nismes, Usez, etc.
5. SECONDE NARBONNAISE. Aix, *métrop.* Apt, Sisleron, Gap, Fréjus, Antibes, etc.

Agrippa, devenu gendre d'Auguste après la mort de Marcellus, reçut de lui, de nouveau, le gouvernement des Gaules. Dans le séjour qu'il y fit alors, ou dans le précédent, il contracta avec les Ubiens, qui avaient passé le Rhin, la première alliance que ces peuples aient faite avec les Romains (1). Leur cité vit naître Agrippine, sa petite-fille, mère de Néron; et celle-ci, dans la suite, y ayant fait passer une colonne de vété-

AQUITAINE.

6. Première Aquitaine. Bourges, *métrop.* Clermont, Mende, Albi, Limoges, etc.
7. Seconde Aquitaine. Bordeaux, *métrop.* Saintes, Poitiers, Angoulême, Périgueux, Agen, etc.
8. Troisième Aquitaine ou Novempopulanie. Auch, *métrop* Tarbes, Oléron, Bazas, Bayonne, etc.

CELTIQUE.

9. Première Lyonnaise. Lyon, *métrop.* Mâcon, Châlons, Langres, Autun, etc.
10. Seconde Lyonnaise. Rouen, *metropolit.* Lizieux, Bayeux, Avranches, Séez, Évreux, etc.
11. Troisième Lyonnaise. Tours, *metropolit.* Angers, Nantes, Vannes, Rennes, le Mans, etc.
12. Quatrième Lyonnaise. Sens, *métropolit.* Troyes, Auxerre, Meaux, Paris, Chartres, Orléans, etc.

BELGIQUE.

13. Première Belgique. Trèves, *métr.* Metz, Toul, Verdun, etc.
14. Seconde Belgique. Reims, *métr.* Soissons, Amiens, Arras, Boulogne, Cambrai, etc.
15. Grande Séquanaise. Besançon, *métropolit.* Basle, Avanche, Zurich, Nyon, etc.
16. Première Germanique ou supérieure. Mayence, *métropolit.* Worms, Spire, Strasbourg, etc.
17. Seconde Germanique ou inférieure. Cologne, *métr.* Liége, Clèves, Nimègue, Leyde, etc.

Chacune des métropoles avait une cour ou juridiction supérieure; et la métropole de la première province, parmi celles qui avaient éprouvé une subdivision, possédait un degré d'honneur de plus, sous le nom de *primatie.*

(1) Tacit., *Ann.* LXXII, 27. — Diod., l. LIV. — Strab., l. IV. — *Epitom.*, l. I, 137.

rans, la ville en prit le nom de *Colonia Agrippina*, qu'elle a retenu jusqu'à nos jours, sous celui de Cologne. Agrippa, au bout d'un an, fut remplace par Tibère, fils aîné de Livie, femme d'Auguste, et de Tibère Claude Néron, son premier mari. Bientôt l'empereur se rendit lui-même dans les Gaules, à l'occasion d'un soulèvement des Sicambres, qui avaient massacré les exacteurs romains; et pour surveiller en général les mouvements des Germains, entre le Rhin et l'Elbe, peuples qui ont droit à notre intérêt particulier, comme étant les véritables ancêtres des *Francs*. La Gaule elle-même avait besoin d'être contenue. Pillée avec impunité par un certain Licinius, affranchi de César, qu'Auguste y avait envoyé avant Agrippa, le mécontentement s'était accru du fameux dénombrement qu'il avait ordonné dans tout l'empire, et que Drusus, second fils de Livie, avait fait exécuter dans les Gaules avec la plus grande rigueur. Cette disposition avait blessé l'orgueil des Gaulois, qui se crurent assimilés par cette mesure à de vils troupeaux. La présence de l'empereur étouffa ces germes de révolte; et les principaux de la Gaule, convoqués à Lyon, y votèrent même, en l'honneur d'Auguste, un temple magnifique, auquel soixante peuples contribuèrent; et dans le même temps la flatterie lui élevait d'autres autels à Narbonne, à Béziers, à Nismes et à Bonn. Auguste marqua son séjour dans les Gaules, par l'érection de divers monuments et par la fondation de plusieurs villes auxquelles il donna son nom ou celui de son père adoptif, ainsi qu'à plusieurs autres déjà existantes (1).

(1) Telles furen[illegible] *Tricastinorum*, Saint-Paul-Trois-Châ-

Le calme qu'il rétablit dans les Gaules permit à Drusus de passer en Germanie : ce jeune prince avait planté ses étendards et élevé ses trophées sur les bords de l'Elbe, lorsqu'une chute de cheval l'enleva à ses triomphes, n'étant encore âgé que de trente ans. Drusenheim, proche Strasbourg, atteste encore son passage dans ces contrées. Tibère, son frère aîné, lui succéda dans le commandement; et, marchant toujours pied à pied, et sans rien donner au hasard, il fit la guerre avec sagesse et avec succès. Il força les Sicambres à recevoir la loi, et à se voir transplantés au delà du Rhin. Au terme de cette expédition, et la sixième année avant notre ère, Auguste, pour la troisième fois depuis son règne, ferma le temple de Janus, et l'univers respira pendant douze ans.

C'était au commencement de cette période pacifique que devait naître Jésus-Christ, le prince de la paix, mais d'une autre paix que celle que donne le monde, de celle qui réconcilie la terre avec le ciel, en procurant à l'homme dégradé par le crime, des ressources pour recouvrer son innocence. Alors seulement se réalisèrent ces fictions du paganisme, qui faisaient habiter la divinité avec les hommes, et qui la faisaient converser familièrement avec eux. De cette époque, la connaissance d'un Dieu unique, renfermée jusqu'alors

teaux; *Apta Julia*, Apt; *Forum Julii*, Fréjus; *Albaugusta*, Albi; *Augustoritum*, Limoges; *Augustæ Ausciorum*, Auch; *Aquæ Augustæ Tarbellicæ*, Dax; *Vicus Julii*, Aire; *Augustodunum*, Autun; *Juliobona*, Lillebonne; *Juliomagus*, Angers; *Cesarodunum*, Tours; *Augustobona*, Troyes; *Augusta Trevorum*, Trèves; *Cesaromagus*, Beauvais; *Augustomagus*, Senlis; *Augusto Suessionum*, Soissons; *Augusta Veromanduorum*, Saint-Quentin; *Augusta Rauracorum*, Augst, près de Basle.

dans un coin de la Syrie, se répandit avec rapidité par toute la terre, et de pauvres pêcheurs furent les instruments de cette révolution. Dénués de tous moyens naturels, mais forts d'un témoignage à l'épreuve de la mort (1), au mépris de la croyance de tous les peuples, ils proclamèrent et firent triompher une doctrine nouvelle, aussi étonnante par sa pureté que par sa perpétuité : prodige irrécusable, qui atteste la divinité du premier missionnaire ! prodige impossible, s'il n'eût été qu'un homme et qu'un apôtre d'imposture !

Tibère était alors à Rhodes, où il vivait en particulier, soit qu'une intrigue de cour l'y eût fait exiler, soit qu'il s'y fût retiré de lui-même pour s'éloigner de Julie, qu'Auguste l'avait forcé d'épouser après la mort d'Agrippa, et qu'il n'osait ni accuser, ni répudier. Auguste, éclairé enfin sur la conduite de sa fille, en fit justice lui-même par l'exil ; et peu après, à l'occasion de quelques soulèvements des Germains, il fit passer Tibère en Germanie, et se rendit lui-même dans les Gaules pour le soutenir au besoin (2). Ce prince qui, par les suggestions de l'habile et ambitieuse Livie, l'avait déjà fait son gendre, avait encore payé d'avance ses services, en l'adoptant concurremment avec le jeune Agrippa. Tibère parut justifier ce choix par les succès qu'il eut en Germanie, et par ceux qu'il obtint

(1) *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... annuntiamus vobis.* Ce que nous avons ouï de nos oreilles, vu de nos yeux, palpé de nos mains, touchant le Verbe de vie, qui était dès le commencement de toutes choses... c'est là ce que nous vous annonçons. (Joan., *Ep.* I, c. 1.)

(2) Vell. Pat., liv. II, c. 50-60. — Tac., *Ann.*, liv I, 5.

encore quelques années après en Pannonie et en Dalmatie.

Cependant Quintilius Varus, qui l'avait remplacé en Germanie, s'était laissé surprendre sur le Weser par les Germains soulevés, et conduits par Hermann ou Arminius, toujours célébré depuis comme le héros de la Germanie. Dix ans auparavant, ce prince chérusque (*Brunswickois*) avait été fait citoyen romain par Auguste, et élevé même à la dignité de chevalier. Trois légions entières furent détruites par lui. Varus et ses officiers se tuèrent eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs, et pour se soustraire aux supplices qu'ils firent effectivement subir à leurs prisonniers. Cette nouvelle accabla Auguste; il crut voir les Germains aux portes de Rome, et, pour s'opposer à des projets qu'il leur était possible peut-être de réaliser, il ordonna de nombreuses levées. Mais soit que la terreur eût glacé les courages, soit par quelque autre motif inconnu, personne ne se hâta de s'enrôler. En vain Auguste déclara-t-il infâmes une multitude de citoyens qui se refusèrent à son appel, et les priva-t-il de leurs biens; en vain en livra-t-il même plusieurs à l'exécuteur, il fut réduit à composer sa nouvelle armée de quelques vétérans en petit nombre et d'affranchis levés à la hâte et pris de toutes parts. Tibère fut mis à la tête de ces levées avec Germanicus, son neveu, fils de Drusus et d'Antonia, nièce d'Auguste, que l'empereur lui avait fait adopter après la mort des deux fils d'Agrippa. Tibère demeura trois ans dans les Gaules pour rassurer ce pays contre les invasions des Germains, et pénétra enfin en Germanie, où il s'attacha à

provoquer Arminius, sans toutefois le combattre; la gloire de le vaincre était réservée à Germanicus. Pour Tibère, envoyé en Illyrie par Auguste, il en repartit avec hâte sur l'avis que lui donna sa mère du déclin de la santé de ce prince. Il reçut son dernier soupir à Nôle, l'année du consulat de Pompée et d'Apuléius, et lui succéda à l'empire.

Les Gaules, déjà pillées sous l'administration d'Auguste, furent livrées aux derniers excès sous le gouvernement dur et insouciant de Tibère (1). Les particuliers et les villes qui avaient conservé un revenu, se virent également accablés d'impôts, de dettes et d'usures. Le mécontentement était au comble, et il ne fallait que la moindre étincelle pour allumer un incendie. Florus dans la Belgique, et Sacrovir chez les Éduens, conçurent la pensée de mettre à profit ces dispositions, pour rendre à leur pays son ancienne indépendance. Leurs émissaires, disséminés par toute la Gaule, se répandent en propos séditieux; ils représentent la pesanteur des tributs, l'immensité des dettes, l'orgueil et l'inhumanité des gouverneurs, la mésintelligence qui règne parmi les troupes depuis la mort tragique de Germanicus, l'opulence naturelle à leur pays, et la pauvreté de l'Italie, la faiblesse enfin des armées romaines, une fois qu'elles seraient privées de l'assistance qu'elles recevaient de l'étranger, et surtout de la leur propre.

Mais, pour faire réussir une pareille entreprise, ce n'était point assez de soulever les peuples, il fallait donner de l'ensemble à leurs mouvements, et c'est ce

(1) Tacit., *Ann.*, liv. III.

qui manqua en cette occasion. Les Angevins et les Tourangeaux, en se déclarant prématurément, se virent accablés par les Gaulois eux-mêmes, que dirigeaient quelques cohortes romaines. Sacrovir, en cette occasion, combattait dans les rangs des Romains la tête nue, en signe d'un plus entier dévouement, mais réellement pour être reconnu de ses compatriotes, et éloigner de lui le danger. Florus, traversé par un ennemi personnel qui divisa ses forces et qui se joignit même aux Romains contre lui, ne put opérer qu'un soulèvement partiel. Sa petite troupe, encore peu aguerrie, pénétrait dans les Ardennes, lorsqu'elle fut rencontrée par l'ennemi, et culbutée au premier choc. En vain il se déroba au désastre des siens; cerné un peu plus tard, et dans l'impossibilité de fuir, il se donna lui-même la mort. Un sort pareil attendait Sacrovir, encore qu'il fût parvenu à réunir cinquante mille combattants. Mais la majeure partie de ses levées, composée de la jeune noblesse de la Gaule, qui venait prendre des leçons de belles-lettres dans la capitale des Éduens, avait plus de confiance et d'ardeur que de science militaire, et tarda peu à céder aux efforts et à la tactique des Romains. Sacrovir, réduit à lui seul, se réfugia d'abord à Autun, puis il quitta cette ville dans la crainte d'y être pris, et il se retira, avec ses plus fidèles amis, dans un village voisin. Là, le péril devenant plus pressant, ils se tuèrent eux-mêmes, après avoir livré leur retraite aux flammes, afin de soustraire leurs corps mêmes aux outrages de leurs ennemis.

Les lieutenants de Tibère furent moins heureux du côté de la Germanie. Ils éprouvèrent même de la part

des Frisons un échec que dissimula l'empereur. Abîmé dans les voluptés de l'île de Caprée, indifférent désormais à la gloire, et livré à tous les tourments d'une âme, non plus jalouse, mais soupçonneuse, il craignait qu'un général qui rétablirait les affaires en Germanie, n'acquît assez de crédit pour lui enlever l'empire.

La dix-neuvième année de son règne, Jésus-Christ expiait en Judée, sur la croix, les crimes du genre humain, et, par une vie nouvelle dont lui seul avait pu donner les préceptes et l'exemple, il appelait tous les hommes à se faire l'application de ses souffrances. Quatre ans après, le faible Pilate, qui l'avait condamné, fut rappelé à Rome pour cause de malversation (1). Il n'y arriva qu'après la mort de l'empereur. Caligula, qui succéda à Tibère, l'envoya en exil à Vienne. Hérode Antipas, devant qui Jésus avait comparu, devait aussi trouver un lieu d'exil dans les Gaules; et Lyon lui fut assigné pour sa retraite, par le même Caligula. Long-temps auparavant, et la sixième année de l'ère vulgaire, Hérode Archélaüs, son frère aîné, fils comme lui d'Hérode-le-Grand ou l'*Infanticide*, et successeur immédiat de celui-ci au trône de Judée, avait pareillement été exilé à Vienne par Auguste.

Caïus Caligula succéda à Tibère, comme étant fils de Germanicus et de la vertueuse Agrippine, petite-fille d'Auguste. Mais ce monstre n'eut aucune des vertus de ses aïeux. Extravagant et cruel tout à la fois, et ne reconnaissant l'exercice de la puissance suprême que dans la faculté de faire le mal impunément, il

(1) Tacit., *Ann.*, liv. XV, c. 44. — Joseph., *Antiq.*, liv. XVIII.

n'est genre de folie et de cruauté auquel il ne se soit livré pendant les trois ans qu'il pesa sur le genre humain (1). Nul, sous son règne, ne fut certain de son existence; point de précautions, d'ailleurs, qui pussent mettre à l'abri des caprices d'un tyran sanguinaire, qui trouvait des motifs égaux de condamnation dans le crime et dans la vertu, dans la pauvreté et dans la richesse, dans le silence et dans l'indiscrétion, dans la modestie et dans l'ostentation; ou qui plutôt n'avait nul besoin de motifs pour dévouer à la mort quiconque était assez malheureux pour éveiller, non pas sa haine, mais seulement son attention. A peine investi de la puissance souveraine, il lui prit envie d'être conquérant et de se signaler par une expédition en Germanie. Il n'en toucha que la frontière, ne vit pas un ennemi, et sa course, tant dans les Gaules que sur la rive du Rhin, fut une pure comédie. Cependant il vint passer l'hiver à Lyon, pour se remettre de ses fatigues, et le séjour qu'il y fit fut funeste à la Gaule. Non content de continuer à l'écraser d'impôts, ces vexations ne suffisant pas encore à sa cupidité, il proscrivait les riches pour confisquer leurs biens, et s'en félicitait sans pudeur, comme d'un jeu lucratif qui lui rapportait des millions en peu d'instants. Au printemps, il fit mine de vouloir passer en Bretagne. Cette expédition fut semblable à celle de Germanie. A peine avait-on quitté le rivage, qu'il donna ordre de rentrer au port, et il retourna à Rome triompher des Germains et des Bretons. Avant de quitter la Gaule, il l'enrichit cependant d'un phare, près de Gessoriac ou Boulogne. Ce monu-

(1) Suéton., in Calig.

ment, restauré par Charlemagne, et connu sous le nom de *la Tour d'ordre*, s'écroula à l'avènement de Louis XIV au trône. Il fonda encore à Lyon des combats d'éloquence, parce qu'il avait des prétentions à s'y connaître; mais, par une bizarrerie où ressortait son caractère féroce, les orateurs vaincus devaient, ou effacer leurs compositions avec la langue, ou être battus de férule, ou plongés dans le Rhône. Chœreas, l'un des tribuns de sa garde, pour se soustraire à l'effet des suspicions du tyran sur son compte, en délivra l'empire par un assassinat.

Un imbécille succéda à un furieux. Claude, frère de Germanicus, avait été retenu jusqu'alors éloigné de tout emploi, pour raison de son inaptitude. Dans l'incertitude générale, un caprice des soldats le porta sur le trône. Né à Lyon, la Gaule n'eut pas à s'enorgueillir de lui, mais elle eut à s'en louer (1). Il épousa successivement l'infâme Messaline, qu'il envoya à la mort, et l'ambitieuse Agrippine, sa nièce, qui se défit de lui. Sous ce prince faible, l'empire ne laissa pas de recevoir du lustre des généraux qu'il mit en place, ou qui s'y trouvèrent. Vespasien, Galba, Corbulon, firent prospérer les armes romaines; le premier dans la Bretagne, et le dernier en Germanie. Ce ne fut que sous son règne que la Bretagne fut véritablement soumise. Il s'y rendit pour en recevoir l'hommage, après que ses généraux l'eurent conquise, et il la quitta pour en aller triompher à Rome.

Jusqu'à la huitième année de son règne, les rapports personnels de Claude avec la Gaule s'étaient bornés

(1) Suét., *in Claud.* — Tacit., *Ann.*, liv. XI, 23-25.

au voyage dans lequel il l'avait traversée pour se rendre dans la Bretagne. Mais à cette époque, voulant donner au pays qui l'avait vu naître un témoignage de son affection, il accorda le droit de cité romaine à la province Narbonnaise, et l'affranchit de tout tribut. Il étendit ses faveurs jusqu'à la *Gaule chevelue* (1), et à la suite d'un discours qu'il prononça dans le sénat, et qui, gravé sur deux tables de cuivre conservées à Lyon, est parvenu ainsi jusqu'à nous, il y fit rendre un décret pour admettre les nobles de la Gaule, et particulièrement les Éduens, aux places vacantes alors dans le sénat. Enfin il poursuivit l'entière destruction des Druides, déjà proscrits par Auguste et par Tibère, pour leurs odieux sacrifices. La majeure partie se réfugia dans la Bretagne. Quelques-uns échappèrent aux recherches, et perpétuèrent leur institution jusqu'au cinquième siècle.

Ce fut peu d'années après qu'Agrippine, bien différente de sa vertueuse mère, porta sur le trône, par un crime, le fils qu'elle avait eu de Domitius Œnobarbus, arrière-petit-fils de celui que nous avons vu compétiteur de César au gouvernement des Gaules : c'est ce Néron, dont le nom est devenu proverbe, pour qualifier le plus odieux tyran, et qui, adopté par Claude, et devenu son gendre, lui succéda au préjudice de Britannicus, son fils (2). Pendant quatorze ans que l'empire gémit sous la verge de fer du nouvel empereur, la Gaule partagea le sort commun; mais ce fut de son

(1) La Gaule proprement dite était appelée *Chevelue* (*Comata*), par opposition à la province romaine dite *Braccata*, des braies ou longues chausses que portaient ses habitants.

(2) Senec. *Epist.* XCI. — Xiphilin.

sein que partit le premier des coups qui devaient le renverser. Néron cependant affectionnait les Gaules et surtout la Narbonnaise. La cinquième année de son règne, il avait contribué avec libéralité à la reconstruction de la ville de Lyon, détruite par un incendie, cent ans précisément après sa fondation, et six avant celui qu'il fut accusé d'avoir allumé lui-même à Rome. Quelles que fussent au reste ses faveurs, elles ne s'étaient point étendues jusqu'à la relaxation des impôts : au contraire, ils s'étaient accrus exorbitamment et de manière à faire prévaloir le mécontentement sur la reconnaissance.

Julius Vindex, propréteur des Gaules, dont il était originaire, profita de ces dispositions pour soulever les peuples. L'autorité, devenue complice en lui de ses desseins, contribua à les favoriser. Les légions romaines, stationnées presque en totalité sur les frontières pour observer les mouvements des Germains, ne purent s'opposer à ses intrigues dans l'intérieur, où douze cents hommes seulement veillaient plutôt à la police qu'à la garde du pays. Vindex rassemble donc les chefs des divers peuples, les séduit par une vive représentation des malheurs de l'empire et des infamies du tyran, forme une armée avec leur concours, lève dès lors ouvertement l'étendard de la révolte, et cependant dépêche en Espagne vers Galba, que sa naissance, son âge et ses talents avaient investi d'une grande considération, et l'excite à se mettre à la tête d'un rassemblement, qui avait pour but de venger le genre humain. Objet des soupçons de Néron, Galba saisit avidement une ouverture où il voit sa propre conservation, et,

sans perdre de temps, il marche droit à Rome. Au seul bruit de cette nouvelle, l'alarme se répand dans le palais, la garde se dissipe, Néron délaissé prend la fuite, et le sénat abâtardi, se relevant de son abjection, le déclare ennemi de la patrie. Un simple détachement de cavalerie est envoyé pour l'arrêter. Presque réduit à lui seul, il allait tomber entre leurs mains, lorsque la terreur des supplices, venant à intimider sa pensée, lui inspira la résolution de s'arracher la vie.

Pendant son règne, Lucius Vétus, chef des légions de la Germanique supérieure (*l'Alsace*), conçut l'utile projet d'employer leur loisir à joindre la Saône et la Moselle, dont les sources sont voisines, et par ce moyen de faire communiquer les deux mers (1). Gracilis, lieutenant dans la Belgique, fit avorter cette heureuse conception. Il opposa à Vétus le défaut de son autorité en des provinces qui ne lui étaient pas spécialement soumises, et l'éclat même de cette opération, qui, tendant à captiver la bienveillance de la Gaule, pourrait éveiller les soupçons jaloux du maître. Sous un prince comme Néron, une telle considération était prépondérante, et le projet fut abandonné.

Cependant Vindex avait tenté la fidélité des légions des deux Germaniques. Leurs chefs inclinaient à le seconder; mais les soldats, comblés des dons du tyran, lui étaient dévoués. Loin de faire cause commune avec lui, Virginius Rufus, l'un de ces chefs, fut obligé de marcher pour le combattre, et alla mettre le siége devant Besançon. Vindex accourut au secours de cette place. Les deux généraux se virent et parurent

(1) Tacit., *Ann.*, liv. XIII, c. 53.

s'entendre; mais leurs soldats, par éloignement ou par malentendu, se traitèrent en ennemis, au grand désavantage de l'armée de Vindex, qui, mal informé lui-même de l'événement, et croyant ses affaires désespérées, se donna la mort. Rufus, à la nouvelle de celle de Néron, fut proclamé empereur par ses soldats; mais soit vertu, soit prudence, il les refusa. Galba ne l'en destitua pas moins, et envoya Vitellius pour le remplacer.

Galba ne répondit point aux espérances que l'on avait conçues de lui. Ce n'est point qu'il n'eût les talents nécessaires au gouvernement; mais, successeur des Césars, il lui manquait ce prestige de considération que donne la naissance, droit incontestable qui se concilie le respect et l'obéissance, indépendamment même de la conduite. Galba, sévère et avare, réprimant l'insolence du soldat, ainsi qu'eût pu le faire un prince légitime, et dédaignant de l'acheter par des libéralités qui avaient été promises, non point par lui, mais en son nom, assez injuste et assez impolitique, d'ailleurs, pour se défaire de ceux qui l'avaient traversé, et pour charger de tributs les peuples qui avaient tardé à le reconnaître, tels que les Trévirs et les Lingons, souleva bientôt tous les esprits. Chacun des généraux se crut à l'empire des droits aussi légitimes que lui, et chaque armée des prérogatives égales pour donner un chef à l'état. De là vint que, presque en même temps, Othon à Rome, et Vitellius dans les Germaniques, se virent proclamés empereurs par une soldatesque indocile, spéculant avidement sur le gain qu'elle avait à espérer d'eux, et fort peu soucieuse des maux

que l'empire avait à craindre de ces vils débauchés, qui avaient partagé toutes les orgies de Néron.

Après neuf mois de règne, Galba, massacré par les prétoriens, eut pour successeur immédiat Othon, qui les avait soulevés et qui les combla de largesses. D'autre part, les soldats de Vitellius, empressés de procurer l'empire à leur général, le devancèrent en Italie, sous la conduite de Valens et de Cécinna, ses lieutenants (1). Ils avaient à traverser la Gaule. Son soulèvement passé contre Néron, et sa soumission présente à Galba, étaient deux griefs dont ils furent bien aises de s'autoriser pour vivre à discrétion dans leur marche. Metz, malgré une réception honorable, eut le sort d'une ville prise d'assaut; quatre mille de ses habitants furent massacrés sans sujet. Les Eduens furent rançonnés et contraints de fournir des vivres sans rétribution. Vienne ne se préserva que par les plus humbles soumissions, et par une gratification de trois cents petits sesterces (*soixante francs*) à chaque soldat. Les Helvétiens enfin, qui avaient fait mine de résister, furent écrasés et soumis ensuite aux plus rigoureux traitements. Ce fut après ces glorieux exploits que les deux généraux descendirent en Italie, et gagnèrent sur les troupes d'Othon, près de Crémone, une sanglante bataille, qui coûta quarante mille hommes aux deux partis. Othon, instruit de ce désastre, refusa de tenter encore la fortune aux dépens du sang des braves qui voulaient bien mourir pour lui; il préféra se dévouer à la mort, et il se la donna, après avoir fait part à ses soldats des motifs de sa résolution, et les avoir invités

(1) Tacit., *Hist.*, liv. I et II. — Xiphilin.

à se procurer les bonnes grâces du vainqueur. Vitellius, dès lors, se rendit à Rome sans obstacle, et vint y recueillir les fruits de la victoire de ses lieutenants. Mais, étranger à tout noble sentiment, il ne fit que manifester davantage sur le trône les vices dont il était infecté, et la gloutonnerie surtout qui lui avait déjà fait une renommée, n'étant encore que simple particulier. Une conduite aussi vile, en versant sur lui le mépris public, lui préparait une destinée plus tragique encore que celle d'Othon.

Au rapport de Tacite (*Hist.*, liv. V, c. 13), c'était alors une opinion généralement répandue dans toute la Judée, que l'Orient allait prévaloir, et que de la Judée même devaient partir des hommes qui se rendraient maîtres de l'univers (1). Cette espèce d'oracle, qui a été si manifestement accompli en la personne de pauvres pêcheurs qui devaient conquérir l'univers à la doctrine de la vérité, était autrement entendu par les Romains, qui l'appliquaient à Vespasien et à Tite, et par les Juifs, qui y voyaient l'annonce infaillible d'une splendeur prochaine. Cet espoir alla si avant et enflamma tellement leur courage, qu'aigris d'ailleurs par les vexations et les mépris des Romains, ils eurent la témérité de recourir aux armes pour s'affranchir de leur joug. Néron, pour le maintenir, avait envoyé en Judée Vespasien, illustre déjà par son expédition dans la Bretagne. A la mort du tyran, Vespasien avait successivement prêté serment d'obéissance à Galba, à Othon et à Vitellius. Cependant ses qualités personnelles et les succès qu'il avait obtenus en Judée, où il

(1) Tacit., *Hist.*, liv. II et III.

s'était rendu maître de tout le pays, à l'exception de Jérusalem, le faisaient juger par ses soldats, bien plus digne d'occuper le trône que les tyrans sanguinaires qui se l'arrachaient tour à tour. Ce sentiment était si général et si prononcé parmi eux, que, lorsque Vespasien leur fit lecture de la formule du serment à prêter à Vitellius, l'armée entière demeura muette. Des prédictions vraies ou fausses, mais habilement répandues, de la grandeur future de Vespasien; et les intrigues de ses amis, qui mirent en avant des hommes sans conséquence pour le saluer empereur, commencèrent la rupture avec Vitellius. Les légions de Syrie et d'Égypte s'empressèrent de répondre aux vœux de celles de Judée. Bientôt s'y joignirent celles de Mœsie et de Dalmatie, excitées surtout par deux légions de Pannonie, qui avaient tenu pour Othon, et qui avaient été comme reléguées en ce pays après leur défaite à Bédriac, près de Crémone. Plus voisines du théâtre de la tyrannie, ces légions abandonnent subitement l'Illyrie, et, sous le commandement d'Antonius Primus, plus estimé comme militaire que comme citoyen, elles se hâtent de gagner l'Italie. Par une destinée singulière, elles réparent, dans les mêmes champs de Bédriac, la honte de la défaite que, quelques mois auparavant, une partie d'entre eux y avait subie; mais elles souillent leur victoire par mille atrocités, dans le pillage et l'incendie de Crémone, qui leur avait ouvert ses portes. Tel était le malheur de ces temps, que les chefs ne pouvaient contenir ni la cupidité, ni l'indiscipline du soldat, et qu'une armée n'obtenait guère d'avantages sur une autre, que parce qu'il se rencontrait un peu moins

d'insubordination dans ses rangs que dans ceux de l'ennemi.

Antoine, s'éloignant de ce théâtre de ruines et de carnage, ne tarda pas à porter son camp aux portes de Rome. L'indolent Vitellius, après avoir négligé le salut de l'empire et le sien propre, alors qu'il en était encore temps, flottait dans ce moment entre divers partis qu'on l'engageait à prendre. Le résultat de tant d'irrésolutions, fut son adhésion à l'abdication que lui proposa Antoine, sous la réserve de l'opulence et de la sécurité pour le reste de ses jours. Mais les Germains, qui avaient décidé et maintenu sa fortune jusqu'alors, s'opposent à ce qu'ils appellent son humiliation. Rome devient dès lors un champ de bataille. Le Capitole, où s'était retiré le frère de Vespasien, est attaqué et réduit en cendres par les Germains, qui eux-mêmes succombent ensuite sous les efforts des soldats d'Antoine. Le malheureux Vitellius, réduit à se cacher dans le palais qu'on l'avait forcé d'occuper de nouveau, est découvert par un tribun d'Antoine, et devient le jouet de la soldatesque qui, après l'avoir rassasié d'outrages et couvert de blessures, abandonna son corps aux *Gémonies* (1), comme on le pratiquait à l'égard des malfaiteurs. Il n'avait régné que huit mois depuis la mort d'Othon. L'armée victorieuse s'abandonna de nouveau à tous les excès qui l'avaient déjà deshonorée à Crémone, et cinquante mille habitants, qui avaient vu avec indifférence les efforts opposés des combattants, et qui avaient applaudi tour à tour au parti le plus

(1) Lieu où l'on déposait à Rome les corps des criminels après l'exécution.

fort, devinrent victimes de l'avarice et de la cruauté des vainqueurs. Il ne fallut pas moins que la présence de Vespasien, pour rétablir enfin l'ordre et la sécurité dans Rome. Il y entra en triomphe avec Tite, son fils, qui venait de prendre Jérusalem et de la ruiner de fond en comble.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, une partie de la Gaule était agitée de mouvements de révolte qui menaçaient de la gagner tout entière (1). Les Bataves, à l'extrémité la plus reculée de son territoire, et enfermés dans une île circonscrite par l'Océan d'une part, et de toutes les autres par le Rhin, formèrent le noyau de la rébellion. Mal assujettis aux Romains, ils ne leur payaient d'autre tribut que celui d'une jeunesse militaire, qui faisait la force de sa cavalerie. Mais, quelque léger, quelque honorable même que fût ce genre d'assujettissement, il humiliait leur orgueil. Civilis, un de leurs concitoyens, conçut le projet de profiter des circonstances pour en affranchir son pays, et pour arracher même aux Romains la Germanie et la Gaule, et s'en former peut-être un empire pour lui-même. Issu du sang des rois de son pays, la noblesse de son origine put lui inspirer ces vastes pensées; le ressentiment y joignit ses conseils. Pour récompense de vingt-cinq années de services dans les armées romaines, il s'était vu chargé de fers sur un soupçon, et envoyé à Néron. Absous depuis par Galba, il était inquiété de nouveau par Vitellius.

Ce fut dans ces entrefaites qu'Antoine, qui cherchait à susciter de toutes parts des embarras à Vitel-

(1) Tacit., *Hist.*, liv. IV et V.

lius, excita Civilis à la révolte. Celui-ci saisit avec avidité une occasion si favorable à ses desseins, et s'autorisa du nom de Vespasien, en travaillant en effet pour lui-même. Bientôt il eut soulevé les Bataves, que mécontentait alors une levée rigoureuse; il forma en même temps une ligue avec les Frisons et les Caninéfates, leurs voisins, et se procura enfin de faciles intelligences dans l'armée romaine et dans la flotte, remplies l'une et l'autre de Bataves. A la première rencontre qu'il eut avec les Romains, ceux-ci, privés tout-à-coup de ces appuis sur lesquels ils se reposaient, furent battus sans pouvoir prévenir ce malheur, et perdirent tous leurs vaisseaux. Dans un second combat, le même genre de défection procura les mêmes avantages à Civilis; mais il ne put empêcher les Romains de faire leur retraite en bon ordre sur le camp de Vétéra (*Santen, un peu au-dessous de Wesel*), poste important sur le Rhin, qu'Auguste avait fait fortifier autrefois pour tenir en bride les Germains.

Dans le même temps, un détachement de vétérans bataves, qui, par les ordres de Vitellius, se rendait en Italie, rebroussa chemin sur les avis de Civilis, lequel se vit alors à la tête d'une véritable armée. Mal assuré néanmoins encore du succès, il crut prudent et politique à la fois de faire reconnaître Vespasien à ses soldats, et il dépêcha au camp de Vétéra, pour engager les Romains qui s'y étaient réfugiés, à s'unir à lui par les mêmes serments. La fierté romaine fut choquée de cette prétention d'un barbare à lui conseiller son choix: aussi le camp répondit-il fièrement qu'il était fidèle à Vitellius, et que le transfuge batave qui osait lui faire

une proposition indécente, n'avait rien à démêler dans les affaires de Rome, mais devait s'attendre seulement à la juste peine due à sa perfidie.

Piqué de ce dédain, Civilis, avec un renfort de Germains, marcha sur Vetera, où cinq mille légionnaires, mal pourvus de vivres, défendaient un camp tracé pour deux légions. Mais en vain les diverses nations dont son armée était composée, rivalisent de courage; leurs attaques, faites sans aucun art, furent aisément repoussées par un soldat expérimenté, caché derrière ses retranchements, et Civilis fut contraint de convertir le siége en blocus.

Hordeonius Flaccus, chef alors des armées romaines dans cette contrée, se disposait à secourir Vetera: mais, âgé et valétudinaire, il ne pouvait déployer une grande activité. Le soldat lui en faisait un crime, et attribuait même à complicité les succès de Civilis. Un mécontentement sourd circulait dans toutes les tentes, et n'attendait que l'occasion pour se convertir en une insurrection déclarée. Dans ces entrefaites arrive au camp un courrier de Vespasien, qui engageait Flaccus à embrasser son parti. Pour réponse, le faible général fait lire l'invitation en public, déclare que sa correspondance à l'avenir sera remise aux porte-enseignes et communiquée aux soldats, fait charger de chaînes le courier pour l'envoyer à Vitellius, et, en retour de ces actes de complaisance, croit pouvoir s'assurer sans danger de l'un des mutins qui soufflaient le feu de la révolte, et faire un exemple sur lui. Mais celui-ci, pour se venger, ose se donner pour l'agent secret des intelligences de Flaccus avec Civilis, et se plaint que l'on

cherche à perdre un malheureux sans importance, pour effacer la trace du crime et de la trahison. La colère du soldat s'enflamme de cette réflexion, et le soulèvement croissait avec rapidité, lorsque Vocula, lieutenant d'une légion, monte sur le tribunal, saisit l'imposteur, l'envoie au supplice, et par cet acte de fermeté étouffe sur-le-champ la sédition. Il lui valut encore le commandement de l'armée, que le vœu général lui déférait, et dont l'indolent Flaccus s'empressa de se décharger sur lui. Mais de quelque inflexibilité que le nouveau commandant fît preuve chaque jour, il ne fut pas en son pouvoir de prévenir divers actes d'insubordination, qui faillirent même coûter la vie à son lieutenant, et il ne put que les punir; car, jusqu'au moment où il en fut victime lui-même, il ne démentit pas un seul instant son caractère.

Avant de s'approcher de Vétéra, Vocula crut devoir exercer d'abord des levées sans expérience, et forma un camp à Gelduba, sur le Rhin, près de Noyèse (*de Neuss*), à trente-six milles de celui de Vétéra. Civilis, instruit de la prochaine arrivée de ce secours, se disposa à en prévenir l'effet par une nouvelle attaque sur le camp qu'il tenait bloqué. Il la forma de jour sans aucune réussite; il la continua de nuit avec plus d'espérance et avec aussi peu de succès. Réduit à reprendre le blocus, il essaya de tenter la fidélité des assiégés par ses promesses, ainsi que par les nouvelles désastreuses qu'il leur faisait passer de la bataille de Bédriac et de l'incendie de Crémone, nouvelles dont l'influence se faisait déjà sentir, et dans les Gaules qui se refusaient aux levées, et dans les armées qui se divisaient, et où,

en général, le soldat tenait pour Vitellius, et l'officier pour Vespasien. Civilis ne resta pas cependant dans une nullité absolue. Il conçut le hardi projet d'attaquer à l'improviste le camp même de Gelduba; et il réussissait à l'enlever, si le hasard n'eût amené aux Romains, pendant l'action, un renfort qui n'était pas mandé, qui surprit également les deux partis, et qui, par cette raison, devait procurer l'avantage à celui qui s'en trouvait secouru.

Civilis ne retira de son expédition que quelques étendards et des captifs en petit nombre, dont il fit trophée devant les assiégés de Vétéra, pour leur persuader qu'il avait remporté une victoire éclatante. Mais l'un des prisonniers les détrompa, et paya de sa vie cette généreuse indiscrétion. Vocula ne tarda point à confirmer son rapport, et planta ses étendards à la vue du camp assiégé. Il avait ordonné d'en tracer un pour lui; mais le soldat, accoutumé à faire prévaloir ses caprices, voulut le combat et l'engagea en désordre, malgré la défense du général. Civilis y était préparé, et semblait devoir recueillir le fruit de sa prévoyance. Déjà les séditieux déclamateurs, qui avaient affecté tant de bravoure, lâchaient pied, et c'en était fait de l'armée romaine, si quelques braves, tenant ferme, n'eussent permis à ceux de Vétéra de seconder leurs efforts. Civilis, blessé dans la mêlée, tomba de cheval, et cet incident procura la victoire aux Romains; mais ils ne surent pas en profiter. Ils s'amusèrent à réparer le camp de Vétéra, que Civilis ne pouvait plus inquiéter, et ils donnèrent à celui-ci le temps de se remettre de ses blessures et de rétablir ses affaires. Il employa le

repos qu'on lui laissa à couper les convois des Romains, et il y réussit avec tant de succès, que Vocula jugea nécessaire de ne confier qu'à lui-même le soin de les protéger. Ce fut un nouveau sujet de discorde dans son armée. Les uns, par la crainte de la famine ou de la trahison, veulent l'accompagner; et les autres, précisément pour les mêmes causes, veulent le contraindre à rester. De là une double sédition. Pendant l'inaction forcée qu'elle entraîne, Civilis enlève Gelduba, et remporte encore un avantage de cavalerie. L'indiscipline du soldat s'accroît de ces revers, qu'il ne cesse d'imputer à ses chefs. Il réclame de Flaccus une gratification, dont les fonds avaient été faits par Vitellius. Celui-ci la dispense au nom de Vespasien, et la rébellion en prend de nouvelles forces. Dans sa fureur, accrue de tous les désordres de la débauche et de l'ivresse, le soldat court à la tente du vieux général, l'arrache de son lit, le massacre, et Vocula n'échappe au même sort que par la fuite. L'armée, sans chefs, en devint plus faible devant Civilis, et de nouveaux échecs y suscitèrent de nouvelles divisions. Une partie, toujours attachée à Vitellius, rétablit ses statues, quoiqu'il fût mort; l'autre rappela Vocula, et prêta serment à Vespasien.

Ce prince une fois reconnu, Civilis ne pouvait plus feindre; aussi jeta-t-il le masque de la dissimulation; et cette démarche, loin de nuire à sa cause, avança ses desseins au delà même de ses espérances. L'attachement bizarre des légionnaires pour Vitellius ou plutôt pour sa mémoire, lui donna une partie de ces mêmes soldats qui le combattaient, et qui aimèrent

mieux prêter serment à l'empire des Gaules, que de suivre les drapeaux de Vespasien ; et le reste, effrayé de son petit nombre, surtout depuis la désertion nouvelle des Trévirs et des Lingons, qui embrassèrent ouvertement le parti de Civilis, tarda peu à entrer en négociation avec ces mêmes déserteurs, et sacrifia au vil appât de l'or sa foi, ses étendards, ses chefs et sa patrie. Vocula aurait pu échapper à ces traîtres; mais, indifférent à son propre sort, il n'était touché que de la honte de son armée. Il essaya de rappeler ses soldats à l'honneur; il fit retentir à leurs oreilles la voix de la patrie, il leur développa les moyens de sécurité dont ils étaient en possession, et leur exposa, avec chaleur, et l'opprobre de leur foi violée, et leur subjection à des barbares faits pour leur obéir. Quelques-uns furent ébranlés; mais le plus grand nombre ne prenait plus conseil que de la fureur et de la cupidité. Un scélérat se trouva parmi eux pour frapper son général, et pas un seul bras ne se leva pour le défendre.

Le Trévir Classicus entre alors dans le camp avec tout l'appareil impérial. Les soldats jurent, entre ses mains, fidélité à l'empire des Gaules; les officiers supérieurs sont mis à mort, et une députation est envoyée au camp de Vétéra, pour inviter les braves qui le défendaient encore, à suivre l'exemple que leur donnait l'armée. Une injurieuse clémence était offerte à la soumission, et des supplices menaçaient la résistance. Réduits par la famine aux dernières extrémités, ces guerriers généreux ne devaient point recueillir les fruits qu'ils s'étaient promis de leur constance. Tout ce qui pouvait servir à prolonger la vie avait été con-

somme : la faim impérieuse les contraignit au sacrifice de leur honneur; et, pour obtenir du pain, ils reconnurent l'empire des Gaules. Dépouillés de leurs armes, et privés de tout bagage, on leur fit abandonner l'enceinte qu'ils avaient si glorieusement défendue, et l'on leur donna une escorte de Germains pour leur sûreté; mais, à cinq milles du camp, l'escorte elle-même fondit sur ces malheureux, et en fit un horrible carnage. Un seul lieutenant, échappé au massacre, fut mis au nombre des offrandes réservées à Véléda, fée ou prophétesse, chez les Bructères, laquelle passait pour avoir prédit ces événements. Deux autres légions furent transférées avec plus de fidélité de Novèse à Trèves, mais non sans de perpétuelles alarmes de la part des soldats, qu'effrayait le sort de ceux de Vétéra. Leurs enseignes abattues, leurs drapeaux dénués d'ornement, au milieu des étendards brillants des Gaulois, une marche silencieuse, une longue file de soldats comme pour une pompe funèbre, un chef barbare enfin, donnant l'ordre à des Romains, formaient, pour tous les peuples situés sur la route, un spectacle nouveau dont ils ne dissimulaient pas l'impression. Une seule aile de cavalerie osa en témoigner son indignation; et, après avoir massacré le meurtrier de Vocula, qui se rencontrait sur ses pas, elle se sépara courageusement de la troupe, au mépris des menaces du commandant gaulois.

Civilis, qui prêtait son appui à la ligue, mais qui prétendait bien ne travailler que pour son propre compte, accroissait ses forces de celles de ses voisins, dont il se formait des recrues après les avoir soumis.

Ce fut dans une de ses expéditions guerrières et politiques, que, se jetant avec une imposante hardiesse au milieu de la mêlée : *Tongres*, s'écria-t-il, *nous ne voulons procurer l'empire des nations ni aux Bataves, ni aux Trévires : loin de nous cette arrogance. Soyez nos alliés ; et, selon votre volonté, je suis alors ou votre chef, ou l'un de vos soldats.* A ce spectacle inattendu de témérité et de confiance, les armes tombent de toutes les mains, et d'une voix unanime il est déclaré général.

Plus rapproché du centre de la Gaule, Sabinus, qui avait la vanité de descendre de César, par la faiblesse criminelle de l'une de ses aïeules, avait aussi rompu les liens de la dépendance à Langres, et s'était fait proclamer empereur. Mais, dépourvu de la prévoyance et de la fermeté nécessaires à un chef de parti, il s'était avisé, sans préparatifs suffisants, d'attaquer les Séquanais, demeurés fidèles à leurs engagements (1). Défait par eux, il se crut perdu sans ressources ; et, au lieu de solliciter un pardon qu'il eût obtenu les armes à la main, il n'avait plus songé qu'à se faire oublier. Dans ce dessein, il se rendit chez lui, mit le feu à son habitation pour faire croire qu'il s'y était brûlé lui-même, et s'enferma dans des souterrains que lui seul connaissait, et où, par les soins d'Éponine, son épouse, qui lui donna deux enfants dans cette espèce de tombeau, il se déroba neuf ans à toutes les recherches. Soit qu'il se crût alors suffisamment effacé de la mémoire de ses ennemis, soit qu'il espérât qu'un laps de temps aussi considérable aurait amorti les anciennes impressions

(1) Plut., *Œuv. mor. de l'Amour.*

de sa révolte, il se hasarda au dehors; mais il fut reconnu et traduit devant Vespasien, qui oublia pour lui sa clémence, et qui, également insensible au supplice long et prématuré de Sabinus dans son souterrain, au généreux dévouement de la vertueuse Éponine, et à l'innocence de leurs enfants, les envoya tous à la mort. Ce règne, dit Plutarque, ne vit rien de si déplorable, ni qui fit plus d'horreur aux hommes et aux dieux.

L'échec de Sabinus refroidit parmi les Gaulois le zèle de l'indépendance. Leurs députés, convoqués par les Rémois, discutèrent s'il leur était plus opportun de conserver la paix dont ils jouissaient encore, ou de poursuivre la liberté douteuse qu'on les flattait de conquérir. Mais, en cas de révolte, quel peuple fournirait le chef qui dirigerait leurs bras? Et, en cas de succès, quelle ville recevrait l'honneur de devenir leur métropole? De là, et de beaucoup d'autres incertitudes semblables, devaient naître mille causes de jalousie, que le maintien seul de la paix pouvait prévenir. Tel fut aussi le résultat des opinions. Les Lingons seuls et les Trévirs, excités par Valentin, un de leurs orateurs, discoureur plus habile que savant général, se refusèrent au vœu commun et se livrèrent à leur fortune.

On pensait cependant, à Rome, à pourvoir aux besoins de la Gaule. Déjà Mucien, le plus ardent promoteur de la fortune de Vespasien, et qui l'avait précédé dans la capitale, y avait fait passer Cérialis, qui s'était distingué à la prise de Rome, et il se disposait à s'y transporter lui-même avec Domitien, le second fils de l'empereur. Quatre légions envoyées d'Italie traver-

saient les Alpes; deux étaient rappelées d'Espagne, et une autre de la Bretagne. Cérialis, se voyant ainsi à la tête de sept légions, renvoya comme inutiles les auxiliaires suspects de la Gaule, et, avec une activité qui lui faisait quelquefois négliger les précautions, il se hâta de marcher à la rencontre des ennemis. Heureusement pour lui, ceux-ci n'étaient pas plus prévoyants. Ils avaient laissé libres tous les passages par lesquels on pouvait venir jusqu'à eux, et ils n'opposaient aux Romains que de nouvelles levées prises chez des peuples encore mal affermis dans leur révolte, et ces légions infidèles, qu'ils avaient subornées, et qui, à l'approche de l'armée romaine, se hâtèrent de réparer, par une vertueuse désertion, le crime de la première. Mettant à profit ce premier succès, le général romain, sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, marche droit à Trèves, que défendait Valentin, le force dans un camp retranché qui couvrait la ville, le fait prisonnier, et entre dans Trèves sans éprouver de résistance. Le soldat destinait à cette malheureuse cité le sort de Crémone, et croyait en avoir de plus justes motifs. Cérialis eut assez d'empire sur les légions pour la sauver. Il fit mieux encore; il y convoqua les députés des Trévirs et des Lingons; et, après leur avoir exposé avec une franchise toute militaire le tort qu'ils s'étaient fait à eux-mêmes par leur défection et leurs vaines espérances, il essaya de leur faire sentir que le joug modéré qu'on leur imposait était aussi avantageux à leur sécurité que conforme à leurs véritables intérêts, et qu'en conséquence il était de leur sagesse de s'y soumettre sans répugnance. Un langage si modéré, alors qu'on

s'attendait à des châtiments sévères, étouffa toute semence de révolte, et détermina les vaincus à une loyale soumission.

A l'effet d'arrêter des progrès si rapides, Civilis et Classicus tentèrent Cérialis par l'appât de l'empire des Gaules pour lui-même, offrant de s'en désister en sa faveur, et de borner leurs prétentions aux limites de leur propre territoire. Le Romain méprisa un artifice qui trahissait dans l'ennemi la défiance de ses moyens; mais il eut le tort d'en concevoir une telle sécurité, qu'il négligea même de fortifier son camp. Cependant il était investi par des troupes qui arrivaient de toutes parts, et qui marchèrent avec un tel secret, qu'elles étaient dans Trèves, et que la moitié de la ville était en leur pouvoir, qu'elles n'avaient encore rencontré aucune opposition. Cérialis était au lit quand il en reçut la nouvelle, à laquelle il refusait de croire. Heureusement pour lui, il avait, dans les moments critiques, le talent de savoir prendre sur-le-champ son parti, et de s'arrêter toujours au meilleur. Presque nu, il court au pont qui séparait les deux moitiés de la ville, s'empare de ce poste à l'aide de quelques braves qu'il y laisse, et borne ainsi de ce côté les progrès de l'ennemi. De là il vole à son camp, où les Bataves avaient eu les mêmes succès que dans la ville. La moitié des légionnaires étaient en fuite; les autres, embarrassés par les tentes, manquaient d'espace pour se former: Civilis et Classicus y encourageaient leurs soldats de leurs exhortations, de leur exemple, et surtout de la perspective du pillage, auquel ils commençaient déjà à se livrer. Ce fut dans ces entrefaites qu'arriva Céria-

lis, et son premier regard tomba sur les deux légions qu'il avait reçues en grâce, et qui étaient en retraite. *Lâches*, s'écria-t-il, *où courez-vous? Entendez-vous me traiter comme vous avez fait de Flaccus et de Vocula? Avez-vous donc aussi des sujets de reproches contre moi pour me livrer à l'ennemi? Ah! si j'en ai quelques-uns à me faire, n'est-ce pas d'avoir trop imprudemment répondu de vous, et d'avoir oublié vos coupables engagements avec les Gaulois?* La honte à ces paroles arrête leurs pas, et, une autre légion secondant leurs efforts, ils soutiennent d'abord le choc de l'ennemi. Bientôt ils parviennent à l'enfoncer, ils lui ravissent enfin la victoire qui semblait lui être assurée, et, continuant à le presser sans relâche à leur tour, ils s'emparent eux-mêmes de son camp. A la nouvelle de cet avantage, Mutien jugea convenable de retenir Domitien à Lyon. Il lui représenta que le peu qui restait à faire pour la pacification de la Gaule était au-dessous de la gloire que devait ambitionner le fils d'un empereur; mais son véritable motif était l'appréhension des abus de la puissance, dans une main aussi suspecte que paraissait déjà l'être celle de Domitien.

Civilis, après sa défaite à Trèves, se retira à Vetera. Cette position lui convenait sous plus d'un rapport; elle rappelait aux Bataves leurs exploits, et aux Romains leurs désastres. Des marais connus et une inondation factice, au moyen d'une digue pratiquée par lui dans le Rhin, lui donnaient un nouvel avantage. Aussi, dans le premier combat engagé par les Romains à leur arrivée, la victoire demeura-t-elle aux Batayes. Cérialis n'était pas homme à se laisser abattre pour un re-

vers : dès le lendemain il tenta de nouveau la fortune ; mais, suivant les premières apparences, elle lui aurait été aussi défavorable que la veille, sans l'infidélité de quelques transfuges, qui, par des gués qui leur étaient connus, amenèrent deux ailes de cavalerie romaine sur les derrières de Civilis. Cet incident lui enleva la victoire ; il se retira d'ailleurs en bon ordre, et gagna sa dernière retraite, l'île des Bataves. Les défenses naturelles du lieu et les forces qu'il y réunit relevèrent assez son courage pour oser affronter encore les Romains. Sur divers points où il les attaqua les avantages furent variés, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent décisifs du côté où il combattait en personne. Cérialis, en se portant au lieu du péril, fit changer la fortune du combat. Le chef batave, reconnu dans la mêlée, devint le but de tous les traits, et, pour s'y dérober, il fut contraint de mettre pied à terre et de regagner son île à la nage. Il n'y demeura pas long-temps en repos : aussi actif que Cérialis, et épiant toutes les fautes de ce général négligent, il pensa l'enlever à quelques jours de là. Après avoir visité les quartiers de Novèse et de Bonn, que les troupes devaient occuper l'hiver suivant, Cérialis, avec son imprévoyance ordinaire, descendait le Rhin sans défiance et sans précaution, quand, au milieu de l'obscurité la plus profonde de la nuit, le camp et la flotte sont attaqués à la fois : le camp est forcé, et la trirème prétorienne est saisie. Heureusement pour Cérialis qu'il ne s'y trouvait pas en ce moment ; et cette faute grave qui aurait dû le perdre, fut ce qui le sauva. La galère, offerte à Véléda, lui fut conduite par la Lippe.

L'automne arriva ; les pluies fréquentes occasio-

nèrent des débordements qui firent un vaste marais du théâtre de la guerre. La trêve forcée qui s'ensuivit donna lieu aux négociations. Les agents de Cérialis promettaient amnistie à Civilis et paix honorable aux Bataves. Ceux-ci commençaient à se demander pour quelle cause on combattait. Était-ce pour Vespasien? Vespasien était empereur. Pour la liberté? Mais honorablement distingués de tous les sujets de l'empire, les Bataves ne payaient d'autre tribut que celui de leur valeur, dignement appréciée et employée par les Romains. C'était donc au ressentiment seul de Civilis qu'étaient sacrifiés la tranquillité, les biens, la vie de ses concitoyens, et sans espoir encore de le satisfaire, puisqu'il n'y avait aucune parité entre les forces bornées des Bataves et la puissance colossale de l'empire.

Civilis, comprenant de quelle importance il était pour lui que ces réflexions n'agitassent pas trop longtemps les esprits, se hâta d'en prévenir les suites en demandant une entrevue au général romain. Elle eut lieu sur un pont du Wahal, dont l'arche mitoyenne avait été coupée. Civilis exposa qu'une juste défiance contre Vitellius lui avait mis les armes à la main; qu'il avait fait dans sa patrie pour Vespasien, ce que d'autres gouverneurs avaient fait pour lui en d'autres lieux; que les soupçons injurieux dont il avait été l'objet, avaient perpétué ses armements; et que, dans le cours de ses succès, une armée romaine, tombée entre ses mains, avait dû la vie à sa générosité. Cérialis ne s'amusa point à réfuter ce qu'il pouvait y avoir d'inexact dans le discours de Civilis; mais, profitant de la disposition générale des esprits à la paix, il déclara en

peu de mots, que, puisque les Bataves revenaient de bonne foi, Rome, en considération de leurs anciens services, leur rendait aussi son ancienne amitié. Civilis n'éprouva d'autre disgrâce que de vivre désormais sans emploi, et il rentra dans l'obscurité d'où l'avait fait sortir une guerre qui ne produisit que des désastres.

A la nomination près d'Agricola, beau-père de l'historien Tacite, au gouvernement de l'Aquitaine, où, durant trois ans, il porta l'intégrité et l'aménité de son caractère, les Gaules, sous le règne de Vespasien et de ses deux fils, Tite et Domitien, n'offrent plus aucun événement remarquable. Il faut en dire presqu'autant de ceux des cinq empereurs qui suivent, et qui sont connus dans l'histoire sous l'heureuse dénomination des *cinq bons empereurs.* Cocceius Nerva, vieillard vénérable qu'on avait jugé capable de cicatriser les plaies de l'empire, et qui répondit à l'espérance générale, autant du moins que le lui put permettre son âge avancé; Ulpius Trajan, né à Séville, son fils adoptif et son coadjuteur, le plus illustre des cinq, et pour l'étendue de ses conquêtes qui portèrent la domination romaine au delà du Danube et de l'Euphrate, c'est-à-dire, à son plus haut degré d'élévation, et pour la noblesse de son caractère, quoiqu'il ne fût pas sans quelques taches; Adrien, moins estimable que Trajan, cousin de celui-ci et son fils adoptif; le vertueux Antonin, dit le Pieux, le plus irréprochable de tous, originaire de Nîmes, et adopté par Adrien, comme lui-même adopta Marc-Aurèle le philosophe, dont il fit son gendre (1). Les siècles fortunés sont in-

(1) Xiphilin., Eutrop.

grats pour l'histoire, qui vit pour ainsi dire de révolutions; et la Gaule, en partageant la félicité commune, aurait vu ses annales se borner à détailler les soins de ces différents princes pour l'embellir des monuments divers, si les destinées de la religion chrétienne qui s'y était introduite, et qui devait y avoir ses exemples et ses martyrs, n'eussent interdit aux chrétiens qui l'habitaient les jouissances d'un siècle de bonheur, que ces maîtres du monde, cruels pour eux seuls, procurèrent au reste de la terre.

Nîmes, déjà riche d'une basilique superbe, élevée à l'honneur des césars Caïus et Lucius, fils d'Agrippa et petit-fils d'Auguste, édifice connu encore aujourd'hui sous le nom de la *Maison carrée*, et que, jusqu'à nos jours, on avait cru un monument (1) de la reconnaissance d'Adrien envers Plotine, femme de Trajan, qui avait contribué à son adoption, doit à ce prince le pont du Gard, sur le Gardon, à trois lieues au nord de la même ville. C'est un aqueduc fameux, composé de trois étages d'arcades, et destiné à conduire à Nîmes les eaux de la fontaine d'Eure, élevée de cent soixante pieds au-dessus de la vallée où coule la rivière. Antonin n'eut pas une moindre sollicitude pour la Gaule; mais ses travaux, plus recommandables par leur utilité que par leur magnificence, ne se présentent point à la postérité avec ces caractères de solidité et de gran-

(1) Ce n'est qu'en 1759 que cette découverte a été faite par l'antiquaire Séguier, et qu'à l'aide des trous qu'ont laissés sur la frise et sur l'architrave les clous qui retenaient les lettres indicatives de l'objet du monument, il a reconnu qu'on y avait attaché l'inscription suivante : C. CÆSARI AUGUSTI. F. COS. L. CÆSARI, AUGUSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBUS JUVENTUTIS.

deur qui les rendent durables, et qui appellent l'admiration. La restauration de Narbonne, qui venait d'être détruite par un incendie, des quartiers d'hiver pour les troupes, des forts pour protéger les frontières, des ponts et des voies publiques pour l'utilité et la commodité générales, attestent plus la sagesse que l'éclat de son administration. On a conclu de la nature de ces ouvrages que l'*itinéraire*, qui porte le nom de cet empereur, avait été composé par ses ordres; mais cette espèce de livre de poste de l'empire romain, devenu d'une grande utilité aux géographes, a eu pour rédacteur un autre Antonin que ce prince, sans qu'on sache d'ailleurs quel il fut.

La religion chrétienne, forte de la pureté de sa morale, du zèle et des vertus de ses ministres, s'avançait alors avec sérénité à travers les persécutions du paganisme et les angoisses de la pauvreté. Depuis un siècle elle avait arboré l'étendard de la croix, et fixé son siége principal dans la capitale même de l'empire; et, de là, des hommes, qui tenaient leur doctrine des apôtres ou de leurs disciples immédiats, la répandaient par toute la terre. Dès cette époque, on lui trouve une hiérarchie bien ordonnée; des évêques dans les métropoles, des prêtres dans les principales villes et dans les campagnes, des diacres pour recueillir et distribuer les dons des fidèles, et des diaconesses chargées auprès des femmes des fonctions que les hommes ne pouvaient remplir. Ainsi s'établissaient naturellement dans l'état ecclésiastique, les degrés d'honneur et de juridiction que les Romains avaient établis dans l'ordre civil.

Il était difficile que les nombreuses relations de la

Gaule avec le siége de l'empire, ne la fissent participer de bonne heure à la connaissance du christianisme. La preuve pourrait s'en tirer des prétentions de plusieurs églises qui font remonter leur fondation aux envoyés de S. Pierre, ou de ses premiers successeurs; mais le défaut de monuments authentiques interdit les détails à cet égard, et force d'entrer en matière sur cette révolution dans le culte, par un fait plus avéré, mais aussi plus rapproché, qui nous a été conservé par Eusèbe, et qui, d'ailleurs, suppose déjà une certaine durée à la prédication de l'évangile dans les Gaules : c'est la persécution suscitée aux églises de Lyon et de Vienne, sous le règne de Marc-Aurèle; car, à l'exception de Nerva et d'Antonin, il fut de la destinée des meilleurs empereurs de persécuter les chrétiens (1).

Quarante-huit d'entre eux furent donnés en spectacle à l'amphithéâtre de Lyon, et soumis tour à tour aux supplices des chevalets, des plombs, des chaises de fer ardentes et des lacérations par les bêtes féroces. Potin, évêque de cette ville, vieillard nonagénaire, et déjà succombant sous le poids de ses années, périt le premier dans les prisons, de la suite des mauvais traitements qu'il éprouva de la populace, après son interrogatoire. Attale et Blandine furent après lui ceux sur lesquels la fureur populaire s'acharna davantage. Le premier l'avait déjà fatigué long-temps par sa constance; mais il était citoyen romain, et, à ce titre, on n'avait pas osé se porter contre lui aux dernières extrémités avant d'avoir consulté l'empereur. La réponse de

(1) Eusèb, liv. V. — Fleury, Hist. ecclés., liv. IV.

Marc-Aurèle fut que tous ceux qui confesseraient la foi de J.-C. devaient mourir; mais qu'on eût à épargner ceux qui se rétracteraient. Telle était la modération dont un empereur auquel son caractère et ses écrits ont fait une réputation de sagesse, croyait encore pouvoir se faire un mérite auprès des chrétiens. Attale fut donc dévoué à la mort; mais, au lieu d'être simplement décapité comme les autres citoyens romains, on fit une exception pour lui, et il fut produit en spectacle sur une chaise de fer rougie au feu. Au milieu des douleurs de son supplice, et lorsque l'odeur importune de ses chairs consumées remplissait l'amphithéâtre: *Peuple, s'écria-t-il, ce n'est point à nous qu'il faut imputer le crime de manger des hommes, et c'est bien plutôt à vous qu'on peut reprocher justement de les faire rôtir.* Pour Blandine, c'était une pauvre esclave qu'on avait déjà infructueusement soumise à divers genres de tortures. De nouveaux raffinements de cruauté exercés sur elle ne purent rassasier la fureur d'un peuple fanatique, accoutumé d'ailleurs à des spectacles de sang. Il fut effrayé de sa constance et n'en fut pas touché. Il est hors du plan de cet ouvrage d'entrer en de plus grands détails sur cette sanglante tragédie; ils sont du ressort de l'histoire ecclésiastique. On les trouve dans une lettre touchante que les fidèles des deux églises persécutées adressèrent à leurs frères d'Asie et de Phrygie, et qu'Eusèbe a consignée dans le cinquième livre de son histoire.

La succession naturelle de Commode, fils de Marc-Aurèle, à la domination de son père, fut le terme de ces adoptions réfléchies qui firent pendant un siècle le

bonheur et la gloire de l'empire. Commode renouvela les scènes de débauche et de cruauté qu'avait données la majeure partie des césars; et le siècle qui s'ouvrit à sa mort, fut celui de l'anarchie la plus complète, par suite de la prétention des prétoriens à Rome, et des légions dans les provinces, à nommer les empereurs (1). Le caprice, l'argent, l'intrigue, firent et défirent dès lors les princes: la vertu fut rarement un titre pour parvenir au trône, et souvent elle en fut un pour en descendre. Mais la plus grande calamité était dans cette foule de compétiteurs que les choix divers des légions armaient les uns contre les autres, et qui divisaient semblablement les différentes parties de l'empire. La victoire seule déclarait le légitime empereur, et les vaincus avaient toujours été des tyrans. De Commode à Constantin, et dans le seul intervalle d'un siècle, on ne compta pas moins de vingt-quatre empereurs successifs; et, au temps de Gallien, il y en eut jusqu'à trente à la fois.

Après Commode, le sénat et les prétoriens s'accordèrent à offrir le trône à Pertinax, qui en était digne par ses vertus. Mais le ton de réforme où il montait toute l'aministration, déplut bientôt à des soldats accoutumés à vivre dans la licence, et ils s'en défirent avant le troisième mois de sa domination (2). Quatre compétiteurs se trouvèrent sur les rangs, pour lui succéder; Julianus à Rome, Albinus dans les Gaules, Niger en Syrie, et Septime Sévère en Illyrie. Le dernier dans le cours de trois ans, vint à bout de détruire tous ses rivaux. La Gaule fut le théâtre de ses combats

(1) Xiphilin, Eutrope, Hérodien.

(2) Hérodien.

avec Albinus, dont la défaite eut lieu près de Lyon. Cette ville fut saccagée et brûlée par le vainqueur, cent trente-neuf ans après le premier incendie dont Néron avait réparé les ravages. Une expédition contre les Parthes entraina Sévère loin des Gaules. Il y revint au bout de trois ans, embellit Narbonne et ses environs, et alla mourir à York dans la Bretagne. Il venait d'y achever une nouvelle muraille, bâtie soixante et quinze milles plus au nord que celle qu'avait déjà fait construire Adrien pour séparer les conquêtes romaines de la Calédonie non soumise, et prévenir les incursions de ses habitants.

La persécution qu'éprouvèrent les Chrétiens sous le règne de Sévère, étendit ses ravages dans les Gaules, et priva encore l'église de Lyon de son chef, ainsi qu'il était arrivé au temps de Marc-Aurèle. Celui-ci était Irénée, aussi célèbre par ses écrits que par ses vertus; il avait été disciple de S. Polycarpe, qui l'avait été lui-même de l'évangéliste S. Jean.

S'il entrait dans les desseins de Sévère que ses deux fils Caracalla et Géta régnassent ensemble après lui, ce fut une mauvaise politique pour les retenir dans l'union. Caracalla, l'aîné des deux frères, y mit ordre par un crime. Son règne rappela ceux de Tibère et de Néron (1). Portant la désolation autour de lui, un séjour de quatre mois qu'il fit dans la Gaule, fut une calamité pour ce pays. Il le quitta, comme son père, pour une expédition contre les Parthes, et battit en chemin les Germains au nord, et plus au midi les Allemands, cités pour la première fois, sous ce nom, dans l'histoire.

(1) Spartien.

On suppose que cette dénomination qui signifie *tout homme*, en langue du pays, leur est venue de ce que leur territoire, occupé autrefois par les Suèves qui en furent chassés par les Romains, aurait été habité depuis par de nouveaux colons venus de toutes parts.

Les cruautés de Caracalla alarmaient la sécurité de tous ceux qui l'approchaient. Macrin, préfet du prétoire, qu'un oracle appelait à lui succéder suivant une croyance vulgaire, se crut obligé, plus qu'un autre, de prévenir les mauvais desseins de l'empereur contre lui, et le fit assassiner près de Carres en Mésopotamie. Ce crime fut tenu assez secret pour que les soldats lui déférassent le souverain pouvoir. Il y associa son fils Diadumène. Mais un revers contre les Parthes lui ayant aliéné l'armée, elle fit choix d'un autre empereur. Il tomba sur Avitus, petit-neveu de Sévère, et surnommé *Héliogabale*, parce qu'il était prêtre du soleil en Syrie: sous ses auspices plutôt que sous son commandement, car il n'avait que seize ans, ils marchèrent contre Macrin qui fut défait et qui périt avec son fils. Digne de Caracalla, dont il passait pour être fils, Héliogabale enchérit sur les abominations de ce monstre. Il essaya d'y mettre le comble par le meurtre d'Alexandre, son cousin-germain, qu'il se repentait d'avoir adopté. Ce dernier excès révolta les troupes, qui le massacrèrent avec sa mère, et qui proclamèrent Alexandre. La vertu monta avec lui sur le trône; mais, pour ces siècles infectés du crime, c'était un fruit intempestif dont ils ne pouvaient s'accommoder; et ces mêmes soldats, qui s'étaient défaits d'Héliogabale pour ses crimes, se défirent d'Alexandre pour ses vertus. Il fut assassiné près de

Mayence par les intrigues de Maximin, Goth d'origine, qui, parvenu des moindres degrés de la milice aux plus hautes charges de l'empire, fut porté par ce meurtre jusqu'à la dignité suprême.

Quartinus, en Orient, et les deux Gordiens, père et fils, en Afrique, furent vainement proclamés empereurs par leurs troupes ou par le sénat (1). Maximin s'en débarrassa, ou par la trahison, ou à l'aide de ses lieutenants. Moins heureux contre Papiénus et Balbinus, élus par le sénat pour les remplacer, il fut massacré par ses soldats en marchant contre ces derniers, qui périrent à leur tour de la même manière. Gordien le jeune, petit-fils par sa mère de Gordien le père, prit leur place, et s'associa par crainte l'Arabe Philippe, son préfet du prétoire, qui depuis se défit de son bienfaiteur, et qui, pour affermir le pouvoir suprême dans sa maison, déclara Philippe son fils, auguste, ainsi que lui. Le sénat et les provinces lui opposèrent, sans succès, Hostilianus, Marinus et Jotapien; mais Dèce, un de ses lieutenants, né à Bude, en Pannonie, et envoyé par lui contre les rebelles, se mit au contraire à leur tête; et, plus heureux que les autres prétendants, il parvint à faire périr le père et le fils, et à s'établir en leur place. L'année suivante, il périt lui-même avec deux de ses fils dans une bataille contre les Goths, livrée près de Nicopolis, et perdue, à ce qu'on croit, par la trahison d'un officier supérieur, nommé Gallus, qui s'en fit un degré pour arriver au trône.

Quelque court qu'ait été le règne de Dèce, il jouit dans l'histoire d'une renommée d'exécration, pour

(1) Eutrope, Zonare, Zozime.

l'une des plus sanglantes persécutions qui aient été suscitées aux chrétiens. Le calme dont, après la persécution de Sévère, avait joui la Gaule pendant près de cinquante ans, avait permis à la religion d'y étendre ses progrès; ils furent encore favorisés vers le temps même de la persécution de Dèce, par une mission fameuse du siége apostolique, que quelques-uns font remonter jusqu'au pape S. Clément, qui, au rapport de Tertullien, avait été ordonné par S. Pierre (1). Quoi qu'il en soit, Saturnin fut envoyé prêcher la foi à Toulouse, Trophyme à Arles, Paul à Narbonne, Austremoine à Clermont, Martial à Limoges, Gatien à Tours, Peregrin à Auxerre, Savinien à Sens, et Denys à Paris. La plupart scellèrent de leur sang le témoignage qu'ils rendirent aux vérités qu'ils annonçaient, et servirent d'exemple à d'autres martyrs illustres, victimes de la persécution de Dèce et de celles de Valérien et d'Aurélien.

Empressé de goûter les charmes du pouvoir et d'en jouir paisiblement, Gallus donna la pourpre à Hostilianus, fils de Dèce, et éloigna les Goths des frontières par un tribut honteux qui ne les retint pas long-temps dans leurs limites. Émilien, général de Gallus, les défit dans une sanglante bataille, et la gloire qu'il en acquit, éclipsant la dignité de son maître, le conduisit à l'empire qu'il arracha avec la vie à Gallus et à Volusien son fils. Cependant Valérien, autre général, que Gallus avait mandé à son aide, vengea l'empereur qu'il ne pouvait plus secourir, et triompha d'Émilien pour son propre compte. Ses talents militaires et sa probité le

(1) Grégoire, de Tours.

firent généralement agréer. Mais pour l'administration d'un grand empire, il est un esprit d'ordre et un don de discernement plus nécessaires encore que les qualités apportées sur le trône par Valérien, et qui parurent lui manquer absolument. Il se réserva la direction des affaires de l'Orient, et confia celles de l'Occident à Gallien, son fils, qu'il associa à son pouvoir, et auquel, à cause de sa jeunesse, il donna pour conseils et pour appuis, Posthumus, Aurélien et Probus, qui, tous trois, dans la suite, parvinrent à l'empire. Pour lui, victime peu après de la mauvaise foi de Sapor, roi de Perse, qui lui avait proposé une conférence, il y fut enlevé; et, après avoir subi pendant trois ans les plus honteuses humiliations, jusqu'à servir de marchepied au monarque persan pour monter à cheval, il fut condamné par ce prince à être écorché vif. Le voluptueux Gallien fut accusé d'avoir vu avec insouciance la disgrâce de son père; mais ce faible prince pouvait-il penser à le venger, lorsque lui-même était comme écrasé sous le poids des circonstances fâcheuses qui s'accumulaient autour de lui? Des prétentions à la souveraine puissance éclataient de toutes parts, et le nombre des prétendants qui s'élevèrent alors n'allait pas à moins de trente, qui sont connus sous le nom des *trente tyrans*. Cette époque importante dans l'histoire de Rome en est une aussi dans celle de la Gaule, qui vit alors les premières incursions de ces *Francs* qui devaient s'approprier son territoire et s'y établir incommutablement.

## § IV.

DE L'AN 260 A L'AN 420 DE J. C.

*Histoire des Gaules depuis les premières incursions des Francs dans ce pays, jusqu'à l'établissement définitif qu'ils y formèrent, sous Pharamond leur premier roi.*

Sans qu'il fût même besoin du déchirement des diverses parties de l'empire, qui se prononçaient pour tant de chefs différents, il eût suffi de ces fréquentes mutations d'empereurs que l'on a pu observer, de la dépravation morale qui y donnait lieu, des troubles, des guerres et des vexations de tout genre qui en étaient la suite, pour rendre la situation de l'empire la plus déplorable possible (1). Cependant d'autres fléaux accroissaient encore cette désolation habituelle. Le moindre de tous, parce qu'il fut passager, fut une peste générale qui, vers ce temps, moissonna en divers lieux la moitié de la population, et qui, en certains endroits, convertit en solitudes des cantons précédemment peuplés avec excès. Le plus funeste, par une raison contraire, et parce qu'il ne cessa pendant deux siècles de fatiguer l'empire qu'il devait à la fin renverser, fut une attaque générale de toutes les frontières par des essaims innombrables de barbares septentrionaux, que semblaient inviter les dissensions intestines de l'état. Pres-

(1) Zozime, Zonare, Eutrope.

que inconnus jusqu'alors, ils introduisent dans l'histoire de ces temps des noms absolument nouveaux, tels que ceux d'*Allemands*, de *Francs*, de *Bourguignons*, de *Vandales*, de *Sarmates*, de *Huns*, d'*Alains*, de *Goths*, de *Gépides*, et autres semblables. Pour l'objet qui nous occupe spécialement, les Francs seuls appellent notre attention comme étant devenus nos ancêtres par leur naturalisation dans les Gaules, après qu'ils s'en furent rendus les maîtres. L'origine de ce peuple inconnu a exercé la sagacité des savants ; entre plusieurs opinions discordantes qu'ils ont émises, la plus vraisemblable est celle qui désigne par le nom de *Francs*, non point un peuple particulier, mais la ligue ou l'association qui eut lieu vers ce temps, des peuples de la Germanie situés entre le Rhin, le Mein, le Wéser et la mer, et connus sous les noms de *Frisons*, *Saliens*, *Bructères*, *Chamaves*, *Angrivariens*, *Tenchtères*, *Sicambres*, et autres(1). Retenus jusqu'alors dans l'impuissance par leurs continuelles divisions, ils s'étaient vus la proie des Romains pendant deux siècles. Devenus plus sages par les leçons de l'expérience, et profitant d'ailleurs des circonstances qui s'offrirent à eux, ils trouvèrent dans leur union des moyens de résistance d'abord, et bientôt la force nécessaire pour reporter dans la Gaule les désastres de la guerre, et pour enlever même ce pays à leurs oppresseurs. Quant au nom de *Franc*, qui signifie originairement *libre*, et qu'ils adoptèrent comme signe du but qu'ils se proposaient d'atteindre, il est devenu encore depuis le syno-

(1) Pfeffel, *Abr. d'Hist. d'Allem*,

nyme de *bon*, de *sincère*, de *loyal* et d'*obligeant*, comme caractère distinctif de la nation.

On estime que cette ligue des Francs date d'une vingtaine d'années avant le règne de Gallien. Plongé dans la mollesse, il vit presque avec indifférence leurs incursions audacieuses dans la Gaule et jusque dans l'Espagne, aussi-bien que celles des Goths dans la Macédoine, des Sarmates dans la Pannonie et la Dacie, des Perses enfin dans la Syrie. Un péril plus prochain, à la vérité, le forçait de s'opposer de préférence à ceux qui lui disputaient non pas quelques provinces, mais son autorité même. Au nombre de ces dangereux prétendants fut ce Posthume, que son père lui avait donné pour conseil. Gaulois de naissance, chef de la cavalerie gauloise, venant tout récemment de réprimer une incursion dévastatrice des Francs dans la Gaule, et soigneux des moyens d'y prévenir le retour de cette calamité, Posthume s'y était acquis une considération qui s'accroissait chaque jour du mépris mérité qu'inspirait la conduite de Gallien. Un léger mécontentement, donné aux soldats des Gaules par celui auquel avait été confiée l'éducation du fils de l'empereur, leur suffit pour attenter à la vie du maître et de l'élève; et, dans l'ivresse du crime, ils proclamèrent Posthume empereur des Gaules. La tranquillité que Gallien fut forcé de lui laisser d'abord, lui permit d'affermir son pouvoir par de nouveaux exploits sur les Germains, ce qui lui fit prendre sur ses médailles les titres de *Germanique* et de *Restaurateur de la Gaule*. Ce ne fut qu'au bout d'un certain temps de possession que Gallien put réclamer enfin ses droits contre lui,

Posthume ne fut pas toujours heureux : réduit plusieurs fois aux dernières extrémités, il se soutint toujours par son énergie; et, après une lutte variée de succès et de revers, il força Gallien, pressé d'autre part, à l'abandonner. Mais de quelques qualités qu'un chef pût être alors pourvu, il était difficile qu'elles fussent long-temps à l'épreuve contre les caprices d'un soldat susceptible, voué par inclination et par habitude à une indiscipline dont il se faisait, pour ainsi dire, un droit. Posthume dut à ces dispositions son élévation et sa chute. Il eut la fin qui attendait alors tous ceux que flattait le souverain pouvoir, et fut massacré avec son fils par ses propres soldats, pour leur avoir refusé le pillage de Mayence. Victorinus, qu'il s'était associé, Lollianus et Marius, qui prétendirent lui succéder, subirent un pareil sort; et Tétricus, tout en le redoutant, n'eut pas la force de se refuser aux vœux empressés des inconstantes légions qui le proclamèrent. Cependant le malheureux Gallien, chez qui l'amour des voluptés n'avait pas entièrement étouffé le courage, pressé tout à la fois par les barbares, les ambitieux et les traîtres, se portait successivement sur tous les points où il était menacé. Il assiégeait dans Milan Auréole, un de ses lieutenants, qui, après l'avoir fidèlement servi contre Posthume et contre d'autres, s'était laissé amorcer lui-même à la séduction du pouvoir. Gallien était près d'emporter la ville et de se saisir du rebelle, lorsqu'il fut assassiné par quelques-uns de ses officiers.

Aurélius Claudius réunit alors les suffrages du sénat et de l'armée. Les barbares, au nombre de trois cent



mille, et à l'aide de trois mille vaisseaux ou barques, ravageaient à cette époque l'Illyrie et la Grèce. Claude marcha droit à eux, les battit plusieurs fois et les dissipa. Il en reçut le nom de *Gothique*. Il se disposait à poursuivre ses succès lorsqu'il succomba à la violence d'une fièvre pestilentielle. Il emporta les regrets du peuple romain, qui fondait de grandes espérances pour son bonheur sur les vertus guerrières et civiles de ce prince. Un autre de ses titres à notre attention, c'est que Claudia, fille de Crispus son frère, épousa Eutrope, seigneur dardanien (*Servien*), et que de cette alliance naquit Constance-Chlore, bienfaiteur de la Gaule, et père du grand Constantin.

Aurélien, désigné par Claude lui-même, quoiqu'il eût un frère, comme le plus digne de lui succéder, obtint les suffrages de l'armée et ensuite ceux du sénat. Trente ans auparavant, et n'étant encore que tribun, il avait, au rapport de Vopisque, battu et chassé près de Mayence les Francs, désignés pour la première fois sous ce nom dans l'histoire. Empereur, il soutint sa réputation en poursuivant sur les Goths les succès de son prédécesseur. Il repoussa ensuite une incursion de Marcomoins, de Vandales et de Juthonges, qui avaient percé jusqu'à Milan; vainquit et fit prisonnière la fameuse Zénobie, reine de Palmyre et maîtresse de l'Égypte, et tourna enfin ses armes contre la Gaule. Tétricus l'y appelait lui-même. Forcé de s'asseoir sur le trône glissant que lui avait offert une soldatesque qu'il eût été dangereux peut-être de refuser, il n'aspirait qu'à en descendre. L'approche d'Aurélien lui en fournit les moyens : il se rendit à lui avec une partie

des siens, et abandonna les plus séditieux à sa discrétion. Les Perses seuls remuaient encore, et Aurélien se disposait à porter la guerre dans leur pays, pour venger les outrages impunis de Valérien, lorsqu'un de ses secrétaires, effrayé de quelques menaces qui étaient échappées à ce prince, connu pour sanguinaire et inexorable, l'assassina.

L'empire à sa mort resta six mois sans maître, par la déférence mutuelle du sénat et de l'armée à s'en renvoyer le choix. L'honneur en resta enfin au sénat, qui élut Claude Tacite, l'un de ses membres, lequel faisait gloire de compter parmi ses aïeux l'historien de ce nom. Six mois de règne ne lui permirent pas de procurer le bien qu'on attendait de lui. Il mourut de la mort des empereurs d'alors, c'est-à-dire, assassiné par ses troupes. Florien, son frère, qui se porta pour lui succéder, éprouva le même sort au bout de deux mois; et Probus, que des suffrages contraires lui avaient opposé, se trouva sans concurrent.

A cette époque quatre nations germaniques, les Logions, les Francs, les Bourguignons et les Vandales, s'étaient introduites de nouveau dans les Gaules, et y avaient même formé un établissement dans soixante et dix villes, dont ils s'étaient emparés. Il paraît qu'il n'y avait pas entre elles un parfait accord. Probus en profita pour les attaquer séparément. Debarrassé des Francs, auxquels il fit quelques concessions, il triompha aisément des autres, en purgea la Gaule, et les poursuivit jusqu'en Germanie, où, leur donnant la chasse comme à des bêtes féroces, et payant un écu d'or par tête qu'on lui livrait, il les rejeta de l'autre

côté de l'Elbe (1). Vaincu cependant par les humbles soumissions des princes du pays, il mit fin à son âpre poursuite, se contenta d'enlever la jeunesse du pays qu'il distribua dans ses troupes, et dispersa la plupart des autres habitants en divers cantons de l'empire, dans l'espoir de les attacher à sa prospérité. Mais ce moyen dut être insuffisant pour déraciner en eux l'esprit national, si l'on en juge d'après l'étonnante expédition d'une poignée de Francs qui eut lieu à cette époque. Relégués pour cause de révolte, sur les bords du Pont-Euxin, ils se saisissent de quelques vaisseaux, passent de l'Euxin dans l'Hellespont et la mer Égée, ravagent chemin faisant les côtes de la Grèce et de l'Asie, abordent en Sicile, attaquent et pillent Syracuse, débarquent en Afrique, fondent sur Carthage; et, y trouvant trop de résistance, remontent sur leurs vaisseaux, passent le détroit, longent l'Espagne et la Gaule, et, presque sans perte, regagnent leur terre natale.

Quelques mouvements de révolte eurent encore lieu vers ce temps dans les Gaules. Ils y furent excités par un certain Proculus, Franc d'origine, qui, ayant compté légèrement sur les secours des Germains, s'était fait proclamer empereur à Cologne. Déchu de ses espérances, il succomba sous la fortune de Probus. Tout y avait cédé, et l'empire goûtait sous lui les fruits d'une administration sage, dont les exemples étaient perdus depuis un siècle. Les frontières seules de la Perse étaient encore inquiétées. Probus se disposait par de nouveaux succès à leur faire partager la félicité générale, lorsqu'auprès de Sirmium, lieu de sa nais-

(1) Zozim., *Eumen.*

sance, ses soldats fatigués des ouvrages dont il se faisait un principe d'occuper leurs loisirs, le massacrèrent dans un moment d'humeur dont ils se repentirent ensuite. La mort de ce prince rompit la dernière digue opposée aux efforts interrompus des barbares; et, à ce titre comme à celui de la sagesse et de la bonté dont il fit preuve, il a laissé une réputation qui le distingue avec éclat de cette foule d'empereurs éphémères, cruels et ineptes, qui occupèrent le trône en ces temps désastreux. Il permit aux Gaulois de replanter leurs vignes, que l'ombrageux Domitien avait fait arracher comme une occasion de révolte et de sédition.

La Gaule lui avait d'autres obligations plus importantes : il avait mis un terme aux cruelles proscriptions dirigées par Dèce, par Valérien et par Aurélien, contre les chrétiens; et, dès l'an 262, n'étant encore que simple général, il y avait déjà arrêté les ravages du Vandale Crocus, dont la fureur s'acharna particulièrement sur les monuments du christianisme et sur ses ministres. Nicaise à Reims et Privat à Mende avaient été du nombre de ses victimes. On lui attribue encore le massacre d'Ursule et de ses compagnes, que l'on a fait long-temps monter au nombre de onze mille, pour avoir lu à tort *onze mille vierges* dans l'abbréviation de *onze martyres vierges* (XLIV). Rien n'est plus authentique au reste que l'histoire même de ces saintes, et de là les variations sur les temps où elles ont souffert. Les uns le placent à l'époque de ce Crocus, vers 262; les autres cent vingt ans plus tarb, sous Valentinien II et Maxime, et quelques-uns enfin à l'époque de la grande émigration des barbares en 407.

Carus, né à Narbonne, et préfet du prétoire, fut proclamé empereur après Probus. S'étant adjoint ses deux fils Carin et Numérien, il fit passer l'aîné dans les Gaules pour l'opposer aux Germains, et lui-même avec le second, se porta à l'autre extrémité de l'empire pour faire tête aux Perses. Tué d'un coup de foudre près de Ctésiphon, ses projets furent suivis par Numérien son fils, qui, de l'autre côté du Tigre, s'empara de la ville de Séleucie, dite aussi Babylone, parce que, bâtie à peu de distance de celle-ci, elle la fit oublier peu à peu, et si complétement que sa position est devenue un problème pour les géographes. Peu après cette conquête, ce prince fut assassiné par le préfet du prétoire Aper, dont il avait épousé la fille.

Dioclétien, officier supérieur dans l'armée, ayant dénoncé Aper comme l'auteur de l'assassinat de Numérien, et l'ayant percé de son épée, fut salué empereur par l'armée. Après deux ans de combats dans la Gaule contre Carin, ce dernier fut massacré par ses soldats, révoltés de l'excès de son intempérance, et Dioclétien fut généralement reconnu comme légitime possesseur de tout l'empire. Du 29 août 284, époque de son avénement à l'empire, date l'ère qui porte son nom, et que les nombreuses victimes qu'il fit vingt ans après, ont fait appeler du nom plus usité d'*ère des martyrs*.

Il n'y avait que deux ans que Dioclétien était revêtu de la dignité suprême, qu'envisageant l'état de convulsion où se trouvait la chose publique par les attaques réitérées des barbares et des Perses, et se jugeant inhabile à porter seul le poids du gouvernement, il s'as-

socia un collègue (1). Il se réserva seulement une légère prééminence sur sa créature, et c'est par-là qu'il se justifia peut-être d'une politique qui paraît étrange, et qui néanmoins fut très-limitée. Mettant de côté toute considération de naissance et de parenté, il se décida en faveur d'un ancien ami, d'une origine obscure comme la sienne, d'une éducation grossière, mais d'une capacité militaire qui le recommandait pour les besoins du moment. Dès l'année précédente, il l'avait fait césar, et lui avait assigné son département dans les Gaules, qui étaient tourmentées alors, et par les incursions des Germains, et par une insurrection générale des paysans dits *Bagaudes*. Ceux-ci, vexés par le gouvernement, et excités d'ailleurs par Ælianus et Amandus, deux officiers romains de peu de capacité qui avaient osé prendre la pourpre, s'étaient portés sans réflexion et sans moyens à cet acte de désespoir qu'ils avaient marqué par leurs excès. Arrivé au pied des Alpes, Maximien fit prêter serment à son armée. Une légion dite *Thébéenne*, parce qu'elle avait été levée en Égypte, s'y refusa comme chrétienne, à cause des pratiques idolâtres dont cet acte était accompagné. Maurice était leur chef, Candide, Exupère et Victor, étaient leurs principaux officiers. Disposés à verser leur sang pour leurs maîtres, ils ne refusaient que d'en jurer par de vains simulacres. Mais Maximien, prévenu contre les chrétiens, interprétant mal leur scrupule, ordonna qu'ils fussent décimés. Cette exécution cruelle fut répétée une seconde fois, mais sans rien changer à

(1) Zonar., Zozim., Lactance, Fleury, *Hist. ecclés.* — Lavarenne, *Hist. de Constantin.*

l'inébranlable résolution des légionnaires. Outré d'une telle persévérance, et craignant d'ailleurs que la similitude d'opinion, en matière de foi, ne les portât à seconder les Bagaudes, qui, presque tous, étaient chrétiens, Maximien ne craignit point de se priver de leurs services, et donna ordre que la légion tout entière fut massacrée. Loin de faire la moindre résistance, ces généreux guerriers mirent bas les armes, et sans autre opposition qu'une supplique aussi solide que respectueuse, qui demeura sans effet, ils se laissèrent égorger sans murmure. Ce fut sous de tels auspices que Maximien fit son entrée dans les Gaules, où l'intolérance de son zèle devait trouver matière à s'exercer.

Quant aux malheureux Bagaudes, sans places, sans chefs, sans armes et sans autres conseils que ceux du ressentiment et de la vengeance, ils ne tardèrent pas à être dissipés et à satisfaire la haine de Maximien par le massacre presque général qui en fut fait. Le plus grand carnage eut lieu près de Paris, vers le confluent de la Marne et de la Seine, au lieu où fut depuis l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, ainsi nommée, dit-on, des fossés ou retranchements des Bagaudes. Cette expédition terminée, Maximien tourna ses forces contre les Bourguignons et les Allemands qu'il chassa devant lui, et qu'il contraignit à demander la paix. A l'effet d'observer de plus près leurs mouvements, il établit sa résidence à Trèves, qui, par ses soins et par ceux de ses successeurs, devint une seconde Rome, tant par les monuments dont ils l'embellirent, que par les établissements politiques qu'ils y formèrent.

Si les excès des Bagaudes furent vengés par d'autres

excès, ce fut moins en punition de leur révolte qu'en haine de leur croyance. Le même motif fit alors dans les Gaules des milliers de martyrs (1). Parmi les plus célèbres on compte l'évêque Firmin, à Amiens; Quentin, près de la ville qui porte aujourd'hui son nom; Crespin et Crespinien, à Soissons, où, sous les apparences de simples artisans, ils cachèrent longtemps de zélés apôtres de la vérité; le tribun Ferréole, à Vienne; Victor, à Marseille; à Arles, le greffier Denès, qui refusa d'inscrire sur ses tablettes l'ordre de la persécution; Donatien enfin, à Nantes, avec Rogatien, son frère, qui, troublé de n'être encore que catéchumène, trouva dans son propre sang le baptême après lequel il aspirait. Une foule d'autres, dans toutes les parties de la Gaule, s'illustrèrent par un courage supérieur à toutes les recherches de la cruauté; mais ce fut à Trèves surtout que la barbarie se montra dans toute sa férocité. Secondant avec passion les fureurs de Maximien, le préfet Rictiovare, l'ennemi le plus altéré du sang des chrétiens, après avoir parcouru diverses contrées de la Gaule pour les y exterminer, mit le comble à ses atrocités par celles qu'il réservait à la capitale de l'empire dans ces provinces. Ce ne fut point assez pour lui d'avoir rempli l'amphithéâtre d'une multitude de confesseurs, qu'il dévouait par bandes à la mort, d'avoir immolé au champ de Mars trois cohortes de la légion thébéenne, qui s'étaient trouvées séparées de leur corps, d'avoir ensanglanté les échafauds par le supplice d'un consul et de six sénateurs de Trèves, on le vit lâcher des satellites sur les

(1) Mézeray, *Etat de l'Égl. avant Clovis.*

chrétiens en masse, et rougir au loin la Moselle de leur sang. La ville de Trèves célèbre encore aujourd'hui leur mémoire sous le nom des *Innombrables*. On se refuse à croire des faits aussi épouvantables; mais l'homme en est malheureusement capable; et, indépendamment des nombreux exemples dont l'histoire peut confondre notre incrédulité, il nous suffit de notre propre expérience pour n'en pouvoir récuser la possibilité.

Les Saxons cependant, les Juthes, les Varnes et les Angles, tous barbares des bords de la Baltique, secondant les ravages de ceux qui étaient plus enfoncés dans les terres, sortaient de cette mer à l'aide de leurs embarcations, et venaient infester les côtes de la Belgique (1). Le Ménapien Carausius commandait à Boulogne une flotte destinée à réprimer leurs courses; mais il faisait de sa charge un objet de spéculation; et, au lieu de s'attacher à prévenir leurs ravages, il avait soin de n'attaquer jamais les barbares qu'au retour de leurs expéditions, et lorsqu'ils avaient faits assez de dégâts pour être chargés d'une riche proie. Alors seulement il essayait de les surprendre. Jamais d'ailleurs le trésor public ne s'était enrichi, ni du butin qu'il faisait, ni des prisonniers qu'il devait faire. Maximien se proposait de mettre un terme à ce coupable manége; mais Carausius, averti à temps, s'empara de la flotte, du port et même de la Bretagne. Il y passa, après s'être fait proclamer empereur à Boulogne, et se fortifia d'une diversion des Francs, auxquels il abandonna les îles Bataviques.

(1) Eutrop., liv. IX.

La révolte n'était pas seulement dans la Bretagne, elle fermentait dans tout l'empire. Pour faire tête à l'orage, les deux empereurs crurent devoir s'adjoindre deux césars, héritiers présomptifs de leur pouvoir. Le premier qui fixa leur choix fut Galère, fils d'un pâtre, et Dace de nation, qui s'était acquis une réputation militaire; mais d'ailleurs ambitieux, sans mœurs, et superstitieux jusqu'à la cruauté. L'autre césar, pourvu de talents aussi distingués pour la guerre, mais d'un caractère qui était en tout l'opposé de celui de Galère, était Constance-Chlore, petit-neveu de Claude-le-Gothique. Les deux césars furent obligés de répudier leurs femmes pour entrer dans l'alliance des deux empereurs. Galère épousa Valérie, fille de Dioclétien, et Constance, Théodora, belle-fille de Maximien.

Dans la distribution qui fut faite entre les empereurs et les césars, des divers provinces de l'empire, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne échurent à Constance. A peine fut-il installé dans sa dignité, qu'il se rendit à Boulogne. Maximien, faute de vaisseaux, n'avait pas cru pouvoir réduire cette ville. Constance, dans la même impossibilité de bloquer le port, le ferma par une digue qui enleva à la ville le secours de la mer (1). Cet ouvrage terminé, les attaques, les menaces, et l'offre du pardon surtout, achevèrent la conquête, qui fut consolidée par la clémence. Constance chassa ensuite les Francs des îles de l'Escaut et du Rhin, et dans cette expédition il en périt un grand nombre. Maximien établit le reste chez les Nerviens et les Trévirs, à l'effet d'y labourer les terres devenues

(1) Eutrop., liv. IX.

insultes par leurs ravages. Il était revenu dans la Gaule pour observer les bords du Rhin, pendant qu'une flotte, préparée par les soins de Constance, passait en Bretagne, à l'effet d'y attaquer Alectus, qui, après avoir assassiné Carausius, dont il était lieutenant, lui avait succédé. Un grand nombre de Francs qu'avait attirés le nouveau tyran dans son île, y faisaient la force de son armée; mais, mal secondés par les autres troupes, ils ne purent résister aux Romains, et leur bravoure ne fit qu'accroître leur désastre. Ce qui échappa au fer fut encore dépaysé; et Amiens, Beauvais, Langres et Autun, dépeuplées par les vexations des exacteurs, en reçurent des colonies. Mais nul revers ne pouvait rebuter ces peuples, qui trouvaient dans leur multitude des ressources inépuisables. Les Allemands vinrent attaquer Langres à l'improviste, et il s'en fallut de peu qu'ils n'enlevassent Constance, qui s'était séparé de son armée, et qui ne leur échappa qu'en se faisant hisser par-dessus les murs avec des cordes. Mais peu d'heures après son armée ayant paru, il leur tua soixante mille hommes; et, à quelque temps de là, il les défit encore à Vindonissa (*Windisch*), en Helvétie, au confluent de l'Aar et de la Russ. Ils en furent si peu découragés que l'hiver même qui suivit, ils profitèrent des glaces pour traverser le Rhin, et se loger de nouveau dans l'île des Bataves. Le dégel étant survenu, ils furent cernés par la flotte romaine, ce qui les déconcerta tellement qu'ils se rendirent sans combat.

L'empire, qui semblait alors en paix, était travaillé au dedans de la plaie la plus cruelle par les édits san-

guinaires des deux empereurs contre les chrétiens. Le calme procuré par Probus n'avait eu que la durée de son règne, et ses successeurs tardèrent peu à rouvrir la lice aux généreux athlètes de J. C. Aucune des persécutions dont triompha le christianisme, ne fut aussi violente, aussi durable, et aussi étendue que celle-ci, qui est comptée pour la dixième, et qui fut aussi la dernière, jusqu'au moment où le christianisme vint s'asseoir sur le trône. Ce fut aussi le dernier acte d'autorité des deux empereurs. Le cruel et ambitieux Galère, dont ces mesures sanguinaires étaient principalement l'ouvrage, las d'agir en sous-ordre, et fier d'une victoire qu'il venait de remporter sur les Perses, fit usage de l'ascendant qu'il en avait pris, et qu'il pouvait soutenir par l'attachement du soldat, pour intimider Dioclétien, dont une fièvre lente affaiblissait à la fois le corps et l'esprit, et pour lui persuader, ainsi qu'à son collègue Maximien, d'abdiquer pour leur propre repos. Il fallut obéir à cette impérieuse invitation, et donner même au dépouillement les formes d'une résignation volontaire. Par un accord mutuel, les deux empereurs résignèrent le même jour, l'un à Nicomédie, et l'autre à Milan. Dioclétien revêtit Galère de la pourpre, et Maximien en fit de même à l'égard de Constance. Ils nommèrent aussi deux nouveaux césars, Maximin Daza, neveu de Galère, et Sévère, qui l'était de Maximien. L'impérieux Galère, qui redoutait l'esprit turbulent de Maxence, fils de Maximien, et les grandes qualités qu'annonçaient Constantin, fils de Constance, les avait fait exclure l'un et l'autre.

Constance, qui, par ces nouvelles dispositions, était

devenu plus indépendant, profita de son pouvoir pour soulager les provinces de son gouvernement, que, jusqu'alors, il n'avait pu qu'épargner. Sous sa précédente administration, la Gaule avait été aussi tranquille qu'elle pouvait l'être en ces temps désastreux; les Chrétiens, pour lesquels il avait une secrète inclination, avaient été plutôt gênés que persécutés; il les protégea alors ouvertement, laissa relever les temples qu'il avait fait abattre contre son gré, et appela autour de lui, comme des hommes d'une fidélité à toute épreuve, ces mêmes individus que Galère poursuivait avec acharnement, comme ennemis de toute loi et de toute autorité. Son gouvernement eût été trop court pour ces contrées, si elles n'eussent trouvé en Constantin, son fils, un digne héritier de la bienveillance du père.

Ce jeune prince était retenu près de Galère, qui sous l'apparence spécieuse de ne pouvoir se détacher de lui, le retenait véritablement en otage, et l'exposait même, sous prétexte de lui faire honneur, à mille dangers inutiles, dont le jeune prince se tira chaque fois avec autant de gloire que de bonheur. Constance cependant redemandait avec instance son fils, qui témoignait une pareille ardeur de revoir son père. Galère temporisa long-temps : persécuté par les sollicitations, et redoutant à la fois d'y accéder et de s'y refuser, il accorda enfin à Constantin sa demande, lui fit expédier des passe-ports, et cependant le remit au lendemain pour recevoir ses derniers ordres. Le lendemain, il ne se laissa voir que fort tard. On prétend qu'il en avait employé la matinée à dresser des ordres pour préparer des embûches sur la route du jeune prince. Mais, pé-

nétrant ses desseins, Constantin était parti dès la veille, et avait fait tuer tous les chevaux des relais qu'il laissait derrière lui. Dupe de son propre artifice, Galère ne fut instruit que fort tard de cette fuite; et, à la nouvelle qu'il en reçut, il se laissa aller à toutes les indécences de la plus violente fureur. Il voulut faire courir après le fugitif, et ce ne fut que pour retomber dans un nouvel accès de rage, quand il apprit l'inutilité de cette mesure. Constantin, continuant de se hâter de fuir une terre ennemie, traversa l'Italie, où commandait Sévère, qui n'avait pu être prévenu de sa fuite, gagna heureusement les Alpes, et rejoignit enfin son père, au moment où celui-ci s'embarquait à Boulogne pour une expédition contre les Pictes (*les Écossais septentrionaux*), dont les courses désolaient la Bretagne. Ce devait être le dernier exploit de Constance, et son fils semblait n'être arrivé près de lui que pour recueillir son dernier soupir. Constance, par ses dispositions testamentaires, réduisit à la condition privée les enfants qu'il avait eus de Théodora; Constantin seul, qu'il avait eu auparavant d'Hélène, fut institué son héritier, et déclaré par lui implicitement césar, au moyen de la recommandation particulière qu'il fit de sa personne à ses soldats.

Ses vœux furent remplis, et Constantin, le jour même de la mort de son père, se vit revêtu de la pourpre par l'armée. En conséquence, il envoya ses images à Galère. Leur acceptation devait être une reconnaissance de ses droits. Peu s'en fallut que les vieilles haines de l'empereur ne les lui fissent rejeter. Cependant, quand il eut bien considéré les consé-

quences d'un tel refus, le concert des Gaules, de la Bretagne et de l'Espagne, qui avaient reconnu Constantin, la force des armées qui l'avaient proclamé, les talents enfin du chef qui les commandait, il s'abandonna à des conseils plus modérés; et, dissimulant un ressentiment profond qu'il se réservait de manifester lors d'une occasion plus opportune, il se détermina à faire exposer les images envoyées. Recueillant d'ailleurs de la circonstance tout le parti qu'il en pouvait tirer, il envoya lui-même la pourpre à Constantin, comme un signe de la supériorité qu'il affectait sur lui, le déclara seulement césar, fixa son rang après Maximin, et reconnut Sévère pour auguste. Le jeune prince ne contesta rien, se contenta pour l'instant d'être le maître dans ses provinces, et laissa pareillement à l'occasion à faire plus ou moins valoir ses droits ou ses prétentions.

Deux petits rois francs, Ascaric et Ragaise, avaient commis des dégâts dans la Gaule, malgré des engagements formels avec Constance, qui avait remis à les en punir à son retour de son expédition contre les Pictes. Constantin suivit les projets de son père. Après avoir pacifié la Bretagne, il repassa dans les Gaules, et tombant à l'improviste sur les Francs, il fit sur eux une grande quantité de prisonniers, et entre autres les deux malheureux princes dont il avait à se plaindre. Soit dureté de caractère, soit politique, soit vengeance de la foi violée, il crut les devoir exposer aux bêtes féroces, avec une multitude de prisonniers, dans l'amphithéâtre de Trèves. Mais loin de comprimer les Germains par ces cruautés, il ne fit que les irriter da-

vantage; et trois ou quatre ans après seulement, une ligue formidable porta cent cinquante mille hommes au delà du Rhin. Divisés en légers pelotons, ils occupaient une ligne considérable, qui rendait peu décisifs les succès et les revers, et ils tendaient ainsi à éterniser la guerre. On prétend qu'en cette occasion Constantin eut la témérité d'aller lui-même explorer leurs camps, d'y pénétrer, de converser avec eux, et qu'il leur persuada de réunir leurs forces pour attaquer les Romains dont le chef était absent. Quel qu'ait été l'émissaire, ils donnèrent dans le piége, rappelèrent leurs troupes éparses, négligèrent les mesures de vigilance qu'ils supposaient inutiles à une armée qui n'avait point à se défendre; et, au moment où ils croyaient surprendre les Romains, ils furent surpris eux-mêmes par une attaque imprévue et par la présence de Constantin, qui affecta alors de se faire reconnaître. Cette circonstance, encore plus inattendue, acheva leur défaite, et les obligea à repasser le fleuve.

Une nouvelle révolution avait alors changé la face des choses dans l'empire. Maxence, fils de Maximien, vivait en homme privé à quelques milles de Rome; mais avec un secret dépit de se voir réduit à cette condition, tandis que Constantin, rejeté d'abord comme lui, voyait enfin ses images arborées dans Rome. La haine qu'on portait à Galère, lui fit concevoir la possibilité de sortir aussi de son obscurité. Quelques pourparlers avec les chefs les plus influents des cohortes lui livrèrent en effet la capitale, où il se fit proclamer auguste à la grande satisfaction d'un peuple ravi de changer de maître, et qui espérait de Maxence

un bonheur que ses vices et son incapacité ne lui permettaient pas de réaliser. Galère, étonné d'une démarche aussi hardie de la part d'un homme qui n'inspirait que le mépris, en conçut peu d'inquiétude, et crut que la présence de Sévère, aidé de quelques troupes, suffirait pour ramener l'ordre. Mais Maxence avait appelé à son aide Maximien, son père, et lui avait fait reprendre les enseignes du pouvoir, dont il s'était dépouillé avec tant de regret.

Cependant Sévère était arrivé devant Rome, et cernait cette ville, d'où Maxence n'était point sorti, et où il commençait à craindre d'être forcé avant que son père n'eût pu lever des forces suffisantes pour le dégager. Dans cette extrémité il négocia avec quelques officiers de l'armée qui le tenaient enfermé. Plusieurs des légions qui la composaient avaient autrefois servi sous Maximien. Ce souvenir, l'or qu'on fit briller à leurs yeux, et une certaine compassion pour la première ville de l'empire, destinée peut-être à devenir un théâtre de ruines et de carnage, les fait changer subitement de dispositions et de parti, en sorte que Sévère, avec les faibles restes de son armée, se voit pressé par Maximien, et obligé de se renfermer à son tour dans Ravennes. La place était forte et bien pourvue; mais la crainte d'une nouvelle défection, qui pouvait le livrer à ses ennemis, porta Sévère à composer avec des hommes qui semblaient n'en vouloir qu'à sa puissance, et qui lui offraient en échange toutes les douceurs d'une vie privée. L'exemple de Dioclétien, et celui même de ses adversaires, lui persuada que ces conditions étaient acceptables. Il s'abandonna donc à leur foi; mais les

perfides se croyant assez forts pour la violer, lorsqu'ils eurent Sévère entre leurs mains, ne lui laissèrent que le choix de sa mort.

Galère sentit alors la nécessité de se transporter lui-même sur le théâtre de la révolte, et Maximien, de son côté, passa dans les Gaules, pour essayer de s'y faire un appui de Constantin. La dignité d'*auguste,* suivant le droit qui s'établissait alors, ne pouvait être acquise que par la collation d'un prince qui fût revêtu lui-même de ce titre. Ce fut par cet appât qu'il tenta Constantin, auquel il offrit la pourpre impériale et Fausta, sa fille, en mariage. Il n'exigeait d'ailleurs aucun retour; mais il espérait sans doute lier de fait son gendre à ses intérêts. Constantin, qui aperçut facilement la conséquence d'une pareille offre, crut devoir s'y prêter, et répudia Minervine, dont il avait eu Crispus, pour épouser Fausta. Quelques-uns supposent que Minervine n'existait plus alors.

Pendant ce temps Galère avançait; mais trop confiant en ses talents, et trop persuadé de l'impéritie de Maxence, il ne s'était fait suivre que d'une poignée de soldats, insuffisante à former une circonvallation autour de Rome. Maxence essaya sur cette armée les mêmes pratiques qui lui avaient si bien réussi sur celle de Sévère. Il y rencontra le même succès, et Galère fut trop heureux de pouvoir se retirer à la hâte en Illyrie, avec le peu de troupes qui lui restèrent fidèles. Maximien, excité par ses vieux ressentiments contre lui, crut avoir trouvé l'occasion de le perdre sans retour, et vola dans les Gaules, à l'effet de solliciter de Constantin des secours qui lui permissent de remplir ses

vues. Mais Constantin, qui croyait avoir tout autant de motifs pour redouter Maximien devenu puissant, qu'il en avait de craindre Galère, éluda ses propositions, et Maximien, pour jouir de quelque autorité, se trouva ainsi réduit à aller partager celle de son fils. Bientôt il se lassa de cette participation bornée; et, sans avoir pris d'autres mesures que de s'être assuré de quelques vétérans qui avaient servi sous lui, un jour d'apparat qu'il était assis sur un même trône avec Maxence, il osa l'en précipiter. Il espérait que ce coup d'audace en imposerait à la multitude : mais la compassion d'abord, et l'indignation ensuite, soulevèrent tous les esprits contre un ingrat qui devait à son fils d'avoir recouvré la pourpre. Il eût dû s'estimer heureux de n'être contraint qu'à s'éloigner de Rome : mais un traitement si modéré lui parut un outrage; et, pour se venger de son fils, il eut recours à son gendre qui le refusa encore, et qui ne crut pas devoir compromettre la tranquillité de ses peuples pour la vengeance d'une injure prétendue, qu'il fallait moins imputer à l'ingratitude du fils, qu'à l'ambition du père. Déchu de l'espérance de satisfaire son ressentiment de ce côté, Maximien, pour y parvenir, n'hésita pas à se transporter auprès de Galère, son plus mortel ennemi; et son affreuse confiance ne fut pas trompée : non que Galère se montrât plus favorable à ses desseins, mais il n'abusa point de son imprudence, et ne lui fit éprouver d'autre mortification que de le rendre témoin des honneurs suprêmes conférés à Licinius, qu'il déclara auguste. Dioclétien avait été invité à la même solennité. L'inquiet Maximien en prit occasion de l'exciter

à reprendre la pourpre avec lui : mais Dioclétien, pour toute réponse, lui vanta les belles laitues de son jardin de Salone. Peut-être aussi appréciait-il mieux les circonstances !

Cependant le neveu de Galère, Maximin-Daïa, piqué de la préférence donnée sur lui à Licinius, réclama de son oncle le même titre d'auguste ; et, sur son refus, se le fit offrir par ses troupes. Galère se rendit alors, et eut l'air d'accorder la demande de bonne grâce. Il essaya néanmoins de diminuer le prix de cette faveur, en faisant part du même titre à Constantin, auquel il l'avait refusé jusqu'à cette époque. Ainsi l'empire eut alors quatre maîtres égaux en dignité, sans l'être toutefois en pouvoir. Pour Maximien, dans la nécessité où il se trouva de renoncer au commandement et de se dépouiller de la pourpre, il alla vivre en homme privé dans le palais de Constantin, où, par le crédit de sa fille, il continua à jouir d'une grande considération. Mais, avec son caractère inquiet, c'était une faible compensation à ses pertes ; aussi, dans un moment où son gendre se trouvait engagé dans une expédition contre les Francs, que lui-même avait conseillée avec intention, il se déroba du palais, gagna Arles, dont il débaucha la garnison, et y reprit la pourpre impériale. Constantin l'y poursuivit, l'obligea de fuir à Marseille, s'y rendit maître de sa personne et le rétablit dans sa première condition auprès de lui. L'incorrigible Maximien ne fut pas touché de ce procédé, et n'apercevant plus d'autre voie que le crime pour ressaisir le pouvoir dont il était toujours altéré, il se détermina en furieux à ce parti désespéré ; et, à

l'aide d'une intelligence, il s'introduisit la nuit dans l'appartement de Constantin, avec le dessein de le poignarder dans son lit. Mais il était trahi, et l'intelligence dont il avait cru s'aider était un piége qui lui avait été tendu pour le surprendre lui-même dans l'exécution de son horrible attentat. Après un tel excès, Constantin crut pouvoir oublier les liens qui l'attachaient à lui, et ne lui laissa que le choix de sa mort. Galère le suivit à peu de distance. Persécuteur comme Antiochus, il mourut comme lui d'une maladie aussi affreuse, et dans un repentir inutile de ses cruautés contre les chrétiens. Il leur permit alors de rebâtir leurs temples, et réclama même, au rapport de Lactance et d'Eusèbe, leur intercession auprès de leur dieu. Il laissa l'empire partagé entre Licinius, Maximin-Daïa, Constantin et Maxence.

Constantin profita des loisirs que lui donnait un instant de tranquillité pour parcourir ses provinces, reconnaître les besoins des peuples, et embellir les villes. Trèves et Autun durent beaucoup à ses soins. Maxence employait le même temps à s'agrandir (1). Par ses généraux, il faisait la conquête de l'Afrique et, son ambition s'étant accrue par le succès, il jeta un œil d'envie sur le partage de Constantin, et se prépara à l'attaquer, sous le spécieux prétexte de venger son père. Constantin, après avoir cherché en vain à le ramener à des dispositions pacifiques, prit des mesures pour lui tenir tête. Forcé de demeurer dans un état perpétuel de défensive contre les barbares, il ne pou-

(1) Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. I, c. 2. — Fleury, *Hist. eccl.*, liv. IX.

vait disposer que de la moitié de ses troupes. Il suppléa à ce défaut par une alliance avec Licinius, auquel il donna Constantia, sa sœur, en mariage. Mais une contre-alliance de Maxence avec Maximin lui en enleva le fruit, par l'état d'observation où ce traité retint Licinius. Dans cette occurrence, le ciel vint à son secours. Désirant intéresser la divinité à sa cause, il l'implorait sans la connaître, lorsqu'au rapport d'Eusèbe, qui déclare tenir ces faits de la bouche même de Constantin, ce prince, déjà frappé d'un signe éclatant qu'il avait remarqué dans le ciel, et qui était formé des deux premières lettres grecques du nom du Christ, accompagnées de ces mots, *par ceci tu vaincras*, reçut l'ordre en songe de former un étendard sur ce modèle. Orné de pierreries et décoré des images des princes, ce fut le fameux *labarum*. Constantin fit faire d'autres enseignes de la même forme, pour remplacer les aigles des légions, et ordonna de graver des croix sur leurs boucliers. Tous ces changements s'opérèrent sans la moindre résistance, et cette particularité donne du poids à la vision dont ils furent la suite. Eusèbe, de qui l'on tient ces détails, a négligé de nous apprendre le lieu où se passa cet événement; mais on conjecture du temps nécessaire à effectuer ces mutations, que ce dut être dans les Gaules, et avant que Constantin se fût mis en marche pour l'Italie.

Fidèle à sa célérité ordinaire, il avait passé les Alpes et était devant Suze, qu'on le croyait encore occupé de ses préparatifs dans les Gaules. L'Insubrie tomba d'abord en son pouvoir; et une victoire qu'il y remporta sur un lieutenant de Maxence, lui permit d'arri-

ver jusqu'aux portes de Rome sans obstacle. La superstition y retenait enfermé Maxence avec une armée trois fois plus forte que celle de son adversaire. Cette circonstance, qui rendait le siége impossible, menaçait Constantin de longueurs préjudiciables à ses projets, lorsque la confiance de l'ennemi dans sa multitude l'emporta sur les terreurs de Maxence, et lui fit hasarder de camper sous les murs de la ville. Cette démarche rendit à Constantin l'espoir de terminer cette grande querelle en un jour. Maxence disposa ses forces assez maladroitement pour paralyser les mouvements d'une partie de ses troupes. Constantin ne fit peut-être pas de moindres fautes; mais le ciel, qui voulait vaincre par son bras, les fit tourner à son avantage. Une valeur inconsidérée, qui le porta au milieu du danger, ne fut funeste qu'à Maxence, dans les rangs duquel il jeta le désordre, et qui fut réduit à la fuite. En repassant un pont qu'il avait fait disposer avec art sur le Tibre, pour engloutir Constantin, lorsqu'il se hasarderait à le traverser, il le sentit fléchir sous lui, et périt ainsi victime de son propre stratagême. Cet événement mit fin à la guerre. Toutes les provinces de Maxence reconnurent l'autorité de Constantin, et il la consolida par sa modération. Si l'on en excepte quelques prétoriens factieux qu'il dégrada, chacun conserva les dignités dont il était revêtu. Il entra triomphant dans Rome; mais, à la grande douleur des païens, il n'alla pas faire hommage de sa victoire au dieu du Capitole. Il mit le sceau à cette espèce d'abjuration de l'idolâtrie, en publiant, de concert avec Licinius, un édit qui, indépendamment de la liberté de conscience accordée en principe

à tous les sujets de l'empire, portait l'ordre spécial de rendre aux chrétiens les églises et les fonds communs dont ils avaient été dépouillés. Les deux empereurs se chargeaient de dédommager ceux qui avaient acquis ces biens, ou qui les avaient reçus de la munificence impériale.

Maximin n'accéda qu'en partie à ces mesures; il lui fallut l'épreuve du malheur pour qu'il s'y conformât entièrement. Vaincu dans les démêlés qui s'élevèrent entre lui et Licinius, il imputa ses désastres à ses prêtres; et, aussi cruel envers eux qu'il l'avait été à l'égard des chrétiens, il en fit massacrer un grand nombre. Ce fut alors seulement qu'il rétablit les chrétiens dans les droits dont il les avait privés; mais ce tardif repentir ne le sauva pas. Poursuivi de poste en poste par Licinius, il se renferma dans Tarse, où, cerné par terre et par mer, et n'espérant rien de la clémence de son ennemi, il s'empoisonna lui-même, et finit, dans des angoisses affreuses, une vie qu'il avait souillée de tous les excès de la cruauté. Dioclétien, qui le premier avait déchaîné tant de fureurs, le suivit de près, et eut une fin presque aussi déplorable.

Des sujets de rivalité ne pouvaient manquer de s'élever bientôt entre Licinius et Constantin, restés seuls de tant de maîtres qui se partageaient l'empire. Quelques traités mal observés firent trêve de temps en temps à leurs dissensions. Elles se terminèrent au bout de dix ans par l'abdication de Licinius, qui fut transféré à Thessalonique. Quelques tentatives sourdes, hasardées par lui pour ressaisir le pouvoir, le conduisirent à la mort. Il fut étranglé à l'âge de quatre-vingts ans; et

Constantin en avait quarante-neuf quand il se vit ainsi seul maître de l'empire.

Malgré leurs revers, les Francs ne cessaient de se rapprocher des frontières de la Gaule. Immédiatement après la défaite de Maxence, Constantin s'était vu obligé de repasser les Alpes pour réprimer une de leurs incursions. En 320, et au milieu de ses démêlés avec Licinius, il leur opposa son fils Crispus, qui s'illustra contre eux par des succès semblables à ceux de son père. Ce jeune prince, élevé par Lactance, le Cicéron chrétien, avait répondu au soin de cet illustre instituteur. Une calomnie de Fausta, sa belle-mère, qui le dénonça comme ayant voulu attenter à son honneur, priva Constantin et l'empire, d'un fils et d'un héros qui devait être leur appui. Constantin avait dans le caractère une certaine férocité, que les semences tardives de la religion ne purent déraciner de son cœur, et en même temps une violence qui ne lui permettait aucun délai entre les impressions qu'il recevait et les mesures qu'elles lui faisaient prendre. Ce fut par suite de ce naturel impétueux qu'il envoya son fils à la mort sans rien approfondir, et que, lorsqu'il eut reconnu son erreur, il n'y eut d'autre remède que de faire étouffer Fausta dans un bain. Cette dernière exécution, celle de Maximin, son beau-père, de Licinius et de Bassien, ses beaux-frères, et plusieurs autres rigueurs de ce genre, quelque justes qu'elles aient pu être, ont jeté sur Constantin une couleur d'autant plus défavorable, qu'on les devait moins attendre d'un prince qui faisait gloire d'arborer les étendards de la plus douce des religions.

Seul possesseur de l'empire, il se livra avec un zèle égal aux affaires de la religion et à celles de l'état. L'église doit à ses soins la convocation du premier concile général, celui de Nicée en Bithynie, tenu, en 325, contre Arius et sa doctrine. Il améliora aussi la forme du gouvernement par des institutions nouvelles qui, en divisant les pouvoirs subalternes, concentrèrent la puissance gouvernante, et lui rendirent l'énergie nécessaire pour surveiller et pour contenir toutes les parties d'un corps aussi vaste, menacé sans cesse de révoltes intérieures ou d'attaques extérieures (1). Le succès répondit à ses moyens; et, pendant douze ans qu'il régna seul, la fermeté de son administration maintint la paix au dedans, et fixa la victoire au dehors, quoique le changement de toutes les habitudes, l'adoption du christianisme, et le renversement des temples et du culte des idoles dussent alimenter mille causes diverses de mécontentement. Mais, au lieu de perpétuer des institutions si salutaires, et si nécessaires même à la prospérité de l'état, lui-même y porta atteinte par le partage qu'il fit de l'empire entre ses trois fils, division impolitique, dont le moindre défaut fut d'exciter l'ambition mutuelle de ces princes, et de maintenir dans l'intérieur de l'empire un état permanent de dissensions qui minaient ses ressources contre des barbares. Constantin, qui avait régné seul, et sans que ses frères eussent partagé son pouvoir, devait laisser son exemple à sa postérité. Cette heureuse position de Constantinople, qu'il avait bâtie sur les fondations de Byzance, et de laquelle, comme d'un point central, il

(1) Euséb., Sozomen., Zozim.

observait tous les mouvements qui s'élevaient autour de lui, perdit cet avantage sous ses successeurs; et, par suite des partages, cette ville devint, pour ainsi dire, une place frontière, exposée à la fois et aux insultes des barbares, et à la convoitise des maîtres de l'occident, qui s'en approchèrent peu à peu, par l'extension de leur territoire en Illyrie.

Dans le partage de l'immense succession de Constantin, l'aîné de ses fils, Constantin, dit le Jeune, eut les Gaules, la Bretagne et l'Espagne; à Constance, le second, échurent la Thrace, l'Asie et l'Égypte; et Constant, le troisième, obtint l'Italie, la Grèce, l'Illyrie et l'Afrique. Mais à peine furent-ils en possession de leurs parts, que déjà ils étaient en guerre pour se dépouiller l'un l'autre (1). La quatrième année de leur règne, Constantin fut tué à Aquilé, dans une bataille entre Constant et lui, et son héritage fut la proie du vainqueur, qui fit regretter son frère dans les Gaules. Les Francs y étaient entrés pendant les débats des deux frères; et un mélange de bons et de mauvais succès leur avait permis d'y prendre leurs quartiers d'hiver. Constant acheta leur retraite, et même leur alliance. Le repos qu'il se procura par ce trafic le perdit. Plus libre de s'abandonner à ses passions, il souleva mille mécontentements contre lui. Une conjuration se forma; et, pendant qu'il était à la chasse, Magnence, d'origine franque, et chef de deux légions, se fit proclamer à Autun, dans un repas donné sous un autre prétexte. Constant, contraint de fuir, fut massacré à Elne, au pied des Pyrénées, après un règne de treize ans depuis la mort de

(1) Zosim., Zonare, Eutrope.

son père. Constance, le dernier des trois frères, prit alors des mesures pour faire valoir ses droits à l'héritage de Constantin. Magnence lui épargna la moitié du chemin, et son armée, fortifiée d'un parti de Francs et de Saxons, qui s'étaient donnés à lui par le motif de leur commune origine, rencontra Constance sur les bords de la Drave, à Mursia en Pannonie (*aujourd'hui Essek en Hongrie*). Magnence y fut vaincu; mais sa résistance fut si opiniâtre, que le champ de bataille resta couvert de plus de soixante mille morts. Ce fut pour l'empire une journée de deuil et de ruine, dont il ne put jamais se remettre, et qui tourna tout entière au profit des barbares. Constance, dont la perte avait été presque égale à celle des vaincus, affaibli par sa victoire même, ne put poursuivre alors Magnence, qui repassa les Alpes, et se fortifia vers Aquilée. Forcé dans ce poste l'année suivante, il recula jusque dans les Gaules; et, ayant mal défendu les défilés des montagnes, il ne tarda pas à se voir investi dans Lyon. Frustré de l'espérance des secours qu'il y attendait, et craignant d'être livré par ses soldats, qui commençaient à trouver de l'extravagance à soutenir sa cause, il massacra, dans son désespoir, tout ce qu'il avait de parents renfermés avec lui, se tua lui-même ensuite, et donna ainsi un dernier témoignage de la férocité habituelle de son caractère : aussi fut-il peu regretté.

Pendant ces dernières campagnes, Constance s'était procuré l'appui de ces mêmes Francs, qui d'abord l'avaient combattu, et qui depuis, par une diversion dans le nord de la Gaule, avaient paralysé les secours sur lesquels avaient compté Magnence. Ils s'en payèrent

par leurs ravages, et facilitèrent de nouvelles incursions à leurs compatriotes. Constance, qui les avait appelés, se vit obligé de marcher contre eux; mais bientôt un traité, qui les fit passer à l'alliance des Romains, prévint la suite des hostilités.

Depuis Constantin, les armées romaines se recrutaient d'officiers et de soldats pris chez ces peuples. Sylvain, l'un d'eux, déserteur du parti de Magnence, avait contribué pour beaucoup aux victoires de Constance. Il en avait été récompensé par la charge de maître de la cavalerie dans les Gaules, où il avait la commission de surveiller les mouvements de ses propres compatriotes. Il s'en acquittait avec talent et fidélité, lorsque les courtisans et les eunuques, qui avaient tout pouvoir à la cour de Constance, rendirent sa foi suspecte. Instruit de leurs machinations, et effrayé des dangers qu'il pouvait courir, Sylvain ne voit de salut pour lui que dans la rébellion même dont il était faussement accusé, et se fait proclamer auguste; tandis que Constance, non moins alarmé de cette défection, ne trouve d'autres moyens que l'assassinat pour en arrêter les suites. Ursicin, compatriote de Sylvain, qui, comme lui, avait été maître de la cavalerie, et qui, sur des suspicions semblables de révolte, était détenu par Constance, est remis secrètement en liberté. Il gagne Cologne avec mystère, et se présente à Sylvain comme un opprimé qui venait d'échapper à la tyrannie, et qui lui offrait son ressentiment et son bras. Sylvain, peu défiant, l'accueille en compatriote infortuné, et cinq jours après, il paie de sa vie l'excès de sa confiance. Indignés d'une telle trahison, les amis de Sylvain

appellent les barbares pour venger sa mort. Ceux-ci investissent Cologne, qui se rendit après dix mois de siége; et, à la faveur de leurs empiétements, ils se voient bientôt possesseurs sur les bords du Rhin d'une lisière qui n'avait pas moins de vingt lieues de largeur. Les peuples, opprimés par les magistrats romains, loin de s'alarmer de leurs progrès, virent une perspective de liberté dans celle de leur domination, et envièrent le sort des cantons qui s'y trouvaient déjà soumis.

La situation des Gaules était critique. Elles demandaient un chef qui réunît au pouvoir la considération de la naissance. Mais Constance n'avait point d'enfants mâles, et la famille de Constantin était sur le point de s'éteindre. L'empereur y avait contribué lui-même par le massacre qu'il avait ordonné ou souffert de ses oncles et de ses cousins, lorsque le sénat et l'armée voulurent assurer l'empire aux seuls fils de Constantin (1). Gallus et Julien, fils de Jules Constance, frère de Chlore, furent les seuls qui échappèrent, et que la religion cacha quelque temps dans le secret de son sanctuaire. Depuis, Gallus, devenu beau-frère de Constance, n'en avait pas moins péri par ses ordres, comme aspirant à l'indépendance; et Julien avait pensé être enveloppé dans son infortune. Il n'éprouva que celle de l'exil. Malgré la haine que lui portait l'empereur, il en fut rappelé en cette occurrence, où on le crut nécessaire pour rétablir l'autorité de l'empire dans les Gaules, que Constance ne pouvait alors aller visiter. A son défaut il y fit passer Julien, qu'il créa césar, et auquel il donna sa sœur Hélène en mariage. Il ne lui

(1) Amm. Marcell.; La Bleterie, *Hist. de Julien*.

confia d'ailleurs qu'une autorité assez précaire, et qui était subordonnée à des chefs sur lesquels il comptait davantage. Ce qui peut excuser Constance, et justifier même sa réserve à cet égard, c'est que Julien sortait pour ainsi dire de l'école, et qu'il n'avait aucune idée de l'art militaire lorsqu'il partit pour sa destination. Le nouveau césar passa l'hiver à Vienne, pendant que la réunion de ses troupes se faisait du côté de Reims, et il mit ce temps à profit pour étudier son métier dans les livres, ainsi qu'avait autrefois fait Lucullé, et avec le même succès. Au printemps, il gagna Autun, qui venait d'éprouver une attaque inattendue des Germains, et qui n'avait dû son salut qu'à la résistance de quelques vétérans que n'avait pas gagnés l'effroi général répandu par toute la ville. D'Autun, passant par Auxerre et par Troyes, il arriva à Reims, prenant toujours le chemin le plus court, quoiqu'il fût infesté de coureurs ennemis, avec lesquels il lui fallut escarmoucher de temps en temps. Ces imprudences d'un guerrier novice lui furent utiles pour le familiariser avec le danger. Son courage ne fut cependant point éprouvé dans sa première campagne. Ses forces imposèrent tellement aux ennemis, que de toutes parts ils se retirèrent devant lui, et que, sans coup férir, il rentra à Cologne, qu'il se hâta de réparer.

Julien prit ses quartiers d'hiver à Sens. Il s'était éloigné des frontières, à l'effet de préparer avec plus de tranquillité ses plans de campagne, et de pourvoir avec plus de facilité à la subsistance de ses troupes, qu'il pouvait tenir dispersées avec plus de sécurité. Mais c'était une faute devant un ennemi actif et

vigilant, merveilleusement propre à un coup de main. Au moment où Julien le soupçonnait le moins, il se vit cerné tout d'un coup dans la ville par une armée de barbares qui avaient trompé sa surveillance. Il demanda sur-le-champ Marcellus, qui commandait la cavalerie et qui se trouvait à peu de distance de lui. Mais Marcellus, muni d'instructions secrètes de Constance, qu'il interprétait peut-être encore dans le sens des dispositions haineuses de ce prince pour Julien, demeura tranquille. Dévoué ainsi à succomber, et réduit à si peu de monde qu'il ne pouvait tenter de sortie, Julien ne put que repousser les assauts, à l'aide des habitants qu'il anima de son courage. Sa constance triompha de l'intrépidité des assiégeants, qui au bout d'un mois se retirèrent. Le rappel de Marcellus fut toute la satisfaction qu'il put obtenir de l'espèce de trahison dont il avait failli être la victime.

Toujours forcé de dépendre de la bonne volonté des généraux qui ne recevaient pas ses ordres, sur le concert desquels il devait compter, et qui se faisaient un mérite de lui manquer toujours, ce fut avec cette défaveur que Julien se vit contraint d'entamer une nouvelle campagne. Barbation, qui arrivait d'Italie, devait, d'accord avec lui, presser les Germains entre les deux armées; mais, parvenu à la hauteur de Bâle, il attaqua seul, dans l'espoir d'avoir seul aussi la gloire du succès. Il ne recueillit que la honte d'une défaite; et, dans son dépit, il mit dès lors tout en œuvre pour faire éprouver le même sort à Julien. Au lieu de suivre le plan d'opérations adopté pour envelopper l'ennemi,

il ne s'avance plus, demeure immobile, laisse passer et repasser les barbares sans permettre de les attaquer, casse les officiers qui prétendent le tenter, et entre autres le tribun Valentinien, qui depuis fut empereur. Julien avait besoin de bateaux pour déloger les barbares de quelques îles du Rhin; Barbation fit brûler les siens pour éviter de les donner. Le résultat de tant de manœuvres fut de placer Julien dans la situation de se voir attaqué auprès d'Argentorate (*de Strasbourg*) par toutes les forces des Germains, trois fois plus nombreux que lui. Mais cette infériorité était compensée, du côté de Julien, par l'avantage de commander seul, et par la confiance que ses troupes avaient en lui. Il se l'était acquise par des manières simples, prévenantes, et par une vie dure qui lui faisait partager toutes les incommodités du soldat. Chnodomare, chef des princes ligués, fier de ses anciens avantages, lorsque ses secours avaient été réclamés par Constance contre Décentius, frère de Magnence, s'avançait avec une assurance qui ne lui faisait rien diminuer des mesures de précaution que sollicitait la prudence. Au premier choc, la cavalerie romaine plia. Julien se présenta aussitôt au-devant des fuyards, et sa personne fut un obstacle qu'ils n'osèrent franchir; ils reviennent sur leurs pas, l'infanterie, appuyée par eux, redouble d'efforts, enfonce l'ennemi à son tour, et, le pressant de plus en plus, fait pencher enfin la balance du côté des Romains. Chnodomare est fait prisonnier, et les barbares, forcés de repasser le Rhin, sont repoussés encore par-delà le Mein. Julien y fait relever une forteresse qui avait été bâtie autrefois par Trajan, et inti-

mide tellement les Germains par cette barrière, au moyen de laquelle il les tenait comme en bride, qu'ils lui demandent la paix. Mais une trève de dix mois fut toute la faveur qu'il jugea à propos de leur accorder.

Ce fut dans son retour qu'il rencontra un parti de six cents Français, qui, le croyant pour long-temps occupé en Germanie, s'étaient hasardés dans les contrées qu'arrose la Meuse, où ils avaient pillé plusieurs bourgades. A l'approche de Julien, ils se retranchèrent de leur mieux dans les ruines de deux châteaux sur le fleuve, et ils y tinrent pendant deux mois. Quoique tellement accoutumés à vaincre ou à mourir, qu'il fût à déshonneur parmi eux de se rendre, et que, suivant Libanius, on n'en vît pas même d'exemple, ils crurent pouvoir cette fois céder sans honte à un général de la réputation de Julien. L'amour-propre du jeune césar fut flatté de ce témoignage d'estime : il fit passer honorablement ses prisonniers à Constance, et celui-ci s'empressa de les disséminer dans ses légions, estimant, dit encore Libanius, que c'était autant de tours qu'il mêlait à ses soldats.

Tant de succès ne mirent pas Julien plus en faveur. Les courtisans, caressant l'aversion du maître, dépriamient les avantages du jeune prince, et ne l'appelaient que *Victorinus* (*le petit Vainqueur*), faisant allusion à un général de ce nom qui, au temps de Gallien, avait eu quelques succès dans la Gaule contre les mêmes ennemis, et qui même avait été décoré de la pourpre pendant quelques instants. Julien acheva l'hiver à Lutèce (*à Paris*), qu'il paraissait affectionner. On croit que le palais des Thermes, hors de la Cité

proprement dite, et situé vers l'emplacement de la rue des Mathurins, fut son ouvrage.

Dans la campagne suivante, il attaqua les divers peuples de la confédération des Francs, que trop peu de concert entre eux rendit successivement la proie du vainqueur. Au reste, généreux dans la victoire, il se la fit aisément pardonner. Il se fit même des auxiliaires parmi les vaincus, et se composa dans son armée deux corps de Saliens, les plus renommés entre les Francs. Mais ce fut surtout dans sa dernière campagne, qu'il s'acquit la gloire la plus pure, en donnant ses soins à réparer les dommages des barbares, et en repeuplant les villes et les cantons qu'ils avaient ravagés. Ces vertus pacifiques au milieu des embarras de la guerre, la sagesse de son administration, sa fermeté à proscrire toute levée d'impôts au delà du besoin, et la protection enfin qu'il accorda aux évêques orthodoxes persécutés par Constance, qui favorisait l'arianisme, excitèrent pour lui dans les Gaules un enthousiasme aussi général qu'il étai mérité.

Soit jalousie cependant, soit besoin réel, Constance, qui méditait une expédition contre les Perses, fit redemander plusieurs légions à Julien. Celui-ci obéit sans murmure; mais il n'en fut pas de même des soldats. Le regret de quitter un général auquel ils étaient affectionnés; l'opinion universellement épandue, qu'on ne l'affaiblissait que pour l'abandonner à la merci des barbares; la répugnance enfin à quitter leur propre sol pour aller combattre sous une température à laquelle ils n'étaient point habitués : tous ces motifs et d'autres encore, soulevèrent peu à peu les

esprits, et les firent passer bientôt à une révolte déclarée contre l'autorité de Constance. Dans leur effervescence, ils se portent en foule au palais de Julien; et, l'élevant sur un bouclier, ils le proclament auguste. Julien résiste en vain: c'est avec menaces que la couronne lui est offerte, et il est contraint d'en couvrir sa tête pour la dérober à la fureur qui commençait à agiter le soldat. Son acquiescement et une gratification qu'il fit distribuer achevèrent de ramener le calme. Julien se hâta de faire part à Constance de cet événement, et de l'imposibilité où il s'était vu de l'empêcher. Dans la nécessité où ils se trouvaient l'un et l'autre de se soumettre aux circonstances, il lui demandait d'autoriser de son aveu la dignité dont il se trouvait revêtu. Constance, outré de colère, lui dépêcha un officier chargé de lui reprocher son ingratitude, de lui intimer l'ordre de se dépouiller des marques d'une autorité légitime, et de casser tous les agents qui avaient favorisé cette révolution. Mais Julien répondit que, si devenu orphelin, il devait quelque reconnaissance à l'empereur pour les soins qu'il avait fait prendre de son enfance, il était mal séant à Constance de le rappeler, lorsque c'était à lui-même aussi qu'il avait à imputer les malheurs qui l'avaient privé de ses parents; quant à sa nouvelle dignité, il déclara qu'il s'en dépouillerait volontiers, si l'armée voulait y consentir. Mais l'armée, à ces paroles, renouvela son choix par ses acclamations, et l'envoyé de Constance eût été mis en pièces sans la protection que lui accorda Julien. L'animosité croissant de part et d'autre, et Constance ne dissimulant pas le projet de réduire

Julien par la force, ce dernier prit des mesures pour assurer ses nouvelles prétentions. Il se rendit avec célérité en Illyrie, et se disposait à marcher vers Constantinople, lorsque Constance, interrompant son expédition contre les Perses, pour venir au-devant de lui, fut attaqué, dans le chemin, d'une fièvre dont il mourut. Il ne laissa qu'une fille, qui fut mariée dans la suite à Gratien.

Aux soucis que les soins du gouvernement et que les troubles de l'empire avaient apportés à Constance, pendant la durée de son règne, se joignirent tous ceux qu'il se procura gratuitement par son zèle pour l'arianisme. Cette hérésie, condamnée à Nicée, avait repris de nouvelles forces à la mort de Constantin. Du vivant même de ce prince, Athanase, patriarche d'Alexandrie, et le plus ferme défenseur de la croyance catholique, avait été relégué à Trèves. L'église des Gaules, préservée du venin de l'erreur, reçut avec joie dans son sein ce généreux confesseur de la foi de la Trinité. Cependant, au concile d'Arles en 353, plusieurs de ses évêques, à force de vexations, eurent la faiblesse de lui dire anathème. Trompés même en 358, à celui de Rimini, avec tous les autres évêques de l'occident, par les expressions ambiguës de l'adroit Valens, ils donnèrent à l'hérésie le triomphe d'approuver le formulaire captieux qui leur fut présenté, et qu'ils signèrent par amour de la paix : triomphe léger d'ailleurs, et parce que cette formule équivoque n'était point hérétique dans le sens que l'entendaient les Pères, mais dans celui seulement que leur attribuaient les Ariens; et parce que ces mêmes

Pères rétractèrent pour la plupart une adhésion surprise à leur bonne foi, sitôt qu'ils reconnurent qu'on prétendait les faire parler autrement qu'ils n'avaient pensé. Hilaire de Poitiers, exilé en Phrygie pour avoir résisté, deux ans auparavant, dans le concile de Beziers, aux innovations que l'on prétendait introduire dans la foi, et renvoyé dans sa patrie après le concile de Séleucie, tenu en orient, au même temps et à la même fin que celui de Rimini, mais avec moins de succès pour les Ariens, contribua beaucoup, par son zèle, à relever le courage de ses collègues, et à faire rétablir dans les confessions de foi le mot de *consubstantiel*, qui fermait la porte à tous les faux-fuyants de l'erreur.

Les évêques de la Gaule étaient depuis long-temps en possession de ce louable zèle pour étouffer les schismes et les hérésies, et ramener les esprits à l'union. Dès le temps des rêveries de Montan, rêveries illustrées par la chute de Tertullien, on les avait vus écrire aux églises que cette nouvelle doctrine avait divisées, et s'entremettre pour y rétablir la paix. Irénée, encore simple prêtre de l'église de Lyon, qu'il devait régir dans la suite, avait été porteur de ces lettres, et vingt ans après, vers l'an 187, il s'employa encore, mais avec moins de succès, à faire convenir les églises d'orient et d'occident sur l'époque de la célébration de la pâque. Mais ce qui fut plus glorieux pour lui, c'est qu'il parvint à maintenir l'union entre elles malgré cette diversité, et malgré les mesures violentes du pape Victor, qui séparait de sa communion ceux qui ne s'étaient pas rangés à son avis. Victor mourut l'année suivante.

et ses successeurs ne jugeant point à propos de tenir à l'exécution de son décret, chaque église, jusqu'au concile de Nicée, put conserver à cet égard ses usages particuliers. En 258, les évêques de la Gaule concoururent encore à maintenir l'unité de l'église dans son premier siége, en se prononçant contre les sectateurs de Navatien, le premier antipape. Aussi l'estime qu'ils s'étaient acquise était telle, qu'au premier concile d'Arles, en 314, Constantin déféra à leur jugement la confirmation du concile de Rome contre les donatistes; et que le concile général de Nicée adopta les décisions de ce même concile, au sujet de la célébration de la pâque et du baptême des hérétiques.

Julien, délivré de toute cause d'inquiétude par la mort de Constance, continua paisiblement sa route, et fut reçu à Constantinople avec des acclamations générales. Sa courte administration n'offre plus rien de particulier à la Gaule. Elle se partagea tout entière entre les soins qu'il se donna pour le rétablissement du paganisme, et ceux qu'il destina à une nouvelle expédition contre les Perses; dans laquelle il trouva la mort.

L'armée, dans la nécessité de se donner un chef, pour sortir de la position embarrassante où Julien l'avait laissée au milieu des déserts de la Mésopotamie, fit choix d'un chrétien zélé nommé Jovien, que Julien, malgré ses préjugés, avait voulu retenir près de lui (1). Cet officier, aussi distingué par ses talents que par ses principes, après avoir fait à la dureté des circonstances le sacrifice de quelques provinces, revenait tranquille

(1) La Bletterie, et les auteurs ci-dessus.

à Constantinople, où il était désiré, lorsque la vapeur de charbon imprudemment allumé dans une chambre où il s'arrêta, mit fin à sa vie. Quelques années auparavant, Julien, pendant son séjour à Lutèce, avait pensé périr d'un pareil accident. La brièveté du règne de Jovien ne lui permit pas de donner à la Gaule d'autres signes de bienveillance, que la nomination de divers officiers chargés de veiller à sa défense.

Valentinien, tribun militaire, lui succéda par les suffrages de l'armée, qui lui demanda de s'adjoindre un collègue à l'effet de prévenir l'embarras où s'était trouvée la chose publique à la mort de Julien. Il jeta les yeux sur Valens son frère, et l'établit dans l'orient, où ce prince essaya de faire prévaloir l'arianisme (1). Pour lui, il se réserva l'occident, et y conserva les principes de l'orthodoxie. C'est à dater de cette époque que l'on compte la division de l'empire, en *Empire d'Occident* et en *Empire d'Orient*.

A cette même époque aussi se fit ressentir avec une nouvelle violence le débordement des barbares. Entre les généraux que leur opposa Valentinien, fut le comte Théodose, père de Théodose-le-Grand. Chargé de repousser les Francs, il avait obtenu sur eux divers avantages, lorsqu'il fut envoyé dans la Bretagne. Jovin son successeur, grand-maître de la cavalerie dans les Gaules, poursuivit ces premiers succès, et porta de si rudes coups aux Germains, qu'il les contraignit, pour quelques années, à laisser les Gaules en paix.

Elles furent le théâtre où Valentinien, pour étouffer les brigues de ceux qui avaient pensé à lui donner un

(1) Zonar. Zozim. Fléchier, *Hist. de Théod.*

successeur, à l'occasion d'une maladie qu'il eut à Amiens, éleva à la puissance impériale Gratien, son fils, âgé seulement de douze ans. Autant pour le former à l'art de la guerre, et pour lui attacher le soldat, il le tint presque toujours auprès de lui dans ses expéditions militaires, et notamment dans celle qu'il entreprit pour contenir les Francs, qui, tour à tour soumis et menaçants, ne cessaient de harceler l'empire. Son expédition ressembla à toutes les précédentes. La science militaire l'emporta sur le courage, mais sans pouvoir l'abattre: les vaincus se retirèrent dans leurs forêts, en attendant le moment de reprendre l'offensive. Instruit par l'inutilité de ses efforts, Valentinien changea de tactique; il leur opposa d'abord des forts et des retranchements depuis la Rhétie jusqu'à l'Océan; et il acheva de se procurer la sécurité par les alliances qu'il contracta avec les uns, et les divisions qu'il fomenta parmi les autres.

Ces mesures lui permirent de tourner ses forces contre les Quades (*les Moraves*), qui essayaient alors de venger une trahison dont leur roi avait été la victime. Le Franc Mérobaud commandait l'armée romaine. Il battit les Quades, qui, réduits à se soumettre, envoyèrent des députés à Valentinien. Mais, soit que le violent empereur fût choqué de leur costume grossier qu'il estima à insulte, soit qu'il fût mal satisfait de leurs excuses, il entra contre eux dans une colère si excessive, que le sang lui en sortit par la bouche, et le suffoqua.

Gratien était resté dans les Gaules pour veiller aux frontières. L'armée victorieuse, également éloignée de

lui et de Valens, se donna pour chef et proclama empereur Valentinien, âgé de quatre à cinq ans, fils que le dernier empereur avait eu de Justine, sa seconde femme, veuve de Magnence, et qui se trouvait alors avec sa mère à la proximité du camp. Gratien s'en offensa d'abord, et finit par approuver ce choix. Il le fit avec sincérité, et ne cessa d'avoir pour son jeune frère les soins et les sentiments d'un père. Il lui abandonna l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique, sous la tutelle de sa mère et d'un de ses oncles, auxquels il associa les deux Francs Mérobaud et Bauton.

Quatre ans après la mort de Valentinien, Valens, son frère, succombait sous les efforts des Goths. Les Huns et les Alains, peuples tartares que trois siècles auparavant les souverains de la Chine avaient repoussés de l'est de l'Asie vers l'ouest, habitants limitrophes alors des Palus Méotides (*de la mer d'Azof*), qui les séparait de l'Europe, étaient demeurés circonscrits dans leurs limites, tant qu'ils les avaient crues impossibles à franchir. Le hasard d'une chasse leur apprit que ces marais n'étaient point impraticables, et aussitôt l'inquiétude naturelle à ces peuples, sans attache au territoire qui les a vus naître, les porta à s'y hasarder. Ils rencontrèrent au delà les Goths, qui prirent la fuite devant eux, sur la rive gauche du Danube, et qui sollicitèrent de Valens, par Ulphilas, leur évêque (1), la

(1) Cet Ulphilas, obligé d'embrasser l'arianisme pour se rendre Valens favorable, est le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths. On prétend qu'il est l'inventeur des lettres gothiques, et que son précieux manuscrit, en lettres d'or et d'argent, est conservé, sous le nom de *Codex argenteus* (manuscrit d'argent), dans la Bibliothèque des rois de Suède.

permission de traverser le fleuve pour se mettre à l'abri. Valens accéda avec empressement à une proposition qui lui donnait une multitude de sujets pour repeupler les contrées désolées de la Thrace. Mais, soit qu'il eût quelques motifs de se repentir tardivement de cette concession, soit que ce fût le tort de ses ministres et de ses généraux, ces peuples ne tardèrent pas à être traités en ennemis par la soustraction des vivres qu'on leur fit éprouver. Poussés au désespoir par la famine, ils s'arment contre leurs prétendus bienfaiteurs, battent les généraux de Valens, inondent la Thrace, et étendent leurs courses jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Valens, qui était en Asie, accourt lui-même à la défense de ses provinces, et sollicite en même temps des secours de son neveu. Gratien s'empressait de lui faire passer deux légions, et se disposait même à les suivre, lorsque les Germains, toujours à l'affût des circonstances, passent le Rhin sur la glace aux environs d'Argentorate (*de Strasbourg*), et le forcent de penser à sa propre défense. Il fut contraint de rappeler ses deux légions; mais, ayant opéré la jonction avec d'autres troupes que lui amenait Mérobaud, auquel il avait confié le gouvernement de l'état pendant son absence, il attaqua les Germains, et les défit dans une bataille plus sanglante que celle que, vingt ans auparavant, leur avait livrée Julien au même lieu, et qui procura un long repos à la Gaule. Libre alors de reprendre ses premiers desseins, Gratien marcha avec diligence vers le théâtre de la guerre entre les Goths et les Romains; et il était près de l'atteindre, lorsque Valens, devenu plus confiant dans ses forces, craignant qu'un plus long

délai dans l'attaque ne lui fît partager l'honneur de la victoire, chercha avec empressement les Goths, qui affectaient de la crainte, parce que leur position difficile entre deux armées les faisait aspirer après le combat. La rencontre eut lieu près d'Andrinople, et fut si funeste aux Romains, que cette journée, comme celle de Meursia, a été mise au nombre des causes qui ont hâté la ruine de l'empire. Valens y périt, brûlé par les barbares, mais à leur insu, dans une chaumière où il s'était caché. Gratien n'arriva que pour recueillir les débris de l'armée. Il mit à leur tête Théodose, qui avait déjà commandé en Mœsie, mais qui s'était retiré en Espagne, sa patrie, depuis la disgrâce et le supplice du comte Théodose, son père. Celui-ci, victime des intrigues de la veuve de Valentinien, et de la haine de l'ombrageux Valence, qui, sur la foi d'un prétendu oracle, craignait de l'avoir pour successeur, avait été dénoncé par lui, à Gratien, comme un traître; et Gratien, faible ou abusé, s'était laissé priver de deux appuis importants. Il répara alors ce qu'il y avait de réparable dans sa faute; et les talents du nouveau chef ne tardèrent pas à rappeler la victoire sous les enseignes des Romains. En peu de temps il nettoya le pays des barbares, et les força à repasser le Danube.

Gratien cependant éprouvait toute la difficulté de régir l'occident et l'orient, avec la faible assistance qu'il pouvait tirer de ses lieutenants; et il avait cru reconnaître, qu'indépendamment des dons les plus distingués, il fallait avoir encore un intérêt personnel à la gloire et à la prospérité de l'empire, pour suffire aux soins multipliés qu'il exigeait dans ces temps

désastreux. Les derniers exploits de Théodose lui indiquèrent le collègue dont il éprouvait le besoin, et une acclamation générale de l'armée accueillit son choix, quand il en fit la proposition à celle-ci. Il lui fixa l'orient pour son département; et peu après, sous le commandement des comtes Baudon et Arbogast, tous les deux Francs, il lui fit passer des secours, à l'aide desquels Théodose acheva d'expulser les barbares de tous les pays qu'ils avaient envahis, ou à s'en faire des sujets.

Gratien, qui, pour le salut de l'empire, venait de revêtir Théodose de la pourpre impériale, avait, au commencement de la même année, satisfait au vœu de sa reconnaissance, en décorant de la pourpre consulaire le poète Ausone, de Bordeaux, qui avait été son précepteur. Il avait fait une diligence extrême pour se trouver à Trèves à l'époque du renouvellement des magistratures, afin de l'installer lui-même dans ses fonctions, et de donner, par cet acte éclatant de faveur, un témoignage signalé de son amour et de sa protection pour les belles-lettres.

L'empire respirait, et surtout l'occident; mais ce calme trompeur, en endormant le prince dans la mollesse, devint l'occasion de sa ruine. Les rênes de l'administration relâchées, faisaient naître des sujets de mécontentement, et donnaient aux factions la facilité d'éclater contre lui, lorsqu'il les provoqua encore par plusieurs inconséquences, entre lesquelles il faut compter des préférences trop marquées pour les étrangers. Les Francs étaient surtout l'objet particulier de ses prédilections, et furent honorés des plus hautes

charges dans sa cour. Mais ce caprice, déjà si mortifiant pour ses sujets, alla jusqu'au ridicule, quand on le vit étendre ses faveurs jusque sur les Alains, et porter l'oubli des bienséances jusqu'à revêtir leur costume.

La première étincelle de la révolte partit de la Bretagne. Maxime, qui y commandait, compatriote de Théodose, et son compagnon d'armes, jaloux d'une fortune dont il se croyait également digne, et mécontent de Gratien pour n'avoir pas discerné le mérite qu'il croyait avoir, provoqua l'infidélité de ses légions, ou, selon quelques auteurs qui lui sont favorables, fut obligé de céder à leurs instances. Satisfait d'abord de sa nouvelle condition, il s'était contenté d'en jouir paisiblement dans le lieu de son gouvernement; mais, devenu plus ambitieux par la réussite de ses brigues, il descendit sur le continent, et se fortifia des légions gagnées des deux Germaniques. Au bruit de cette défection, Gratien abandonna Trèves avec hâte, et se réfugia à Lutèce, où il donna rendez-vous aux troupes qui lui étaient restées fidèles. Maxime l'y poursuivit; pendant quelques jours, de petits combats semblaient annoncer un engagement général; mais ils masquaient une négociation perfide qui fit passer toute l'armée de Gratien dans le camp de l'ennemi. Ce prince n'eut d'autre ressource que la fuite, et partit accompagné seulement de trois cents cavaliers fidèles, parmi lesquels se trouvaient les deux Francs Mérobaud, consul alors pour la seconde fois, et Baudon, décoré des ornements triomphaux. Ils atteignaient Lyon lorsque, retardés par une ruse d'Andragathius, qui les poursuivait, ils tombèrent entre ses mains, et furent mis à

mort. Ainsi périt Gratien, âgé seulement de vingt-huit ans. Gratianopolis (*Grenoble*) lui doit son origine. Valentinien, trop jeune encore pour avoir une volonté efficace, et tenu d'ailleurs en échec par une incursion de barbares, suscitée par Maxime, ne put aller au secours de son frère, et fut même contraint par la nécessité des circonstances de faire la paix. S. Ambroise fut en cette occasion le négociateur de Valentinien.

Maxime alla jouir à Trèves du fruit de son usurpation. Il y signala son gouvernement par l'extirpation de l'hérésie des Priscillianistes, qui venait de naître en Espagne, et qui devait trouver sa fin dans les Gaules, mais d'une manière déplorable, en ce qu'elle fut sanglante, et provoquée par deux ministres des autels. Priscillien et ses adhérents professaient à peu près les mêmes erreurs que Manès sur l'origine du bien et du mal. Ils y joignaient les absurdités de l'astrologie judiciaire, prêchaient un rigorisme outré, condamnaient le mariage, et néanmoins, s'il en faut croire leurs accusateurs, se livraient à mille pratiques impures. Découverts et déférés par les évêques Idace et Ithace, ils furent condamnés, en 380, dans un concile tenu à Sarragosse; mais ils résistèrent au jugement du concile, et poussèrent la révolte jusqu'à sacrer Priscillien, évêque d'Avila. Cependant l'intervention du bras séculier, réclamé par Idace, les força à évacuer leurs églises, ainsi que les villes et les provinces qu'ils occupaient. Éconduits par S. Ambroise, dont ils réclamèrent l'appui, et par le pape Damase, qui leur interdit l'entrée de Rome, ils furent plus heureux auprès de Gratien, dont ils regagnèrent la faveur, à l'aide d'un de ses prin-

cipaux officiers, qu'ils achetèrent, et par le crédit duquel ils furent rétablis dans leurs églises. Coupables comme ils l'étaient, ils avaient obtenu plus qu'ils ne devaient espérer; mais, par suite de l'insatiable cupidité attachée à la faiblesse humaine, la satisfaction qu'ils obtinrent leur parut insuffisante tant qu'ils ne joindraient pas celle de la vengeance. Ils poursuivirent Idace à leur tour, et le forcèrent à se réfugier à Trèves. Il y était lorsque Maxime, vainqueur de Gratien, vint occuper la capitale des Gaules. Poussé par un ressentiment coupable, ou peut-être sans autre dessein que de poursuivre un juste rétablissement, Idace ayant présenté à l'usurpateur une requête contre ses adversaires, un concile fut indiqué en 384 à Bordeaux, pour juger ce différend, et Priscillien y fut condamné tout d'une voix. Mais, soit que celui-ci prétendît secouer dès lors le joug de l'autorité religieuse, soit qu'il craignît qu'un appel à une autre puissance ecclésiastique ne lui attirât une nouvelle condamnation, il en appela au tribunal de Maxime; et son appel y fut reçu ainsi que l'avait été la réclamation d'Idace. Des juges civils furent chargés d'examiner de nouveau cette cause, et par suite des formes qu'elle entraînait, Idace se vit dans la nécessité de se porter pour accusateur devant un tribunal inusité. La nature des circonstances aurait permis peut-être de l'excuser du ministère odieux qu'il fut obligé de remplir, sans la passion qu'il manifesta dans sa poursuite. Ce procédé révolta l'église, et fit retomber sur le concile de Bordeaux lui-même quelque blâme, pour n'avoir pas protesté contre l'illégalité d'un appel fait par-devant une autorité incompétente.

Mais il considéra sans doute l'inutilité probable de sa réclamation, et craignit peut-être aussi de paraître partial, en récusant des juges de sa conduite, pris hors du sein du clergé. Après plusieurs séances, le tribunal confirma la condamnation de Priscillien et de ses adhérents, et porta un arrêt de mort contre eux. Idace n'assista point à cette dernière séance, et un suppléant lui fut nommé d'office.

Ce fut la première fois que l'on vit avec autant d'étonnement que d'épouvante, le crime de l'hérésie s'expier par l'effusion du sang : sur quoi il est à observer que ce scandale fut donné par l'intervention irrégulière de la puissance civile, appelée, non point à faire exécuter une décision ecclésiastique, mais à porter elle-même un jugement; qu'elle y fut imprudemment invitée par l'hérésie elle-même; et que l'église, loin de favoriser des procédés aussi contraires à l'ordre qu'à la charité, témoigna une juste horreur de la conduite d'Idace. Quelques évêques le déclarèrent hors de leur communion, et S. Martin fut de ce nombre. Il était venu à Trèves pour demander à Maxime la grâce de quelques officiers, que leur attachement à Gratien avait rendus coupables aux yeux de l'usurpateur, ainsi que pour essayer d'arrêter l'effet des dernières sévérités qu'on se proposait d'étendre, en Espagne, sur ceux qui étaient suspects de priscillianisme. Tout lui fut accordé, sous l'expresse condition de communiquer avec les Idaciens : mais, à ce prix, il refusa les grâces qu'on lui offrait. Cependant l'ordre donné de sévir contre les coupables ébranla sa résolution, et il consentit enfin à assister avec les évêques Idaciens à l'ordination de Félix, évêque de Trè-

ves, ordination d'ailleurs qu'il refusa de confirmer de sa signature. Presque aussitôt il se reprocha cet acquiescement comme une faiblesse, et il se hâta de l'aller pleurer dans sa retraite, d'où il ne voulut plus sortir pour se trouver à aucun concile.

Cette retraite était le fameux monastère de Marmoutiers, bâti par lui près de Tours, en 374, et l'un des premiers que la Gaule ait vus s'élever dans son sein. De cette espèce de séminaire, où la piété et l'instruction étaient également cultivées, et de celui de l'île de Lérins, fondé depuis par Honorat, évêque d'Arles, sortirent comme d'une pépinière une multitude de grands évêques et de grands saints qui soutinrent la gloire que tirait déjà l'église des Gaules de la constance de ses martyrs, de la sainteté de ses évêques et de la science de ses docteurs. Entre ses illustres pasteurs, on distingue Maximin de Trèves, Hilaire de Poitiers, Martin de Tours, dit le *second apôtre des Gaules*, Germain d'Auxerre, Loup de Troyes, Victrice de Rouen, Exupère de Toulouse, Ursicin de Sens, Euverte et Agnan d'Orléans, Réné d'Angers, Sidoine de Clermont, Mamert de Vienne, qui institua les Rogations, et Nicaise de Digne, le seul des évêques de la Gaule qui se soit trouvé au concile de Nicée. Enfin parmi les docteurs et les écrivains ecclésiastiques de la même église, on remarque dans ce même temps Irénée et Eucher de Lyon, Victorin et Hilaire de Poitiers, Phébade d'Agen, Paulin devenu évêque de Nole, le moine Cassien, fondateur de nombreux monastères dans les Gaules, et Sulpice Sévère, auteur d'un Abrégé d'histoire sainte et de la Vie de S. Martin. Quelques-

uns réclament encore S. Ambroise, archevêque de Milan, comme étant né à Trèves, où son père était préfet du prétoire. Les nombreuses écoles répandues dans les Gaules, en y entretenant le feu sacré des belles-lettres, favorisèrent les travaux de ces écrivains. Malheureusement les incursions des barbares, en détruisant tous les monuments littéraires, ramenèrent les ténèbres de l'ignorance sur ce beau pays, que Marseille et que Rome avaient fait participer à toutes leurs connaissances. On a aux ecclésiastiques, et surtout aux moines, l'obligation d'en avoir conservé quelques débris, qui avec le temps ont rendu à l'Europe dégénérée les lumières que tant de ravages leur avaient ravies.

Le propre de l'ambition est de s'accroître par le succès. Maxime, maître de la Bretagne, aspira à la Gaule et à l'Espagne : possesseur de ces contrées, il convoita l'Italie. Sourd aux avis et aux prédictions de S. Martin, malgré la paix jurée et de nouvelles conventions pour lesquelles S. Ambroise était retourné dans les Gaules, il passa les Alpes à l'improviste, et peu s'en fallut qu'il ne surprît Valentinien dans Milan. Ce prince eut le bonheur d'échapper avec Galla, sa sœur, et de se rendre auprès de Théodose. Excité à la fois, et par la reconnaissance, et par les charmes de Galla qu'il demanda en mariage, Théodose embrassa avec chaleur la cause de son beau-frère. Une double victoire qu'il remporta en Pannonie sur Maxime contraignit ce dernier à repasser les Alpes et à se renfermer dans Aquilée. Mais, investi bientôt dans cette place, il y fut livré par ses propres troupes. On prétend que

Théodose voulait lui sauver la vie, mais que la férocité du soldat prévint les effets de sa clémence. Arbogast, qui commandait les auxiliaires de l'armée victorieuse, envoyé dans les Gaules pour s'assurer du fils de Maxime, que son père avait créé césar, interpréta aussi sa commission, et fit périr ce jeune homme. Enfin Andragathius, celui qui avait porté ses mains sur Gratien, n'espérant point de pardon, et se trouvant près de la mer, s'y précipita tout armé pour échapper au supplice. A ces exécutions près, une amnistie générale donna pour partisans à Valentinien ceux qui le combattaient auparavant; car Théodose, renonçant aux droits de la victoire, ne se réserva rien de ce qui avait appartenu à son bienfaiteur.

Mais il fallait alors des qualités peu communes pour se maintenir sur le trône le plus élevé; et le surcroît de puissance, dont la dépouille de Maxime enrichit le jeune Valentinien, ne put le soustraire au sort qu'avait subi son frère. Arbogast, qui pendant ses disgrâces l'avait servi avec fidélité, s'était constitué son ministre, et fut véritablement son maître. Militaire consommé, ses seules menaces avaient suffi pour contraindre Marcomir et Sunnon, chef des Francs, à rapporter les enseignes et les dépouilles, que pendant les démêlés de Valentinien et de Maxime ils avaient enlevées aux Romains, à la suite d'une défaite comparable à celle de Varus. Politique habile, il se prévalait de son expérience pour oser contremander les ordres mêmes de son prince. Fatigué de tant de hauteurs, celui-ci résolut de l'éloigner de sa personne; et, dans une cérémonie solennelle, il lui remit publique-

ment un écrit par lequel il le destituait de tous ses emplois. L'audacieux ministre, loin d'être déconcerté de l'appareil qui l'environnait, se sentant fort de l'affection des gens de guerre, en prit occasion de rompre sans retour le frein de l'obéissance. Il foule aux pieds l'écrit, et déclare à l'empereur lui-même, que, ne tenant rien de lui, il n'avait rien à lui remettre. Indigné d'une telle insolence, Valentinien se jette sur l'épée d'un de ses gardes, et à la question que lui fait le soldat, de l'usage auquel il la destine : *M'en percer le sein*, répondit-il, *car c'est tout ce qui reste à faire à un prince qui n'est pas obéi.* Une scène pareille ne pouvait finir que par une catastrophe prochaine, funeste au prince ou au ministre. Mais le dernier possédait le pouvoir : il commença par isoler le monarque de ses serviteurs, et les remplaça par une garde de Francs, vain simulacre d'honneur, qui n'était destiné qu'à lui assurer sa victime. Bientôt le prince fut relégué à Vienne, et peu après on le trouva étranglé dans son lit. Il n'avait que vingt ans et quelques mois.

Arbogast, n'étant pas né citoyen de Rome, ne pouvait, sans choquer mille préjugés hasardeux, s'asseoir encore sur un trône romain. Réduit à n'occuper que la seconde place, il eut la politique de s'en contenter, en ordonnant d'ailleurs les choses de manière à rester effectivement le maître. Dans cette vue il s'était assuré, et non sans quelque difficulté, d'un certain Eugène, autrefois rhéteur, pourvu depuis d'une charge éminente à la cour, mais d'une nullité absolue comme homme de guerre. Eugène, revêtu par lui des ornements impériaux, fit part de son avénement à Théo-

dose. Ses ambassadeurs furent honnêtement reçus, s'en retournèrent avec des présents, mais sans réponse positive au sujet de la reconnaissance qu'ils étaient chargés de solliciter. Bien loin de là, Théodose se préparait à la guerre, et avec d'autant plus d'ardeur que le zèle de la religion vint s'unir aux intérêts de la politique. Eugène alors, en effet, sur la demande d'Arbogast, rétablissait dans Rome la publicité du culte idolâtrique, que depuis peu Théodose et Valentinien y avaient sévèrement proscrite. C'était l'œuvre de Dieu et son propre ouvrage, que Théodose entendait défendre, l'usurpation qu'il voulait punir, et son beau-frère qu'il prétendait venger. Eugène et Arbogast, de leur côté, ne négligeaient pas les moyens de faire prévaloir leur parti. Indépendamment des païens qu'ils ralliaient à leur cause, ils se procurèrent un autre secours, en se présentant à la tête d'une armée sur les frontières des Allemands et des Francs, non plus pour les attaquer dans leurs retraites comme autrefois, mais pour conquérir leur alliance par un moyen plus sûr que de simples sollicitations. Ils y joignirent d'ailleurs de la condescendance; Arbogast rabattit de ses hauteurs anciennes, et parvint, par des manières plus affectueuses, à gagner ces valeureux alliés. Munis de cet important renfort, Eugène et Arbogast descendent en Italie, fortifient les passages des Alpes Julies, par où Théodose pouvait arriver jusqu'à eux; et au pied de ces mêmes montagnes, sur les murs d'Aquilée, ils l'attendent avec d'autant moins d'inquiétude, que la nature et l'art concouraient également à rendre ces barrières inexpugnables. Mais, contre leur attente, Théo-

dose les franchit; et, à sa descente dans les plaines de l'Italie, il découvrit devant lui toutes les forces d'Eugène.

Les légions romaines, dans les deux armées, en formaient la moindre partie; destinées de chaque côté à seconder les efforts ou à réparer les échecs, elles n'en composaient que la réserve; et, à cet effet, elles étaient postées de part et d'autre sur le penchant des collines. Les Francs et les Allemands du côté d'Eugène, les Goths, les Vandales et d'autres barbares du côté de Théodose, faisaient la véritable force de leurs armées. Dans la dernière, ils étaient commandés par Stilicon, prince vandale, époux de Serène, nièce de l'empereur; par Gaïnas, officier goth d'un grand mérite, et par Alaric, jeune prince de la maison des Balthes, en possession de donner des chefs aux Goths de l'ouest ou Visigoths, comme celle des Amales aux Goths de l'est ou Ostrogoths. Promu à cette dignité après Fritigern, qui avait été si funeste à Valens, il devait être lui-même presque aussi fatal aux deux fils de ce Théodose, sous les drapeaux duquel il faisait alors son apprentissage dans l'art de vaincre et de faire trembler les Romains. Eugène et Arbogast avaient arboré de nouveau les enseignes du paganisme; Hercule et Jupiter reparaissaient sur leurs étendards. Théodose, par opposition, fit arborer la croix sur les siens, et fonda sa confiance sur ce signe et sur la protection du ciel, dont il embrassait la cause.

Les Francs, placés par Arbogast à l'avant-garde, ayant reçu le signal, fondirent sur les Goths avec leur impétuosité ordinaire, et les enfoncèrent de toutes

parts : dix mille restèrent sur la place, et la nuit sauva le reste de l'armée de Théodose. Elle était tellement affaiblie que les principaux officiers conseillaient de repasser les Alpes, et de remettre une nouvelle attaque au temps où l'on aurait pu faire de nouvelles levées. C'était le parti qui semblait le plus convenable, et auquel on s'attendait dans les deux armées. Aussi l'étonnement fut-il grand le lendemain, lorsqu'on vit Théodose se former de nouveau dans la plaine. Il s'était indigné des conseils timides de la veille, et avait tenu à impiété de laisser fuir les enseignes de J.-C. devant celles d'un Jupiter. Plein de confiance dans un songe prophétique qu'il avait eu la nuit, il comptait sur la victoire, et il avait inspiré la même confiance à ses soldats. Il finissait ses dispositions lorsqu'il reçut des avis de divers officiers d'Eugène, qui offraient de se ranger à son parti, s'ils étaient conservés dans leurs grades. Théodose le promit, et recueillit presque sur-le-champ le fruit de cette sage politique; car il donnait dans une embuscade, lorsque l'officier qui la commandait fit baisser les armes et passa de son côté. Malgré ces défections partielles, les talents d'Arbogast, la valeur et le nombre de ses troupes maintenaient la fortune en sa faveur, lorsqu'un vent violent, opposé à l'armée d'Eugène, vint s'élever tout à coup. Des tourbillons de poussière aveuglèrent ses soldats, repoussèrent leurs traits, affaiblirent leurs coups, et procurèrent à ceux de Théodose tous les avantages contraires. Cet événement, regardé comme miraculeux par Théodose, et cité comme tel par tous les auteurs contemporains, décida de la victoire. Les officiers d'Eugène demandèrent

quartier et l'obtinrent, sous la condition de livrer leur chef. Perdu dans un nuage de poudre, celui-ci n'avait pu juger de l'issue de la bataille; mais, présumant du succès, il demande avec empressement à ceux des siens qu'il voit accourir à lui avec hâte, s'ils ne lui amènent pas Théodose. Pour réponse il est enveloppé et conduit aux pieds de ce même Théodose, par les ordres duquel il fut décapité. Arbogast, désespérant d'échapper à un sort pareil, se tua lui-même de deux coups d'épée.

Théodose, par cette victoire décisive, se vit seul maître de l'orient et de l'occident: mais à peine jouit-il de ce surcroît de puissance: il mourut trois mois après son triomphe, et confirma de nouveau la division de l'empire, par le partage qu'il en fit entre ses deux fils. Honorius, le plus jeune, âgé de onze ans seulement, eut l'occident sous la tutelle de Stilicon; et Arcade, l'aîné, âgé de dix-huit ans, régna en orient, sous la direction de Rufin, qui, né près de Bordeaux, était parvenu à la dignité de préfet du prétoire d'orient, et à partager avec Stilicon la faveur et la confiance de Théodose (1). Ces deux ministres, qui avaient tous les talents nécessaires pour soutenir la puissance de l'empire, en précipitèrent la chute, par l'ambition qu'ils eurent peut-être de s'en rendre les maîtres.

Le premier acte d'administration d'Honorius, ou plutôt de Stilicon, son ministre, fut une course rapide sur les bords du Rhin, dans toute la longueur de ce fleuve, pour renouveler les anciennes alliances avec les barbares; la réputation de Stilicon fit de ce voyage

(1) Zozim., Zonare, Mézeray, av. Clov.

une espèce de triomphe. Tous les petits princes au delà du Rhin s'empressèrent de se rendre à ses invitations; les traités faits avec eux furent confirmés et procurèrent à la Gaule un calme de sept à huit ans, dont Stilicon profita pour porter ses armes en orient.

Rufin, malgré l'âge de son pupille, y commandait presque avec le même empire que Stilicon en occident. Cependant il visait plus haut : il avait formé le projet de se faire associer au trône, et d'abord de s'en approcher au moyen du mariage de sa fille avec Arcade. Mais pendant un voyage qu'il fit à Antioche, pour satisfaire une vengeance particulière, son intrigue fut déjouée par l'eunuque Eutrope, qui procura à l'empereur la connaissance d'Eudoxie, fille du comte franc Bauton, et qui le détermina à l'épouser sans délai. C'est cette impérieuse et irascible impératrice qui persécuta S. Jean Chrysostôme avec une si longue persévérance.

Rufin, déchu de l'espérance de parvenir à son but par les moyens qu'il avait d'abord imaginés, ne renonça pas à ses premiers projets; et, supposant que les désastres de l'empire, en le rendant plus nécessaire, pourraient le conduire aux mêmes fins, il n'hésita pas, dit-on, malgré les maux que les peuples en devaient ressentir, d'appeler secrètement Alaric et les Goths à la dévastation de la Macédoine, de la Grèce et du Péloponèse. Rien n'était défendu dans ces provinces, et le détroit des Thermopyles, l'isthme de Corinthe et la plupart des villes fortes étaient confiés à des traîtres qui avaient ordre de tout livrer. A la nouvelle de cette invasion, Stilicon se crut appelé à la défense de l'orient.

Le salut de l'empire fut son prétexte; son ambition et sa jalousie contre Rufin furent ses mobiles. Il débarque dans le Péloponèse, et à son approche les barbares se hâtent de se retirer. Le reste de sa conduite est un problème. Soit que les voluptés l'eussent amolli, ainsi que le prétend Zozime; soit qu'il eût déféré aux ordres d'Arcade, qui, par les conseils de Rufin, lui fit dire qu'il eût à regagner son occident, et à lui renvoyer seulement les troupes qu'il retenait depuis la mort de Théodose; soit enfin que, pour ses propres intérêts, il eût aussi traité avec Alaric, tout d'un coup devenu indifférent au spectacle qu'il a sous ses yeux, et, perdant subitement de vue l'objet de son expédition, il laisse échapper les Goths, sans tenter même de leur arracher les dépouilles dont leur marche était entravée. Ses soldats pillent au contraire le peu que la pitié des barbares avait laissé à leurs malheureuses victimes, et lui-même se retire lorsque, n'ayant plus d'ennemis à combattre, et se trouvant à la tête des meilleures troupes de l'orient, rien, ce semble, ne paraissait l'empêcher de gagner Constantinople, et d'y renverser la fortune de son émule en pouvoir. Ce n'est qu'à son retour en Italie qu'il reprit les projets de sa haine, et qu'il les mit à exécution par la trahison la plus insigne. Il renvoya à Arcade une partie des forces que ce prince lui avait fait redemander; mais il mit à leur tête le Goth Gaïnas, qui était instruit de ses desseins. Arrivée aux portes de Constantinople, cette troupe, excitée par son chef, témoigne le désir de voir l'empereur, pour lui rendre son hommage, hors de la ville. Il accourt avec Rufin, qui se croyait au terme de ses désirs, et qui,

dans ce moment même, n'attendait plus qu'un mot d'Arcade pour être déclaré son collègue. Le soldat fait éclater sa joie à la vue du prince; puis, à un signal convenu, il se jette sur Rufin et le met en pièces : catastrophe horrible, mais digne récompense d'un ministre pervers, que n'avait point effrayé la perspective de tant de dévastations, destinées uniquement à lui frayer un chemin vers le trône.

Eutrope, qui lui succéda dans la faveur du prince, et qui gouverna à peu près comme lui, ne tarda pas à rencontrer un sort aussi déplorable. Gaïnas fit demander sa tête par ses soldats mutinés, et le faible empereur ne sut d'autre moyen de les contenir que de céder à leurs fureurs. Revêtu de l'autorité de Rufin et d'Eutrope, Gaïnas ne craignit pas de suivre leurs exemples. Il excita aussi l'avidité des barbares; et, avec des forces suffisantes pour réprimer leurs brigandages, il les vit, tranquille spectateur, ravager sous ses yeux les provinces confiées à sa protection. Plus attentif même à leurs dangers, qu'à ceux des citoyens de l'empire, secrètement il leur faisait passer des secours, indépendamment de divers subsides aussi honteux qu'inutiles qu'il leur fit accorder pour obtenir d'eux des trêves passagères. Il fallut le dernier excès du mal pour ouvrir les yeux à Arcade, et pour lui inspirer la résolution d'éclater contre un traître qui, déjà possesseur de tout son pouvoir, aspirait encore à le dépouiller du vain titre qui lui restait. Gaïnas, frustré dans le projet d'incendier Constantinople et de se faire proclamer à la faveur du tumulte, fut déclaré ennemi de l'état, et il se trouva encore un chef et des soldats fidèles à lui,

opposer. Bientôt, pressé à la fois, d'un côté par une armée romaine, et de l'autre par celle des Huns, dont Arcade s'était ménagé l'alliance, il attaqua ces derniers, et trouva dans le combat une mort honorable qu'il ne méritait pas.

Cependant Alaric, forcé par l'opposition qu'il avait trouvée en Grèce, de gagner l'Illyrie, y demeurait tranquille, sous le titre de commandant de ces provinces pour l'empereur Arcade. Stilicon, auquel on prête les mêmes vues et la même politique qu'à Rufin et à Gaïnas, l'y ménageait, dans l'intention apparente de faire passer quelque jour ces provinces, par son entremise, sous la main d'Honorius, et avec le dessein réel de s'en faire un appui pour élever Eucher, son fils, jusqu'au trône. Dans cette vue il faisait pensionner le barbare, pour obtenir de lui, selon le besoin, ou son action, ou son repos. Mais, soit que le tribut ne fût pas exactement payé, soit que les prétentions du Visigoth se fussent accrues, et qu'on eût refusé d'y satisfaire, Alaric quitte subitement sa retraite; et, traversant la Pannonie et les Alpes-Julies, s'approche de Ravennes, où l'empereur faisait sa résidence, parce que cette ville, entourée d'eau de toutes parts et renfermant un port, offrait dans les périls, devenus chaque jour plus fréquents, des difficultés d'attaque, et des ressources de fuite que Rome ne possédait pas. Avant d'agir plus hostilement, Alaric demanda des terres et il acquiesça à la proposition que lui fit Honorius d'un établissement dans les Gaules. Mais Stilicon, dont ces mesures contrariaient apparemment les vues, le suivit avec diligence, l'atteignit à Pollentia, au confluent

du Tanaro et de la Stura, et lui livra une bataille sanglante, et qui fut assez égale pour la perte, mais qui força Alaric à reculer. Un second engagement près de Véronne fut plus décisif, et contraignit Alaric à vider tout-à-fait l'Italie. Mais ce point obtenu, il ne fut pas inquiété davantage, et sa retraite fut même favorisée, pour le besoin sans doute qu'on pourait avoir de lui par là suite.

Nous arrivons à cette année 406, si fameuse dans les fastes de la décadence romaine, par la plus formidable incursion de barbares que l'empire ait eu à supporter. S'il en faut croire divers écrivains du temps, cette calamité fut l'ouvrage de Stilicon. On veut qu'après avoir investi le trône de tous les côtés, par le mariage successif de ses deux filles avec Honorius, il pensât encore à l'envahir tout-à-fait pour son fils Eucher, à la faveur des troubles qu'il devait susciter; et que ce fut en conséquence, à son signal, que cette nuée de guerriers, avides de pillage, força les frontières de l'empire. Quoi qu'il en soit, le dernier jour de l'an 406, suivant la chronique de S. Prosper, une multitude de Goths et de Gépides établis sur les rives du Danube, dans la Dacie et la Pannonie, et de Vandales, d'Hérules, de Suèves, de Bourguignons, de Saxons, d'Angles et de Juthes, habitants des bords de la Baltique, dans les contrées connues depuis sous les noms de Prusse, de Poméranie, de Meckelbourg, de Holstein et de Jutland, passèrent le Rhin du côté de Mayence. Les Francs, qui, depuis cent cinquante ans, bataillaient avec des succès divers pour mettre le pied dans les Gaules, et qui, partie par force et partie par concession

des empereurs, étaient parvenus à se former un petit établissement vers Cologne, entre le Rhin et la Meuse, éprouvèrent les premiers les funestes effets d'un semblable passage. Une résistance inégale leur prépara une défaite désastreuse, après laquelle les barbares inondèrent sans obstacle les deux Germaniques et la Belgique.

Pendant ce temps, les manœuvres des Saxons, qui semblaient menacer la Bretagne, occasionèrent une révolution dans ce pays. Les troupes romaines, livrées à leurs propres ressources par l'impossibilité d'obtenir des secours d'Honorius, élurent et renversèrent successivement deux empereurs. Leur choix s'arrêta enfin sur un simple soldat, dont le nom de Constantin leur parut d'un meilleur augure. Au lieu de se tenir sur la défensive dans son île, il prévint l'attaque en descendant sur le continent; et la générosité avec laquelle il se montra le protecteur de la Gaule, abandonnée par son maître aux ravages des barbares, lui amena des soldats. A leur tête et à l'aide des Francs qui s'allièrent à lui, il marcha sur les Vandales, et les battit près de Cambrai. Mais, lorsqu'il aurait pu les dissiper entièrement, en les empêchant de se rallier, inhabile à profiter de sa victoire, il se hâta vers Trèves, pour le vain plaisir de revêtir la pourpre dans la Gaule, et d'y déclarer Constant, son fils, césar. Devenu alors plus entreprenant, et toujours secondé par les Francs, il commença à menacer l'Italie.

Stilicon porta de ce côté les forces d'Honorius, et le Goth Sarus, envoyé dans les Gaules, battit les lieutenants de Constantin, et l'assiégea lui-même dans

Vienne : mais des secours amenés de la Bretagne par Géronce, un autre de ses lieutenants, firent lever le siége, et forcèrent Sarus à repasser lui-même les Alpes. Ainsi dégagé, Constantin acheva de se procurer la tranquillité par des concessions qu'il fit alors aux barbares de divers territoires de la Gaule, dans les Germaniques et dans la Belgique. Il transporta aussi le siége impérial à Arles, afin d'être moins exposé à leurs incursions, et plus à portée encore de surveiller l'Italie, et de s'assurer de l'Espagne, où il avait fait passer Géronce, son libérateur.

Ce n'était point assez pour Honorius des pénibles soucis que lui apportait un trône ébranlé de toutes parts, il lui fallut y joindre le tourment des soupçons, et contre le seul homme qui pouvait encore le sauver. Fondés ou non, un certain Olympius les lui fit naître, et ménagea les moyens de punir celui qu'il représenta comme un traître. On s'étonne de voir un homme, presque inconnu, l'emporter si facilement sur un ministre réputé si habile, et qui aurait dû avoir une infinité de partisans, s'il eût effectivement visé au but auquel on prétend qu'il tendait; mais il paraît, par l'événement qu'il n'avait pas même pris le soin de s'attacher le soldat; et cette circonstance dépose en sa faveur. Une seule garde de Huns semblait faire la sûreté de Stilicon. Le Goth Sarus, sa créature, choisi pour lui ôter cette ressource, répondit à l'indigne confiance qui fut mise en lui, et massacra cette garde surprise, parce qu'elle était sans défiance. Stilicon eut le bonheur d'échapper et de gagner Ravennes, où il se réfugia dans une église. Aussitôt arriva à la garnison l'ordre

de se saisir de lui, elle obéit contre son général. Quelques amis et quelques domestiques témoignèrent seuls vouloir opposer de la résistance; mais, soit que Stilicon se crût fort de son innocence, soit que ce fût la dernière ressource de sa politique, il leur interdit la défense, et se livra lui-même aux mains des soldats. Mais ceux-ci, aussi peu touchés de sa générosité que de sa confiance, violant, sur l'exhibition qui leur fut faite d'un nouvel ordre d'Honorius, la promesse qu'ils avaient donnée à Stilicon pour lui faire quitter son asile, le massacrèrent aussitôt. Eucher, son fils, le motif réel ou supposé de ses vues ambitieuses, fut également arrêté et mis à mort, précisément comme il sortait de Rome pour se réfugier près d'Alaric, sur l'appui duquel il paraissait compter.

Alaric, en effet, soit pour venger Stilicon, et une multitude de ses compatriotes qui avaient été massacrés à Rome après la mort de leur protecteur, soit pour se procurer un prétexte de guerre, renouvela alors ses demandes accoutumées, et y ajouta celle de divers otages pour lesquels il en offrait d'autres en échange. Olympius fit rejeter ses propositions comme humiliantes; mais il n'avait pas pourvu à les rendre vaines; car Alaric, se mettant aussitôt en marche, parvint sans obstacle aux portes de Rome, et l'eut bientôt réduite à la disette la plus affreuse. Les habitants lui adressèrent une députation pour lui demander la paix, et le prier de sauver à la capitale les horreurs d'un pillage dont on ne pouvait calculer l'étendue. *Eh bien! qu'on m'en épargne la peine*, répondit Alaric, *en me livrant tout l'or et tout l'argent qui y est enfermé*. Il exigea de plus une somme

considérable pour laquelle il agréait des termes et réclamait des otages. *Eh! que laisserez-vous donc aux habitants?* observèrent les envoyés : *La vie*, repartit-il sèchement. Il fallut en passer par ces dures conditions, et Honorius lui-même fut contraint de les ratifier. Le vainqueur se retira dès lors en Étrurie; mais au bout de quelques temps, les sommes promises ne se trouvant pas acquittées, et les otages n'ayant point été livrés, il reparut devant Rome. Dans le même temps arrivèrent à Honorius des envoyés de Constantin, qui sollicitèrent la reconnaissance de leur maître, et qui l'obtinrent en faisant espérer des secours contre Alaric.

Celui-ci cependant semblait livrer à regret la capitale du monde à la destruction. Pour prévenir ce malheur, il proposa aux habitants de rompre avec Honorius, de faire cause commune avec lui, et de recevoir un empereur de sa main. La nécessité contraignit à condescendre à toutes les volontés du vainqueur, qui leur donna pour maître Attale, envoyé récemment à Rome par Honorius, en qualité de préfet ou de gouverneur. Alaric tourna dès-lors vers Ravennes. Honorius effrayé pensait déjà à s'embarquer et proposait de s'associer Attale, qui refusait insolemment de partager le pouvoir avec son maître, lorsque quatre mille hommes qui lui arrivèrent et qui assurèrent la défense de la place, lui rendirent un peu de courage. Les inconséquences d'Attale vinrent ensuite à son secours; car Alaric, fatigué de ses imprudences et d'une présomption qui contrariait toutes ses mesures, le dépouilla de la pourpre, ainsi qu'il l'en avait revêtu, et envoya les ornements impériaux à Honorius,

avec lequel il témoigna vouloir s'accommoder. Il s'opérait entre les deux princes des rapprochements insensibles, qui promettaient à l'Italie le retour de la tranquillité, lorsqu'une méprise de Sarus, ou peut-être la mauvaise foi de ce général, qui tomba sur des partis d'Alaric, rendit ce prince à toutes ses fureurs. Il abandonne aussitôt Ravennes, retourne devant Rome, et désormais sans pitié, après avoir fait éprouver à cette malheureuse ville les angoisses de la famine, il la livre à toutes les horreurs d'un assaut, de l'incendie et du pillage. Placidie, fille de Théodose et de Galla, et sœur d'Arcade et d'Honorius, était alors dans Rome. Elle devint la proie du vainqueur; mais elle fut traitée d'ailleurs avec tous les égards dus à son rang. Ce fut le dernier exploit d'Alaric : il mourut cette même année à Cosenza dans la Calabre, où il s'était rendu pour une expédition qu'il méditait contre l'Afrique. Ses soldats, pour protéger son corps contre les profanations, détournèrent le Vésanto pour y creuser une fosse, où ils le déposèrent avec d'immenses richesses, et rétablirent la rivière dans son lit. Ils élurent ensuite pour roi Ataulphe, frère de la femme d'Alaric.

Géronce avait des succès en Espagne, lorsque le fils de Constantin s'y rendit lui-même, assisté d'un autre général auquel il accordait toute sa confiance. Géronce vit ce choix avec un air de jalousie, et la jalousie tarda peu à le conduire à l'infidélité. A son instigation les barbares remuent de nouveau, la Bretagne se soulève, les Armoriques ou provinces maritimes se déclarent indépendantes, et la Gaule entière, surtout vers le midi, est replongée dans toutes les ca-

lamités de la guerre. Pour mettre un terme aux scènes de carnage qui se reproduisaient dans son sein, il fallut de nouvelles concessions aux barbares; et Constantin, qui leur avait déjà abandonné les Germaniques et la Belgique au nord, leur céda au midi la seconde Aquitaine et la Novempopulanie (*la Guienne et la Gascogne*). Il se proposait de se dédommager en Italie, sur Honorius, des sacrifices qu'il était contraint de faire dans les Gaules, et déjà il avait passé les Alpes, dans l'espoir de recueillir le fruit d'une intrigue qu'il dirigeait dans le palais même de l'empereur, lorsque la trahison ayant été découverte, il fut forcé de reprendre le chemin d'Arles. L'indignation d'Honorius se réveilla à cette perfidie, et lui suggéra les mesures les plus rigoureuses contre l'usurpateur. Il fit passer dans les Gaules Constance, d'une naissance obscure, mais d'un mérite peu commun. Né à Naisse en Dardanie (*Servie*), comme le grand Constantin, il retraçait plusieurs de ses éminentes qualités. Géronce, d'un autre côté, après avoir fait proclamer en Espagne un fantôme d'empereur, appelé Maxime, s'avançait aussi contre Constantin. Déjà il avait battu Constant, son fils; et, après l'avoir forcé de se réfugier à Vienne, il l'y avait assiégé, l'avait pris, et l'avait fait périr. Son armée et celle de Constance se trouvèrent en présence sous les murs d'Arles. Constantin dut se féliciter d'abord d'une rencontre qui mettait aux mains ses ennemis; mais sa joie fut courte. Constance dissipa, et l'armée de Géronce, et une autre armée de Francs qui venait au secours de Constantin, lequel se trouva dénué de toute ressource. Dans cette affligeante situation, il se

fit conférer l'ordre de la prêtrise, espérant de la sainteté de son nouveau caractère et du témoignage qu'il donnait ainsi de son renoncement à toutes les grandeurs, qu'il aurait la vie sauve. Constance la lui avait promise lorsqu'il se rendit à lui, et qu'il l'envoya à l'empereur; mais Honorius, sans égard à cette considération, non plus qu'à la promesse de son général, ou plutôt respectant hypocritement l'un et l'autre, n'osa le faire condamner judiciairement, mais le fit assassiner sur la route.

La mort de Constantin ne rendit pas encore les Gaules à Honorius. Pendant que l'usurpateur succombait, il s'en élevait un autre nommé Jovin, qui, soutenu par les Francs, les Bourguignons, et les autres barbares, se faisait proclamer dans les provinces du Nord. Ataulphe, d'une autre part, se promenait en vainqueur dans toute l'Italie; mais il ménageait Honorius, parce qu'épris de sa sœur, qui était toujours prisonnière des Goths, il aspirait à sa main, que la fière Placidie persistait à refuser. Ses démarches, inspirées tour à tour par le désir de se faire aimer et par celui de se faire craindre, pour arriver au même but, étaient vacillantes et équivoques. Ce fut dans ces dispositions qu'il passa dans les Gaules, incertain s'il y devait combattre pour ou contre l'empire. Constance, également épris des charmes de Placidie, mettait obstacle à tout projet d'accommodement qui pouvait le frustrer lui-même des espérances qu'il osait concevoir. De là une guerre où les intérêts variaient à chaque instant. D'abord, Ataulphe et Jovin réunis, furent près d'écraser le général d'Honorius. Placidie, effrayé

pour son frère, et certaine de tout obtenir d'Ataulphe, rompit les liaisons de celui-ci avec Jovin, et les constitua même en état d'hostilité. Jovin, déjà affaibli par la retraite des Vandales, ses alliés, qui, battus par les Francs et les Armoriques, avaient été chercher en Espagne une terre plus facile à conquérir, fut contraint à la fuite et s'enferma dans Valence. Ataulphe l'y poursuivit, et l'ayant fait prisonnier l'envoya à Honorius, qui le fit décapiter.

Malgré cet éminent service, le roi goth n'était pas en paix avec l'empereur, qui lui offrait l'Aquitaine, mais qui redemandait Placidie; à quoi le prince ne voulait point entendre. Pendant ces négociations, Ataulphe se fortifiait toujours par la continuation des hostilités. Il échoua cependant devant Marseille, mais il enleva Narbonne, et dans cette ville il triompha enfin des longs refus de Placidie. La paix devait naître de cet événement. Le dépit et la jalousie de Constance y apportèrent des difficultés qui rendirent à la guerre la vivacité qu'elle avait perdue. La seconde Aquitaine en devint le théâtre et tomba d'abord sous le joug d'Ataulphe; mais l'année suivante, Constance reprit l'ascendant, et força Ataulphe à évacuer Narbonne et à se retirer en Espagne, où il se forma un établissement dont Barcelonne fut la capitale. Son ambition ainsi satisfaite, tout le disposait à la paix, et à concourir avec les Romains à chasser de l'Espagne les Vandales qui la désolaient, lorsqu'il fut assassiné par Sigéric, frère de Sarus, qui s'était flatté d'occuper sa place. Mais Sigéric ne jouit que sept jours du fruit de son crime. Les Goths le firent périr et élurent

Wallia. Le nouveau roi, en promettant d'employer ses armes contre les Alains et les Vandales, et en renvoyant Placidie, qui cessait d'être un obstacle à la paix, obtint facilement des conditions avantageuses, qui légitimèrent et assurèrent son établissement.

La Gaule retomba ainsi sous le pouvoir d'Honorius. Constance l'y consolida par l'ordre qu'il s'efforça d'établir dans toutes les branches de l'administration, surtout dans la levée des impôts; et il calma l'inquiétude guerrière des Armoriques et des Francs, par la confirmation des territoires qui leur avaient été reconnus ou concédés par le dernier Constantin. Autant qu'on peut le conjecturer des monuments obscurs de ces temps-là, les Francs avaient alors pour limites de leur établissement dans les Gaules, le Rhin, la Meuse et la Moselle; d'où ils prirent aussi le nom de *Ripuaires*, par opposition aux peuples situés sur l'Océan, qui reçurent celui d'*Armoriques* ou maritimes.

L'Espagne rentrait aussi sous le joug des Romains, et Wallia y réduisait pour eux et avec ses seules forces les Alains, les Suèves et les Vandales. Ses services furent récompensés par un accroissement de territoire qui lui fut donné dans les Gaules. Constance, auquel Honorius avait accordé la main de sa sœur, et qu'il associa encore depuis à l'empire, chargé de traiter avec le prince goth, lui concéda la seconde Aquitaine (*la Guienne, la Saintonge et le Poitou*), et plusieurs grandes villes dans les provinces voisines, entre autres Toulouse, qui devint la capitale des Goths (1). Si dans cette transaction politique de Constance fut de procu-

(1) *Mariana.*

rer à l'empire dans les Gaules une puissance qui y tînt les barbares en respect; il s'abusa fort. Ces prétendus protecteurs s'agrandirent bientôt aux dépens du territoire confié à leur surveillance; et, sous les successeurs presque immédiats de Wallia, ils étaient maîtres des trois Aquitaines et des deux Narbonnaises, c'est-à-dire, de presque tout le territoire compris entre l'Océan, le Rhône, les Pyrénées et la Loire.

Telle était la situation des Gaules, lorsque les Francs, en élisant un chef unique, qui donna désormais plus d'ensemble à leurs opérations, se frayèrent les voies à la domination du pays.

---

# PREMIÈRE RACE,

## DITE DES MÉROVINGIENS,

Comprenant vingt et un rois, sous 331 ans d'existence.

420 — 752.

Le peu d'importance de la plupart des rois de la première race; les mêmes noms et des noms barbares, portés par plusieurs d'entre eux, et surtout les partages perpétuels de leurs états entre leurs enfants, introduisent dans leur histoire une confusion inévitable qui fatigue autant l'intelligence que la mémoire. Pour débrouiller ce chaos, il faut envisager le tableau de ces rois sous des masses un peu plus considérables que celles que peuvent offrir des règnes isolés, qui n'ont pas toujours des couleurs assez vives ou assez tranchées pour se distinguer sensiblement les uns des autres. A cet effet, nous partagerons l'histoire de cette race en six périodes bien distinctes, qui formeront autant de paragraphes, et qui serviront à classer plus aisément les faits dans la mémoire du lecteur. Ces six périodes sont :

Ire. De 420 à 481. Les *quatre* premiers rois français : progrès des Francs dans le nord de la Gaule; chute de l'empire d'Occident. Période de 61 ans.

IIe. De 481 à 511. Clovis, premier roi chrétien : extension des Francs dans le midi de la Gaule; leur conversion; lois de Clovis. Période de 30 ans.

III^e. De 511 à 562. Les *quatre* fils de Clovis : leurs divisions et leurs crimes. Période de 51 ans.

IV^e. De 562 à 628. Les *quatre* fils et les *petits*-fils de Clotaire I, fils de Clovis : rivalité funeste de Frédégonde et de Brunehaut. Période de 66 ans.

V^e. De 628 à 691. Le commencement de la puissance des maires du palais, sous Dagobert I, fils de Clotaire II, sous *son* fils et sous *ses petits*-fils. Période de 63 ans.

VI^e. De 691 à 752. Puissance absolue enfin des *trois* maires du palais, Pepin de Herstal, Charles Martel, son fils, et Pepin-le-Bref, son petit-fils, sous les *derniers* des rois *fainéants*. De ce nom furent appelés les jeunes et infortunés princes successeurs de Dagobert I ; ils sont au nombre de dix. Cette période est de 61 ans.

## § I. 420—481.

*Les* quatre *premiers rois français ; progrès des Francs dans le nord de la Gaule ; chute de l'empire d'Occident. Période de* 61 *ans.*

### PHARAMOND.

Pharamond, élu vers l'an 420, fut le premier roi qui domina sur la totalité des peuples qui composaient la ligue ou l'association des Francs. S'il a été véritablement roi, si même il a existé, car on en doute, il demeura tranquille dans les limites fixées à sa nation. On croit qu'il régna huit ans.

Pendant ce règne inaperçu, Constance était mort après avoir joui six ou sept mois seulement de son association à l'empire. Des mécontentements, survenus entre l'empereur d'occident Honorius et Placidie, sa sœur, veuve de Constance, avaient contraint celle-ci à se réfugier à Constantinople, pour y demander protection à l'empereur Théodose-le-Jeune, son neveu. La mort d'Honorius vint étouffer ces semences de discordes, et porta sur le trône Valentinien III, fils de Constance et de Placidie, et, à ce titre, héritier d'Honorius, qui n'avait pas laissé d'enfants. Le jeune prince avait cinq à six ans. Jean, secrétaire d'état, soutenu d'Aétius et des Huns, crut l'occasion favorable pour s'approprier l'empire; mais il n'y trouva que la mort. Pour Aétius, il obtint sa grâce et des dignités. Cet Aétius fut le dernier Romain qui montra de grands talents; mais ils furent associés en lui à la politique égoïste et cruelle des Rufin et des Stilicon. Après avoir comme eux fatigué son maître, sous le joug de la dépendance la plus humiliée, comme eux il dut rencontrer la même fin, et recevoir de la même manière le digne salaire de ses artifices et de son insolence.

## CLODION.

Clodion, dit *le Chevelu*, succéda à Pharamond par droit de naissance ou par droit d'élection. Au commencement de son règne, ou à la fin de celui de son prédécesseur, Aétius, ayant tourné les armes de l'empire contre les Francs, les avait forcés de repasser le Rhin. Trois ans après son avénement au trône, Clodion crut

devoir à la dignité dont il était revêtu, de faire rentrer ses peuples en des concessions solennellement confirmées par Constance. Il retrouva en tête l'actif Aétius, qui le contraignit encore à retourner sur ses pas, mais qui ne put arracher de son cœur, ni le sentiment de ses droits, ni l'espoir consolant de les faire valoir plus heureusement quelque jour. Au bout de six ans, en effet, il forma une nouvelle tentative qui lui réussit mieux. Couvert par les bois, il perça dans la seconde Belgique où il s'empara des villes de Bavai et de Cambrai; et, les années suivantes, il s'étendit jusqu'à la Somme, et fit d'Amiens la capitale de ses états, malgré quelques échecs que lui firent éprouver Majorien et Aétius. Celui-ci, obligé de résister à la fois aux Gaulois, qui se soulevaient de toutes parts; aux Visigoths, qui menaçaient Narbonne; aux Bourguignons, qui, de la Germanique supérieure (1) où ils s'étaient fixés d'abord, s'établissaient maintenant dans la Séquanaise (2) et la Viennoise (3); aux Francs enfin, qu'aucun revers ne pouvait décourager, ni divertir de leurs anciens et constants projets; celui-ci, dis-je, n'avait pu, malgré des victoires fréquentes, s'opposer efficacement aux progrès de ces derniers.

## MEROVÉE.

La domination de Rome s'affaiblissait chaque jour dans les Gaules : la Grande-Bretagne tombait sous celle des Anglo-Saxons; les Suèves s'étendaient de plus en

(1) L'Alsace.
(2) La Franche-Comté.
(3) Le Dauphiné et partie de la Provence.

plus en Espagne; Genseric, à la tête des Vandales, venait de se rendre maître de l'Afrique; l'empire enfin croulait de toutes parts, lorsque Mérovée, que l'on croit fils de Clodion, lui succéda. Un règne assez court, mais illustré par un grand événement, auquel il eut une part honorable, mérita à ce prince le glorieux privilége de donner son nom à la première race des rois français, qui de lui furent appelés *Mérovingiens*. Ce grand événement fut la défaite des Huns. Ces barbares, sortis une seconde fois du fond de la Tartarie, sous la conduite d'Attila et de Bléda son frère, venaient de faire trembler Théodose sur son trône de Constantinople. Ce prince avait en partie conjuré la tempête. Avec de l'argent, il avait mis un terme aux exploits dévastateurs de ces hordes féroces, et s'était racheté de leur pillage. Soit alors de son propre mouvement, soit qu'il y eût été poussé par les conseils vindicatifs d'Honoria, sœur de Valentinien, laquelle, chassée du palais de son frère pour sa conduite licencieuse, s'était réfugiée à Constantinople, Attila tourna vers l'occident, et se dirigea d'abord sur la Gaule. Il s'avance vers le Rhin à la tête de cinq cent mille hommes, écrase les Bourguignons qui opposent une vaine résistance à son passage, met tout à feu et à sang dans les provinces du nord, et marche droit à Paris, à l'effet d'y traverser la Seine. Déjà ses habitants se préparaient à évacuer leurs murs; ils en sont dissuadés par les assurances prophétiques d'une simple bergère de Nanterre, Geneviève, devenue depuis la patrone de la capitale, et recommandable alors, à la vérité, par une grande réputation de sainteté, par le voile religieux dont elle était revêtue,

et enfin par la singulière considération des plus grands évêques de son temps. Attila effectivement ne fit que s'approcher de la ville; changeant tout à coup de dessein, il passa la rivière sur un autre point et alla investir Orléans.

Le danger commun avait rapproché les divers partis qui se disputaient la Gaule. Une armée nombreuse se forma, de Romains commandés par Aétius, de Francs conduits par Mérovée, de Visigoths par Théodoric, et de Bourguignons par Gondicaire. Leurs premiers efforts sauvèrent Orléans, dont Attila venait de forcer les portes, et dont les rues furent jonchées au même instant des corps morts des barbares. La fureur d'Attila s'alluma en vain du premier échec qu'il éprouva; il fallut céder, subir la honte d'une retraite et se réduire à étudier avec inquiétude les mouvements d'un ennemi qui se présentait en égal. Après plusieurs jours de marche il est forcé au combat; et les deux armées en viennent aux mains dans les *plaines Catalauniques*, celles qui se trouvent entre Châlons et Troyes. Le choc y fut terrible. Cent quatre-vingt mille hommes y périrent, au rapport des auteurs du temps les moins exagérés. Théodoric y fut tué; mais Attila fut vaincu et obligé de fuir jusqu'en Pannonie (*Hongrie*), d'où il était parti. Aétius, par égard pour ses anciennes liaisons avec les Huns, et pour celles peut-être qu'il pourrait prendre encore avec eux, les poursuivit, dit-on, mollement. Aussi dès l'année suivante Attila fut-il en état de reprendre l'offensive. Mais cette fois c'est le cœur de l'empire qu'il attaque. Il passe les Alpes Julies, qui n'étaient point gardées, emporte Aquilée qu'il ruine de

fond en comble, fait éprouver le même sort à toutes les villes en deçà du Pô, se détermine enfin à passer le fleuve et à marcher sur Rome. Valentinien n'eut de ressources que dans les supplications. Une députation célèbre, à la tête de laquelle était le pape saint Léon, fut chargée de les porter aux pieds du conquérant. La majesté du pontife, la renommée de ses vertus, la persuasion de son éloquence ébranlèrent ce cœur féroce, qui se désista de ses premiers desseins. Satisfait de la redevance d'un tribut annuel, il reprit le chemin du Danube, et mourut à quelque temps de là en Pannonie, au milieu des fêtes qu'il y donnait à son armée, pour célébrer un nouvel hymen qu'il venait de contracter.

La terreur répandue par Attila dans tout le nord de l'Italie, en pressant les peuples effrayés vers les petites îles et les lagunes de la Vénétie, donna naissance à la ville de Venise et à cette république fameuse, que ses institutions et que sa prudence élevèrent et maintinrent si long-temps au rang des puissances prépondérantes de l'Europe, et qu'un seul moment d'erreur et d'anarchie devait faire disparaître de nos jours, et en un clin d'œil, de la scène politique du monde, après treize cent cinquante ans d'existence.

Valentinien n'avait point d'enfants mâles; Aétius en conçut l'espoir de porter sa famille sur le trône. Il proposa son fils au prince pour devenir l'époux d'une de ses filles. Valentinien se crut insulté d'une pareille proposition, de la part du seul homme pourtant qui fût capable alors de maintenir son autorité chancelante: lui seul ignorait cette vérité, et son ignorance lui coûta cher. Pétrone Maxime, l'un des officiers de sa cour, et

dont la femme avait été l'objet des violences de ce prince débauché, avait fort bien compris qu'il ne pouvait se promettre de vengeance d'un tel attentat, qu'en enlevant d'abord au prince son véritable appui. Pour y parvenir, il dissimule son ressentiment, s'insinue auprès de l'empereur et saisit toutes les occasions de rendre suspect un sujet puissant, que ses hauteurs d'une part et que les préventions de l'empereur de l'autre, n'accusaient déjà que trop efficacement. Il le lui dénonce enfin comme chef d'une conspiration dont il est instant de frapper l'auteur, et sans délai, s'il veut prévenir le coup dont il est menacé lui-même. Effrayé du danger qu'il croit courir, Valentinien mande aussitôt Aétius, qui sans aucune défiance se hâte de se rendre à ses ordres, et qui est poignardé de la propre main de l'empereur. Quelques jours après, Valentinien est assassiné lui-même par deux gardes d'Aétius, et la main perfide qui les fait mouvoir cache son propre crime sous les voiles officieux de leur attachement et de leur vengeance.

Maxime, proclamé dès le lendemain de la mort de Valentinien, offre le trône à l'impératrice Eudoxie, qui, dans l'ignorance où elle est de son forfait, accepte son offre et lui abandonne sa main. Mais l'imprudent ayant eu depuis l'indiscrétion de lui découvrir sa trame odieuse et de s'en faire un mérite auprès d'elle, la princesse indignée profondément dépêche aussitôt vers Genseric, qu'elle invite à venir la venger. Le Vandale quitte à l'instant l'Afrique. Maxime s'enfuit à son approche, et cette lâcheté le fait lapider par le peuple. Genseric, secondé par Eudoxie, entre dans Rome sans

obstacle; mais, libérateur intéressé, il considère cette grande ville comme une conquête dont la dépouille est son droit; en sorte qu'il faut traiter avec lui du mode de sa spoliation. S. Léon, qui avait tant obtenu d'Attila, ne put gagner sur Genseric que la promesse de s'abstenir du meurtre et de l'incendie. Pendant quinze jours la ville fut livrée à tous les autres genres de dévastations, et toutes les richesses de la capitale du monde devinrent la proie des Vandales. Genseric, qui eut pu retenir le trône, le méprisa et retourna en Afrique, emmenant avec lui une multitude de captifs, au nombre desquels étaient l'impératrice Eudoxie elle-même et ses deux filles. L'aînée épousa Huneric, fils du Vandale, et la seconde Olybrius, qui, avant la chute de l'empire d'Occident, doit figurer un moment sur ce trône.

Cependant Avitus, né à Clermont, qui avait été préfet des Gaules, et qui s'était distingué sous Aétius contre Gondicaire, premier roi des Bourguignons, et Théodoric, roi des Visigoths, venait d'être proclamé empereur par les troupes de la Gaule. Il avait été reconnu à Constantinople par l'empereur Marcien, que l'illustre Pulchérie, sœur, institutrice et conseil de Théodose, avait cru politique de se donner pour époux, lorsqu'à la mort de son frère, qui n'avait pas laissé d'enfants, elle avait profité du titre d'auguste qu'elle portait depuis sa jeunesse, pour prendre en main, quoique femme, les rênes du gouvernement, chose inouie jusqu'alors dans les fastes de l'empire. Mais, de quelque poids que pût être une pareille reconnaissance, elle ne put contrebalancer l'effet d'une révolte suscitée

par le comte Ricimer, fils d'un prince suève, et petit-fils de Wallia par une de ses filles, lequel s'était attaché depuis long-temps au service de l'empire. Avitus, réduit à la nécessité de tenter le sort des armes, fut battu près de Plaisance, et obligé de résigner la pourpre dans le quinzième mois de son règne. Pendant qu'il la portait encore, Théodoric, à sa sollicitation, avait passé en Espagne pour y arrêter les progrès des Suèves. Il les battit, tua leur roi, les dépouilla d'une partie de leurs conquêtes sur l'empire : puis, jugeant à la nature des circonstances qu'il pouvait en faire son profit sans danger, il en garda la propriété, étendit ainsi sa domination sur les deux côtés des Pyrénées, et devint dans l'Espagne le fondateur de cette puissance des Goths, qui devaient s'y accroître peu à peu, l'envahir entièrement, la défendre contre les Sarrasins, la reconquérir sur eux, et en conserver enfin le domaine jusqu'au moment où le sort des alliances lui donna Charles-Quint pour maître.

Cependant Ricimer, après un interrègne d'un an, pendant lequel l'empereur d'Orient était censé gouverner, fit élire Majorien, qu'il espérait conduire. L'élévation de ce prince à l'empire est de la même date que celle de Childéric, fils de Mérovée, au trône de son père. Mérovée, à la faveur des troubles, s'était considérablement élargi dans la première Germanique (1), la seconde Belgique (2), et la seconde Lyonnaise (3), et c'est dans cet état d'accroissement qu'il laissa la couronne à son fils.

(1) L'Alsace. — (2) La Picardie, l'Artois et la Flandre.
(3) La Normandie.

## CHILDÉRIC.

La première année de Childéric sur le trône fut celle d'un libertin audacieux qui, se jouant avec une égale impudence et de l'honneur du sexe et du mécontentement des grands, souleva contre lui l'indignation générale et se fit chasser du trône. Obligé de céder à l'orage, il se réfugia en Thuringe, mais avec l'espérance du retour. Un fidèle serviteur, appelé Guinomand, devait en préparer les voies et l'instruire de l'instant favorable pour reparaître, en lui faisant tenir la moitié d'un anneau rompu dont Childéric emportait l'autre moitié. Son royaume est offert non point à un Franc, mais à un Romain, à Ægidius, maître des milices romaines dans les Gaules. Guinomand avait puissamment contribué à cette bizarre élection. Il avait ses vues, et se flattait avec raison de dégoûter plus facilement ses concitoyens de la domination d'un étranger que de celle d'un prince né et choisi parmi eux. A la faveur du prétendu service qu'il a rendu à ce monarque, il s'insinne aisément dans son esprit, flatte en lui une cupidité indiscrète qui le fait surcharger les peuples d'impôts et l'enhardit enfin à sévir contre les récalcitrans, les mêmes qui s'étaient soulevés contre Childéric. Également habile à capter la confiance des mécontents, il est le dépositaire de leurs plaintes et bientôt l'âme de leurs conseils. C'est alors qu'il leur propose et qu'il parvient à leur persuader de rappeler un prince mûri par le malheur et doué des vertus guerrières, dont chaque jour, pendant son exil, il avait donné de nouvelles preuves.

Childéric après huit ans d'absence reçoit la seconde moitié de l'anneau, et se hâte de regagner la Gaule. Un corps de Francs va au-devant de lui jusqu'à Bar, et le proclame de nouveau avec solennité. Il profite de leur ardeur pour attaquer son rival, lui enlève d'abord Metz, Trèves et Cologne, et bientôt après Beauvais, Paris et d'autres villes sur la Seine et sur l'Oise. Ægidius, aidé des Saxons qu'il oppose tour à tour aux attaques sans cesse renaissantes des Visigoths et des Francs, ne peut que se maintenir dans Soissons et dans quelques autres cantons des bords de la Loire, tels que les territoires de Reims, de Châlons, de Sens et de Troyes. Au midi de cette rivière, Théodoric, fils de celui qui avait péri dans la bataille contre Attila, et le même que nous avons vu étendre ses acquisitions au delà des Pyrénées, avait réduit aussi les possessions romaines à l'Auvergne et au Berri. Ægidius en mourant laissa à Syagryus, son fils, le soin difficile de défendre ces faibles restes de la domination romaine; et, à la chute de l'empire, Syagrius, considérant ce dépôt comme un patrimoine, s'y défendit longtemps avec la tenacité d'un propriétaire, mais fut contraint, à la fin, de l'abandonner à Clovis.

Les faibles empereurs d'alors donnaient eux-mêmes les mains à cette réduction progressive de leur territoire; ils espéraient de cette politique se faire des créatures qui pourraient les aider à conserver le reste. C'est ainsi que Narbonne, la seconde acquisition des Romains dans la Gaule, fut cédée par Vibius Sévère à Théodoric, à l'effet de l'opposer à Ægidius, qui menaçait de passer en Italie pour renverser ce simulacre

d'empereur, et surtout l'audacieux Ricimer, sous l'autorité duquel il régnait. L'on a vu que Ricimer, après avoir contraint Avitus à abdiquer, avait fait élire Majorien qu'il comptait diriger à son gré. Mais le nouvel empereur avait donné de telles preuves de talents et d'activité, soit en Italie, où il déjoua les projets d'invasion de Genseric; soit en Espagne, où il s'était proposé de s'embarquer pour porter le poids de la guerre dans les états du Vandale, que ses préparatifs forcèrent à la paix; soit enfin dans les Gaules, où il avait battu Théodoric; que Ricimer, s'apercevant qu'il s'était trompé dans le jugement qu'il avait porté de lui, ne trouva d'autre expédient pour rectifier son erreur et ressaisir le pouvoir, que de le faire assassiner. Vibius Sévère, proclamé à sa place, justifia mieux, par sa nullité absolue, le discernement de Ricimer. Il mourut après cinq ou six ans de règne, sans que l'histoire ait daigné à peine prononcer son nom.

Alors eut lieu un nouvel interrègne que Ricimer ne put prolonger au delà de dix-huit mois. N'osant point, à titre d'étranger, s'asseoir encore sur le trône, et cédant à la fois et au vœu des peuples et aux insinuations de l'empereur de Constantinople, Léon de Thrace, qui avait succédé à Marcien et à la famille éteinte du grand Théodose, il reçut de sa main Anthémius, petit-fils d'un ministre de même nom, dont la sagesse avait secondé les soins de Pulchérie, pendant la minorité critique de son jeune frère. Ricimer se montra l'un des plus empressés auprès du nouveau maître; en retour il obtint en mariage la fille d'Anthémius : mais cette alliance politique, en rehaussant ses espérances et sa

fierté, fit naître, entre le beau-père et le gendre, mille sujets de discorde et une suite de ruptures et de réconciliations, qui mirent obstacle aux réformes de tout genre que l'on avait droit d'espérer des talents et des vertus du prince. Il avait particulièrement étendu ses soins à la Gaule, et il en recherchait les préfets concussionnaires, lorsque de nouveaux troubles y ruinèrent à peu près la puissance des Romains. Évaric ou Euric, successeur de Théodoric, s'emparait alors du Berri et peu de temps après de l'Auvergne. Les Francs, d'un autre côté, aidés par les Saxons qui tenaient autrefois pour les Romains, achevèrent de s'appuyer sur la droite de la Loire; et ces mêmes Saxons enfin, pensant à se former aussi un établissement aux dépens des Romains, et s'étant réunis à des Bretons récemment abordés sur les côtes de l'Armorique proprement dite, se fixèrent dans cette province maritime, qui du nom de ses nouveaux habitants fut connue depuis sous celui de *Bretagne*.

A la faveur des embarras qu'occasionent tant de calamités, Ricimer lève le masque et marche vers Rome dans l'intention de s'en rendre maître. Olybrius, qui avait épousé la seconde fille d'Eudoxie, est envoyé de Constantinople, à la tête d'une armée, pour essayer encore de réconcilier le beau-père et le gendre. Mais, époux de la fille de Valentinien, le médiateur se croit à l'autorité des droits plus légitimes que les contestants, et favorise le parti de Ricimer comme celui qui, avec plus d'efficacité, pourra seconder ses vues ambitieuses. En effet, Ricimer le fait proclamer, mais sans se départir d'exercer sur lui sa tyrannie ordinaire;

ainsi qu'il l'avait fait à l'égard de ses quatre prédécesseurs. Olybrius, entrant dans Rome, en livre une partie au pillage, et Anthémius périt dans le tumulte. La mort naturelle de Ricimer vint bientôt délivrer le nouvel empereur de son tyran; mais lui-même mourut quinze jours après, et ne jouit pas plus de sa liberté que de son élévation. Il n'avait régné que quatre mois. Les suffrages des soldats portèrent Glycérius à sa place.

Cependant l'empereur de Constantinople, qui avait nommé Anthémius, et qui n'avait connu aucun de ses successeurs, se croyant des droits à disposer du trône d'occident, ou profitant de l'occasion de les faire naître, déclara empereur Julius Népos, neveu de sa femme, et lui donna une armée pour soutenir son titre. Glycérius, trop faible pour lui résister, renonça à l'empire en se faisant sacrer évêque de Salone.

Ce fut Népos qui, n'ayant pu défendre l'Auvergne contre Euric, roi des Visigoths, lui en fit la cession. Soit néanmoins qu'il en eût du regret, soit qu'il voulût protéger plus efficacement le reste des possessions romaines dans les Gaules, il chargea le patrice Orestes de rassembler des troupes auxquelles il donna cette destination. Mais Orestes, se voyant à la tête d'une armée, la tourna contre Népos lui-même, qui prit la fuite et qui renonça ainsi à sa dignité.

Orestes fit alors proclamer à Ravesnes Romulus Augustus, son fils, appelé depuis Augustulus par dérision et peut-être aussi à cause de son âge, car il n'avait que douze ans; Orestes, sous son nom, gouverna en tyran. Entre les nombreux mécontents qu'il fit se trouvaient les mercenaires barbares que l'empire tenait

à sa solde, et qui, sur quelque exemple donné vers les frontières de l'empire, réclamèrent une gratification territoriale du tiers de l'Italie. Au refus d'Orestes, ils se soulèvent et mettent à leur tête Odoacre, chef des Hérules et l'un des officiers de cette milice. Sans perdre de temps, il marche contre Orestes, qui s'était enfermé dans Pavie; emporte la place, se saisit du patrice, auquel il fait trancher la tête, relègue son fils dans un château; puis, dédaignant les titres et les ornements de l'empire, se fait proclamer simplement *roi d'Italie*.

Ainsi s'évanouit en 476, douze cent trente ans après la fondation de Rome et sous le règne de Childéric, ce colosse de puissance qui avait écrasé la terre. Cet empire, autrefois si vaste, était réduit alors à l'Italie, à la Dalmatie et à quelques cantons épars dans la Gaule, lesquels, n'ayant plus de point de contact avec le reste des possessions romaines, devaient nécessairement tomber bientôt entre les mains des Francs. Cette conquête était réservée à Clovis.

Les dernières années de Childéric, son père, furent consumées en expéditions contre les Allemands. Il mourut au retour de l'une de ces entreprises militaires, et après un règne de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Il laissa un fils de quinze ans, Clovis, que ses conquêtes et ses lois font assez communément regarder comme le véritable fondateur de la monarchie française; et trois filles, l'une desquelles épousa Théodoric, roi des Ostrogoths ou Goths de la Thrace, et depuis encore roi d'Italie, après qu'il eut vaincu et fait périr Odoacre. Childéric avait eu ces enfants de Basine, femme du roi de Thuringe, chez lequel il s'était retiré pendant son

exil. On raconte que, lors du retour de Childéric dans ses états, Basine quitta les siens pour le venir trouver, et que le monarque français, ne pouvant s'empêcher de lui témoigner quelque surprise d'un pareil empressement : *Prince*, lui répondit-elle, *l'estime que je fais de votre valeur, de votre mérite et de vos grâces, m'a déterminée à la démarche qui vous étonne ; et si j'eusse cru trouver, même au delà des mers, un prince plus généreux, plus brave et plus accompli que vous, je l'aurais été chercher*. Childéric, sensible à une déclaration si singulière, et n'étant retenu comme païen par aucun scrupule de religion, n'hésita pas à lui donner la main, quoique son mari existât encore; et l'année suivante, Clovis fut le premier fruit de cette union.

En 1654, on découvrit près de Tournay le tombeau de Childéric. Entre diverses curiosités qu'il renfermait, on remarquait des espèces d'abeilles d'or, des armes, des tablettes, un globe de cristal et un anneau d'or portant le nom et l'effigie de ce prince. Ces précieuses antiquités avaient été données par l'empereur Léopold à l'électeur de Mayence qui, en 1664, se fit un devoir de les offrir à Louis XIV, auquel il avait des obligations. On les voit encore au cabinet des médailles, où le roi donna ordre qu'elles fussent déposées.

On peut reprocher à Childéric une faute en politique, que ses successeurs ont trop imitée. Soit par accommodement forcé avec les rebelles, soit pour récompenser ceux qui le servirent au retour, il abandonna aux uns et aux autres des parties de son

royaume, dont se formèrent des souverainetés héréditaires. Ainsi on doit le regarder comme l'auteur volontaire ou contraint de l'abus qui, commencé dans le cinquième siècle, a morcelé le royaume, l'a affaibli, a causé l'extinction de la première race, et souvent tourmenté les suivantes.

## § II. 481 — 511.

*Clovis, premier roi chrétien; extension des Francs dans le midi de la Gaule; leur conversion; lois de Clovis. Période de 30 ans.*

### CLOVIS I,

AGÉ DE QUINZE ANS.

Si Clovis fut élevé et formé par la reine Basine, sa mère, passionnée comme elle l'était pour la gloire, on a droit de conjecturer que c'est elle qui lui en inspira l'amour. Heureuse si elle avait pu lui transmettre aussi l'humanité et l'indulgence, même pour les coupables, vertus qui ont caractérisé Childéric, son père.

La première action de Clovis, qui soit connue, annonça à ses sujets un monarque qui saurait se faire obéir. Un soldat, peut-être chef d'une troupe, possédait, entre les pièces de son butin, un vase d'or pris dans une église; le jeune roi le demande pour le rendre. *J'en veux la part qui m'appartient*, répond le soldat, et il frappe de sa hache le vase pour le diviser. Clovis dissimule pour le moment: mais un an après, dans une

revue générale, supposant quelque négligence dans la tenue du soldat, il lui arrache sa hache, et la jette à terre. Celui-ci veut la ramasser et se baisse; le prince lui fend la tête de la sienne. *Ainsi, dit-il, tu frappas le vase à Soissons.* Clovis n'avait que vingt ans, et cette action, faite en présence de toute l'armée, marque une audace peu commune à cet âge. Il ne faut souvent qu'un trait pareil pour décider de la réputation d'un prince et de sa fortune.

Soissons, où s'était passée l'affaire du vase, avait appartenu à Syagrius, fils d'Égidius ou Gillon (1). Il s'y était retiré après la mort de son père, s'étant formé un petit état de plusieurs villes au cœur de la France, Reims, Provins, Sens, Troyes, Châlons, Auxerre, et leur territoire. Non-seulement Clovis l'en chassa, mais il le poursuivit jusque dans la Thuringe où il s'était retiré, le demanda au roi assez impérieusement pour n'être pas refusé, l'obtint et le fit mourir : premier exemple de la politique qu'il pratiqua depuis, de ne laisser subsister personne qui pût lui causer des inquiétudes.

Ce caractère sanguinaire aurait pu être modéré par les tendres insinuations d'une femme douce et sensible; mais il ne paraît pas que Clotilde, qu'il épousa, ait été douée de ce caractère. Elle était fille de Chilpéric, roi d'une partie de la Bourgogne; Gondebaud, son frère, qui en possédait une autre, le fit assassiner pour réunir le royaume entier sous son sceptre. La nièce garda un vif ressentiment de cette barbarie. Il ne put être étouffé par la condescendance qu'eut son oncle de l'accorder à

(1) Mézeray, p. 3, v. 49.

Clovis, quoiqu'en agréant ce mariage il dût craindre et l'ambition du prince et le caractère vindicatif de sa nièce. Ces considérations, qui lui furent présentées par son ministre, le déterminèrent à dépêcher des gens pour ramener la princesse, à laquelle il avait permis de partir. Heureusement elle s'était déjà mise en sûreté dans les états de son futur époux : de là elle ordonna qu'on mît le feu aux villages de la frontière de Bourgogne les plus prochains, envoyant, pour ainsi dire, les tourbillons de flamme qui s'élevaient de ces incendies, comme des messagers de la vengeance qu'elle méditait. Cette princesse prit aussitôt et conserva toujours le plus grand empire sur l'esprit de son mari. Elle eut beaucoup de part à sa conversion. Élevée dans la religion chrétienne, Clotilde en inspira l'estime à Clovis. Depuis long-temps elle le pressait de l'embrasser, lorsqu'une circonstance imprévue le détermina.

Il faisait la guerre aux Allemands au delà du Rhin. Les armées se rencontrèrent dans un lieu nommé *Tolbiac*, aujourd'hui *Zulpich*, près de *Cologne*. Elles combattaient avec opiniâtreté; au milieu du choc, les Français plient, et tous les efforts du roi ne peuvent les retenir. Dans cette extrémité il s'écrie : *Dieu de Clotilde, je fais vœu, si tu m'accordes la victoire, de n'avoir jamais d'autre religion que la sienne.* Aussitôt le sort des armes change, les Allemands tournent le dos, et leur déroute est complète.

Fidèle à sa promesse, Clovis choisit la ville de Reims pour l'accomplir. Il engagea plusieurs de ses soldats à l'imiter. Instruit par S. Remi, il se chargea de rendre à

ses soldats les instructions qu'il avait reçues de l'évêque, et se joignit au clergé pour les catéchiser. Rarement un roi qui exhorte manque de réussir. On fait monter à trois mille, tant hommes que femmes, le nombre de ceux de l'armée et de la cour de Clovis, qui reçurent le baptême avec lui. Des écrivains ont orné cette cérémonie d'un miracle : ils disent que, l'huile préparée pour l'onction ne se trouvant pas où elle avait été placée, un ange en apporta d'autre dans une fiole, que, du mot latin, on a appelée *ampoule*; mais les historiens du temps ne parlent pas de ce fait. L'avantage de se concilier le clergé, qui avait un grand crédit sur le peuple, a fait malignement conclure, par un raisonnement trop ordinaire, qu'il y eut dans la conversion de Clovis moins de conviction que de politique.

La vie de ce prince a été toute de combats, peu de revers, beaucoup de triomphes. Ses conquêtes font connaître ce qu'était le royaume à son avénement, et ce qu'il est devenu entre ses mains. Il y réunit, soit par traités, soit de vive force, la Touraine, le Maine, l'Anjou et la Bretagne. Un siége le rendit maître de Verdun et des pays adjacents qui forment la Lorraine. Il subjugua l'Aquitaine, composée de l'Albigeois, du Rouergue, du Quercy, et de l'Auvergne; l'augmenta de la Saintonge, du Poitou, du Bordelais et du pays de Toulouse. Cette dernière conquête fut le fruit d'une victoire remportée à Vouglé ou Vouillé, près de Poitiers, sur Alaric II, roi des Visigoths, qui y perdit la vie. Quelques-uns de ses capitaines restèrent dans le midi de la France, où ils fondèrent des royaumes, qui

ensuite se sont divisés en petites principautés, lesquelles n'ont été réunies au corps de la monarchie que mille ans après.

Immédiatement avant cette expédition, Clovis avait porté ses armes contre la Bourgogne. Gondebaud et Godegisile s'y disputaient les dépouilles de Chilpéric, leur frère, père de Clotilde, que Gondebaud avait fait assassiner. Clovis les aida alternativement, et les affaiblit l'un par l'autre. Godegisile fut tué en se sauvant après une bataille gagnée par Gondebaud; et celui-ci, pressé par le mari de sa nièce, se vit forcé de lui payer un tribut, qui d'ailleurs ne fut pas de longue durée. Clovis s'y attendait peut-être, mais l'intérêt de l'ambition l'emporta en lui sur la satisfaction d'une vengeance qui ne lui était pas personnelle. Il voyait avec jalousie les progrès des Visigoths, et se proposait d'y mettre obstacle. Dans cette vue, il se rendit facile envers Gondebaud, et s'en fit même un allié qui partagea les périls et les dépouilles. Gondebaud est l'auteur du Code Bourguignon, dit *loi Gombette*, où le duel est déféré à ceux qui ne veulent pas s'en tenir au serment. Il laissa deux fils, Sigismond et Gondemar, sur lesquels les fils de Clovis reprirent les projets de vengeance ajournés par leur père.

On remarqua que Clovis, avant de marcher contre les Visigoths, demanda le consentement de la nation, qu'il convoqua dans le mois de mars, en plein champ. Ces réunions, imitées par ses successeurs, et dont lui-même tenait peut-être l'habitude de ses prédécesseurs, ont été nommées *assemblées du Champ de Mars*, et *assemblées du Champ de Mai* quand elles

ont changé de mois. On y paraissait armé, prêt à combattre; les soldats juraient sur leurs drapeaux, pour lesquels ils avaient une vénération religieuse. Dans l'assemblée dont nous parlons, ils s'engagèrent par serment à ne se point raser la barbe qu'ils n'eussent vaincu les capitaines d'Alaric.

Cette guerre contre les Visigoths fut comme une conspiration de tous les habitants de la Gaule. Les Romains, qui en possédaient encore quelques parties, et qui y conservaient des troupes, se joignirent aux Français. Anastase, empereur d'Orient, qui prenait le titre d'empereur romain, quoique siégeant à Constantinople, envoya à Clovis des lettres de *consul*, et même d'*auguste* ou *empereur*, avec les ornements de cette dignité. Ce prince s'en revêtit dans l'église de Saint-Martin de Tours. Il ceignit aussi son front du diadème, et accompagna cette cérémonie de grandes largesses distribuées au peuple. Depuis ce jour il fut appelé *consul* et *auguste*. Il fit présent au pape Symmaque de la couronne que lui avait envoyée Anastase; et c'est la première de la tiare ou triple couronne des souverains pontifes (1). La seconde fut ajoutée par le pape Boniface VIII; et la troisième par Jean XXII.

Les succès de Clovis ne furent pas sans quelque mélange de revers; ils lui vinrent de la part de son beau-frère Théodoric, roi des Ostrogoths et d'Italie; qui, comme aïeul et tuteur d'Amalric, fils d'Alaric, embrassa la défense de ce jeune prince. Ses troupes ayant passé les monts, battirent près d'Arles les Français, commandés par Thierry, fils aîné de Clovis, et se

(1) Pfeffel, *Hist. d'Allem.*

mirent en possession de tout le pays qui est entre les Alpes et le Rhône.

On est fâché que Clovis ait déshonoré ses grandes victoires par des assassinats, ou provoqués contre des alliés et des parents, ou commis même de sa propre main (1). Il avait autour de ses états plusieurs petits rois dont le voisinage l'inquiétait, et dont l'existence lui était à charge : c'était un Sigebert, roi de Cologne, qu'il fit tuer par Cloderic, son fils; puis il envoya des assassins qui tuèrent aussi le fils, et il s'empara de tous les trésors et du royaume : c'était un Cararic, qui régnait dans la Belgique, dont Arras était la capitale, et qu'il traita d'abord moins cruellement. Sous des prétextes controuvés, il lui déclara la guerre, le força de se rendre à lui, ainsi que son fils; et, quand il les tint en sa puissance, il les contraignit de se faire couper les cheveux et d'entrer dans le clergé, ce qui les rendait inhabiles au trône. Le père fut fait prêtre, et le fils diacre; mais, comme il échappa au dernier de dire *que, le tronc n'étant pas coupé, les feuilles repousseraient*, il les fit mourir l'un et l'autre.

Ils étaient ses parents, ainsi que trois frères Ragnacaire, Reignier et Rignomer. Ce dernier demeurait dans la ville du Mans, et y portait le titre de roi. Clovis l'en tira et le fit assassiner. Les deux autres régnaient à Cambrai. Clovis, qui leur en voulait, parce qu'ils blâmaient son changement de religion, se les fait livrer par des traîtres, qui les lui amènent pieds et poings liés. Les voyant à ses pieds, il dit à Ragnacaire : *Pour-*

(1) Mézeray, p. 20, 22.

*quoi as-tu déshonoré notre race en te laissant lier comme un esclave?* A Reignier : *Pourquoi n'as-tu pas défendu ton frère, et as-tu souffert qu'on l'ait garrotté?* et leur fend lui-même la tête avec sa hache. Il avait gagné par des promesses et des présents les traîtres qui lui avaient livré ses parents. Quand ils eurent reçu ce prix du sang, ils reconnurent que les bracelets, baudriers et autres bijoux n'étaient que de cuivre, au lieu d'être d'or, comme ils s'y attendaient; ils se plaignirent de la supercherie. *C'est*, répondit Clovis, *encore trop pour vous qui mériteriez la potence pour la trahison que vous avez faite à vos rois.* Put-il prononcer une pareille sentence sans quelque retour sur lui-même?

Si quelquefois l'ambition a malheureusement fait excuser des crimes, l'indulgence ne peut s'étendre sur des forfaits pareils à ceux-ci, dans lesquels la perfidie la plus noire se trouve jointe à la cruauté; mais, en détestant les barbaries de Clovis, l'histoire lui doit des louanges pour les grandes choses qu'il a opérées en faveur de la France. Il en fit un royaume formidable; il fixa son séjour à Paris, qui depuis ce temps-là en a été la capitale. Sous lui les Français *régularisèrent*, si on peut se servir de ce terme, leurs conquêtes. Ils prirent aux Gaulois la quatrième partie des terres; Clovis les divisa entre ses soldats; il paraît qu'il les exempta de l'impôt, et les chargea seulement du service personnel. Son gouvernement fut militaire, et par conséquent despotique; ce qui ne peut guère être autrement dans un commencement d'administration. On voit qu'il donna des lois, et qu'il s'efforça de les rendre justes, autant qu'elles pouvaient l'être dans l'embarras

de concilier les prétentions hautaines des vainqueurs avec la protection due aux vaincus.

Clovis bâtit des églises et les dota richement. A lui voir prodiguer les terres, on jugerait qu'elles avaient alors peu de valeur (1). Hincmar a écrit : « Que Clovis « fit dans les Rémois, don à l'église de Reims, d'autant « de terre que saint Remi pourrait en parcourir à « cheval, tandis que ce roi prendrait son sommeil du « midi. »..... La charte de la fondation de Réomans porte : « Que ce même roi fit une libéralité de toutes « les terres dont saint Jean, fondateur de ce monas- « tère, pourrait faire le tour en une journée, monté « sur son âne. »

Clovis accorda ou conserva aux temples chrétiens le droit d'asile, qui, dans un pays sans police, était peut-être nécessaire pour soustraire à la première fureur, et remettre en la puissance des tribunaux, des malheureux innocents ou coupables poursuivis par des vengeances personnelles. Ce prince déférait beaucoup aux conseils et aux décisions des évêques, et marquait un grand respect pour leurs personnes. L'arianisme était fort répandu de son temps. Clovis est presque le seul des monarques de ce siècle qui n'ait pas été infecté de cette hérésie : ce qui lui a procuré le nom de *Très-Chrétien*, qu'il a transmis à ses successeurs.

Les mœurs des Français n'étaient plus ce qu'elles avaient été lorsque, sous le nom de *Francs*, ils erraient dans les forêts de la Germanie. Le mélange des conquérants agrestes et sauvages avec les Gaulois et les

(1) Mézeray, tom. I, p. 224. — Vély, p. 63.

Romains, déjà civilisés et accoutumés à l'ordre, avait produit des lois, mais qui gardèrent long-temps une teinte de l'un et de l'autre caractère, ce qui fait que beaucoup d'entre elles nous paraissent bizarres : elles sont le vrai tableau des mœurs de ce temps; car, faites pour prévenir ou réprimer, elles marquent quelles étaient les affections et les habitudes.

La punition des crimes se rachetait par de l'argent, ce qu'on appelait *compensation*. Elle était plus ou moins forte, selon la qualité et du coupable et de la personne lésée. Il en coûtait moins pour avoir battu, blessé ou tué un esclave, que pour avoir usé de la même violence à l'égard d'un Romain; moins pour un Romain que pour un Franc; moins pour un Franc non titré, que pour un comte, un duc, un prince, et surtout un évêque. Les délits, à l'égard du sexe, étaient évalués et appréciés, depuis l'indécence jusqu'au crime; l'adultère était sévèrement puni. On étouffait dans la boue la femme qui manquait à son mari. Dans la compensation, qui était une vraie amende, il y avait toujours une part pour le fisc.

La vengeance était une des plus chères affections des Français; ils se la transmettaient de père en fils. Après la guerre, leur passion favorite était la chasse. Toujours armés, les Francs étaient accoutumés à terminer leurs querelles par des combats. Au lieu de les proscrire, l'autorité ne put que les régler. On leur substitua aussi quelquefois les épreuves judiciaires de l'eau et du feu, et les serments. En général, dans toutes les lois de police civile et intérieure, on remarque moins une proportion entre les délits et les peines, que les

efforts d'un peuple qui cherche à sortir du chaos de l'anarchie introduite par le bouleversement de la conquête.

Il restait heureusement dans les esprits un fond de religion que les Francs ne détruisirent pas, quoique gouvernés, avant Clovis, par des princes idolâtres. Pour lui, il eut le bon esprit de sentir qu'il ne réussirait à substituer la justice à la violence, et l'ordre à la confusion, qu'en profitant des institutions formées avant lui pour l'instruction des peuples; il les favorisa. L'enseignement était déjà réglé. Des évêques la doctrine passait aux prêtres, de ceux-ci dans les villes et les campagnes; le lien entre les diocèses était resserré par les conciles. Clovis convoqua, dit-on, celui d'Orléans, assemblé de son temps, et fixa les matières qui devaient y être traitées. La reconnaissance qui y fut faite, au cinquième canon, que toutes les églises tiennent du roi les fonds dont elles sont dotées, est, selon quelques auteurs, le véritable fondement du *droit de régale*, ou de l'usage où furent les rois de France, dès les temps les plus reculés, et où ils se maintinrent *exclusivement à tous les autres princes*, de jouir, pendant la vacance des siéges, du revenu des évêchés de leur domination, et de nommer à tous les bénéfices vacants qui en dépendaient, à l'exception des cures.

Les cérémonies majestueuses du culte parlaient au sens, pendant que les terreurs de la crainte et les insinuations de l'espérance pour l'avenir remplissaient les cœurs d'émotions utiles aux bonnes mœurs. A juger par les prohibitions insérées dans les lois, on a droit de penser que les Français, nouveaux chrétiens, mé-

laient à la religion chrétienne plusieurs de leurs anciennes pratiques superstitieuses ; ils croyaient aux devins et aux sorciers, et beaucoup trop aux miracles, qu'ils ont long-temps adoptés sans examen. Ces ténèbres auraient pu se dissiper sous un gouvernement tranquille, propre à aider la raison et à faciliter les réformes; mais elles ne firent que s'épaissir pendant le règne tumultueux de Clovis et de ses enfants, jusqu'à la fin de sa race.

Il laissa quatre fils, Thierry I, né d'une femme dont le mariage n'est pas constaté; Clodomir, Childebert et Clotaire, qu'il eut de Clotilde, son épouse. Il partagea ses états, au lit de la mort, entre eux quatre. Thierry I eut, sous le nom d'*Austrasie*, ou pays d'orient, toutes les terres au delà du Rhin, et un grand pays en deçà, entre ce fleuve et la Meuse. Il fixa son séjour à Metz. Dans la partie occidentale, qu'on nomma *Neustrie*, Clodomir eut la Sologne, la Beauce, le Blésois, le Gâtinois, l'Anjou et le Maine, et choisit Orléans pour sa capitale. Childebert eut en partage les comtés de Paris, de Melun, de Chartres, le Perche, la Normandie, la Bretagne, et prit son séjour à Paris. Et Clotaire, auquel furent accordés la Picardie, l'Artois, et tous les pays où il pourrait s'étendre dans les marais de la Flandre jusqu'à l'Océan, s'établit à Soissons. Les provinces au delà de la Loire, sous le nom d'*Aquitaine*, furent divisées, mais non partagées réellement, parce qu'elles n'étaient pas entièrement libres du joug des Visigoths. Tous ces princes étaient indépendants et également rois. L'usage a prévalu, que celui qui possédait Paris portât le nom de *roi de France*; c'est pour

cela que, dans les tableaux historiques, il est toujours marqué à la tête des autres, et placé comme chef de la dynastie régnante, quoiqu'il ne l'ait pas toujours été.

## § III, 511 — 562.

*Les quatre fils de Clovis; leurs divisions et leurs crimes. Période de 51 ans.*

### CHILDEBERT I,

ÂGÉ DE TREIZE ANS.

LORSQUE Clovis mourut, âgé de quarante-cinq ans, après trente ans de règne, Thierry avait vingt-huit ans, et un fils, nommé *Théodebert;* Clodomir, roi d'Orléans, avait dix-sept ans; Childebert, roi de Paris, treize; et Clotaire, de Soissons, douze. L'aîné se retira dans son Austrasie. Les trois frères, enfants de Clotilde, restèrent dans la Neustrie.

Après quelques années, que leur grande jeunesse rendit tranquilles, ils attaquèrent Sigismond, roi de Bourgogne, fils de Gondebaud, leur grand-oncle, comme détenteur injuste du bien de leur mère. Clodomir fut celui des frères qui eut la plus grande part à cette guerre; il prit Sigismond, et le fit mourir avec sa femme et ses enfants. Gondemar, frère de Sigismond, se plaça sur le trône de Bourgogne et le défendit contre Clodomir, qui fut tué à la bataille de Voiron, que ses soldats gagnèrent. Clotaire et Childebert, venant alors en force contre Gondemar, déjà

épuisé, le firent prisonnier, l'enfermèrent dans une tour où il mourut, on ne sait de quel genre de mort, et réunirent la Bourgogne à leurs états.

Le royaume des Bourguignons, qui avait commencé dans les Gaules vers l'an 413, finit ainsi, après avoir duré cent vingt ans, et précisément à la même époque que finissait aussi en Afrique celui des Vandales, venus comme eux des bords de la Baltique, et avec lesquels ils avaient franchi le Rhin. Ce royaume comprenait ce qu'on appelle aujourd'hui le duché de Bourgogne, la Franche-Comté, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Suisse et la Savoie.

L'équité voulait qu'on en laissât au moins une partie aux enfants de Clodomir, dont les premiers efforts avaient préparé les succès de ses deux frères; mais ceux-ci, non contents de priver de cette conquête leurs neveux, qui étaient au nombre de trois, résolurent de leur ravir même l'héritage de leur père. Il y avait deux moyens: les consacrer à l'état religieux, ce qui se faisait en coupant les cheveux; ou les tuer. Les deux usurpateurs laissèrent la décision du sort de ces infortunés à Clotilde, leur mère, à laquelle ils avaient dérobé, pour ainsi dire, ses petits-fils, sous prétexte de vouloir les mettre en possession du royaume de leur père.

Ils lui envoyèrent des ciseaux et un poignard; elle sentit ce que signifiait cet emblème, et dans le premier mouvement de son indignation, elle s'écria: *J'aime mieux les voir morts que tondus* (1). Les oncles prennent cette exclamation irréfléchie pour une dé-

(1) Velly, tom. I, p. 60.

cision; Clotaire saisit l'aîné, qui avait dix ans, le jette par terre et le perce de son épée; le second, effrayé, se précipite aux genoux de Childebert, les embrasse, et lui demande la vie; l'oncle paraît touché, Clotaire lui reproche son émotion, arrache l'enfant et le massacre sur le corps de son frère. Le troisième, appelé Clodoald, fut sauvé. Il vécut près de Paris, dans un ermitage où il se sanctifia, et qui, de son nom défiguré, a pris celui de *Saint-Cloud*. On observera que Clotaire avait épousé une veuve de Clodomir, son frère; si elle était mère des trois infortunés, cette circonstance ajoute encore au crime de son barbare époux.

Thierry n'eut point de part à cet horrible assassinat; cependant il demanda sa portion du profit, et obtint l'Anjou. Sans guerre ouverte il eut des démêlés avec ses frères. Tous trois se dressaient mutuellement des embûches. Thierry, le plus franc des trois, pensa quelquefois s'y laisser prendre; mais plus souvent il les laissa seuls vider leurs querelles. Son attention se portait principalement vers l'Allemagne; il s'y étendit au loin, et porta ses armes jusque sur les Saxons, qu'il vainquit, mais sans pouvoir les assujettir entièrement.

Dans le même temps, Théodebert, son fils, faisait la guerre en Aquitaine, cette partie de la France laissée indivise dans le partage après la mort de Clovis, comme conquête à faire en commun sur les Visigoths. Le jeune prince y rencontra la célèbre Deuterie, dame de Cabrière, qui lui abandonna sa forteresse et son honneur, et qui arrêta ses progrès.

Il s'occupait en Auvergne de ses amours, lorsqu'il apprit la mort assez précipitée de Thierry, son père, et que ses oncles travaillaient à profiter de cet événement pour s'emparer des parties du royaume de Metz à leur bienséance. Il revint promptement et fit échouer leurs projets ambitieux.

Une des premières actions de son règne fut de répudier Visigarde, sa femme, et d'épouser Deuterie, dont il avait un fils, né du vivant de son mari. Quand il la connut, elle était déjà mère d'une fille qui devint assez belle pour lui faire appréhender qu'elle ne la supplantât dans le cœur de son époux. Cette crainte lui fait prendre la résolution de se débarrasser de sa fille. A un char préparé pour une promenade, elle fait atteler deux taureaux qu'on avait privés de boisson pendant plusieurs jours; par son ordre on les dirige du côté de la rivière. Sitôt que ces animaux sentent l'eau, ils y courent, s'y précipitent, et engloutissent avec eux la malheureuse princesse.

Comme le père de Théodebert avait eu des querelles avec ses frères, le neveu en eut avec ses oncles, tantôt réunis, tantôt séparés; quand ils avaient la guerre ensemble, il se joignait à celui qui lui faisait la meilleure condition. Ainsi, on le trouve allié de Clotaire, roi de Soissons, et on voit ses troupes jointes à celles de ce prince, prêtes à combattre Childebert, roi de Paris. Le choc fut suspendu par un orage, qu'on attribue à l'intercession de Clotilde. Cette princesse passa les dernières années de sa vie à Tours, dans la retraite, sans doute en proie à des souvenirs bien amers, si elle se rappelait ses propres fureurs contre

les frontières de Bourgogne, celles de Clovis, son mari, et de ses fils, contre ce malheureux royaume; leurs querelles sanglantes, leurs mœurs dépravées, leurs assassinats. C'est peut-être la résignation qu'elle montra dans ses afflictions, qui lui a fait donner le titre de sainte.

Les rois de Soissons et de Paris portèrent la guerre en Espagne contre les Visigoths, après les avoir chassés de l'Aquitaine, où Théodebert, avant que d'être roi de Metz, les avait maltraités. Il fit lui-même une incursion en Italie. L'armée qu'il y mena souffrit beaucoup; il en ramena peu de soldats; mais, comme son père, il réussit en Allemagne contre les Saxons. Ainsi les Français de ce temps, formidables à leurs voisins, ne connaissaient de frontières que celles qu'ils se fixaient eux-mêmes.

Ils n'étaient pas cependant à l'abri des invasions. Sous Thierry, un prince danois, nommé Cochiliac, fit une descente sur les côtes d'Austrasie : on ignore en quel endroit. Théodebert, envoyé contre lui par son père, le battit, le força de se rembarquer promptement, et le poursuivit sur une flotte qui dispersa et détruisit celle des Danois, dont le roi fut tué : premiers efforts des Normands contre les Français, et preuve que ceux-ci avaient déjà une marine. Théodebert, roi de Metz, mourut à quarante-trois ans, et laissa le royaume d'Austrasie à Théodebald qu'il avait eu de Deuterie. Théodebert et Thierry, son père, ont eu une réputation équivoque (1). On a dit de Thierry qu'il était grand roi et méchant homme. Théodebert était capable

(1) Vély, tom. I, p. 78.

de fautes, mais aussi de repentir, puisqu'il quitta Deuterie, et se rejoignit à sa femme Visigarde. Il prêta de l'argent à ses sujets dans un moment de calamité; les voyant ensuite prospérer, et pressé de le reprendre, il leur en fit don : aussi fut-il sincèrement regretté (1). Ce fut lui qui réunit à la domination des Francs Marseille, Arles, et tout ce que les Ostrogoths possédaient encore dans les Gaules. Vitigès, roi d'Italie, lui en fit le délaissement vers 536, en reconnaissance des secours qu'il lui avait accordés contre Bélisaire, général de Justinien; et cet empereur lui-même confirma depuis cette concession.

Théodebald n'eut presque point d'autres guerres que quelques assauts qu'il soutint contre ses grands-oncles, qui voulaient s'approprier ses états; ils ne purent y réussir. Son père Théodebert était faible de corps; mais il avait de l'esprit, et gouverna bien. Attentif à ses finances, il savait punir les maltôtiers de la manière la plus efficace, qui est la restitution. Il adressa un jour cet apologue à un d'entre eux qu'il retenait en prison jusqu'au paiement. « Un serpent, « s'étant glissé dans une bouteille pleine de vin, s'en « gorgea si fort qu'il n'en pouvait sortir, quelques « efforts qu'il fit : Gourmand, lui dit le maître, vomis « ce que tu as pris de trop, et tu te tireras de là. »

Théodebald ne vécut pas assez pour effectuer le bien qu'il méditait, et dont il avait donné des gages à ses peuples par sa générosité et son amour de la justice. Il mourut jeune et ne laissa point d'enfants. Clotaire, son grand-oncle, roi de Soissons, épousa sa

(1) Mézeray, tom. I, p. 54.

veuve. A ce titre il crut pouvoir envahir l'héritage de Thierry, son frère, roi de Metz, sans en faire part à Childebert I, son autre frère, roi de Paris. Ce prince n'avait que deux filles; le roi de Soissons, au contraire, avait cinq fils, déjà portant les armes, cinq fils qu'il fallait pourvoir.

Le partage du royaume d'Austrasie était une belle perspective pour ces princes. Leurs espérances furent encore augmentées par la mort de Childebert, leur oncle. Il laissait deux filles. Clotaire s'empara du royaume de Paris, en vertu, dit-on, de la loi salique, qui excluait les filles du trône; mais il paraît qu'il n'eut point assez de confiance à ce droit pour ne pas croire superflu de l'appuyer par la force, puisqu'il renferma ses nièces et leur mère dans une prison, où elles moururent.

## CLOTAIRE Ier, SEUL ROI,

### AGÉ ALORS DE 59 ANS.

Ainsi Clotaire I devint le seul monarque de l'empire français, comme avait été Clovis son père. Il le fut à peine trois ans; encore s'écoulèrent-ils dans des chagrins cuisants, juste châtiment des douloureuses angoisses qu'il avait fait souffrir aux autres.

Il avait un fils nommé Chramne, qu'on croit né d'une maîtresse, et l'aîné des autres. Il se révolta souvent. Vaincu, puis rentré en grâce, il reprenait encore les armes. Dans une dernière rébellion, son père, qui jusqu'alors n'avait employé que les frères du coupable contre lui, jugea à propos de marcher lui-même. La

bataille s'engagea en Bretagne, sur le bord de la mer. Chramne fut battu : il aurait pu se réfugier sur des vaisseaux qu'il tenait en rade; mais il voulut sauver sa femme et ses enfants, et fut pris avec eux.

On s'attend à une punition de la part d'un homme aussi cruel que Clotaire, mais non telle que le supplice qu'il fit subir à cette malheureuse famille. Par son ordre le coupable fut lié sur un banc, dans une chaumière où il s'était réfugié avec les siens, battu de verges, étranglé; puis on mit le feu à la cabane, où ils furent tous consumés.

La vengeance satisfaite fit place aux remords. Clotaire est représenté errant dans les campagnes, allant de ville en ville, visitant les hommes célèbres par leur doctrine ou leur piété, les appelant auprès de lui pour en tirer des consolations, sans jamais pouvoir se distraire de sa douleur. Il la porta jusqu'au tombeau : pressé par le souvenir de ses meurtres pesant sur sa conscience, il marquait en mourant, par d'effrayantes exclamations, la terreur que lui inspirait le jugement qu'il allait subir.

Clotaire I eut six femmes. On doute s'il les eut ensemble ou successivement : la première opinion est la plus probable, d'après ce qui lui arriva avec Ingonde, une de ses épouses. Elle avait une sœur qu'elle désirait établir. Dans cette intention elle prie Clotaire de lui procurer un mari sortable. Il va la voir, la trouve à son gré et l'épouse. *Vous m'avez chargé*, dit-il à Ingonde, *de lui chercher un mari convenable ; je n'en ai pas trouvé qui le fût plus que moi;* et il garda les deux sœurs. Il prit aussi en mariage, comme nous l'avons

dit, la veuve de Théodebald son petit-neveu. Aussi dit-on que son règne fut un tissu d'adultères, d'incestes, de cruautés, de meurtres, et de toutes sortes d'horreurs.

Clotaire est le premier qui ait demandé des subsides au clergé. Il enjoignit, par un édit, à toutes les églises de ses royaumes, d'apporter le tiers de leur revenu dans ses coffres. Quelques évêques se plaignirent, il les apaisa en leur faisant des dons particuliers, mais il ne rétracta pas son ordonnance. Il bâtit plusieurs églises, ce fut là tout le fond de sa piété; au lieu que Childebert, son frère, roi de Paris, outre quantité de monastères et d'hôpitaux fondés par sa libéralité, avait publié une chartre pour abattre les idoles et les figures consacrées au démon, dans toute l'étendue de son royaume (1). Sans doute la religion adoucit en ce dernier le caractère féroce transmis par le sang aux enfants de Clovis; aussi fut-il regretté par le clergé qu'il protégeait, par la noblesse qu'il traitait avec affabilité, et par le peuple qu'il gouvernait avec modération et sagesse, pendant que Clotaire, redouté de tous ne se fit aimer de personne : sort destiné aux hommes qui, trop accoutumés à être obéis, veulent que, juste et injuste, tout plie sous leur empire.

(1) Vély, tom. I, p. 92, 97.

## § IV. 562 — 628.

*Les quatre fils et les petits-fils de Clotaire I, fils de Clovis; rivalité funeste de Frédégonde et de Brunehaut. Période de 66 ans.*

### CARIBERT,

AGÉ DE 40 ANS.

Après la mort de Chramne, il restait quatre fils à Clotaire : Caribert, âgé de 40 ans, Gontran, Sigebert et Chilpéric, tous majeurs. De ces quatre princes, trois peuvent être cités comme ayant donné l'exemple du mépris de toute bienséance dans leurs amours et leurs mariages. Caribert, l'aîné, avait, en montant sur le trône, une femme de son âge, dont il se dégoûta, parce que ses grâces avaient disparu avec sa jeunesse. Il la répudia et prit successivement et peut-être ensemble deux sœurs, Maroflède et Marcovelde, filles d'un ouvrier. La seconde était religieuse. L'impiété jointe à l'inceste alluma le zèle de S. Germain, évêque de Paris: après plusieurs avertissements inutiles, il lança contre le coupable la foudre de l'excommunication. Caribert n'en tint aucun compte : il n'y eut que la mort de sa maîtresse qui fit cesser le scandale. Ce prince, toujours peu délicat dans ses choix, épousa sur le bord du tombeau la fille d'un pâtre, nommée Théodechisilde.

Gontran, le second, à une maîtresse prise dans le plus bas étage fit succéder une femme légitime qu'il

répudia, et deux autres dont la condition et la fin sont incertaines.

Chilpéric, le quatrième, entretint à la fois plusieurs femmes de condition servile. Entre elles il distingua quelque temps Andovère, qui lui donna trois fils; il s'attacha ensuite à une des suivantes de la disgraciée, nommée Frédégonde, fille d'un simple villageois.

Sigebert, le troisième des frères, prince sage et réglé, qui avait épousé Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, et qui vivait honorablement avec elle, fit honte à son frère Chilpéric de ses déréglements, et l'engagea à demander en mariage Galsuinde, sœur de son épouse. Il le fit. La princesse vint; mais Frédégonde, par ses artifices, réussit à la faire renvoyer; quelques-uns même disent qu'elle fut étranglée dans son lit par ordre de sa rivale. Frédégonde ne pardonna pas à Brunehaut d'avoir voulu introduire une autre femme dans le lit et sur le trône de son mari, ni Brunehaut à Frédégonde la disgrâce ou le meurtre de Galsuinde sa sœur. C'en est assez pour expliquer la cause de la haine acharnée de ces deux princesses, et des suites funestes qu'elle eut.

Chilpéric était auprès de son père quand il mourut. Il ne lui eut pas plutôt fermé les yeux qu'il s'empara de ses trésors. Avec ce secours, il se fit une armée et se rendit maître de Paris; mais ses trois frères réunis l'eurent bientôt réduit à un partage. Caribert, l'aîné, eut Paris et la partie de la Neustrie, étendue le long de la Seine jusque vers la Loire. Gontran eut la Bourgogne, et fixa son séjour tantôt à Châlons-sur-Saône, et tantôt à Orléans. L'Austrasie, composée des pays

contenus entre la Moselle, le Rhin et au delà, échut à Sigeberg, qui prit Metz pour sa capitale, et l'ambition de Chilpéric fut forcée de se contenter de la Belgique, en se rapprochant néanmoins de Soissons, qui fut le titre de sa royauté sous le nom de *Neustrie*.

Chilpéric ne tarda pas à se trouver à l'étroit dans son domaine : il se jeta sur les terres de Sigebert pour l'agrandir. L'Austrasien, avec les hordes qu'il ramassa dans ses pays encore sauvages et au delà du Rhin, l'eut bientôt fait repentir de son avidité. Pillant et ravageant, il vint jusqu'à Soissons, dont il s'empara. Il y fit prisonnier Théodebert, fils de Chilpéric; mais il le traita avec humanité; et après un an d'une captivité qui ne fut pas dure, il renvoya son neveu en lui faisant jurer de ne jamais porter les armes contre lui.

Le désir d'augmenter ses états, qui avait fait entreprendre à Chilpéric cette guerre imprudente, obtint quelque satisfaction par la mort de Caribert, roi de Paris. Il ne laissait que des filles. Sa succession élargit les royaumes de ses frères, sans que les princesses y eussent aucune part. On cite ce fait comme le second exemple de l'exécution de la loi salique, qui excluait les filles du trône. Les partages ne se firent pas aisément entre des princes également avides. Après des débats qui ne se passèrent point sans provocations suivies de combats, ils convinrent de leurs limites, mais ils ne purent s'accorder sur la possession de Paris, que chacun voulait s'attribuer exclusivement. Ne voulant pas céder l'un à l'autre cette ville, qui semblait donner une supériorité à celui qui la posséderait, ils s'engagèrent sous serment à n'en

jouir qu'en commun; sous la condition expresse que celui qui y entrerait sans la permission des autres, perdrait non-seulement tout droit à la souveraineté de Paris, mais encore toute la part d'héritage qui lui serait revenue dans le royaume de Caribert.

Les Lombards, à l'époque de la mort de ce prince, s'établissaient en Italie. C'étaient encore la Pannonie et les bords du Danube qui avaient vomi ces barbares. L'eunuque Narsès, général de Justinien, venait d'enlever l'Italie entière aux Ostrogoths, et la gouvernait avec sagesse. Justin II, neveu de Justinien et son successeur, ne se borna pas à vouloir dépouiller Narsès de son gouvernement, il le laissa insulter par l'impératrice Sophie, qui se permit de lui envoyer une quenouille. *Va dire à ta maîtresse*, répondit Narsès à l'envoyé de l'impératrice, *que je vais lui filer une fusée qu'elle ne parviendra jamais à démêler :* et aussitôt il appelle les Lombards qui avaient autrefois servi sous lui, et leur livre cette même Italie qu'ils l'avaient aidé à conquérir. Les faibles efforts des empereurs ne purent leur conserver, dans le centre de l'Italie, que les territoires de Ravenne et de Rome, qu'ils continuèrent à gouverner encore près de deux cents ans par des *vicaires* ou *exarques*. Au bout de ce temps, et à l'époque même où cessait de régner la race mérovingienne en France, l'exarchat tomba sous la puissance des Lombards, comme le reste de l'Italie; mais ils ne devaient le posséder que trois ans, et leur destinée était de succomber vingt ans après leur conquête, sous les mêmes princes qui avaient hérité du trône des Mérovingiens.

Il n'est peut-être pas inutile d'observer que la mort

de Narsès, âgé d'ailleurs de quatre-vingt-quinze ans, est antérieure d'une année à l'invasion des Lombards, et que cette circonstance a fait traiter de fable par quelques auteurs et la part qu'y aurait eue ce général, et les motifs qui y auraient donné lieu.

## CHILPÉRIC I,

ALORS AGÉ DE 30 A 35 ANS.

Un traité arraché par la nécessité n'est pas de longue durée. Chacun des frères de Caribert se croyait lésé. La querelle commença entre Gontran d'Orléans et Sigebert de Metz, pour la possession de quelques villes de Provence, et entre autres de Marseille. Les Marseillais mirent leur division à profit, pour ne recevoir ni l'un ni l'autre, et pour se maintenir maîtres de leur ville.

Pendant cette lutte de ses deux frères, Chilpéric, moins jaloux de Gontran que de Sigebert, qu'il croyait avoir été plus favorisé dans le partage du royaume de Caribert, se jette sur l'Austrasie. Cette attaque donne du répit à Gontran, et lui fournit le moyen de se porter pour médiateur, inclinant cependant pour Chilpéric, qu'il croyait le moins fort. Celui-ci était même parvenu à lui inspirer une crainte assez fondée de la trop grande puissance de l'Austrasien. Ils réunirent leurs forces contre lui. Chilpéric fit servir dans son armée Théodebert son fils, qui avait promis de ne jamais porter les armes contre son oncle. Le neveu les prit à regret; mais il n'en subit pas moins la punition de

son parjure. Vaincu et poursuivi, il périt dans sa fuite, massacré, sans qu'on sache si ce fut ou non par l'ordre de Sigebert. La déroute des deux alliés fut complète. Le roi de Bourgogne se réfugia à Tours, et celui de Neustrie à Tournay, avec Frédégonde sa femme.

L'Austrasien laissa aller Gontran, comme le moins dangereux; mais il poursuivit Chilpéric à outrance. Celui-ci allait tomber entre les mains de son frère, qui, irrité de ses perpétuelles récidives, ne lui aurait pas fait grâce : Frédégonde alors, pour débarrasser son mari, gagne deux scélérats, et fait assassiner Sigebert dans sa tente.

La face des affaires change aussitôt. Les Austrasiens déconcertés retournent en désordre dans leur pays. Chilpéric, ou engagé avec eux par un traité, ou conseillé par sa politique, ne les trouble pas dans leur retraite; il marche droit à Paris. Brunehaut y était venue, et y attendait son mari pour partager son triomphe dans la capitale. Elle avait amené avec elle Childebert son fils, âgé de cinq ans. Elle eut l'adresse de le faire sauver; ce qui s'exécuta en descendant l'enfant du haut des murailles dans une corbeille : on le conduisit en Austrasie. Quant à elle, elle se retira dans l'asile de l'église cathédrale.

La vie, qu'elle devait regarder comme très-hasardée entre les mains de Frédégonde, lui fut accordée. Chilpéric l'envoya à Rouen. Pendant le séjour qu'elle fit dans cette ville, Mérovée, fils du roi et d'Audovère sa première épouse, s'éprit d'amour pour la prisonnière, qui, n'ayant que vingt-huit ans, le séduisait autant par ses charmes que par son esprit. Le jeune prince,

dans un voyage vers la Bretagne, pour une affaire dont son père l'avait chargé, se détourna de son chemin et passa par Rouen. Il y revit la reine d'Austrasie. Si le projet de s'épouser n'était pas formé d'avance, ils en prirent alors la résolution. Prétextat, évêque de Rouen, prêta peut-être imprudemment son ministère à ce mariage

Sitôt que Chilpéric en eut appris la nouvelle, il partit pour surprendre les époux; mais ils eurent le temps de se réfugier dans un asile. Le roi par belles promesses en tira son fils; mais, quand il le tint, il le fit raser et le confina dans un couvent. Brunehaut fut demandée par les Austrasiens pour surveiller l'éducation de son fils. Chilpéric l'accorda, et peut-être leur fit-il un mauvais présent, puisqu'on date de son retour en Austrasie les troubles qui ont agité ce royaume et qui ont reflué sur les autres.

Il est bon de donner une idée des autorités qui existaient alors en France, afin de faire connaître comment, de ce qui était établi pour la stabilité des gouvernements, sont partis quelquefois les chocs qui les ont détruits (1).

Tels étaient, sauf les variations introduites par le laps de temps et les circonstances, les grands officiers de la couronne et leurs fonctions. Les ducs étaient gouverneurs des provinces : ils avaient ordinairement douze comtes au-dessous d'eux.

Les comtes, installés par les ducs, commandaient dans les villes et leur territoire, faisaient les levées d'hommes, les conduisaient à la guerre, administraient la justice en personne. En temps de paix ils avaient

(1) Marcel, tom. I, p. 113.

des suppléants nommés *lieutenants*, qui la rendaient en leur absence. On les nommait *vicaires* et *viguiers*.

Le comte du palais ou palatin avait la charge de la justice dans le palais, le commandement et la surintendance de tous les officiers de la bouche; sous lui étaient le grand pannetier, le grand échanson, le grand queulx, chargé de la cuisine et de l'office.

Le comte de l'étable ou connétable avait inspection sur les grande et petite écuries, et sur tous les officiers qui en dépendaient. Sous son commandement étaient aussi les rois, les hérauts et les poursuivants d'armes.

Le référendaire gardait l'anneau et le cachet du roi, scellait les chartres, et veillait à la conservation des registres et des actes du gouvernement.

Le chambrier levait et couchait le roi, avait soin de la chambre, et présidait à tout ce qui concernait le service personnel du prince.

Enfin le maire du palais avait puissance sur les autres officiers en général et en particulier; il disposait de tout au dedans et au dehors, et paraît avoir été souvent, comme de droit, tuteur des rois mineurs. A la différence des autres grands officiers qui étaient à la nomination du roi et de son conseil, les *maires du palais* quelquefois et principalement sur la fin de la race mérovingienne, ont été élus par le peuple ou par les grands, ou par tous deux ensemble; ce qui a donné à ces officiers la puissance qui les a portés à la première place.

Dans cette énumération on ne trouve pas d'officiers chargés des *finances*; alors les impôts étaient peu considérables; le service à la guerre était personnel; chaque seigneur, avec les troupes qu'il amenait, apportait de

quoi les substanter, et les rois faisaient comme les autres. Leurs revenus consistaient dans le produit de leurs terres et métairies, et dans les dons et présents que les seigneurs et le clergé leur faisaient volontairement. Il y a donc apparence que c'était le régisseur de chacune de ces parties qui en faisait la recette, laquelle passait dans les mains du *chambrier* pour le service de la maison du roi.

Pour contenir tous ces agents du gouvernement dans les bornes de leurs attributions, il n'aurait pas moins fallu qu'un monarque absolu en état de faire respecter ses volontés; mais que pouvaient en Austrasie un enfant de cinq ans, et une Espagnole sans alliance et sans autre soutien que l'éclat de sa dignité? Peut-être Brunehaut, retournant dans ce royaume, avait-elle perdu de sa considération par son mariage précipité avec son neveu; mais certainement son caractère hautain, et la manie de gouverner, la mettaient en butte à tous les seigneurs possédés de la même passion. Qu'on juge des embarras d'une femme seule, exposée à tous les intrigants, le jouet et l'instrument des ambitions, des haines particulières, trop portée elle-même aux partis violents, inspirée encore par la fureur des autres; trompée, contrariée dans ses affections et ses désirs, elle se crut autorisée à employer les armes des faibles, la perfidie, le poison, l'assassinat. Ce tableau des perplexités de Brunehaut n'est pas présenté pour excuser ses crimes, mais pour donner à penser que, sans les circonstances difficiles où elle se rencontra, elle n'aurait point eu, sans doute, autant d'atrocités à se reprocher.

Quant à Frédégonde, rivale de Brunehaut, on n'a pas même la faible consolation de pouvoir rejeter ses forfaits sur l'empire des circonstances. Elle suivit son époux à Paris, après le meurtre de son beau-frère. Chilpéric y entra, se faisant précéder par les châsses des saints, comme à la suite d'une procession, afin de ne paraître pas violer le serment qu'il avait fait de n'y point entrer sans le consentement de ses frères; or, Gontran, roi de Bourgogne, existait; et le roi de Neustrie, quoique devenu très-puissant par la mort de Sigebert, croyait devoir encore garder des ménagements avec le frère survivant.

L'affreux service que Frédégonde avait rendu à son mari, auprès de Tournai, lui avait acquis un grand empire sur son esprit. Elle s'en servit pour satisfaire sa haine et ses vengeances. Mérovée, l'imprudent époux de Brunehaut, s'était sauvé de son couvent. Il croyait trouver un asile auprès de son épouse; mais les Austrasiens, menacés de la guerre par Chilpéric, refusèrent de le recevoir. Il erra dans le royaume de Bourgogne, tantôt fugitif, tantôt armé et résistant, mais toujours poursuivi. Enfin, il tomba dans un parti des troupes de Chilpéric; et, après s'être rendu, il fut assassiné presque sous les yeux de son père, qui ne donna pas le moindre signe de sensibilité.

Deux fils de Frédégonde, presqu'au berceau, furent enlevés par une maladie assez commune aux enfants de cet âge. Clovis, frère de l'infortuné Mérovée, se voyant par ces accidents successeur unique de son père, laissa échapper des paroles qui annonçaient des dispositions peu favorables à sa belle-mère quand il serait devenu le maître. La marâtre va trouver le

faible Chilpéric, lui insinue et lui persuade que ses enfants n'ont péri que par des maléfices dont Clovis est l'instigateur ou l'auteur. Elle obtient que le prince lui soit livré avec ses complices, afin de tirer d'eux la vérité par la torture. Ceux-ci expirent dans les tourments; et Clovis est trouvé mort dans son lit, percé d'un poignard qu'on avait laissé auprès de lui, pour faire croire qu'il s'était tué lui-même dans la crainte du supplice.

Chilpéric vit encore ce crime d'un œil sec. Il ne fut pas plus sensible à la mort d'Audovère, que Frédégonde fit étrangler, quoiqu'elle lui eût laissé le trône libre, et qu'elle se fût retirée dans un couvent. Cette atrocité fut accompagnée d'une plus horrible encore. Audovère avait une fille nommée Basine; Frédégonde, avant de la renfermer dans un couvent, la fit déshonorer par ses satellites, afin qu'elle ne pût trouver un mari d'un rang à lui donner des inquiétudes. Elle fit dégrader et déposer Prétextat, évêque de Rouen, qui avait marié Mérovée. En général, tous ceux qui la contrariaient ou manquaient de dévouement à ses volontés, n'échappèrent jamais à ses vengeances et à ses volontés sanguinaires.

Malgré ses crimes, sûre de l'impunité par l'aveuglement de son époux, elle vivait tranquille dans une cour soumise, pendant que Brunehaut, comme un vaisseau dans une mer orageuse, se voyait sans cesse agitée et mise en péril par les tempêtes des factions. On ne décidera pas quel genre de mérite l'attachait à Loup, duc de Champagne, son ministre; mais, à quelque titre que ce fût, il déplut aux seigneurs austra-

siens. Ils retirèrent à la reine la tutelle de son fils, et chassèrent son favori : elle arma pour le retenir; vaincue, elle descendit à des prières. Tous ses efforts furent inutiles : Loup fut contraint de fuir, et se retira chez Gontran, roi de Bourgogne.

Ce prince offre dans sa conduite de perpétuelles variations, que l'on attribue les unes à faiblesse de caractère, les autres à politique, en ce qu'à l'effet de contrebalancer les partis l'un par l'autre, il s'alliait ordinairement au moins fort de ses frères, et ensuite de ses neveux, quand ils eurent succédé à leur père. Après la mort de Sigebert, il s'était déclaré protecteur de Childebert son fils, et l'avait solennellement proclamé roi d'Austrasie. Dans une cérémonie publique, qui passe pour une adoption, il le fit asseoir à côté de lui sur son trône. *Soyons*, lui dit-il, *couverts d'un même bouclier, et qu'une même lance nous défende.* Cette alliance, regardée comme sacrée, n'empêcha pas que ce fils adoptif ou que les seigneurs austrasiens, ses tuteurs, ne déclarassent la guerre au roi de Bourgogne, sur des prétentions peu fondées, que Chilpéric avait suggérées, et qu'il appuyait avec son neveu contre son frère. Cette guerre ne fut ni fort active, ni opiniâtre. Gontran s'en tira par quelques cessions peu importantes : mais à son tour il revint contre le roi de Neustrie, Chilpéric son frère; et avec le roi d'Austrasie, Childebert son neveu, ils mirent leur ennemi commun en grand danger. Childebert était déjà arrivé jusqu'à Meaux, et menaçait Paris, lorsqu'un coup aussi imprévu que celui qui déconcerta les Austrasiens devant

Tournai, un coup porté par la même main, les éloigna pareillement de la capitale de la France.

Frédégonde, qu'on ne peut voir paraître sur la scène sans s'attendre à un événement sinistre, habitait avec Chilpéric le palais de Chelles, où il prenait le plaisir de la chasse; revenant le soir, après un jour passé dans cet exercice, et, descendant de cheval, il est poignardé, tombe et expire. Les meurtriers fuient en criant : *Arrête! trahison! ce sont des gens de Childebert!* Personne ne les poursuit; ils disparaissent.

Le cri des assassins pour rejeter le crime sur Childebert ou sur Brunehaut sa mère, n'en imposa pas. L'opinion se prononça bientôt contre les vrais coupables, et on ne tarda pas à rassembler les circonstances qui confirmèrent les premiers soupçons.

On sut que Chilpéric, entrant gaiement le matin dans la chambre de sa femme, avant de partir pour la chasse, en était sorti triste et rêveur. Aussitôt après, la reine avait fait appeler Landry, jeune homme aimable qu'on savait être son favori.

Voilà tout ce que le public sut alors; mais les recherches produisirent d'autres découvertes. C'était la seconde fois que le roi quittait la reine, lorsqu'il sortit de sa chambre si déconcerté. La première fois il lui avait dit adieu, comptant partir sur-le-champ pour la chasse; mais, les chevaux n'étant pas prêts, il rentra pour attendre dans l'appartement de sa femme. Elle était à sa toilette : il s'approche doucement et lui donne familièrement un petit coup de baguette sur l'épaule. Frédégonde, tout occupée de son favori qu'elle attendait, et, ne soupçonnant pas que cette familiarité fût

de son mari, qui venait de la quitter, lui dit sans se retourner : *Tout beau, Landry;* à quoi elle ajouta quelques paroles plus que libres; à peine sont-elles échappées qu'elle reconnaît son mari : il sort sans rien dire, mais avec des démonstrations qui n'échappèrent point à l'épouse. Elle envoie aussitôt chercher Landry, lui raconte son imprudence, lui fait sentir les suites funestes qu'elle peut avoir pour lui comme pour elle, et Chilpéric est assassiné.

Le coup avait été si prompt, que Frédégonde n'avait pu rien prévoir ni préparer. Tout était en trouble autour d'elle, les domestiques l'évitaient, le peuple murmurait et commençait à menacer. Déjà des pillards se répandaient dans le palais et enlevaient, sous ses yeux, ce qu'ils trouvaient de plus précieux. Pour comble de malheur, Childebert, fils de Brunehaut, sa mortelle ennemie, se trouvait en force à six lieues de Paris; et Clotaire, âgé seulement de six mois, le seul fils qui restât à Frédégonde, et dont la présence, malgré sa jeunesse, aurait dû lui servir de sauvegarde, était élevé dans un château loin de la cour, par ordre de son père, qui craignait des complots contre cet unique héritier de sa couronne. Dans cette extrémité, Frédégonde gagne l'asile de la cathédrale de Paris, qui avait autrefois protégé Brunehaut, et s'en fait un rempart contre la fureur de Childebert, qui marchait sur Paris. De là elle écrit à Gontran. Heureusement pour elle, ce prince arrive avant Childebert. Celui-ci se présente aux portes. Il est refusé. Il demande qu'on lui livre Frédégonde, pour la punir du meurtre de son oncle. Gontran renvoie l'affaire à l'examen des états

qu'il assemblera. De même qu'il avait fait reconnaître Childchert roi d'Austrasie, pour soustraire ses états à la rapacité de Chilpéric, il fait proclamer le petit Clotaire roi de Neustrie, de peur de voir augmenter, par l'héritage de Chilpéric, la puissance déjà trop formidable de l'Austrasien.

## CLOTAIRE II,

### AGÉ DE CINQ A SIX MOIS.

C'est trop présumer de la bonhomie de Gontran, que de croire, à cause des égards qu'il eût pour sa belle-sœur, pendant qu'elle resta auprès de lui, qu'il se laissa entièrement subjuguer par cette enchanteresse. On peut croire seulement, vu l'insouciance de ce prince, et son indifférence pour ses frères, qu'elle réussit à le persuader de son innocence, surtout ayant eu l'adresse de lui montrer un coupable. Ce fut un chambellan de son mari qu'elle avait toujours détesté, et dont elle trouva moyen de se défaire, en rejetant sur lui son propre crime. Elle rendit victimes de la même calomnie tous ceux, serviteurs et autres, qui l'avaient abandonnée dans son embarras, au moment du meurtre de son époux.

Effrayé du nombre des morts qui tombaient autour de lui, Gontran imagina un singulier préservatif (1). Il assistait à la messe un jour de grande solennité. Dans l'instant où le diacre imposait silence pour fixer l'attention sur les saints mystères, le roi se lève, se tourne vers le peuple, et dit : *Je vous supplie et vous*

(1) Mézeray, tom. I, p. 126.

*conjure, au nom de Dieu, de ne me pas assassiner comme mes frères. Laissez-moi seulement trois ou quatre ans de vie, pour élever mes deux pupilles, afin qu'il y en ait au moins un capable de gouverner la France.*

Mais il prit, pour garantir sa vie, une précaution plus sûre que cette lamentable supplication; ce fut d'éloigner Frédégonde. Il la relégua dans un château, situé au confluent de l'Eure et de la Seine; mais elle n'y fut pas si resserrée ni si dénuée de moyens qu'elle ne vint à bout de se défaire de Prétextat, évêque de Rouen. Gontran l'avait rétabli. Frédégonde aposta deux clercs, qui le poignardèrent au pied de l'autel. Elle se donna ensuite le barbare plaisir d'aller le visiter, comme touchée de son malheur, et eut même l'effronterie de lui offrir ses chirurgiens pour le panser; il refusa ce dangereux secours, et l'accabla de reproches. Elle s'en consola, parce qu'il mourut.

Encore un trait pour achever le portrait de Frédégonde, et montrer le peu de cas qu'elle faisait en général de la vie des autres (1). Pendant qu'elle demeurait à Tournay, il s'éleva une querelle entre deux familles considérées, querelle qui partageait toute la ville, et y causait une guerre civile. Après de vains efforts pour l'apaiser, Frédégonde invite à un repas les principaux chefs, sous prétexte de conciliation. Ils s'y rendent au nombre de trois. Elle les fait placer à table sur une même ligne : *trois hommes, ayant chacun une hache d'arme, se plantent derrière eux; et, tout d'un coup faisant haut le bras, leur fendent la tête à tous trois.*

(1) Mézeray, tom. I, p. 153.

On ne doit pas oublier que Frédégonde se défaisait souvent, par le poison ou par d'autres moyens cachés, des complices et exécuteurs de ses noirs projets, et qu'il lui est arrivé de les abandonner à la torture, et de les livrer au supplice, pour faire croire qu'elle n'avait aucune part à leurs forfaits.

Voilà Frédégonde ennemie implacable, audacieuse dans ses vengeances, prodigue de sang; on va là voir ingrate pour Gontran, auquel elle avait les plus grandes obligations. On se rappelle qu'il l'avait puissamment secourue dans l'état désespéré où elle se trouvait après le meurtre de son mari. Si son fils était sur le trône de Paris, si elle régnait elle-même sous son nom, et si elle était toute-puissante dans les états de son pupille, elle devait cet avantage à la protection de son beau-frère. Mais ce prince ne s'était point prêté à toutes ses volontés pendant qu'elle était auprès de lui; il avait rétabli Prétextat à Rouen, lui avait montré à elle-même des soupçons sur sa conduite; l'avait reléguée dans un château, qui était une espèce de prison. De plus, il disposait, à ce qu'elle disait, un peu trop en maître des états de son fils : peut-être se permettait-il des remontrances au sujet de Landry, qu'elle avait fait maire du palais. Elle résolut donc de l'embarrasser dans une guerre, afin qu'il la laissât tranquille.

Il avait paru en Austrasie, sous Sigebert, un jeune homme, nommé *Gondebaud*. Il se disait fils de Clotaire I, et pouvait l'être, tant ce monarque avait eu de femmes et de maîtresses! Le prince, vrai ou prétendu, trouva des partisans, et fut quelque temps traité comme fils de roi; mais les progrès qu'il faisait dans

l'estime des peuples donnèrent de l'inquiétude aux seigneurs austrasiens, qui gouvernaient sous Sigebert; ils firent arrêter le prétendant, et le renfermèrent dans un château fort. Il s'en sauva, erra inconnu dans les états de Bourgogne où il se fit des amis, et voyagea plus ouvertement en Allemagne, en Italie, et jusqu'à Constantinople, partout bien reçu, parce qu'il était aimable, mais nulle part aidé ni secouru.

Les troubles que la jalousie de l'autorité éleva en Austrasie, entre les grands du royaume et la reine Brunehaut, renouvelèrent les espérances de Gondebaud; il y reparut et trouva moyen d'y former une armée dont le succès ne répondit pas à ses efforts. Frédégonde qui, ne fût-ce que pour inquiéter Brunehaut, le secourait secrètement, lui fit conseiller de porter ses armes en Bourgogne, où ses anciennes liaisons lui procureraient plus de facilité. Il la crut, se jeta sur les états de Gontran, qui, occupé chez lui, ne songea plus à elle.

Mais ce changement d'opérations, loin d'être utile à Gondebaud, lui devint très-funeste. Il se trouva par-là sur les bras les forces des deux royaumes. La victoire se rangea du côté des bataillons les plus nombreux. Poursuivi après une grande défaite, Gondebaud fut tué lorsqu'il se préparait à se mesurer de nouveau avec ses vainqueurs, emportant du moins dans le tombeau la gloire d'avoir succombé noblement.

Les manœuvres de Frédégonde, et ses intelligences avec Gondebaud, n'avaient pas échappé à Gontran. Il s'en vengea en se liant plus étroitement avec Childebert, son neveu et son fils adoptif, qu'il déclara son

héritier. Il paraît qu'il donna quelque valeur aux mauvais bruits qui coururent sur la légitimité du petit Clotaire : Frédégonde fut contrainte de la constater. Elle l'affirma par la déposition de trois évêques, et de cent témoins qui jurèrent que *Clotaire était né sous la couverture du mariage*. Cette espèce de légitimation ne put donner à la mère l'assurance d'assister au baptême de son fils, quoiqu'elle en fût pressée à plusieurs reprises. La cérémonie se fit à Paris avec une grande solennité. Gontran fut le parrain de son neveu malgré les instances de Childebert, qui appréhendait que cette complaisance de son oncle, passant pour une reconnaissance des droits de son cousin, ne nuisît à ceux qu'il prétendait lui-même sur des parties considérables de la Neustrie.

Ce fut le dernier acte de Gontran, qui a été le moins mauvais des quatre frères. Un peu de bonhomie, de l'attention pour ses sujets, une douce familiarité dans sa cour, de la considération pour le clergé, des fondations pieuses, un grand respect pour la religion, tout cela réuni, malgré des exécutions cruelles, trop communes, et trop pardonnées dans ce temps, lui a fait donner le surnom de *Bon*. On dit *le bon roi Gontran*; quelques légendes le gratifient même du titre de *Saint*.

Cette mort n'accrut pas beaucoup le royaume du fils de Frédégonde, parce que le roi d'Austrasie, trop fort pour qu'elle pût lutter contre lui, s'empara de la plus grande partie de l'héritage; mais Childebert n'en jouit pas long-temps. Une mort précipitée l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans, avec la reine sa femme, à peu

d'heures l'un de l'autre. La mauvaise réputation des deux rivales, Frédégonde et Brunehaut, leur fit attribuer à l'une et à l'autre ce brusque trépas : à la première, parce qu'elle craignait le surcroît de puissance advenu à ce prince, son neveu, qui s'était toujours déclaré son ennemi : à la seconde, parce qu'elle espérait gouverner despotiquement sous deux enfants que son fils laissait. L'un, nommé Théodebert II, eut l'Austrasie ; l'autre, appelé Thierry II, la Bourgogne.

Mais, si ce fut le crime de Frédégonde, l'avantage qui en revenait à son fils ne fut pas de longue durée pour elle. Elle mourut deux ans après, de maladie, dans son lit; tranquille, si on peut l'être quand on a tant de sujets de remords. En ce court espace de deux ans, elle avait mis Clotaire en état de défendre son royaume contre ses ennemis et ses envieux, et même d'attaquer s'il était nécessaire.

Ainsi la France entière se trouva entre les mains de trois mineurs : Clotaire, âgé de treize ans ; Théodebert de dix, et Thierry de neuf (1). A cette époque pourrait être placé le commencement de la toute-puissance des maires du palais. Ils avaient déjà, comme on a vu, une supériorité entre les autres officiers de la couronne : sous la minorité des trois princes qui gouvernaient alors la France, ils prirent un empire absolu, tantôt autorisés par les grands pour borner le despotisme des rois ; tantôt soutenus par les rois, pour réprimer les entreprises ordinaires des grands. C'est pendant les minorités orageuses qui ont suivi, qu'ils ont commencé à être élus par le peuple et les grands ; principe

(1) Mézeray, tom. I, p. 175.

d'autorité qui les a rendus presque indépendants des rois.

Ces monarques si faibles ne pouvaient refuser de les confirmer : il y en eut donc dans les trois royaumes : Landry, comme on l'a vu, en Neustrie; Bertould ou Berould, en Austrasie, qui réunit à la magistrature la Bourgogne, quoique ces deux royaumes eussent chacun leur roi, sous la tutelle de Brunehaut, leur grand'mère. Les maires de Paris et de Metz étaient ennemis personnels. Leur antipathie rendit opiniâtre et sanglante une guerre qui s'éleva entre les monarchies qu'ils gouvernaient. On verra que ce fut souvent l'intérêt des maires, beaucoup plus que celui des rois, qui arma les royaumes les uns contre les autres, et causa enfin la destruction totale de toute la race mérovingienne.

Quand les rois petits-fils de Brunehaut commencèrent à pouvoir agir par eux-mêmes, chaque royaume voulut avoir le sien chez lui. Brunehaut resta auprès de Théodebert, en Austrasie. Ce fut alors qu'elle fut taxée publiquement de mener une vie licencieuse; on l'accusa d'avoir fait périr, sous des prétextes controuvés, des seigneurs riches dont elle confisquait les biens pour en gratifier, disait-on, ses amants; on lui reprocha enfin de corrompre les mœurs de son petit-fils Théodebert, afin de le captiver et de le gouverner seule. Ces imputations vraies ou fausses la rendirent si odieuse et si méprisable, que les Austrasiens la chassèrent honteusement. Elle se retira à la cour de Bourgogne, tenue par Thierry II, son autre petit-fils, jurant à l'Austrasien qui ne l'avait pas protégée une

haine mortelle, dont les effets furent terribles pour ce jeune prince.

De la cour de Bourgogne elle portait une attention jalouse sur celle d'Austrasie. Elle apprit avec dépit que Théodebert s'était marié sans la consulter (1). Il avait épousé une fille belle et vertueuse, mais de basse extraction. Cette mésalliance servit de texte à des lettres hautaines et piquantes de la belle-mère à la bru. Celle-ci répondait sur le même ton : il fallut des négociations très-sérieuses pour les faire cesser.

Le séjour de Brunehaut en Bourgogne fut marqué par des faits qui ont influé sur le sort de toute la famille royale. On veut qu'elle ait joué, quant à la séduction envers Thierry II, son petit-fils, le même rôle de lâche complaisance qu'elle avait rempli auprès de Théodebert. L'empire qu'elle prit en conséquence lui procura d'abord le plaisir de faire entreprendre au roi de Bourgogne contre Clotaire, le fils odieux de Frédégonde, une guerre à laquelle elle eut l'adresse d'associer le roi d'Austrasie. Les deux frères vainquirent leur cousin, et s'approprièrent une partie de son royaume. Dans cette expédition fut pris un fils de Clotaire, âgé seulement de six mois, qui fut inhumainement massacré.

Autre plaisir bien digne de Brunehaut, si effectivement elle fut aussi coupable qu'elle a été accusée de l'être; fidèle à sa haine et à la vengeance qu'elle s'était promise contre l'Austrasien, elle arma le Bourguignon contre son frère, et rendit leur aversion interminable autrement que par la mort d'un des deux, en persua-

(1) Mézeray, tom. I, p. 161.

dant à Thierry que Théodebert était un enfant supposé, et que par conséquent il n'était pas son frère. Dès ce moment ils se firent une guerre à outrance. Théodebert fut vaincu et pris. Thierry, croyant qu'il ne lui était rien, le fit dépouiller de ses habits royaux et renfermer dans une prison. Des auteurs disent qu'il le livra à Brunehaut, qu'elle le fit d'abord raser, et assassiner quelques jours après. Il restait deux petits enfants faits prisonniers avec leur père. Un soldat, envoyé par leur arrière-grand'mère, la défit de l'un en le poignardant, et de l'autre en le prenant par le pied et l'écrasant contre un mur.

L'esprit turbulent et impérieux de Brunehaut ne lui permettait pas d'être long-temps sans querelle. Il lui plut de trouver à redire aux liaisons irrégulières de Thierry, son petit-fils, et de lui faire à ce sujet des remontrances un peu vives. Thierry s'en fâcha, et lui reprocha que ses défauts il les tenait d'elle, de ses conseils et de ses exemples. Il alla même jusqu'à marquer du repentir de s'être laissé entraîner par ses insinuations perfides à des crimes atroces contre son malheureux frère et contre sa famille. Dans le transport de sa colère, il tira son épée, et l'en aurait frappée si les assistants ne se fussent jetés entre eux. Brunehaut ne dit mot, et se retira. Deux jours après, Thierry est attaqué d'une maladie aiguë, qu'on traita de dyssenterie, et meurt à vingt-six ans, laissant quatre enfants en très-bas âge.

Hâtons-nous de faire disparaître cette mégère de la terre qu'elle a trop long-temps souillée. Elle se trouvait tutrice de ses quatre arrière-petits-fils, héritiers du

royaume de Bourgogne, patrimoine de leur père, et de celui d'Austrasie, qui se trouvait sans prince. Elle ne désespérait pas d'y ajouter celui de Clotaire, qu'elle ne croyait pas capable de défendre son petit royaume contre les forces qu'elle réunirait. Une fois victorieuse, elle se voyait en état de laisser dans ses possessions et ses conquêtes d'assez beaux partages aux quatre orphelins ses pupilles, sous le nom desquels elle régnerait en souveraine.

Pour commencer l'exécution de ce plan, elle attaqua Clotaire, dont elle croyait triompher en peu de temps. Ce prince habile examinait en silence la conduite de sa tante. Il voyait que par ses mauvais déportements elle se perdait sans le savoir. L'opinion du peuple lui était absolument défavorable. Les grands se détachèrent d'elle. Clotaire entretenait des intelligences avec quelques-uns d'entre eux, et fomentait leur mécontentement.

La vieille reine, se doutant de quelque trame secrète, accordait sa confiance aux ministres, et la retirait, comme une personne qui ne sait sur qui compter. Elle n'avait pu se dispenser de donner le commandement de l'armée contre Clotaire à Varnachaire, maire de Bourgogne, quoiqu'il lui fût suspect; mais elle entretenait auprès de lui des affidés dont elle se croyait sûre; en effet, ce fut un hasard bien singulier qui tourna contre elle un projet homicide qu'elle avait formé contre ce général.

Brunehaut, quand elle craignait, avait toujours à la main l'arme des faibles, l'assassinat. Elle soupçonne que Varnachaire peut ne lui pas être fidèle. Aussitôt elle écrit à Alboeme, un de ses confidents, de la débar-

rasser de lui. Il lit la lettre, la déchire et en jette négligemment les morceaux : un serviteur, peut-être espion de Varnachaire, les ramasse, parvient à les rassembler, découvre ainsi ce que contenait la lettre, et en fait part au général.

On peut conjecturer, par ce qui arriva, qu'il se concerta avec Clotaire pour punir cette scélératesse. Les armées qui étaient en présence, et brûlant de l'ardeur de combattre, s'éloignent tout d'un coup : les Bourguignons et les Austrasiens se retirent tranquillement. Clotaire les suit sans les presser. Cette manœuvre dessille les yeux de la vieille reine. Elle s'aperçoit qu'elle est trahie. Dans l'intention de se concilier Clotaire, elle lui envoie les quatre enfants de Thierry, croyant qu'en le rendant maître des seuls obstacles qui pouvaient l'empêcher de réunir toute la France sous son sceptre unique, ce serait lui rendre un grand service dont il la récompenserait. Il reçoit les malheureux orphelins, et en fait massacrer deux; l'aîné s'était sauvé; on ne sait ce qu'il est devenu. Clotaire fit grâce de la vie au quatrième, qui était son filleul, à condition qu'il serait rasé; mais c'était à leur grand'mère qu'il en voulait personnellement. Il ne cesse de la poursuivre, et se la fait enfin livrer.

Si on ne peut reporter sans horreur ses regards sur les crimes de Brunehaut, on frémit aussi au spectacle de cette dernière catastrophe de sa vie, et la conduite atroce de Clotaire, son neveu, aussi impitoyable qu'elle. Il s'assied sur un tribunal; les chefs de ses troupes et les plus grands seigneurs des royaumes l'entouraient : il fait comparaître la fille, l'épouse, la mère des rois,

âgée de soixante et dix ans. Elle s'avance revêtue du manteau royal, et la couronne en tête, portant dans ses yeux la fureur de la haine. Le meurtrier de deux enfants de Thierry qu'il venait de faire tuer lui-même, a la hardiesse de reprocher à sa tante, entre ses autres forfaits, la mort de ces innocents. On ne sait ce qu'elle répondit; mais elle avait au moins droit à de justes récriminations : elle fut condamnée tout d'une voix.

Si nous ne savions comment, dans les temps de troubles et de factions, on soulève la multitude contre ce qu'elle était accoutumée de respecter, nous serions étonnés de voir la populace de l'armée accabler d'injures et d'outrages une reine, naguère si puissante : elle fut promenée dans le camp, liée sur un vieux chameau, couverte d'un habit déchiré, et avec les livrées de la plus humiliante ignominie. Ce supplice fut renouvelé trois jours consécutifs. Des auteurs insinuent qu'on y joignit des tortures. Enfin elle fut attachée par les cheveux et par une jambe à la queue d'un cheval indompté, qui d'une ruade lui fracassa la tête et traîna le corps sur les pierres et les ronces où il fut réduit en lambeaux. Justice divine! quel doute peut-il rester encore d'un avenir réparateur, quand on compare la mort affreuse de Brunehaut avec la mort si douce et si tranquille de Frédégonde; et qu'on observe, à l'égard des mêmes crimes, une conduite si différente de la part de la Providence (1)?

On a souvent tenté des comparaisons entre ces deux

(1) Nous avons présenté Brunehaut telle que Mézeray l'a peinte. Velly en fait un portrait tout différent. Nous adoptons l'opinion du premier, parce qu'elle nous paraît la mieux fondée.

furies. Il faut avouer qu'elles sont très propres à être mises en parallèle, d'autant plus que l'histoire ne présente pas deux pareilles héroïnes en crimes, placées dans des circonstances à faire ensemble assaut de forfaits avec égalité. Cependant, si nous convenons qu'elles se ressemblent dans leur vie, disons qu'il y a quelque différence dans leur réputation. Après la mort de Frédégonde, il ne reste que la mémoire de ses crimes. Le nom de Brunehaut, au contraire, rappelle des fondations célèbres, et des établissements utiles, tels que les grands chemins, dont elle perça la France, et qu'on appelle encore *chaussées de Brunehaut;* mais, en reconnaissant que ces monuments dignes d'éloges donnent à la reine d'Austrasie quelque préférence dans l'opinion sur sa rivale, avouons qu'entre les personnages fameux par des scélératesses réfléchies, l'histoire n'offre pas deux méchants hommes, aussi célèbres en crimes que ces deux méchantes femmes.

Clotaire, orphelin à l'âge de six mois, fils d'une mère accusée et mal justifiée de la mort de son époux, possesseur peu assuré du plus petit royaume de France (1), envié et toujours attaqué par ses plus proches parents, devient roi unique par la méchanceté imprudente de sa tante, et réunit sous son sceptre la monarchie entière.

Il ne porta pas la couronne avec une égale autorité dans les trois royaumes. Les Austrasiens et les Bourguignons voulurent continuer à être gouvernés par leurs lois, et que leurs pays conservassent chacun et leur titre de royaume et leurs officiers; en sorte qu'on

(1) Velly, tom. I, p. 210.

peut dire que Clotaire ne fut réellement roi que de la Neustrie, sa première possession. Il s'assura cependant la prépondérance dans le gouvernement des deux autres, en retenant auprès de lui les principaux seigneurs d'Austrasie et de Bourgogne, comme ses conseillers intimes pour les affaires de leur pays. On remarquera qu'entre les seigneurs austrasiens retenus à la cour de Neustrie, se trouvaient un Pepin, dit *Pepin de Landen* ou *le Vieux*, très-estimé de Clotaire, et possesseur de grandes terres entre la Meuse et le Hainaut.

Clotaire conserva à Varnachaire, qui lui avait livré Brunehaut, la dignité de maire en Bourgogne. On dit que, dans le traité qui se fit alors entre eux, le roi lui avait promis de ne le jamais destituer. Il établit en Austrasie un nommé Radon. Ces deux maires étaient comme des vice-rois. Il mit aussi en Neustrie un maire nommé Gondolon. Sans doute celui-ci, étant sous les yeux du monarque, n'eut pas autant de puissance que les deux autres.

Cette époque et les circonstances qui l'accompagnent, doivent fixer l'attention de quiconque aime à reconnaître de loin les causes qui préparent les révolutions. Jusqu'alors les maires du palais avaient été amovibles comme les autres officiers de la couronne. Clotaire, qui avait des ménagements à garder, crut que, pour obtenir d'eux dans ses trois royaumes un dévoûment plus entier, il pouvait sans trop d'inconvénients se départir à leur égard du droit de les congédier à sa volonté, droit d'une importance majeure, et qui neutralisait jusqu'à certain point l'influence dangereuse de ces ministres, dans les attributions desquels entrait

depuis peu le commandement des armées. Bientôt les rois perdirent jusqu'à la nomination des maires. Les seigneurs la revendiquèrent; et les rois, toujours pour acheter une soumission plus facile, crurent devoir y condescendre. Le maire alors ne fut plus l'homme du roi, mais celui du royaume. Un dernier pas que firent ces officiers puissants vers le souverain pouvoir, fut de se rendre héréditaires, et de là au trône le chemin leur devint d'autant plus aisé, que la Providence fit concourir d'une part une suite de princes enfants qui n'eurent et ne purent jamais avoir que les dehors de l'autorité : nouvel exemple à ajouter à tant d'autres, des faux calculs de l'ambition! Clotaire, en usurpant deux trônes, ne fit que préparer la chute de sa propre famille.

Clotaire avait deux fils : Dagobert, fort jeune, et Aribert ou Caribert, encore enfant. Quand l'aîné eut acquis l'âge où la raison se développe, les Austrasiens, s'ennuyant de ne pas avoir un roi chez eux, le demandèrent à son père. En effet, ce royaume, qui s'étendait beaucoup en Allemagne, peuplé de nations mal domptées, et exposé aux incursions de voisins entreprenants, avait besoin de la présence d'un monarque. Clotaire accorda son fils. On ne croit pas que ce fut bien volontiers; car, en faisant la part de Dagobert, il retint et appliqua à la Neustrie et à la Bourgogne des provinces limitrophes qui jusqu'alors avaient appartenu à l'Austrasie.

Cependant il réunit peu de temps après à la couronne de son fils ce fleuron qu'il en avait détaché; mais ce ne fut pas encore de bonne grâce qu'il en fit le

sacrifice. Il fallut, pour le déterminer, des instances des seigneurs austrasiens, qui ne l'amenèrent qu'avec peine à satisfaire leur désir. En leur livrant son fils, encore peu capable de régner, il le recommanda, pour sa conduite personnelle, à Arnould, évêque de Metz; et, pour le gouvernement, à Pepin de Landen qu'il fit maire, deux hommes d'une probité rare et d'une capacité reconnue.

L'avénement de Dagobert au trône d'Austrasie parut à Berthould, duc des Saxons, une occasion favorable de se soustraire au joug de la dépendance. Il publia que Clotaire s'étant démis, les Saxons étaient dispensés de la fidélité qu'ils lui avaient jurée, et de l'impôt qu'ils lui payaient, et qu'ils ne devaient rien à son fils. Dagobert, irrité de cette distinction, marcha contre eux. Il y eut une bataille. Dagobert y fut blessé, et il envoya à son père une touffe de ses cheveux ensanglantés, en témoignage du danger qu'il avait couru.

Clotaire part aussitôt, bien accompagné, arrive sur le bord du Veser. Les Saxons étaient de l'autre côté (1). Il se promène sur la rive, ôte son casque, et développe sa longue chevelure blanche pour être reconnu. Berthould, loin de se soumettre, insulte le roi de paroles et le provoque. Clotaire irrité, pique son cheval, se jette dans le fleuve, suivi de ses braves, et le passe à la nage. L'insolent fuit épouvanté. Le monarque le poursuit, l'atteint, lui abat la tête d'un seul coup, et la fait porter au bout d'une pique. La déroute fut complète. Clotaire savait comment il fallait mener les Français.

(1) Velly, tom. I, p. 241.

Quoiqu'on reproche justement à ce prince le meurtre de ses petits-cousins, d'autres exécutions sanglantes non moins criminelles, et de la férocité dans le caractère, on l'a cependant nommé Clotaire-le-Grand (1). Il était habile dans l'art de gouverner, populaire, affable et libéral. Il avait l'esprit orné pour le temps, aimait les sciences, se piquait de politesse et de galanterie. On le blâme d'avoir trop aimé la chasse. Il est mort à quarante-cinq ans. On a de lui un code de lois sanctionné dans ce qu'on appelait dès lors un *parlement* de trente-trois évêques et de trente-quatre ducs assemblés par ses ordres. Cette collection lui donne une place distinguée entre les législateurs.

Pendant le règne de Clotaire II, une révolution qui devait avoir une influence terrible sur notre hémisphère, éclatait en orient. L'arabe Mahomet y avait conçu le projet de donner à sa patrie de nouveaux dogmes et un nouveau gouvernement. Sa doctrine, mélange confus d'erreurs grossières et de vérités sublimes, son éloquence et ses prestiges, lui font en peu de temps un parti qui se grossit par la persécution. De Médine, où il est contraint de se réfugier, il repart bientôt avec les nombreux disciples qu'il s'est faits, assiége la Mecque où il avait été proscrit, s'en rend maître et y ceint le diadème, huit ans après l'époque de sa fuite, époque fameuse dans les fastes de ses sectateurs et de laquelle ils comptent les années de leurs annales. C'est cette ère si connue sous le nom de *l'hégyre ou de la fuite* (2). Les successeurs de Mahomet,

(1) Velly, tom. I, p. 246.

(2) L'ère de l'hégyre commence au vendredi 16 juillet 622. Les

profitant du fanatisme de leurs soldats, étendent rapidement leurs conquêtes en Asie, en Afrique et en Europe. Dix ans seulement après la mort de leur prophète, ils étaient déjà maîtres de la Syrie, de la Phénicie, de la Mésopotamie, de la Perse, de l'Égypte, de la Lybie, de la Numidie et du mont Atlas; et ils n'avaient pas encore un siècle d'existence, qu'appelés par la vengeance et par la trahison, ils pénétrèrent jusqu'en Espagne, et s'en emparèrent; enfin l'Europe entière eut été leur proie comme les autres parties du monde, sans la valeur des Français et le génie de Charles Martel.

années en sont lunaires, de 354 et de 35 jours, et leurs commencements parcourent, successivement et en remontant, toutes les saisons de l'année. Dans le cours d'un cycle de 30 ans, 11 seulement sont de 355 jours; et ce sont les années 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 et 29.

Les mois de l'année arabique sont alternativement de 30 et de 29 jours; ce sont: 1. MOHARRAM, de 30 jours; 2. SEPHER, de 29, 3. RABI-AL-AOUAL, ou le premier, de 30; 4. RABI-EL-AKHER, ou le second, de 29; 5. DJIOUMADI-EL-AOUAL, de 30; 6. DJIOUMADI-EL-AKHER, de 29; 7. REDGEB, de 30; 8. SCHABAN, de 29; 9. RAMADHAN, de 30; 10. SCHOUAL, de 29; 11. DZOULCADA, de 30; 12. DZOULEDGÉ, de 29, et de 30 dans les années intercalaires.

Il suit de ce qui précède, qu'une année moyenne de l'hégyre est de 354 jours 8 heures 48 minutes; et, comme l'année lunaire astronomique composée de 12 lunaisons moyennes, chacune de 29 jours 12 heures 44 minutes 3 secondes, est de 354 jours 8 heures 48 minutes 36 secondes, elles ne diffèrent entre elles que d'une demi-minute.

Il suit encore, et cette observation est essentielle pour la correspondance des années de l'hégyre avec les nôtres, que 100 années de l'hégyre équivalent à 97 années solaires 8 jours et un sixième : et 100 années solaires à 103 années de l'hégyre, et 24 jours et demi à peu près.

## § V. 628—691.

*Commencement de la puissance des maires du palais, sous Dagobert I, fils de Clotaire II, sous son fils et sous ses petits-fils. Période de 53 ans.*

### DAGOBERT I,

AGÉ DE 25 A 26 ANS.

Dagobert, fils de Clotaire II, a acquis le même honneur que son père, en faisant réviser sous ses yeux les anciennes lois (1). Cet ouvrage fut le fruit de sa maturité. Dans sa jeunesse il respecta peu les mœurs qu'il a depuis recommandées. Aucun roi n'a eu autant de femmes légitimes et autres. Il était fastueux, prodigue. Quelques arts, entre autres la sculpture en orfévrerie, ont été pratiqués avec succès sous son règne. L'or et l'argent étaient abondants. On vante les richesses et la magnificence de sa cour; mais on remarque que le peuple était écrasé par ce luxe. Dagobert se plaisait à rendre lui-même la justice dans des séances publiques.

Après quelques débats avec son frère Caribert, il lui abandonna des provinces du midi de la France. Ce prince fit de Toulouse sa capitale; mais il mourut quelque temps après, ne laissant qu'un fils au berceau qui vécut peu. Selon la coutume de ne pas vouloir ordinairement voir une mort naturelle dans celle des

(1) Velly, p. 255.

personnages importants, ou qui peuvent le devenir, on soupçonna Dagobert d'avoir fait empoisonner son neveu. Il ressaisit la partie du royaume qui lui avait échappé, et se trouva, comme son père, unique roi des Français. Au bout de quelques années cependant il érigea l'Aquitaine en titre de duché héréditaire, et sous la condition de foi et hommage, en faveur de ses neveux Boggis et Bertrand, autres fils de son frère Caribert. Cette érection est de l'an 637.

Les mêmes raisons qui avaient fait désirer aux Austrasiens la présence d'un roi sous Clotaire, se montrèrent aussi impérieuses sous Dagobert. Il se fit solliciter pour son fils, comme son père avait été sollicité pour lui; et enfin il accorda aux instances des seigneurs austrasiens Sigebert II, son fils, à peine sorti de l'enfance. En même temps il destina la Neustrie et la Bourgogne à Clovis II, autre fils qui venait de lui naître.

Il eut la même politique que son père, de retenir auprès de lui quelques-uns des principaux seigneurs austrasiens, comme pour lui servir de conseillers, mais véritablement comme otages. On remarque aussi que de ce nombre était encore Pepin, quoiqu'il fût maire d'Austrasie.

Dagobert mourut à trente-cinq ans; avec lui disparut la gloire des Mérovingiens (1). Pendant plus d'un siècle, la France, déchirée par des guerres intestines, n'est plus, après ce prince, qu'un chaos, suite de l'anarchie. Les mœurs se corrompirent, la religion se dégrada, les lois furent oubliées, les lumières s'éteigni-

(1) Mézeray, p. 180. — Vély, p. 123.

rent, et c'est beaucoup que, dans un pareil bouleversement, il soit resté quelques lueurs à l'aide desquelles on peut connaître quels ont été le gouvernement, les institutions, les habitudes des Français dans l'espace de cent treize ans, depuis Clovis II jusqu'aux simulacres de rois qui ont succédé à Dagobert I.

Les rois se prenaient dans la race régnante, dans la postérité légitime ou illégitime, sans distinction; le peuple et les grands paraissent avoir eu part au choix, du moins par approbation pour celui que la naissance et la volonté du père indiquaient. L'inauguration se faisait en élevant le monarque sur le pavois, ou en le plaçant sur le trône, revêtu d'une tunique de pourpre, le front ceint d'un diadème enrichi de perles et de diamants, posé sur de longs cheveux tressés. Les grands juraient fidélité, la main sur l'autel. Ils étaient appelés à l'administration. La paix pouvait se faire sans eux, jamais la guerre. L'une et l'autre étaient proclamées dans les assemblées du *Champ de Mars*, composées des seigneurs, des premiers de la milice et du haut clergé. Ces assemblées ont aussi eu le nom de *parlement*. On y nommait le général des troupes, qui jusqu'à Dagobert I inclusivement, était toujours le roi. Le changement de cet usage a causé la ruine de la famille mérovingienne. Le revenu de ces monarques consistait dans le produit de leurs domaines, les dons de la noblesse et du clergé dans des temps difficiles, et les impôts exigés des Gaulois et de leurs descendants. Les Francs payaient de leur personne. En temps de guerre, les rois étaient entourés d'une troupe de braves nommés *barons*.

Il n'y avait pas une classe à part d'hommes chargés de rendre la justice, c'est-à-dire, des *gens de robe*. Les ducs, sous eux les comtes, et les seigneurs dans leurs terres, jugeaient les causes, et on appelait des uns aux autres graduellement jusqu'au roi. Tous les délits étaient appréciés. Ainsi, en maltraitant d'injures, en tuant ou en blessant un esclave, un serf attaché à la glèbe, un ingénu ou homme né libre, un prêtre, un évêque; en insultant une femme esclave ou libre, fille ou mariée, le coupable savait ce qu'il devait payer pour le rachat de sa faute, ou la peine corporelle qu'il devait subir au défaut de rachat. Dans ce dernier cas le criminel était livré à la famille de l'offensé ; ainsi la justice était prompte et facile. Il n'y avait d'embarras que pour la preuve dans certaines causes obscures ; la loi alors autorisait à produire des personnes en nombre prescrit, selon la gravité du délit, qui juraient pour ou contre l'accusé. On ordonnait aussi l'épreuve par l'eau, par le feu, le duel entre les plaideurs eux-mêmes, ou les champions qu'ils choisissaient. Tout cela était accompagné de prières, d'un grand appareil de religion, afin d'inspirer de la crainte, en faisant intervenir la divinité dans les mesures prises pour discerner les coupables.

Les canons faits dans les conciles de cette époque, touchant la discipline du clergé, canons confirmés par les rois, marquent combien ces princes mettaient d'importance à rendre la religion respectable au peuple, par la bonne conduite de ceux qui étaient chargés de l'enseigner (1). L'exemple, en effet, est si efficace,

(1) Méteray, tom. I, p. 191.

surtout quand il est donné par ceux qui sont au-dessus des autres! Nous voyons, par l'énumération des évêques de ce temps, que la plupart étaient choisis dans les familles les plus distinguées; ils étaient appelés aux conseils des rois, et consultés dans les grandes affaires. Peut-être ces occupations brillantes les ont-ils quelquefois distraits des fonctions importantes de leur ministère. Leur naissance, qui les appelait à la cour, les jetait dans les emplois des laïques, les associait à leurs plaisirs, les festins, le luxe, la chasse et les armes; mais aussi plusieurs d'entre eux, revêtus des dignités éminentes du royaume, et puissants par leurs vertus, ont rendu de grands services à l'église et à l'état. Par les mêmes canons répressifs, on juge des désordres : il paraît qu'il y en avait de fort répréhensibles dans le clergé inférieur, disséminé dans les campagnes.

Au commencement du septième siècle, temps où a fini, après la mort de Dagobert I, la puissance des rois mérovingiens, on comptait trente-cinq monastères d'hommes très-riches, dont quelques-uns pouvaient et ont pu jusqu'à nos jours lever des armées, tous fondés par des rois et des princes de leur sang. Les reines et les princesses n'ont pas eu moins d'émulation dans ce genre. Elles s'y sont quelquefois renfermées elles-mêmes dans leur veuvage, ou dans des temps de disgrâces (1).

L'immensité des terres accordées pour ces fondations étonne à présent, parce qu'on ne se reporte pas au temps où ces libéralités ont été faites. La France était alors couverte de forêts, la guerre avait rendu incultes des contrées entières. Que pouvaient, pour

(1) Velly, p. 222.

rendre fécondes ces terres frappées de stérilité, quelques habitants épars dans ces déserts? Il fallait de grands rassemblements d'hommes qui, dirigés par des chefs industrieux et absolus, travaillassent de concert avec assez d'activité, d'ordre et de continuité, pour ne pas laisser épaissir de nouveau les forêts qu'ils venaient d'éclaircir, déborder les eaux qu'ils venaient de diriger, renouveler les marais qu'ils venaient de dessécher. Le zèle de la religion a pourvu à tous ces besoins; elle a réuni sous la discipline monastique des hommes qui ont défriché, desséché, semé, planté, bâti. Les rois et les princes, témoins de leurs succès, leur abandonnèrent autant de terres qu'ils voulaient alors en cultiver. Ce n'était pas alors leur donner des richesses, mais les charger de travaux pénibles; travaux qui ont converti des solitudes sauvages en paysages agréables dont nous jouissons.

Il nous a paru d'autant plus convenable de consigner ces faits dans l'histoire, que la destruction des monastères par toute la France va bientôt effacer du souvenir jusqu'aux traces des services rendus par ceux qui les ont habités. Autour des monastères se sont bâties des villes qui portent encore le nom des saints auxquels leurs églises étaient dédiées. Leurs fêtes attiraient des concours, qui ont été dans beaucoup d'endroits l'origine des foires, si utiles au commerce dans ces temps de troubles, pendant lesquels, faute de communications libres et journalières, il avait besoin de points d'appui.

Les établissements des monastères ont encore eu un autre genre d'utilité que les fondateurs ne prévoyaient

pas. Entre les hommes occupés de travaux manuels, il s'en est rencontré portés par leur génie à l'étude et propres aux sciences; ils ont copié des livres, conservé les anciens auteurs, et écrit les faits de leur temps; leurs recueils sont devenus les fastes de la nation. Ainsi, les monastères ont été utiles aux progrès de l'esprit et à la propagation des lumières. Celles qu'on y trouvait alors, quoique ce ne fût qu'un faible crépuscule, engageaient les princes et même les rois à y envoyer leurs fils pour y être élevés et instruits. Des monastères de l'autre sexe rendaient le même service aux filles en les recevant dans leurs enceintes.

Ainsi, pendant la partie du règne des Mérovingiens qui a fini à Dagobert I, il y avait un gouvernement, une police, un goût des sciences; mais, sous les rois qui ont suivi et qu'on a nommés *fainéants*, il n'y a plus eu qu'anarchie, licence et ignorance, jusqu'à l'extinction de la race mérovingienne. Comme il ne nous reste, pour ce temps, que des faits bruts sans presque aucun développement, nous donnerons à cette partie de l'histoire la forme d'annales, afin qu'on saisisse mieux la filiation et la suite de ces infortunés monarques. *Infortunés!* car c'est à tort qu'on leur a donné le nom de *fainéants*, puisque presque tous sont montés sur le trône, à peine sortant du berceau, et ont disparu, les plus âgés en finissant l'adolescence.

## CLOVIS II,

### AGÉ DE QUATRE ANS, LE PREMIER DES FAINÉANTS.

Clovis II, qui, à la mort de Dagobert son père, hérita de la Neustrie et de la Bourgogne, n'avait que quatre ans. Sigebert, qui régnait déjà en Austrasie, en avait neuf. Pepin, délivré par la mort de Dagobert de l'espèce de captivité où il était retenu, va prendre les fonctions de maire d'Austrasie dont il portait le titre. Il meurt avec la réputation d'un homme plein de probité, doué des vertus douces qui répandent le bonheur, et sur l'homme vertueux et sur ceux qui l'entourent. Grimoald, son fils, le remplace : premier exemple de succession dans cette place qui devint héréditaire.

Clovis II avait pour maire Æga, dont la générosité, la vaillance, l'affabilité font aimer le gouvernement de son pupille : il meurt regretté. Sa place est remplie par Erchinoald, parent du jeune roi. La reine Nantilde, mère des deux petits monarques, recommandable par ses vertus et ses talents, était le lien, entre les maires, de ces deux enfants. La Bourgogne, sous le sceptre de Clovis II, faisait cependant un royaume à part. Elle voulut aussi avoir son maire particulier, qui ne fût pas celui de Neustrie; Nantilde recommanda aux seigneurs assemblés Flavent, l'un d'entre eux qu'elle estimait; et ils l'élurent. Cette princesse cessa de vivre trop tôt pour ses enfants, dont elle tâchait de soutenir l'autorité et de former les mœurs. Privé de

ses conseils, Clovis s'abandonne à des désordres qui l'ont fait soupçonner d'aliénation.

Sigebert II, roi d'Austrasie, meurt et laisse un fils nommé Dagobert II, âgé tout au plus de deux ans. Le maire Grimoald, successeur de Pepin-le-Vieux, son père, substitue au fils de Sigebert le sien, nommé Childebert, comme adopté par le roi défunt. Il n'a cependant pas la cruauté de faire mourir le jeune prince; mais il le fait tonsurer, et renfermer secrètement dans un monastère d'Irlande. Les seigneurs austrasiens ne souffrirent pas long-temps cette usurpation; ils arrêtèrent Grimoald, et l'envoyèrent avec son fils à Clovis. Ce prince condamna le père à mort. On ne sait ce que devint le fils. Clovis alors fut regardé comme seul roi de toute la France. Il ne mit pas d'autre maire en Austrasie pour remplacer Grimoald, non plus qu'en Bourgogne, après Flavent, qui était mort : de sorte qu'Erchinoald, maire du palais de Neustrie, le fut des trois royaumes, comme Clovis en était roi.

Ce prince meurt à vingt-un ans. Il avait épousé Batilde, d'une beauté rare : des pirates l'avaient prise sur les côtes d'Angleterre, amenée en France et vendue au roi. On répandit le bruit qu'elle était princesse saxonne. *Quand on est élevé par la fortune*, dit Mézeray, *on n'a qu'à choisir la race dont on veut être* (1). Esclave ou princesse, Batilde joignit à la beauté le charme de l'affabilité et une conduite sans reproche; elle donna trois fils à son époux, Clotaire, Childéric et Thierry.

(1) Mézeray, tom. I, p. 246.

## CLOTAIRE III,

### AGÉ DE QUATRE OU CINQ MOIS.

Les trois fils de Clovis II étaient au berceau quand leur père mourut. On n'en reconnut pas moins Clotaire III pour roi de Neustrie, et Childéric II pour roi d'Austrasie : Thierry le troisième n'eut point de partage. Tout cela se fit du consentement des seigneurs, du peuple, et sous l'influence même de Batilde.

Elle eut l'imprudence de permettre, ou ne put empêcher qu'on installât maire du palais de Neustrie, Ébroïn, homme actif, propre au gouvernement, mais incapable de souffrir de partage dans l'autorité. Il suscita tant d'affaires, tant d'embarras à la vertueuse Batilde, que cette princesse, amie de la tranquillité, se retira dans l'abbaye de Chelles, où elle vieillit, sinon religieuse, du moins dans les pratiques les plus austères de la religion, qui lui ont mérité le titre de sainte.

L'esprit d'intrigue, le caractère dominant d'Ébroïn, remplirent de troubles le règne de Clotaire III. Ce maire se soutint contre les mécontents, à l'aide du nom de Clotaire; mais ce soutien lui manqua par la mort de ce prince à l'âge de quatorze ans. Le peu d'années qu'il vécut annonce assez qu'il fut personnellement étranger, et à la générosité avec laquelle fut accueilli à sa cour Pertharite, roi des Lombards, dépouillé de ses états par Grimoald, duc de Bénévent, et aux secours, inutiles d'ailleurs, qui lui furent donnés pour remonter sur son trône.

## CHILDÉRIC II,

ALORS AGÉ DE 18 ANS.

Un des principaux ennemis d'Ébroin était Léger, évêque d'Autun, que la reine Batilde avait bien désiré faire maire du palais de Neustrie, quand la préférence fut accordée à Ébroin : il y avait donc rivalité entre ces deux hommes, à la mort de Clotaire. Ébroin mit sur le trône Thierry III, ce jeune prince, resté sans partage à la mort de Clovis II son père. Cette promotion s'était faite sans consulter les seigneurs; aussi Léger n'eut-il pas de peine à les révolter contre ce choix, en leur représentant qu'Ébroin n'avait agi ainsi que pour régner despotiquement sous le jeune roi, et afin qu'il eût à lui seul obligation de sa couronne. Pour déjouer ces projets, il leur propose d'offrir le trône à Childéric qui régnait déjà en Austrasie, et qui accepta l'offre qui lui fut faite. De là éclata une guerre civile très-animée, dont l'issue fut que la même disgrâce enveloppa le maire et le jeune roi. Ébroin, menacé de perdre la vie, fut obligé de prendre le froc, extrémité désespérante pour un ambitieux. Il se retira dans le monastère de Luxeuil. On coupa aussi les cheveux au jeune Thierry, sans ordre de Childéric II, son frère, qui lui marqua de la compassion, et lui offrit des dédommagements. *Je ne veux rien*, répondit-il noblement : *on m'a détrôné injustement, j'espère que le ciel prendra soin de ma vengeance* (1). Il se ren-

(1) Velly, tom. I, p. 271.

ferma dans l'abbaye de Saint-Denis, non pour se faire moine, mais pour laisser croître ses cheveux.

C'était un vrai service rendu à Childéric, roi d'Austrasie, que de lui avoir ouvert, par la réclusion de son frère, la possession tranquille du trône de Neustrie; mais, soit que ce service ait fait prendre à l'évêque Léger un air d'autorité qui déplut au monarque; soit que les déréglements du jeune prince aient été portés à un excès que le zèle du prélat ne lui permit pas de souffrir, Childéric s'irrita de son ton ou de ses remontrances. Dans un accès d'emportement il voulut le tuer. On fit échapper l'évêque, qui se retira dans l'abbaye de Luxeuil, et y prit l'habit monastique. Il y trouva Ébroin. On peut regretter qu'il ne se soit pas rencontré quelque moine observateur qui nous aurait appris de quel œil ils se virent, comment ils vécurent ensemble, s'ils se raccommodèrent ou du moins s'ils en firent semblant. Des chroniques rapportent qu'ils y tinrent la conduite de bons religieux, ce qui est difficile à croire. La vérité est qu'ils abandonnèrent le cloître sitôt qu'ils le purent. Léger, apparemment rentré en grâce, retourna à la cour de Childéric; mais sa faveur ne dura pas; et, disgracié de nouveau, il allait perdre la vie, lorsque le jeune monarque tomba lui-même sous le fer de Bodillon, qu'il avait fait honteusement battre de verges, pour punir ce seigneur de quelques remontrances fondées, qu'il s'était permises à son égard. Bichilde, sa femme, qui était enceinte, fut assassinée avec lui et un fils encore jeune. Un autre fils appelé Daniel, échappa à la proscription, mais il fut confiné dans un cloître. Il en doit sortir un jour,

pour régner avec quelque gloire, sous le nom de Chilpéric II.

## THIERRY III,

### ALORS AGÉ DE 22 ANS.

On s'attend à voir Ébroin faire reparaître Thierry, qu'il avait autrefois porté sur le trône, et qui était sorti de Saint-Denis; point du tout; il proclama un Clovis qu'il supposa fils de Clotaire III, mort à peine adolescent; et Léger, au contraire, s'attacha à Thierry, qu'il rejetait auparavant.

Les deux factions étaient très-puissantes, fortifiées chacune par des évêques en assez grand nombre, de sorte qu'on pourrait regarder cette guerre comme une guerre ecclésiastique (1); chaque parti y apporta ce zèle ardent qui fait qu'on ne se pardonne pas. Léger en fut victime. Poursuivi à outrance après quelques défaites, assiégé dans sa ville épiscopale, contraint de se rendre, les partisans d'Ébroin lui firent crever les yeux. Mais, tout aveugle qu'il était, son ennemi le trouva encore dangereux; le tenant entre ses mains, il lui fit couper les lèvres, le fit déposer dans un concile de ses adhérents, et enfin assassiner. La faction contraire l'honora du titre de saint et de martyr.

Il semble que la mort de Léger termina les différends. Ébroin fit disparaître son fantôme de roi Clovis, et reconnut Thierry III, dont il devint maire du palais. Comme il était souverain sous ce prince, on peut lui savoir gré de la justice que le roi rendit à Da-

(1) Velly, tom. I, p. 298 et suiv.

gobert, fils de Sigebert, roi d'Austrasie, que Grimoald avait relégué en Écosse. Thierry ne s'opposa pas à son retour, et lui rendit de bon gré une partie de l'Austrasie, sur laquelle il régna; mais Dagobert fut tué dans une sédition excitée par des seigneurs mécontents. Ébroin lui-même fut aussi assassiné en Neustrie; fin bien méritée pour un homme dont le génie turbulent mettait tout en combustion autour de lui.

Privés de Dagobert, les Austrasiens refusèrent de se soumettre à Thierry, ou plutôt aux maires qui gouvernèrent sous son nom. Cependant, afin de ne pas tomber dans l'anarchie, ils se choisirent deux chefs auxquels ils donnèrent le nom de *princes et ducs des Français* : Martin, et Pepin dit le Gros ou de Herstal. Ils étaient cousins-germains, et le dernier, petit-fils de saint Arnould, évêque de Metz, par Ansegise, son père, et de Pepin-le-Vieux ou de Landen, par Dode ou Begga, sa mère. Cet arrangement ne se fit pas sans contradiction. Les mécontents levèrent des troupes; les deux princes allèrent au-devant d'eux, livrèrent bataille sur la frontière de Neustrie, et la perdirent. Martin fut tué en trahison à Laon, où il s'était sauvé. Pepin se retira en Austrasie. Des débris de son armée, grossie par les secours que lui amenèrent les seigneurs austrasiens, il en forma une plus considérable, et revint contre les mécontents, qui s'étaient appuyés de Thierry. En vain Pepin tenta un accommodement; il fallut combattre : ce fut si malheureusement pour le roi, qu'il fut entièrement défait. Pepin le poursuivit jusqu'à Paris, et s'empara de la ville et de sa personne.

La manière dont se conduisirent ensuite le vain-

queur et le vaincu, apprend ce qu'on ne sait pas d'un traité sans doute conclu entre eux. Thierry se renferme dans son palais, n'en sort qu'avec les ornements de la royauté, le manteau de pourpre, le diadème en tête, le sceptre à la main, et traîné par des bœufs à pas lents dans un chariot, qui était la voiture affectée aux femmes; donne audience, reçoit les hommages, et garde tous les honneurs de la royauté, dont Pepin a toute l'autorité, sous le titre de maire du palais de Neustrie. La Bourgogne y était réunie. On ne parle plus de ce royaume. Quant à l'Austrasie, Pepin y règne, non comme maire du palais, mais sous le titre de *prince* ou *duc*, c'est-à-dire, qu'il ne crut pas avoir besoin de se faire autoriser à la souveraine puissance par le nom d'un roi dont il se serait déclaré maire.

Thierry meurt dans cette inertie, et laisse deux fils, Clovis III et Childebert III; et même, selon quelques auteurs, un troisième, appelé Clotaire, et d'où provint un jeune prince de même nom, que dans la suite Charles Martel jugea convenable de montrer pour roi aux Austrasiens.

## § VI. 691 — 752.

*Puissance absolue des trois maires du palais, Pepin de Herstal, Charles Martel, son fils, et Pepin-le-Bref, son petit-fils, sous les* derniers rois fainéants *de cette race. Période de 60 ans.*

### CLOVIS III,

AGÉ DE 10 A 11 ANS.

Pepin place le premier des fils de Thierry sur le trône de Neustrie, et continue d'en être maire, pendant la vie de ce prince, qui meurt de maladie à quinze ans.

Cet âge fait connaître qu'il n'eut que la part de représentation à une assemblée des seigneurs neustriens, qui fut tenue à Valenciennes, sous l'influence du maire du palais. On y régla la forme de la convocation des armées, la manière de pourvoir à leur subsistance, et les rangs de ceux qui les composaient. Le principal étendard était la chape de S. Martin, espèce de bannière empreinte de l'effigie du saint. On allait la prendre avec pompe sur son tombeau, comme si on l'eût reçue de ses mains; et à l'armée on la gardait sous une tente avec grande précaution, comme on aurait fait pour la personne même du saint.

## CHILDEBERT III,

### AGÉ DE DIX A ONZE ANS.

CHILDEBERT III succède, âgé de onze ans, à Clovis III, son frère : Pepin met auprès de lui, maire du palais, Grimoald, son fils, aussi jeune que le roi, moins pour gouverner, comme il paraît par son âge, que pour assurer par succession la place à sa famille. Quant à lui, il continue, en gardant son autorité en Neustrie, à régir l'Austrasie sans roi comme *duc et prince des Français*. Il donne des lois de police, les fait exécuter, commande les armées, repousse les ennemis du dehors, convoque les seigneurs, préside réellement leurs assemblées, quoiqu'il y fasse paraître le roi. Cependant il ne trouve pas toujours la docilité qu'il désire; mais malheur aux mécontents qui résistent avec éclat! Il les fait rentrer dans ce qu'il appelle le devoir, avec une fermeté et un empire qui l'ont fait taxer de dureté.

Pendant ce temps, Childebert vit renfermé dans son palais, fait sa principale occupation des pieux exercices de la religion, et fonde des monastères. *Le septième siècle,* dit Mézeray, *fut celui de la grande chaleur de la vie monastique.* L'historien fait une énumération de ces fondations. Il faut cependant que le roi se soit quelquefois occupé à entendre les causes de ses sujets, et qu'il l'ait fait avec discernement, puisqu'on lui a donné le surnom de *Juste.* Ces fonctions pacifiques, ne portant pas ombrage au maire, étaient sans crainte abandonnées au monarque. C'est

un trait digne d'éloge dans la vie de Childebert d'avoir profité de cette liberté pour le bien de ses sujets. Il laissa en mourant un fils nommé Dagobert, âgé de onze ans, comme il l'était lui-même en montant sur le trône.

## DAGOBERT III,

### AGÉ DE 11 ANS.

Un roi qui n'avait que onze ans, convenait fort à Pepin. « Il l'installe sur le siége royal de Neustrie, du « consentement des états. Après que l'enfant a été « montré comme président à l'assemblée, qu'il a reçu « les dons ou étrennes des Français, qu'on lui a fait « bégayer une recommandation générale aux gens en « place de défendre l'église, d'avoir soin des veuves et « des pupilles, qu'on a publié devant lui les défenses « ordinaires et la marche de l'armée, Pepin le fait con- « duire dans une maison royale, pour y être nourri et « entretenu avec abondance et respect, mais sans « aucun pouvoir ni fonction (1). » C'est là, en effet, toute l'histoire de Dagobert III.

On ne trouve qu'un événement important sous son règne; mais il eut les plus grandes conséquences : c'est la mort de Pepin, habile général, bon politique, et surtout bien favorisé des circonstances. Les écrivains anciens sont si obscurs sur une des époques principales de la vie de Pepin, que les modernes n'osent assurer si Alpaïde, mère de Charles, un de ses fils, était épouse légitime, et si par conséquent ce fils, devenu si

(1) Mézeray, tom. I, p. 298.

célèbre, était légitime lui-même. Pepin eut encore, d'une autre femme dont on ne connaît ni l'état ni le nom, un autre fils nommé Childebrand, que quelques-uns font trisaïeul de Robert-le-Fort, et tige par conséquent de la troisième race des rois de France : mais il eut, de Plectrude, bien reconnue pour véritable épouse, Drogon et Grimould : le premier mourut de maladie ; le second fut assassiné et laissa quatre fils, Théodald, Hugues, Arnould, Godefroy, que leur grand'mère Plectrude élevait quand Pepin, son époux, mourut (1). L'aîné, quoique enfant, avait été pourvu, comme son père, de la charge de maire du palais, et Plectrude régnait sous son nom.

Le premier soin de Plectrude fut de s'assurer de Charles, qui avait vingt-quatre ans, et qui montrait des prétentions alarmantes. Elle l'enferma dans un château fort ; mais les Français, las ou honteux d'obéir à une femme et à un enfant, se soulèvent en Neustrie, forcent l'un et l'autre à fuir, élisent Rainfroy pour maire, et délivrent Charles, qui est proclamé duc et prince en Austrasie. Sur ces entrefaites, le nom de Dagobert vint à manquer à Charles et à Rainfroy ; ce prince mourut à dix-sept ans, laissant un fils d'un an, qu'on a nommé Thierry IV de Chelles, parce qu'il fut élevé dans cette abbaye.

(1) Mézeray, tom. I, p. 503.

## CHILPÉRIC II,

### AGÉ D'ENVIRON 44 ANS.

Charles semblait devoir profiter de l'impuissance d'un enfant au berceau pour se mettre sur le trône; mais apparemment les circonstances n'étaient pas mûres : il préféra montrer un roi aux Austrasiens, et il choisit un Clotaire, issu du sang royal par Thierry III, lequel lui aurait obligation de la couronne.

Par la même raison, Rainfroy, négligeant aussi le petit Thierry, tira Daniel, fils de Childéric II, du monastère où il avait été enfermé après la mort de son père, et lui fit prendre avec le sceptre le nom de Chilpéric II. Ce fut alors aux deux vrais souverains, à Rainfroy, maire de Neustrie, et à Charles, souverain en Austrasie, à vider ensemble la querelle.

Ils s'approchèrent entourés chacun d'une armée. Rainfroy avait grossi la sienne des troupes de Eudes, duc d'Aquitaine. Malgré ce secours il fut vaincu dans une bataille sanglante et contraint de fuir avec Chilpéric, qui assistait au combat. Le roi se retira en Aquitaine, et Rainfroy erra en Neustrie.

Événement heureux pour Charles! Son roi Clotaire meurt. Il traite avec Chilpéric, qui préfère un trône sans puissance à la position d'un réfugié. Ce prince quitte l'Aquitaine. Le duc des Français le reçoit avec honneur; il s'établit auprès de lui maire de Neustrie. Il s'arrange aussi avec Rainfroy, auquel il abandonne l'Anjou, acceptant son fils en otage : ce seigneur y passa le reste de sa vie tranquille. Enfin Charles s'ac-

commode aussi avec Plectrude, qui reçoit de lui des terres en Austrasie, où elle coule des jours heureux dans le repos convenable à son âge, et lui remet ses quatre petits-fils. Trois furent promus aux dignités éminentes du clergé. Un quatrième, qui passait pour plus remuant que les autres, s'est trouvé mort inopinément, sans que les historiens parlent de violence, ni qu'ils en accusent Charles son oncle.

Ces conciliations politiques eurent lieu en différens temps, pendant la vie et après la mort de Chilpéric II (1). On peut encore compter entre les mesures que Charles prit pour assurer sa puissance, les libéralités qu'il fit à ses troupes, à la vérité aux dépens du clergé, qu'il paraît n'avoir pas beaucoup ménagé. Il donna aux uns les biens des évêchés, aux autres ceux des monastères, quelquefois sans titre, quelquefois avec le titre d'abbés; de sorte qu'on trouve dans les catalogues des supérieurs d'abbayes de filles, des généraux et des capitaines. De simples soldats dotaient leurs filles avec les revenus des paroisses, qui sans doute consistaient en dîmes. On croit que de là sont venues les dîmes inféodées perçues par des laïques.

Chilpéric mourut à Noyon, dans sa cour, rendue, selon ses vœux, inaccessible au mouvement des intrigues comme au fracas de la guerre. Velly dit qu'il ne doit pas être mis au nombre des rois fainéants; Mézeray le traite d'imbécile. Pour prendre un juste milieu, on pourrait dire que, tranquille et faible par caractère, il aurait été excellent homme privé, et qu'il fut roi très-médiocre. Il ne laissa pas d'enfants. Sans doute il

(1) Mézeray, tom. I, p. 138.

n'était pas encore temps de se placer sur le trône de Neustrie, puisque Charles y assit le petit Thierry de Chelles, âgé de sept ans.

## THIERRY IV,

### ÂGÉ DE SEPT ANS.

Ici commence la suite non interrompue d'actions guerrières, qui ont procuré à Charles le nom de *Martel*, parce qu'il avait toujours le fer à la main pour battre ses ennemis, comme le marteau bat le fer sur l'enclume. Sous Chilpéric, les Saxons avaient éprouvé la valeur du duc des Français; sous Thierry il leur en fit encore sentir plus fortement les effets. De gré ou de force ils avaient entraîné avec eux, contre la France, plusieurs des peuples allemands leurs voisins. Ce rassemblement ne sert qu'à faire triompher la bravoure et l'habileté militaire de Charles : non seulement il les repousse dans leur pays, mais il leur impose un tribut.

Ils reviennent plus impétueux et plus opiniâtres. Il les bat de nouveau, les chasse au loin, et rapporte de sa course de grandes richesses. Dans le butin se trouve une fille d'une extrême beauté, nommée Sénéchilde; on l'a crue d'une des premières familles de Bavière. Charles l'épousa et en eut un fils nommé Grifon.

Pendant que des hordes allemandes inquiétaient le nord de la France, les Sarrasins effrayaient le midi. Ils l'avaient déjà autrefois alarmé, et s'étaient même établis dans la Gaule narbonnaise, mais jamais ils ne s'étaient présentés en si grand nombre dans leurs expéditions contre la France. Ils s'y précipitèrent avec plu-

sieurs corps d'armée sous la conduite d'Abdérame, un de leurs plus célèbres généraux. Eudes, duc d'Aquitaine, et fils de Boggis, ne peut résister à l'impétuosité de la colonne commandée par ce chef, qui ravage tout le Languedoc et les provinces adjacentes, pille la ville d'Arles, brûle Bordeaux, s'empare de Narbonne, y prend l'épouse de Eudes, qu'il fait esclave, et l'envoie au sérail du calife. Une autre colonne ravage la Touraine, l'Anjou, l'Orléanais; et, laissant partout des monceaux de cendres et des traces de sang, elle s'avance jusqu'à Reims, l'attaque, mais échoue dans son entreprise par le courage de l'archevêque.

Charles Martel, voyant que ce torrent, si on ne lui opposait pas une forte digue, inonderait et ruinerait toute la France, oublie qu'il a des sujets de mécontentement du duc Eudes, et vole à son secours. Les deux armées réunies attendent dans les plaines de Poitiers, Abdérame, qui avait rassemblé toutes ses troupes, et s'en retournait chargé de butin : après s'être observés pendant plusieurs jours, les Français et les Sarrasins en viennent aux mains. Jamais bataille n'a été si sanglante ni si meurtrière, s'il est vrai que les païens, ainsi s'expriment les historiens, aient perdu trois cent soixante et quinze mille hommes : mais Mézeray fait remarquer *que ceux qui couchent de si prodigieuses armées sur le papier, n'ont jamais vu trois cent mille hommes en bataille* (1). Il aurait pu faire encore une réflexion sur la perte de quinze cents hommes, à laquelle les mêmes historiens réduisent celle des Aquitains et des troupes de Martel réunies. Quoi qu'il en

(1) Mézeray, tom. I, p. 316.

soit de ces exagérations en plus ou en moins, contre lesquelles on est accoutumé de se tenir en garde, il reste pour certain que la déroute d'Abdérame fut complète, qu'il fut tué lui-même, et que les débris de son armée furent trop heureux de pouvoir regagner le pied des Pyrénées, où ils se cantonnèrent. Cet événement est de l'an 732. Charles battit encore les Sarrasins près de Narbonne, en 738; mais c'était à Pepin, son fils, qu'il était réservé, en les chassant de la Septimanie ou Languedoc méridional, de leur faire évacuer à jamais le territoire de la France, que sept fois ils avaient plus ou moins envahi. Charles lui eût enlevé sans doute cette gloire, s'il n'avait été obligé de se porter de plusieurs côtés à la fois.

Les Saxons continuaient leurs incursions. Charles vole à eux et les repousse dans leur pays. Des mouvements se manifestaient en Bourgogne, il calme ou soumet les mécontents. Les Frisons infestent les rivières, ravagent le plat pays: Charles Martel les attaque par terre et par mer, pénètre chez eux, abat leurs temples et leurs idoles, en tue un grand nombre, et emmène des otages pour s'assurer de la fidélité de ceux qui restent.

Tant d'exploits auraient dû faire craindre à Eudes, duc d'Aquitaine, si bien secouru, de s'attirer la haine d'un pareil ennemi, et de s'exposer à son ressentiment; mais, quelles qu'aient été ses raisons, il eut l'imprudence de provoquer Charles, et de se mesurer avec lui. Le gain d'une bataille mit son pays à la merci du prince des Français, qui y exerça toutes les horreurs des guerres de ce temps, et dont les nôtres ne

sont pas entièrement exemptes. Eudes en mourut de chagrin. D'autres disent qu'il se fit moine de dépit. Son fils Hunauld, qui lui succéda, mieux conseillé que son père, satisfit Charles, prêta serment de fidélité à lui et à ses fils, et vécut tranquille. Le prince des Français vola de nouveau en Bourgogne, où il avait paru quelques indices de révolte, pacifia tout et retourna contre les Saxons, qui se remontraient. En une même année, le Rhin et la Garonne le virent à la tête de ses armées sur leurs bords (1). Childebrand, son frère, le secondait dans ses opérations militaires. C'était un prince modéré. Il paraît avoir très-bien vécu avec son frère. Sa postérité, qui fut nombreuse, a été la souche de plusieurs maisons illustres. Elles ont contribué, avec d'autres seigneurs, possesseurs aussi de grandes terres, à partager la France en fiefs.

Thierry de Chelles mourut à l'âge de vingt-trois ans, la dix-septième année de son règne imaginaire. On croit qu'il fut marié, et qu'il eut même un fils; mais Charles, n'ayant pas apparemment besoin d'un simulacre de royauté, ne jugea pas à propos de le mettre sur le trône : de sorte qu'il y eut interrègne pendant le reste de sa vie.

## INTERRÈGNE.

Usé par les fatigues, Charles languissait, quoiqu'il n'eût guère que cinquante ans. Son état d'infirmité lui ôtait le goût des opérations militaires. Les papes, après s'être affranchis, sous Grégoire II, de la domina-

(1) Mézeray, p. 253.

tion des exarques de Ravennes, luttaient alors contre les rois des Lombards pour la domination dans Rome. Grégoire III, à l'imitation de ses derniers prédécesseurs, voulait s'en assurer la possession. Luitprand la revendiquait comme une partie de son royaume. Le pontife n'était pas le plus fort; au contraire, il était très-pressé par les armes du monarque. Quoique la conduite de Charles à l'égard du clergé de France ne lui donnât pas lieu d'espérer beaucoup du prince français, il compta que la politique pourrait le déterminer à ne pas souffrir l'agrandissement de son voisin, et le pria d'envoyer une armée en Italie, s'il ne pouvait y venir lui-même. Mais Charles était allié de Luitprand; il avait d'ailleurs assez d'affaires dans un royaume qu'il voulait accoutumer à le reconnaître pour maître. Il se contenta donc d'engager le Lombard à ne point inquiéter le pape, et il envoya de riches présents au tombeau des apôtres. D'ailleurs il en agissait sur la fin beaucoup plus modérément avec le clergé, et on doit remarquer que, si dans sa détresse il n'usa pas toujours assez sobrement des biens de l'église, du moins il eut la prudence de ne pas épuiser cette ressource, qui, dans les temps suivants, a été utile au royaume.

Charles Martel mourut tranquillement dans son lit, âgé de cinquante-trois ans. La vie des plus illustres guerriers n'est pas plus remplie de combats célèbres, de faits héroïques que la sienne : il était naturel qu'un homme qui devait tant à la guerre, imaginât un ordre de chevalerie, pour honorer et distinguer les braves qui avaient combattu avec lui. Charles Martel fonda celui de la *Genette*, dont les ornements étaient simples

comme la légende, consistant en ces mots : *Exaltat humiles* (il élève les humbles) : devise convenable à des hommes que la bravoure militaire tire d'un état obscur, et présente glorieux aux regards de la nation.

Il paraît que Charles Martel s'occupa, les derniers jours de sa vie, à consolider sa puissance, de manière que ses enfants en pussent jouir sans trouble. Il en laissa trois, Carloman et Pepin, de Rolande, Austrasienne; et Grifon, de Sénéchilde, la Bavaroise. Il partagea en deux la monarchie, donna l'Austrasie à Carloman, et la Neustrie à Pepin. Grifon n'eut qu'un petit apanage, ce qui fait douter de sa légitimité.

## CHILDÉRIC III,

### AGÉ DE ONZE A DOUZE ANS.

Après cinq années d'interrègne, depuis la mort de Thierry de Chelles, il plut aux deux enfants de Pepin, qui régnaient sous le nom de *ducs* et *princes français*, de remplir le trône. Peut-être y furent-ils forcés par les murmures des seigneurs, devenus excessivement puissants pendant les troubles. Ils y placèrent un Childéric III, qu'on a nommé l'*Insensé*, certainement prince du sang, mais dont la filiation est incertaine. L'opinion la plus probable le fait fils de Thierry, le dernier roi, et lui donne onze à douze ans. Carloman et Pepin continuèrent les exploits de leur père contre les Saxons, les Bavarois et les Sarrasins qui tenaient encore des places dans le midi; enfin contre les Aquitains, soulevés par leur duc Hunauld.

Au milieu de ces succès, auxquels Carloman n'avait pas moins de part que son frère, il prend la résolution de quitter toutes les grandeurs et de se faire moine. Il avait deux fils, l'un nommé Dreux ou Drogon. On ignore le nom de l'autre. On ne sait pas non plus s'il les recommanda à Pepin; mais il est certain qu'il ne fit ni à eux, ni à Grifon, son dernier frère, aucune part dans ses états. Carloman partit pour Rome, magnifiquement escorté, déposa ses dignités entre les mains du pape, qui lui coupa les cheveux, et se retira dans un petit monastère assez isolé. Cependant, s'y trouvant encore importuné par les visites des seigneurs français qui allaient à Rome, il se renferma dans l'abbaye du Mont-Cassin, dont la règle sévère lui paraissait un rempart plus assuré que la solitude même, contre les tentations séduisantes du siècle.

Dans le projet que Pepin méditait, sans doute, de réunir en sa personne la souveraine puissance entière, il ne pouvait plus trouver d'obstacles que dans son frère Grifon. Des seigneurs qui avaient été dans le district de Carloman, plusieurs montraient de l'inclination pour ce jeune prince : raison pour Pepin de le retenir sous bonne garde à la cour; mais il s'évada et gagna l'Allemagne, où il forma un parti puissant, composé de Bavarois, de Saxons, avec les seigneurs de la domination de Carloman, auxquels se joignit le pape, qui fit des remontrances en faveur de Grifon pour lui obtenir un partage.

Pepin ne laisse pas à cette espèce de conspiration le temps d'acquérir des forces. Il arrive près des mécontents, menace et négocie : joignant l'or et l'intrigue au

fer et à la terreur, il gagne les uns par des gratifications en terres et en argent, soumet par la force les plus opiniâtres, ferme la bouche au pape par des présents. Quant à Grifon, il lui fait, du Maine et de l'Anjou, qu'il érige en duché, un apanage dont il espère que son frère se contentera, et revient avec une nouvelle ardeur à son projet de se faire enfin conférer le titre de roi, dont il avait toute la puissance.

Malgré les usurpations de Charles Martel sur les biens du clergé, il jouissait encore d'un grand pouvoir sur l'esprit des peuples. Carloman et Pepin, en succédant à leur père, avaient tâché, par beaucoup d'égards et de libéralités, d'effacer les préjugés défavorables que les démembrements de Charles Martel, traités de rapines, avaient élevés contre sa famille; mais la conduite des deux frères, l'un montrant beaucoup de respect pour la religion, et l'autre ayant poussé son dévouement jusqu'à prendre l'état monastique, calma tous les ressentiments: aussi dans un parlement que Pepin assembla, et où se trouvaient beaucoup d'évêques, si quelques-uns n'étaient pas favorables au désir de Pepin, du moins ne paraît-il pas qu'il en ait trouvé de contraires, puisque aucun ne réclama pour l'infortuné Childéric.

Cependant le dessein de Pepin ne s'accomplit pas dans cette première assemblée. L'affaire était délicate. Childéric avait pour lui la naissance et l'ordre de la succession non interrompue dans la ligne masculine des Mérovingiens, et n'avait contre lui que sa jeunesse, et une incapacité traitée d'imbécillité qui pourrait se dissiper à mesure qu'il avancerait en âge. D'ailleurs

des auteurs assurent qu'il avait une femme et des enfants; mais les Français étaient las de l'espèce d'anarchie dans laquelle ils vivaient : sortis d'un interrègne pour tomber sous un roi mésestimé, ne pouvant s'accorder entre eux, les seigneurs qui composaient le parlement, résolurent de s'en rapporter au pape (1).

Zacharie était son nom. Comme ses prédécesseurs, tantôt en simples dissensions, et tantôt en guerre ouverte avec le roi des Lombards, pour la possession ou la domination dans Rome, il était naturel qu'il pût compter sur le secours de Pepin, dans le cas où ce prince lui aurait obligation de la couronne. La question fut posée en ces termes : *Quel est le plus digne de régner, ou celui qui travaille utilement pour la défense de l'état, et fait toutes les fonctions de la royauté sans avoir le titre de roi, ou celui qui porte ce titre, et n'est capable d'en faire aucun exercice?* Il n'y avait de choix qu'entre deux partis; ou de faire une réponse conforme au désir de celui qui interrogeait par l'organe de l'assemblée, ou de se déclarer incompétent dans cette affaire. L'intérêt du saint siége ne permettait pas cette espèce de déclinatoire. Le pape prononça pour le gouvernement agissant, contre le roi inutile. *Cette décision, quand elle serait bonne*, dit Mézeray, *irait bien loin;* mais, quelle qu'elle fut, les Français y adhérèrent. Pepin fut reconnu roi de France. Une sentence déclara Childéric déchu de la royauté, ordonna qu'il serait rasé, revêtu de l'habit de moine et renfermé dans un monastère d'Allemagne. Les historiens qui lui reconnaissent une épouse, disent qu'elle fut aussi voi-

(1) Mézeray, tom. I, p. 343.

lée et confinée dans un monastère de France, ainsi que leur fils, nommé Thierry, dont on n'a plus entendu parler.

Ainsi finit la première race des rois de France, nommés *Mérovingiens*. Dans une durée de trois cent trente-deux ans, elle donna vingt-un rois, si l'on borne ce nombre à ceux de Paris; et trente-sept, si l'on compte ceux qui ont porté ce dernier titre, tant à Orléans qu'à Metz, à Soissons, à Toulouse et ailleurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE LAURENS AÎNÉ,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.



